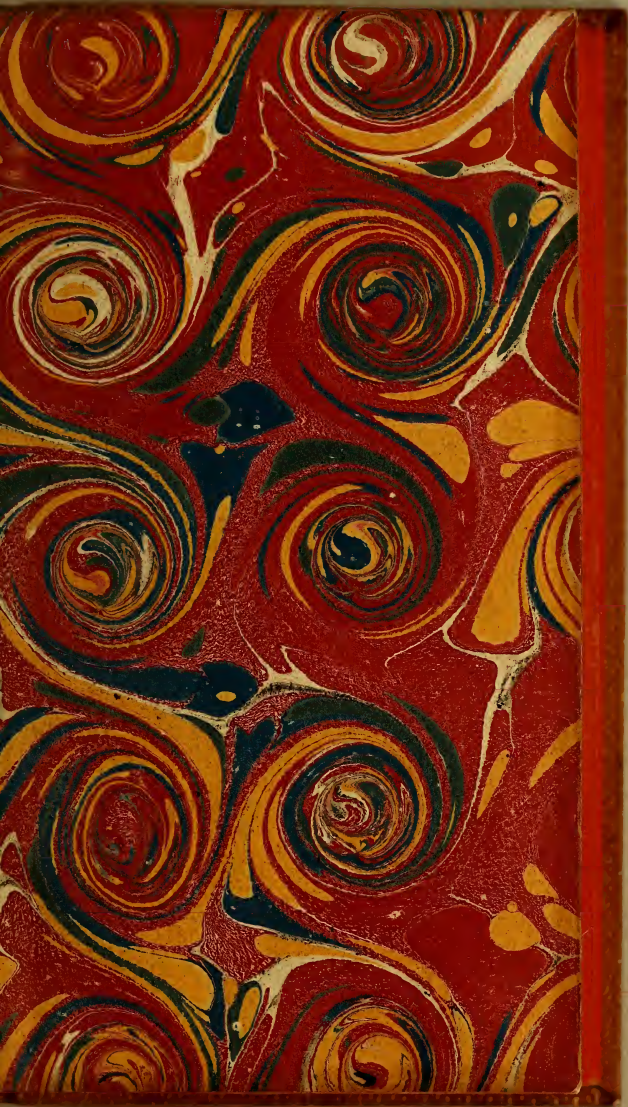




John Carter Brown.



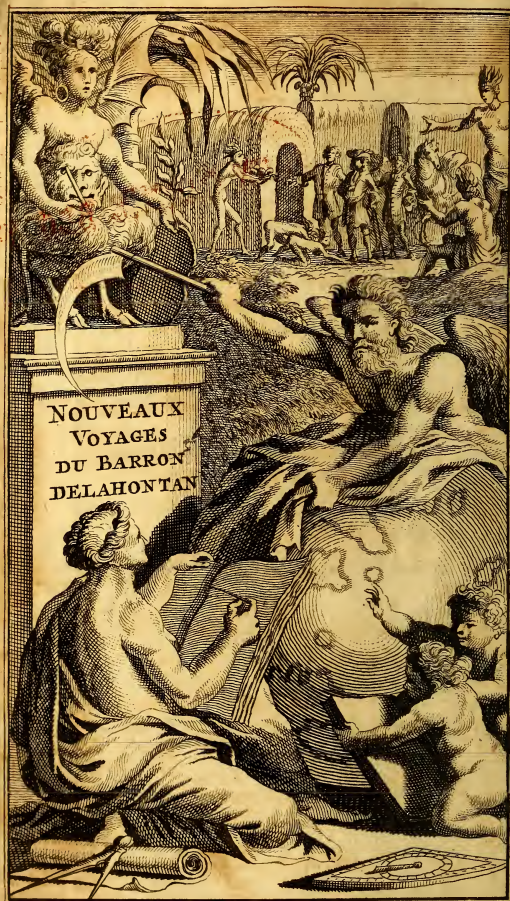
BOUND BY F. BEDFORD

3572



Robert Rich
Camp 10.

RPICB



VOYAGES
DU BARON
DE LA HONTAN
~~PAR S. CARTIER~~
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,

Qui contiennent une Relation des différens Peuples
qui y habitent; la nature de leur Gouvernement; leur
Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion; &
leur manière de faire la Guerre:

L'Interêt des François & des Anglois dans le Com-
merce qu'ils font avec ces Nations; l'avantage que
l'Angleterre peut retirer de ce País, étant
en Guerre avec la France.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

Seconde Edition, revue, corrigé, & augmentée.



De Houtet de la Martellierve
A LA HAYE,

Chez CHARLES DELO, sur le Singel.

MDCCVI.

V O Y A G E S

DE LA MONTAGNE

ERL

SECRET

1. The first of the two main parts of the book is devoted to a study of the history of the English language from the beginning of the 15th century to the present day. The second part is devoted to a study of the English language in the 19th and 20th centuries.

CARRBU

51 des peçs / scus
de tous rti
50 vers l'en marqu
distance

49

PA

48

47

MC

38

37

252

plus au

me

des

Osag

FORT DULUTH
on Canada's north shore

le *Mississipi*
 qui se dechargent dans le grand fleuve de mississipi. en le petit espace de ce fleuve
 marque sur cette carte
 les petits pouds qui partent de mississipinac et qui reviennent en suite par un autre river marquent
 la route que j'ay tenu, dans mon voyage
 les *✱* fleurs de lis marquées en quelques riveres signifient les lieux ou j'ay esté sans meuler plus avant
 les *✚* marquent les portages d'un lieu à l'autre



MAISONS des TAHUGIAUK de 80 pas de longueur.
telles que des Esclaves MOZEMTEK me les ont données sur des canots d'arbre.



P R É F A C E.



ES Voyages ont été bien reçûs du Public, & la première Edition s'en est débitée fort promptement.

On veut bien croire que le goût du siècle pour ces sortes de Relations a contribué beaucoup à cet heureux succès ; mais on ne croit pas qu'il faille l'attribuer tout entier à cette raison. Le Livre a sa bonté ; il amuse agréablement, & pour peu qu'on ait de penchant à faire ou à entretenir connoissance avec les hommes du nouveau Monde, on n'a pû lire ces Lettres sans plaisir. Elles fournissent certains détails où les autres Voyageurs ne sont point entrez, & l'Auteur y parle avec une franchise

* 2

qui

P R E F A C E.

qui doit sembler bonne aux amateurs de la Verité. Ce ne sont point ici les recits d'un Jesuite ou de quelque autre Missionnaire, qui, pour donner une haute idée de ses travaux apostoliques, ne parlent que de conversions, que de miracles, & ne font connoître les Sauvages que par rapport à la Foi Chrétienne & à la Catholicité. C'est un Gentilhomme curieux & de bon sens, qui a tout vû avec discernement, & qui a tout écrit avec un grand air de sincérité. Jeune & plein de feu il aspireroit ardemment après les découvertes; la fatigue & le peril ne le rebutoient point, & il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait poussé ses courses beaucoup plus loin. Pendant ces voyages il tenoit registre de tout ce qui est à la portée d'un Cavalier d'esprit, & qui a fait d'assez bonnes études: aussi ses Narrations & ses peintures sont-elles sensées, & il trouve dans son chemin peu de matieres dont il ne raisonne passablement. S'il divertit par les faits,

P R E' F A C E.

faits , il instruit par les choses , & si ses aventures desennuient , ses reflexions occupent utilement. Nous aimons à savoir ce que produit & ce que fait la Nature au delà d'un vaste espace qui sépare un País d'avec le nôtre : nous aimons à connoître le tour d'esprit , la Religion , les Loix , les Mœurs , les usages d'un nombre d'hommes à qui nous ne croions point du tout ressembler , & que le grand éloignement nous permet à peine de regarder comme des Individus de nôtre espèce. Monsieur le Baron de *La Hontan* nous instruit sur tout cela , ou du moins il en dit assez pour ne pas mettre en défaut un Lecteur qui sait borner sa curiosité. Quant à la bonne foi de l'Auteur , il n'y a point de raison valable pour la soupçonner. Suivant son témoignage on ne publie que ce qu'il a écrit à un vieux Parent , qui lui faisoit du bien chaque année : or il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu tromper son bienfaic-

* 3 teur,

P R E' F A C E.

teur, & qu'il lui ait mandé des faussetez par reconnoissance. Je sai que tous les Voyageurs sont sujets à caution, & que s'ils ne sont point encore parvenus au privilége des Poètes & des Peintres, il ne s'en faut guere; mais il faut excepter la Noblesse; est-il croyable qu'un Baron voulût en imposer? On ne disconviendra pas néanmoins qu'il n'y ait dans ces Lettres plusieurs fautes contre la vraisemblance, & l'on ne doute point que tout Lecteur judicieux ne s'en soit aperçû; mais comme ces Lettres ont apparemment été mises au net sur des brouillons déjà vieux, il n'est pas étonnant que nôtre Auteur se soit trompé, & l'on doit charitablement nommer défaut de memoire ce qui paroît un manque de sincerité. Comme il est très-mécontent de la *France*, il seroit aussi à craindre qu'il n'entrât un peu de chagrin dans tout ce qu'il dit de desavantageux au Ministère & au Gouvernement; mais d'un autre côté

on

P R E F A C E.

on seroit temeraire d'accuser ce bon Gentilhomme de calomnie , & de le croire capable de se venger aux dépens de la Verité. Il vaut donc mieux l'en croire sur sa parole , ou du moins suspendre son jugement jusqu'à ce qu'on ait tiré les pièces originales du cabinet du vieux Parent , je ne croi pas que ce soit si tôt.

On espere que cette seconde Edition ne plaira pas moins que la précédente. Quelques personnes d'esprit ayant représenté que l'autre Edition péchoit dans le stile , qu'on y trouvoit des phrases basses, des expressions vulgaires, des railleries froides, & de l'embarras dans la narration : l'on a tâché de remedier à tout cela. On a presque refondu toutes les Lettres, & l'on croit que le stile en paroîtra plus pur, plus net, plus degagé, & avec un peu plus de finesse dans l'enjouement. On a conservé le sens de l'Auteur, mais on a donné un nouveau

* 4 tour

P R E F A C E.

tour à la meilleure partie de son Ouvrage : comme il étoit rempli de transpositions qui gâtoient absolument le bon ordre du recit , & qui , par conséquent , devoient blesser le discernement du Lecteur , on a eu soin de les ôter , & de donner à chaque chose l'étendue , & la liaison naturelle qu'elle doit avoir dans un narré ; ainsi on n'aura plus le dégoût de trouver dans un endroit ce qui devoit naturellement avoir précédé non seulement de quelques lignes , mais même de quelque page. On ne s'est point fait non plus un scrupule de mettre la vraisemblance par tout où l'on a jugé qu'elle manquoit , & l'on a crû ne s'écarter en cela du recit de l'Ecrivain que pour mieux se conformer à ses intentions. Enfin , ce sont ici proprement les Voyages du Baron de *La Hontan* habillez de neuf , & on ne leur a donné cette nouvelle parure que dans la vûe de les rendre plus dignes du Public.

P R E F A C E.

Il faut encore avertir que cette Edition est augmentée des *Dialogues de l'Auteur avec un Sauvage*. On auroit pû les donner ici tels qu'ils ont déjà paru ; mais comme d'habiles gens les ont trouvez pauvres , & remplis d'un long & ennuieux galimatias , on en a tiré le meilleur , & on l'a ajusté au nouveau stile des Voyages , en observant d'entrer toujours dans la pensée & dans le sentiment des Interlocuteurs. Au reste , on a jugé qu'il n'étoit pas à propos de charger cette Edition des *Voyages de Portugal & de Danemarck*, qu'on a vû imprimez avec les Dialogues. Le Baron de *La Hontan* n'est pas assez nécessaire pour fatiguer les hommes de ce qui le concerne personnellement dans ces deux Relations , & quant à ce qu'elles contiennent de plus , il n'y a rien de mieux connu. Qui ne fait ce que l'Auteur dit de ces deux Royaumes , de leurs Capitales , de leurs Ports , de leur Commerce , &c. Il est donc juste d'avoir plus d'égard

* 5

pour

P R E F A C E.

pour le Public , & c'est le menager trop peu, c'est lui manquer de respect que de proposer à sa curiosité une Lecture, ou qui ne lui est d'aucune importance, ou qui ne lui apprend rien de nouveau.



T A.

T A B L E
D E S
L E T T R E S
D U
T O M E P R E M I E R.

L E T T R E I.

Voyage de France en Canada, avec
les côtes, passages, &c. & une
remarque sur la Variation de
l'Aiman. Pag. 1

L E T T R E II.

Ce que c'est que les Plantations de Cana-
da; leur commencement. L'envoi des
filles publiques de France en ce país-là;
son climat & son terrain. 9

L E T T R E III.

Description de Quebec, & de l'Isle
d'Orleans. 16.

* 6

LET-

T A B L E.

L E T T R E I V.

Description abrégée des Habitations Sauvages aux environs de Quebec. Du Fleuve St. Laurent jusqu'à Monreal. De la Pêche curieuse des Anguilles. De la Ville des trois Rivières, de celle de Monreal, & la descente des Coureurs de bois.

24

L E T T R E V.

Des Iroquois ; la guerre & la paix que les François ont fait avec eux, & comment, &c.

32

L E T T R E V I.

Des voitures de Canada, qui sont des Canots d'écorce de bouleau. Comment on les fait, & la manière dont on les navigue.

38

L E T T R E V I I.

Description du Fleuve St. Laurent depuis le Monreal jusqu'au premier grand Lac de Canada. Les Sauts, les Cataractes & la navigation de ce Fleuve.

Du

T A B L E.

*Du Fort Frontenac, & de son utilité.
Entreprife de Mr. de la Barre, Gouverneur Général, contre les Iroquois.
Son accommodement, ses harangues, & les réponses.* 43

L E T T R E V I I I.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zèle indiscret des Prêtres, Seigneurs de cette Ville. Description de Chambli. De la descente des Sauvages des grands Lacs, pour faire leur Commerce, & comment il se fait. 66

L E T T R E I X.

Du Commerce de Monreal. Arrivée de Mr. le Marquis de Denonville avec des Troupes. Rapel de Mr. de la Barre. Description curieuse de certaines permissions pour le Commerce des Castors dans les pais éloignez. 76

L E T T R E X.

Monfr. de Champigni arrive de France avec des Troupes pour prendre la place de Mr. de Meules, qui est rapellé. Ce que c'est que les Orignaux, & la manière dont on les prend à la chasse. 82

L E T-

T A B L E.

L E T T R E X I.

Autre chasse curieuse de divers Animaux.

91

L E T T R E X I I.

Arrivée de Mr. le Chevalier de Vaudreuil en Canada avec des Troupes. On assemble à Sainte Helène toutes les forces pour aller contre les Iroquois. 105

L E T T R E X I I I.

Mauvaise réussite de la Campagne contre les Iroquois. Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes. 109

L E T T R E X I V.

Départ de Niagara. Rencontre des Iroquois au bout du portage. Suite du voyage. Brieve description des Païs situés sur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort S. Joseph, à l'embouchure du Lac des Hurons. Arrivée d'un parti des Hurons à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour Missilimakinac. Rencontre du frere de Monfr.
de

T A B L E.

de la Salle *miraculeusement conduit.*
Description de Missilimakinac. 127

L E T T R E X V.

Description du Saut Sainte Marie. L'Auteur y engage les Sauteurs à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les Outaouas en parti contre les Iroquois. Son départ, les aventures de son voyage, son retour à Missilimakinac. 151

L E T T R E X V I.

Départ de l'Auteur de Missilimakinac. Description de la Baye des Puants, & de ses Villages. Ample description des Castors, suivie du voyage remarquable de la Rivière Longue, avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à Missilimakinac. 174

L E T T R E X V I I.

L'Auteur part de Missilimakinac pour la Colonie. Description de cette route. IncurSION funeste des Iroquois dans l'Isle de Monreal. On abandonne le Fort de Frontenac. Le Comte de ce
nom

T A B L E.

nom revient en Canada , & le Marquis de Denonville est rapellé. 261

L E T T R E XVIII.

*Arrivée de Mr. le Comte de Frontenac.
Sa reception. Son voyage à Monreal.
Rétablissement du Fort de Frontenac.* 279

L E T T R E XIX.

*Incurfions dans la Nouvelle Angleterre,
& dans la Nouvelle York. Funefte
Ambaffade des François chez les Iro-
quois. Entreprife mal concertée des
Anglois & des Iroquois, qui fe joignent
pour attaquer la Colonie par terre.* 287

L E T T R E XX.

*Les Anglois font par mer une entreprife
afsez importante , mais qui échoüe par
leur faute : Lettre de leur Comman-
dant à Mr. de Frontenac , & la ré-
ponfe verbale de ce dernier. Départ de
l'Auteur pour France.* 296

L E T T R E XXI.

*Description des Bureaux des Miniftres
d'Etat : les fervices mal récompenez
à la Cour.* 312

LET-

T A B L E.

LE T T R E XXII.

Départ de l'Auteur de la Rochelle pour Quebec : Sa navigation jusqu'à l'entrée du Fleuve Saint Laurent. Rencontre d'un Vaisseau Anglois qu'il combatit. Son Vaisseau échoué. Navigation du Fleuve Saint Laurent. Nouvelle qu'un Parti d'Anglois & d'Iroquois a défait un Corps de Troupes Françoises.

322

LE T T R E XXIII.

Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. Une Troupe d'Iroquois est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à Quebec. Un autre Parti de la même Nation, après avoir surpris des Coureurs de bois, est surpris lui-même. Mr. de Frontenac propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Fregate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Flote Angloise vient pour tâcher de prendre cette Place, mais elle manque son coup. L'Auteur achève heureusement son voyage.

328

LET-

T A B L E.

L E T T R E XXIV.

Le projet de Mr. de Frontenac est rejeté à la Cour, & pourquoi. Le Roi donne à l'Auteur la Lientenance de Roi de l'Isle de Terre Neuve, &c. avec une Compagnie Franche. 345

L E T T R E XXV.

Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flote de 30. Vaisseaux Anglois vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succès des Anglois dans toutes leurs entreprises de l'Amerique. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de Plaisance. Départ de l'Auteur pour le Portugal. Combat contre un Corsaire de Fleffingue, &c. 353

Explication de quelques Termes qui se trouvent dans le Premier Tome. 365

VOYA-

RPJCB





VOYAGES

DU

BARON DE LAHONTAN.

LETTRE I.

*Voyage de France en Canada, avec les cô-
tes, passages &c. & une remarque sur la
Variation de l'aiman.*



ONSIEUR,

Je suis surpris que le Voyage du nouveau monde puisse tant effrayer ceux qui sont obligez de le faire, car je vous jure de bonne foi qu'il n'est rien moins que ce qu'on s'imagine. Il est vrai que la course est un peu longue, mais si la route est difficile, elle ne laisse pas d'avoir ses douceurs, & l'on y ren-
Tome I. A con-

contre tant d'objets différens que l'on se dédommage avec plaisir de la fatigue du chemin. On se croit renaître quand on voit un nouveau Païs. Je vous mandai à mon départ de la *Rochelle*, les raisons de Mr. le *Fevre de la Barre* Gouverneur Général de *Canada* pour envoyer en France le S. *Mabu* Canadien, & sa resolution de détruire absolument les *Iroquois*, qui sont des Peuples sauvages très-belliqueux. Ces Barbares sont amis des Anglois, parce qu'ils en reçoivent du secours; & ils sont nos ennemis par ce qu'ils craignent que nous ne les détruisions tôt ou tard. Mr. de la Barre croyoit que le Roi lui enverroient sept ou huit cens hommes, mais la saison étoit si avancée quand nous partîmes de la *Rochelle*, qu'à peine osa-t'on risquer nos trois Compagnies de Marine. J'ai fait cette traverse assez agréablement, j'excepte néanmoins les jours de tempête que nous avons essuyez sur les côtes du Banc de Terre Neuve. La danse est trop forte en cet endroit, & le moindre vent y met la Mer en fureur. Nôtre Fregate en reçût quelques coups; mais comme ces accidens sont ordinaires pendant le cours de cette Navigation, nos vieux routiers n'en furent point émus. J'aurois grand tort d'en dire autant de moi, car n'ayant jamais fait de voyages de long cours, j'étois fort étonné de voir les flots s'élever jusqu'aux nuës. J'appellai tous les Saints du Calendrier à mon secours, & je recommandai mon ame à Dieu d'aussi bon cœur que le bon *Idomenée*

se

se recommandoit à *Neptune* lors qu'il pensa perir au retour de la guerre de Troye. Dès que nous fumes sur ce Banc les vagues nous parurent tout à fait diminuées , & le vent cessant peu à peu , la mer devint si calme & si tranquille , que nôtre Vaisseau ne pouvoit plus gouverner. Vous ne sçauriez croire quelle quantité de moruës nos Matelots y pêcherent en un quart d'heure ; car quoi qu'il y eut trente deux brasses d'eau , à peine avoit on jetté l'hameçon qu'on faisoit capture ; si bien que la vertu de patience étoit bannie de cette pêche , l'on n'avoit que le tems de presenter l'apas , & de tirer le poisson ; mais par malheur ces Bancs sont rares , & l'on y passe le plus souvent sans s'arrêter. Au reste nous en agîmes fort honnêtement envers le Peuple de Moruës qui habite dans ces quartiers-là ; car s'il nous envoya de quoi faire bonne chere en maigre , nous leur servîmes les corps d'un Capitaine , & de plusieurs Soldats morts du scorbut , & à qui nous ne pouvions donner d'autre sepulture que la Mer. Cependant le vent s'étant rangé à l'Oüest-Nord-Oüest nous fumes contraints de louvoyer cinq ou six jours. En suite il sauta vers le Nord , & nous allames atterrir heureusement au Cap de *Rase* , quoique nos Pilotes fussent assez incertains de leur latitude , pour n'avoir pû prendre hauteur dix ou douze jours avant cet atterrage. Ce Cap fut découvert par un Matelot perché sur le faite du grand Hunier lequel se prit à crier *terre , terre* , je me souvins alors du même cri que fit St. Paul à l'approche de *Mal-*

te, γῆν οὐρανόν, γῆν οὐρανόν. Vous remarquerez s'il vous plaît en passant, Monsieur, que je n'ai pas laissé tout mon Grec au College. Or afin, que vous ne m'accusiez pas d'un péché d'omission, il faut savoir que dès que les Pilotes des Vaisseaux se croient près des Côtes, ils ont la précaution de faire monter pendant le jour des Mariniers sur les Huniers ou sur les Perroquets pour découvrir : ceux-ci se relèvent de deux en deux heures jusqu'à l'entrée de la nuit, auquel tems on cargue les voiles en cas qu'on n'ait pas encore apperçû la terre. En cet état le bâtiment n'avance presque point, puis qu'il ne va jusqu'à l'aube du jour qu'à mats & à corde, & qu'on se met très souvent côté en travers. De là vous pouvez juger qu'il est important de reconnoître les Côtes maritimes avant que de les aborder ; cela est si vrai que le Matelot qui les découvre, est assuré de tirer quelques pistoles des passagers qui se font un plaisir de le recompenser pour un si bon service. Vous saurez aussi que l'*Aiman* varie vint & trois degrez vers le Nord Oüest sur le Banc de Terre-Neuve, c'est-à-dire que la fleur de lis du compas, ou de la bouffole, qui doit naturellement se tourner droit vers le vrai Nord du monde ou l'étoile Polaire, ne regarde lors qu'on est sur ce Banc que le Nord-Nord-Oüest, & un degre vers l'Oüest ; c'est-ce que nous avons observé avec nos compas de variation.

Il étoit environ midi quand on découvrit le Cap, & pour en être plus assurez nous portâmes dessus à pleine voile, à dessein de
le

le reconnoître. Enfin ne doutant plus que ce ne fut ce promontoire, la joye se répandit dans le Vaisseau. On ne parla plus de ces pauvres morts qu'on venoit de jeter dans le grand tombeau, & dont les tristes funeraillles avoient retardé le bâtême de ceux qui faisoient le trajet pour la premiere fois. Qu'est-ce donc que ce bâtême, direz vous; le voici. Les anciens Matelots s'étant noircis le visage, puis déguisez avec des guenilles & des cordes d'une maniere tout-à-fait bizarre, sont les baptistes. Dans cette ridicule & pourtant affreuse posture ayant fait mettre à genoux les novices voyageurs, ils les forcent à jurer sur un livre de Cartes Hydrographiques qu'en pareil cas ils feront religieusement aux autres ce qu'on leur fait à eux-mêmes. Après ce serment on fait une longue & copieuse asperision sur ces malheureux enrôlez, je croi qu'il leur passe bien cinquante seaux d'eau sur le corps, & cela sans avoir égard au tems ni à la saison. Une telle cérémonie n'est pas fort édifiante, comme vous voyez; on y joüe sans scrupule, & fort brutalement le mystere de nôtre regeneration; mais des gens de Mer n'y regardent pas de si prez: il y a du haut & du bas dans leur Religion comme dans l'élément à l'inconstance du quel ils s'abandonnent. Enfin ce lavement maritime est de tradition immemoriable, & je croi que les Matelots auroient autant de peine à y renoncer qu'au bâtême de l'Eglise; cette épaisse Nation ne veut point de Catechisme là-dessus. Les principaux endroits où cette folie se pratique

sont sous l'Équateur, sous les Tropiques, sous les Cercles Polaires, sur le Banc de Terre-Neuve & aux Détroits de Gibraltar, du Sond & des Dardanelles. Au reste, on peut s'affranchir de ce tribut en donnant à l'équipage de quoi se bien bâtifier interieurement d'eau de vie, & c'est à ce prix-là que ceux qui sont quelque chose, obtiennent un passe-droit. Trois ou quatre jours après ce batême nous découvrîmes le Cap de Raye sur le soir, & nous entrâmes ensuite heureusement dans la Baye *S. Laurent*, à l'entrée de laquelle nous tombâmes dans un Calme de peu de durée, qui nous donna le jour le plus clair & le plus beau que nous eussions vû durant la traverse. Cela nous sembloit bon, & nous respirions agréablement après les pluyes, les brouillards, & les gros vents que nous avions essuyez dans le voyage. A une portée de fauconneau, de nôtre fregate nous apperçûme un *Espadon* * qui se battoit contre une *Baleine*. Ce spectacle, qui dura deux heures, nous amusa fort agréablement. C'étoit un plaisir de voir sauter l'*Espadon*, de lui voir faire tous ses efforts pour percer, de sa lance la monstrueuse bête au tems qu'elle reprenoit haleine. Nous avions ce combat tantôt à droit, & tantôt à gauche du Vaisseaux. Les Matelots, gens qui n'en cedent guere à l'ancienne Egypte pour la superstition, nous menacerent sur cet augure, d'une violente tempête; mais leur prophétie, aboutit à trois ou quatre jours de vents contraire. Nous louvoyames pendant ce tems-là entre l'Île de Terre Neuve &

* *Espadon* est un poisson de dix à quinze pieds de longueur, & de quatre pieds de circonférence, ayant au bout du museau une espee de scie de 4. pieds de long, de quatre pouces de large & de six lignes d'épaisseur.

& celle du *Cap-Breton*. Nous aperçûmes deux jours après les *Isles aux Oiseaux* à la faveur d'un vent de Nord-Est qui nous porta à l'entrée du Fleuve *St. Laurent*, par le Sud del'Isle d'*Anticosti*, sur le Banc de laquelle nous pensâmes échoûer pour l'avoir rangée de trop près. Un second calme nous surprit à l'embouchûre de ce Fleuve, suivi d'un vent contraire qui nous contraignit à louvoyer quelques jours. A la fin peu à peu nous gagnâmes *Tadoussac* où nous jettâmes l'ancre. Ce Fleuve a 4. lieuës de largeur en cet endroit-là, & vingt deux à son embouchûre, mais il s'étressit peu à peu en remontant vers sa source. Nous levâmes l'ancre deux jours après à la faveur du vent d'Est & de la marée qui nous firent passer heureusement le pas de l'*Isle Rouge*, où, aussi-bien qu'à l'*Isle aux Coudres* située à quelques lieuës plus haut, les courans jettent souvent les Vaisseaux sur la côte. Nous ne fumes pas si heureux à ce second passage, car le vent nous ayant manqué, nôtre Fregate tomboit sur les Rochers si nous n'eussions donné fond. On en fut quite pour la peur de perdre le Vaisseau; car pour les hommes, ils se seroient sauvez facilement. Le lendemain, le même vent ayant augmenté, nous appareillâmes, & le jour suivant nous mouillâmes à la traverse du *Cap Tourmente*, qui pour n'avoir que deux lieuës d'étendue ne laisse pas d'être dangereuse lors qu'on ne suit pas bien le chenail. Il ne nous restoit plus que sept lieuës de navigation jusques à la Ville de *Quebec*, devant laquelle nous ve-

A 4. nous

nous de mouiller. Au reste nous avons trouvé tant de glaces flottantes, & la terre si couverte de nege depuis l'Isle Rouge jusqu'ici, que nous avons été sur le point de relâcher en France, quoiqu'il ne nous restât plus que trente lieuës à faire. Nous avions peur de rester dans les glaces, & d'y perir; mais Dieu nous a préservez de ce malheur. J'apprens que le Gouverneur a marqué nos quartiers dans de bons villages autour d'ici, & comme il faut se preparer à mettre pié à terre, trouvez bon que je prenne congé de vous. Quand je connoîtrai le País, je vous manderai ce que c'est. Vous saurez d'avance que le froid y est âpre, & que le Dieu Borée y souffle comme il faut. Quant au Fleuve, donnez moi le tems de l'étudier.

On vient de nous dire, que Mr. *de la Sale* a découvert depuis peu une grande Riviere qui se décharge dans le Golfe de *Mexique*, & qu'il doit s'embarquer demain pour passer en France. Comme il connoît parfaitement bien le Canada vous ne devriez pas manquer de le voir, en cas que vous alliez cet hiver à Paris.

Je suis Monsieur vôtre &c.

Au Port de Quebec le 8. Novembre 1683.

LET.



L E T T R E I I.

*Ce que c'est que les Plantations de Canada ;
leur commencement. L'envoi des filles
publiques de France en ce pais-là, son
climat & son terrain.*

MONSIEUR,

Dès que nous eumes mis pied à terre l'année dernière, Mr. de la Barre envoya nos trois Compagnies en quartier aux côtes du voisinage de Quebec. Ce mot de *Côtes* n'est connu en Europe que pour côtes de la mer, c'est-à-dire les montagnes, les dunes & tout autre sorte de terrain qui la retient dans ses bornes ; au lieu qu'ici où les noms de Bourg & de Village sont inconnus, on nomme *Côtes* certaines Seigneuries, dont les habitations sont écartées de deux ou trois cens pas, & situées sur le rivage du Fleuve de *S. Laurent*. On dit, par exemple, telle Côte a quatre lieues d'étendue, une autre en a cinq, &c. Les Païsans y sont fort à leur aise,

se, & je souhaiterois une aussi bonne cuisine à toute nôtre Noblesse délabrée de France. Que, dis-je, Païsans ? amende honorable à ces Messieurs. Ce nom-là pris dans sa signification ordinaire, mettroit nos Canadiens aux champs. Un Espagnol, si on l'appelloit Villageois ne fronceroit pas plus le sourcil, ne releveroit pas plus fierement sa moustache. Ces gens-ci n'ont pas tout le tort après tout ; ils ne payent ni sel, ni taillle ; ils chassent & pêchent librement ; en un mot, ils sont riches. Voudriez-vous donc les mettre en parallele avec nos gueux de Païsans. Combien de Nobles & de Gentilshommes jetteroient à ce prix-là les vieux parchemins dans le feu ? Leurs habitations sont situées sur les bords du Fleuve de St.

* Arpent
est un espace
de terre de
cent perches
en quarré
de 18 pieds
de long.

Laurent. Les plus pauvres ont quatre * arpens de terre de front, & trente ou quarante de profondeur. Comme tout ce terrain n'est qu'un bois de haute fûtaye, ils sont obligez de couper les arbres, & d'en tirer les souches, avant que d'y pouvoir mettre la Charuë. Il est vrai que c'est un embarras & de la dépense dans les commencemens, mais aussi dans la suite on s'en dédommage en fort peu de temps, car dès qu'on y peut semer, ces terres vierges rapportent au centuple. On sème le bled dans le mois de May, & la recolte s'en fait à la mi-Septembre. On ne bat point les gerbes sur le champ ; on les serre dans la grange à la maniere de nos Provinces Septentrionales, & l'on ne prend le fleau qu'en hiver, parce qu'alors le grain se sépare plus facilement de l'épi.

l'épi. On y sème aussi de ces petits pois dont nos amateurs de bonne chère font tant de cas, & dont, plutôt par une sottise ostentation, que par impatience de gueule, on achète si fort la nouveauté. Nous vivons ici très-commodement ; l'on y mange, & l'on s'y chauffe à grand marché : le grain, la viande & la volaille ; ces trois capitales munitions de bouche coûtent peu, & nous aurions le bois presque pour rien sans le transport, qui cependant est fort peu de chose. Tous les grains sont aussi fort communs. Deux sortes de gens habitent ce pays-ci : les uns sont venus de France avec quelque argent pour s'y établir. Les autres sont des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui se voyant cassés, il y a trente ou quarante ans, vinrent ici changer l'épée en bêche, & le métier de tuer les hommes, en celui de les faire vivre, je veux dire la guerre en agriculture. Tous ces nouveaux venus ne furent point embarrassés à trouver du fond ; on les mit à même de la haute fûtaye, & on leur en donna tant qu'ils en voudroient défricher, (car tout ce vaste continent n'est qu'une forêt.) Les Gouverneurs Généraux leur donnerent des concessions, pour trois ou quatre lieues de front & de la profondeur à discrétion ; en même temps ces Officiers accorderent à leurs Soldats autant de terrain qu'ils souhaiterent, moyennant un écu de fief par arpent. Après ces premiers Habitans vint une peuplade utile au pays, & d'une belle décharge pour le Royaume. C'étoit une petite flotte chargée d'Amasones.

de lit, & de troupes femelles d'embarquement amoureux. Ces Nonnes de Paphos, ou de Cythere apportoit la bénédiction. L'on m'a conté les circonstances de leur arrivée, & j'aime trop à vous divertir pour ne vous en point faire part. Ce chaste troupeau étoit mené au pâturage conjugal par de vieilles & prudes Bergeres. Sçavoir si ces Antiques n'avoient pas été du métier, & si l'âge, cet impitoyable Saturne, ne les avoit point chassées de la lice de Venus, c'est sur quoi je ne suis pas trop bien instruit. Si-tôt qu'on fût à l'habitation, les Commandantes ridées passèrent leur Soldatesque en revûe, & l'ayant séparée en trois Classes, chaque bande entra dans une Sale differente. Comme elles se ferroient de fort près à cause de la petitesse du lieu, cela faisoit une assez plaisante décoration. Ce n'étoient pas trois boutiques où l'Amour faisoit des montres & des étalages, c'étoient trois magasins tous pleins. Le bon marchand Cupidon ne fût jamais mieux assorti. Blonde, brune, rousse, noire, grasse, maigre, grande, petite; il y en avoit pour les bizarres & pour les delicats. Au bruit de cette nouvelle marchandise, tous les bien intentionnez pour la multiplication accourent à l'empléte. Comme il n'étoit pas permis d'examiner tout; encore moins d'en venir à l'essai; on achetoit chat en poche, ou tout au plus on prenoit la pièce sur l'échantillon. Le debit n'en fut pas moins rapide. Chacun trouva sa chacune, & en quinze jours on enleva ces trois parties de venaïson, avec tout le

le poivre qui pouvoit y être compris. Vous me demanderez comment les laides eurent si-tôt le couvert. Ne sçavez-vous pas qu'on se jette sur le pain noir pendant la famine ? D'ailleurs , la terreur causée par le cocuage contribué beaucoup à ce choix. . Tels s'imaginent n'avoir rien à craindre pour son front avec une Epouse difforme ; cet autre en veut une replete , croyant que le défaut d'agilité la rendra plus assiduë dans son domestique ; mais ils se trouvent souvent en erreur de calcul , & l'on éprouve en Canada comme en Europe , qu'il n'y a point de précaution sûre contre une femme infidèle. Les cornes , direz-vous , font-elles donc peur en ce pais-là ? Chaque épousant se les applique de si bonne grace ? Il feroit beau voir le Mari d'une traînée appréhender d'être Cocu en gerbe ? Corrigez s'il vous plaît , vôtre plaidoyé, Monsieur. Nos gens prétendent bien n'être pas même Cocus en herbe ; ils vous soutiennent , mais de fort bonne foi , que ces filles ont recouvré pucelage , honneur , conduite , tout ce qu'il vous plaira , par la vertu de ce batême dont je vous ai parlé , c'est sur ce pié-là qu'ils les prennent. A la vérité , le péché originel a laissé de vilains restes dans ces régénérées , ce qui leur cause souvent des rechûtes ; mais , enfin , nos Maris se repaissent de cette idée , ils ne la perdent pas même dans les grands espaces de la première nuit de leurs Nôces. Pour reprendre le fil de ma narration , ceux qui vouloient se marier s'adresserent aux directrices , auxquelles ils étoient obligez de déclarer

leurs biens & leurs facultez, avant que de choisir dans une de ces Classes, celles de ces Vierges relavées qu'ils trouvoient le plus à leur gré. Les parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le marché, le Prêtre en faisoit un Sacrement, & elles commençoient à se connoître par le mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faisoit distribuer assez de provisions pour les encourager à mettre à la voile sur cet orageux Ocean; ils entroient chez eux à peu près comme Noé dans l'Arche, avec un Bœuf, une Vache, un Cochon, une Truie, un Coc, une Poule, deux barils de chair salée, & une pièce d'argent. Les Officiers plus délicats que leurs Soldats, s'allioient dans les familles des anciens Gentilshommes du pays, ou dans celles des plus riches Habitans, car il y a près de cent ans, comme vous sçavez, que les François possèdent le *Canada*. Tout le monde y est bien logé & bien meublé, la plupart des maisons sont de bois à deux étages; les cheminées sont extrêmement grandes, car on y fait des feux à les sentir de loin, mais qui font grand plaisir, je vous assure, depuis Decembre jusqu'en Avril, tant le froid pénètre pendant ces quatre mois. Les raisonneurs attribuent cela au grand nombre de montagnes qui sont dans ce vaste Continent. Le Fleuve ne manque jamais d'être gelé durant ce temps-là, malgré le flux & le reflux de la mer, & la terre est aussi couverte de trois ou quatre pieds de neige, ce qui paroît surprenant pour un pays situé au 47. degré de latitude & quelques minutes. Quoi qu'il

BARON DE LAHONTAN. 15

qu'il en soit, les jours y sont en Eté plus longs qu'à Paris, ce qui me paroît extraordinaire. Ils sont si beaux & si serains, qu'il ne paroît pas en trois semaines un nuage sur l'horison. Voilà tout ce que je puis vous apprendre jusqu'à présent. J'espere être bien-tôt à Quebec, ayant ordre de me tenir prêt à m'embarquer dans quinze jours pour faire voile à *Monreal*, qui est la Ville du païs la plus avancée vers le haut du Fleuve.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A la Côte de Beaupré le 2. May 1684.



LET.



L E T T R E I I I.

Description de Quebec & de l'Isle d'Orleans.



ONSIEUR,

La curiosité me porta vers l'*Isle d'Orleans*, avant que de m'approcher de *Monreal* ; Cette Isle a 7. lieuës de longueur & trois de largeur ; elle s'étend de la traverse du *Cap Tourmente* jusques à une lieuë & demi de *Quebec*, où ce Fleuve se partage en deux branches. Le chenail du Sude, st celui des Vaisseaux, car il ne sçauroit passer que de petites barques par celui du Nord à cause des batures & des Rochers. Cette Isle appartient à un Fermier Général de France qui en retireroit mille écus de rente s'il la faisoit valoir lui même. Elle est toute entourée d'habitations où le terroir rapporte toutes sortes de grains. *Quebec* est la Ville capitale de la nouvelle France. Son circuit est à peu près d'une lieuë, sa latitude, quarante-sept degrez douze minutes, sa longitude est incertaine, aussi bien que celle de

de plusieurs autres païs, n'en déplaît à Messieurs-les Géographes, qui content 1200. lieues de la Rochelle en cette Ville, sans s'être donné la peine d'en mesurer le chemin. Quoi qu'il en soit, elle n'est que trop éloignée de France pour les Vaisseaux qui en viennent, car leur traversée dure ordinairement deux mois & demi, au lieu qu'en s'en retournant, ils peuvent en trente ou quarante jours de navigation, gagner aisément l'atterrage de *Bel-Isle*, qui est le plus sûr & le plus ordinaire des Navires de long cours. La raison de cette différence est, que s'il fait cent jours de l'année des vents d'Est; le vent d'Ouest souffle 260. jours. C'est une vérité connue de tous les Navigateurs.

Quebec est partagé en haute & basse Ville. Les Marchands habitent celle-ci à cause de la commodité du port, le long duquel ils ont fait bâtir de très-belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre. La haute Ville n'est pas moins belle ni moins peuplée. Le Château bâti sur le terrain le plus élevé, les commande de tous côtez. Les Gouverneurs Généraux qui font leur résidence ordinaire dans ce Fort, y sont commodément logez; c'est d'ailleurs la vûe la plus belle & la plus étendue qui soit au monde. Deux choses essentielles manquent à *Quebec*; un quai, & des fortifications; il seroit facile d'y faire l'un & l'autre, car les pierres se trouvent sur le lieu. Cette Ville est environnée de plusieurs sources d'eau vive la meilleure du monde, mais comme il n'y a eu personne jusqu'à présent qui entendît
assez

assez bien l'Hydrostatique pour les conduire à quelques places où l'on pourroit élever des fontaines simples ou jaillissantes, chacun est obligé de boire de l'eau de puits. Ceux qui demeurent au bord du Fleuve & conséquemment dans la basse Ville ne ressentent pas la moitié tant de froid que les Habitans de la haute, outre qu'ils ont la commodité de faire transporter en bateau jusques devant leurs maisons, le bled, le bois & les autres provisions nécessaires. Mais si l'Hiver est plus rude dans la haute Ville, l'Été n'y est pas si chaud; il s'y élève un vent frais qui tempere l'ardeur du Soleil; ainsi compensation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin assez large, un peu escarpé, & bordé de maisons des deux côtez. Le terrain de *Quebec* est fort inégal, & la cimetrie mal observée. L'Intendant demeure dans un fonds un peu éloigné sur le bord d'une petite Riviere, qui se joignant au Fleuve de St. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il est logé dans le Palais où le Conseil Souverain s'assemble quatre fois la semaine. On voit à côté de grands Magazins de munitions de guerre & de bouche. Il y a six Eglises à la haute Ville; la Cathédrale est composée d'un Evêque & de douze Chanoines qui sont des Prêtres Séculiers, vivant néanmoins en communauté comme des Religieux. Leur Maison qui est fort grande, & dont l'Architecture est un chef-d'œuvre, appartient au Chapitre. Ces bons Prêtres qui se contentent du nécessaire, ne se mêlent uniquement que des affaires de leur

leur Eglise ; leur Service est tout-à-fait semblable à celui de nos Cathédrales de France. La seconde est celle des Jesuites située au centre de la Ville. Elle est belle, grande & bien éclairée. Le grand Autel est orné de quatre grandes colonnes Cylindriques & massives d'un seul bloc, de certain porphyre de Canada noir comme du Geais sans taches & sans filets. Leur Maison est commode en toutes manières, car il y a beaucoup de logement. Ces Peres ont de beaux jardins, plusieurs allées d'arbres si touffus, qu'il semble en été qu'on soit dans une glaciére plutôt que sous un berceau. A propos de glaciére, c'est une précaution qui ne leur manque pas ; ils en ont plutôt trois qu'une, & ils ont grand soin de les bien remplir ; car ces Reverends tous occupez à éteindre les flammes de la concupiscence, aiment extrêmement à boire frais en été. Leur College est une pépinière fort deserte ; je ne croi pas qu'ils ayent jamais eu cinquante Ecoliers. La troisième Eglise, si pourtant ce nom convient à une petite Chapelle, est celle des Recolets. Ces bons Religieux demeuroient il y a dix ans dans un Hospice que Monsieur de *Laval* nôtre Evêque leur fit bâtir. Comme le Capuchon est insinuant & multiplicatif, ils firent leur cour à Mr. de *Frontnac*, & obtinrent par son credit permission d'avoir un Couvent. Les Jesuites craignant que ces derniers venus ne battissent en ruine leur ancienne direction, & ne leur enlevassent les plus belles dévotes, s'opposèrent à cet établissement ; ils gagnèrent l'Evêque, & celui-ci

lui-ci, par une lâche complaisance pour le *Loyalisme* qui fait trembler les Monarques sur le trône, voulut empêcher l'avancement des Recolets, quoi que ses créatures ; mais les Opposans se cassèrent le nez, & par le moyen de Mr. le Gouverneur, ils ont gardé l'Hospice, & ils ont de plus une Maison. La quatrième est celle des Urselines qui a été brûlée & rebâtie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquième est celle des Hospitalieres qui ont un soin très-particulier des malades, quoi que ces Religieuses soient pauvres & mal logées.

Je vous ai dit que le Conseil Souverain de *Canada* se tenoit ici chez l'Intendant. Le Gouverneur Général, l'Intendant & douze Conseillers de *Capa y de Spada* ; ou d'épée, composent ce Senat, & jugent sans appel, & en dernier ressort toutes sortes de procès. L'Intendant s'arroe le droit de présidence ; mais le Gouverneur le lui dispute, & en effet, quand il vient à la Sale de justice, il se place à l'opposite de l'Intendant, si bien qu'ayant également les Juges à leurs côtez, on ne distingue point le siege du Président. Monsieur de *Frontenac*, pendant son Gouvernement, s'inquiétoit fort peu de cette prétention de l'Intendant ; il agissoit avec lui, & avec nos vénérables Senateurs aussi cavalierement que *Cromwel* agissoit avec les Parlementaires d'Angleterre. Je ne vous dirai point si la Justice est ici plus chaste & plus desinteressée qu'en France ; mais au moins si on nous la vend, c'est à bien meilleur marché. Nous ne passons point par les
Ser-

Serres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers ; cette vermine n'a point encore infecté le *Canada*. Chacun y plaide sa cause ; nôtre Themis est expéditive, elle n'est point herissée d'épices, de fraix, de dépens. Les Juges n'ont que quatre cens francs de gages, grande tentation pour chercher le bon droit des parties dans le fond de leur bourse, quatre cens francs ? Ce n'est pas pour défrayer la robe & le bonnet ; aussi ces Messieurs sont-ils dispensés d'en porter. Outre ce tribunal il y a encore un Lieutenant Général civil & criminel, un Procureur du Roi, un Grand Prévôt & un grand Maître des Eaux & Forêts. On se sert de traîneaux, tant à la Ville qu'à la Campagne, pour voitures d'hiver ; les chevaux qui les trainent semblent être de vraies machines, tant ils sont impénétrables au froid. J'en ai vû cinquante en Janvier & Février qui vivoient dans les bois & dans la neige presque jusqu'au poitrail, sans s'approcher des Maisons de leurs Maîtres. L'on va d'ici à la Ville de *Monreal* durant l'hiver sur le Fleuve glacé, par le moyen des traîneaux sur lesquels on fait quinze lieuës par jour. D'autres se font trainer par un attelage de deux gros dogues ; mais ils voyagent beaucoup plus lentement. Je parlerai des voitures d'été lorsque j'en serai mieux instruit. On me dit qu'on fait des voyages de mille lieuës avec des Canots d'écorce ; attendez que j'aye passé par cette mince Navigation, & alors je vous en rendrai bon compte. Les vents de la bande de l'Est ré-

gnent ordinairement ici le Printemps & l'Automne, & ceux de la partie de l'Oüest dominant l'hiver & l'été. Adieu, Monsieur, il est tems que je finisse ; la matière me manque. Ne vous plaignez pas de ma brièveté ; elle ne durera peut-être que trop peu. Quand je posséderai bien la Carte de ce pais-ci, Dieu-sçait combien je vous en conterai. Il ne tiendra pas à moi que vous ne connoissiez à fond l'Eglise, la Police, le Commerce, & tout ce qui concerne le Gouvernement du *Canada*. J'espere vous écrire au retour de la Campagne que nous allons faire avec Mr. de la *Barre* au pais des *Iroquois*. Je m'embarquerai dans sept ou huit jours pour aller à *Monreal*, cependant je m'en vais faire un tour, jusques aux Villages de *Scilleri* du *Sault*, de la *Chaudiere* & de *Lorete*, habitez par des *Abenakis* & des *Hurons*, & comme il n'y a que trois ou quatre lieuës d'ici, je ferai de retour la semaine prochaine. Je ne puis vous informer si-tôt des mœurs de ces Peuples, il faut du temps pour les bien connoître. J'ai été cet hiver à la chasse avec trente ou quarante jeunes *Algonkins* bienfaits & très-agiles, expressément pour apprendre leur langue. On en fait grand cas, & elle est d'autant plus utile, que toutes les Nations l'entendent, mille lieuës à la ronde, à la réserve des *Hurons*, & des *Iroquois* ; ce langage *Algonkin* differe des autres langages circonvoisins, comme le Portugais de l'Espagnol. Au reste, cette langue n'est pas difficile ; j'en tiens déjà quelques mots qui ont couté peu. D'ailleurs les *Algonkins*
ravis

BARON DE LAHONTAN. 23

ravis qu'on aprenne leur languen'épargnent
pas leurs soins, & se font un honneur de
vous en aplanir les difficultez.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Quebec le 15. May 1684.



LET.



L E T T R E I V.

Description abrégée des Habitations sauvages aux environs de Quebec. Du Fleuve St. Laurent jusqu'à Monreal. De la Pêche curieuse des Anguilles. De la Ville des trois Rivières, de celle de Monreal, & la décente des Coureurs de bois.



MONSIEUR,

Avant mon départ de *Quebec* pour *Monreal* j'allai visiter les Villages d'alentour habitez par les sauvages. Celui de *Lorete* est composé de deux cent familles *Hurones* qui ont embrassé le Christianisme par les soins des *Jesuites*, quoi qu'avec beaucoup de scrupule. Ceux de *Silléri* & du *Saut de la Chaudiere*, sont composez de trois cens familles d'*Abenakis*, aussi *Chrêtiens*, chez qui les *Jesuites* ont établi des *Missions*. Je fus de retour à *Quebec* assez tôt pour m'embarquer sous la conduite d'un Patron qui auroit mieux

B A R O N D E L A H O N T A N . 25
mieux aimé un fret de Marchandise que de
Soldats. Le vent de Nord-Est nous poussa
en cinq ou six jours, jusqu'aux *trois Rivie-*
res, nom d'une petite Ville située à 30. lieuës
de celle-ci. On l'appelle ainsi à cause d'u-
ne Riviere, qui se partageant en trois bran-
ches à un demi quart de lieuë de là, se dé-
charge par trois divers canaux dans le Fleu-
ve St. Laurent. Si nous avions pû aller
de nuit, nous aurions fait le voyage en deux
jours par les marées ; mais il est dange-
reux de naviguer dans l'obscurité sur ce
Fleuve à cause des batures, & des Rochers.
Je n'étois pas fâché qu'on mouillât l'ancre
tous les soirs ; car les tenebres ne m'empê-
choient pas de voir pendant ces trente lieuës
une grande quantité d'habitations situées
aux deux côtez du Fleuve, & qui ne sont
éloignées les unes des autres au plus, que
d'une portée de Mousquet. J'eus le plaisir
de voir faire la Pêche des Anguilles par les
Habitans qui se sont établis depuis *Quebec*
usques à 15. lieuës au dessus. Lors que la
marée est basse, & que le flux s'est retiré, ils
parrent & traversent de clayes cet espace de
rivage que l'eau couvroit auparavant. Ils
mettent entre ces clayes, de distance à autre
des ruches, Paniers, Bouteux & bout de
quievres, qui demeurent en cet état là trois
mois, si c'est une Pêche de Printems, &
deux mois, si c'est une Pêche d'Automne,
sans qu'on soit obligé d'y toucher. Toutes
les fois que la marée monte les Anguilles
cherchant les bords du Fleuve & les fonds
plats, se traînent en foule vers ces lieux là,
Tome I. B &

& lorsque la marée se retire & qu'elles veulent garder le rivage, elles trouvent les clayes qui les empêchant de suivre le courant, les obligent à s'enfourner dans ces engins. Quand la marée est tout-à-fait basse, on vuide ces mêmes engins, qui sont si pleins qu'ils en rompent, & l'on en retire des Anguilles aussi longues & aussi grosses qu'on en puisse voir. On les sale & on les met en barrique, où elles se conservent un an sans se corrompre. Elles sont merveilleuses en toutes sauces, Messieurs les Conseillers de *Quebec* leur font bonne justice à table, & ils sont fort mortifiez quand cette manne ne tombe point.

La Ville *des trois Rivières* est une Bicoque située au 46. degré de latitude, elle n'est fortifiée ni de pieux ni de pierre : la Rivière d'où elle tire son nom prend sa source à cent lieuës au Nord Oüest de la plus grande Chaîne de montagnes qui soit dans l'Univers. Les *Algonkins* qui sont à present des Sauvages errants sans demeure fixe, comme les *Arabes*, s'écartent peu des bords de cette Rivière, où ils font de bonnes chasses de Castors. Les *Iroquois* qui ont autrefois détruit les trois quarts de cette Nation de ce côté là, ont perdu l'envie d'y revenir depuis que les François ont peuplé les païs qui sont plus avant sur le Fleuve St. Laurent. Quand je donne le nom de Bicoque à la Ville *des trois Rivières*, j'entens son peu d'étendue, & le petit nombre de ses Habitans ; car d'ailleurs elle est fort riche, & bâtie magnifiquement. Le Roi y a établi un Gouverneur qui

qui mourroit de faim, si au défaut de ses minces apointements il ne faisoit quelque Commerce de Castor avec les Sauvages. Au reste, il y a une occupation dominante dans cette Ville, c'est de se grater, & de tuer les puces ; cette vermine y fourmille, à tous momens il faut lui faire la chasse ; cela donne aux conversations une activité incommode, & un vif importun ; enfin il faudroit être un peu du naturel des chiens pour durer tranquillement dans un tel séjour. On m'a dit que les meilleurs Soldats du Pais étoient originaires de ce lieu là. A trois lieuës plus haut nous entrâmes dans le *Lac St. Pierre*, qui a six lieuës de longueur. Nous le traversâmes avec assez de peine, ayant été obligez de mouïller & lever l'ancre à diverses reprises, à cause du calme. On m'a dit qu'il s'y déchargeoit trois ou quatre Rivières fort poissonneuses, à l'embouchure desquelles je découvris de très-belles Maisons avec mon telescope. Le vent d'Est s'étant élevé sur le soir, nous sortîmes du Lac, & nous demeurâmes ensuite trois heures, pour refouler le courant du Fleuve jusques à *Sorel*, quoique toutes nos voiles portassent à plein, & qu'il n'y eut pas plus de deux petites lieuës. *Sorel* est une Côte de quatre heures de front. Il se décharge au pié de la Maison Seigneuriale une Rivière, qui porte les eaux du Lac *Champlain* dans le Fleuve de Saint Laurent, après avoir formé une Cascade de deux lieuës à *Chambli*. On ne compte que dix-huit lieuës de *Sorel* ici ; ce trajet nous emporta néanmoins

trois jours, soit à cause de la foiblesse du vent, soit à cause de la force & de la rapidité du Courant. Cette Navigation est charmante ; ce ne sont que des Isles presque contiguës, & comme les deux bords du Fleuve sont habitez d'ici à *Quebec*, on a le plaisir de faire soixante lieuës entre deux Villages.

L'endroit d'où je vous écris actuellement, s'appelle *Ville Marie*, ou *Monreal*. C'est une Ville ; elle est bâtie dans une Isle que l'on nomme aussi *Monreal*, & qui peut avoir 14. lieuës de longueur & cinq de largeur. Messieurs de St. *Sulpice* de Paris en sont Seigneurs & propriétaires. Ils ont la nomination du Baillif & autres Officiers de Justice, & même autrefois ils avoient celle du Gouverneur. Cette petite Ville est ouverte, sans aucune fortification de pieux ni de pierre. Il seroit aisé d'en faire un poste imprenable par l'avantage de sa situation, quoique son terrain soit égal & sablonneux. Les petits Vaisseaux sont contraints de s'arrêter au pié des Maisons d'une face de la Ville à cause des Courans ; car à un demi quart de lieuë de là, on ne voit sur le Fleuve que rapides, Cascades, bouillons, &c. Mr. *Perrot* Gouverneur de la Place n'a que trois mille livres d'apointement ; mais comme il fait un grand Négoce de Pelleterie avec les Sauvages, il a, dit-on, amassé cinquante mille écus en fort peu de tems, sçachons lui en bon gré, Monsieur, il est rare qu'un Gouverneur ne s'enrichisse qu'aux dépens des bêtes. Il y a Bailliage-
Mon

Monreal ; mais cette Justice est gueuse ; l'herbe est ici trop courte, & le pâturage manque ; une bonne mangerie de France engraisseroit bien Mr. le Baillif & ses Officiers. La fortune n'est ici que pour les Marchands : Ceux-ci font bien leurs affaires, car les Sauvages des grands Lacs du *Canada*, descendent presque tous les ans, avec une quantité prodigieuse de Castors qu'ils échangent pour des armes, des chaudieres, des haches, des couteaux & mille autres Marchandises sur lesquelles on gagne jusques à deux cens pour cent. Le Gouverneur Général est fort exact à venir honorer de sa presence cette espèce de Foire ; outre qu'il est le premier échangeur, ces Sauvages lui font force presens qu'il reçoit plus volontiers que les Placets, ce sont des jours de recolte pour lui. Ce séjour me paroît assez agréable l'été, car on dit qu'il y pleut rarement en cette saison-là. Il part d'ici tous les ans des Coureurs de bois qui portent en Canot de la Marchandise chez toutes les autres Nations Sauvages de ce Continent, & ils en rapportent des Castors. J'en vis revenir il y a sept ou huit jours 25. ou 30. chargez excessivement. Il n'y avoit que deux ou trois hommes pour conduire chaque Canot, lequel portoit 20. quintaux pesant, c'est-à-dire quarante paquets de Castors, valant cent écus chacun. Ils avoient demeuré un an ou 18. mois en leur voyage. Si ces voyageurs ont fatigué dans une si longue course, ils s'en donnent à cœur joye au retour. Ceux qui

font mariez font ordinairement plus sages ; ils vont se délasser chez eux , & ils y portent leurs profits ; mais pour les garçons , ils se plongent dans la volupté jusqu'au cou. La bonne chere , les femmes , le jeu , la boisson , tout y va. Tant que les Castors durent , rien ne coûte à nos Marchands. Vous seriez même étonné de la dépense qu'ils font en habits. Mais la source est elle tarie , le magasin est-il épuisé ? Adieu dentelles , dorures , habillemens , adieu l'attirail du luxe , on vend tout. De cette dernière monnoye , on négocie de nouvelles Marchandises ; avec cela ils se remettent en chemin , & partagent ainsi leur jeunesse entre la peine & la débaûche ; ces Coureurs , en un mot , vivent comme la plûpart de nos Matelots d'Europe. Au reste , Messieurs de St. *Sulpice* ont le soin d'envoyer ici des Missionnaires de tems en tems , qui vivent sous la direction d'un Supérieur fort honoré dans le Païs. Ils sont logez dans une belle , grande & magnifique maison de pierre de taille. Leur Eglise n'est pas moins superbe. Elle est bâtie sur le modèle de celle de St. *Sulpice* de Paris , & l'Autel est pareillement *Isolé*. Leurs Côtes ou Seigneuries au Sud de l'Isle , produisent un revenu considérable , car les habitations sont bonnes , & les Habitans riches en bled , bétail , volaille & mille autres denrées qu'ils vendent ordinairement à la Ville ; mais le Nord de l'Isle n'est pas encore peuplé. Ces Prêtres Seigneurs , avec leur mine toute beate , & toute crucifiée ,

fiée, ont toujours traversé l'établissement des Jésuites, & des Recolets à *Monreal*, car nos dévots Missionnaires n'aiment pas la multiplication spécifique des ouvriers dans la Vigne du Seigneur. Le zèle excite une sainte jalousie, & chaque Ordre voudroit tout convertir. On présume pourtant que Messieurs de Saint *Sulpice* auront le dessous, & qu'ils seront obligez à la fin d'accepter ce renfort de Moissonneurs. J'ai vû à une lieuë d'ici, au pié d'une Montagne, un beau Village d'Iroquois Chrétiens, & dirigé par deux Prêtres de ce Séminaire. On m'a dit qu'il y en avoit encore un plus grand & plus peuplé de l'autre côté du Fleuve à deux lieuës d'ici ; c'est un nommé le Pere *Bruyas*, Jésuite, qui cultive ce champ spirituel.

Dès que Monsieur de la *Barre*, qui ne fait qu'attendre des nouvelles de France pour quitter *Quebec*, en aura reçu, je partirai pour le Fort de *Frontenac* où je suis destiné. S'il en faut croire ceux qui ont fait la même Campagne, je pourrai à mon retour vous amuser par le recit de mes méchantes heures, & de mes mauvais jours. Ce sont de terribles Ennemis, disent-ils, que ces Iroquois ; nous les verrons. Cependant,

Je suis Monsieur vôtre &c.

A *Monreal* ce 14. Juin 1684.



L E T T R E V.

*Des Iroquois ; la Guerre & la Paix que
les François ont fait avec eux, & com-
ment, & c.*



M O N S I E U R,

Je vous écrivis il y a quatre jours, & je ne croyois guère, en fermant ma Lettre, revenir si promptement à la charge. Le plaisir de recevoir de vos nouvelles me paroïssoit en perspective. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'apprendre ce qui s'est passé en Europe depuis mon départ. Vous jugez bien qu'un détail aussi ample, & aussi exact que le vôtre, a dû me faire grand plaisir ; & le bon homme Anchise ne fut pas plus transporté de joye lors qu'il tendît les bras à son cher & pieux Enée dans le Païs des Ombres, que je le fus d'être instruit en ce Monde *lointain* de ce qu'on fait dans le vôtre. Vous êtes, dites-vous, dans une curiosité impatiente de connoître Messieurs les *Iroquois*, & de sçavoir si les
Mœurs

Mœurs & les Coûtumes de cette Nation, répondent à l'idée defavantageuse que nous nous en formons. Je foudraierois pouvoir vous contenter ; mais vôtre demande n'est point encore de saison. Je pars après demain pour *Frontenac*. Comment aurois-je le tems de consulter les Experts & les Connoisseurs sur cette matière ? Il y a dequoi étudier chez un *Iroquois*, afin que vous le sçachiez, & il me faudroit écouter là-dessus des personnes qui ont fait plusieurs fois le voyage. Quand je le ferai moi-même, j'observerai ces Peuples avec toute l'application possible, & je ne négligerai rien pour vous satisfaire. Tout ce que je puis à présent pour vôtre service, c'est de vous faire part de ce que j'appriis cet hiver. Je vous le donne sur la foi de mes Auteurs ; ils sont d'autant plus croyables qu'ils ont demeuré vingt ans au Pais des *Iroquois*, voici ce qu'ils m'en ont dit.

Ces Barbares ne font qu'une seule Nation, & qu'un seul intérêt public. On pourroit les nommer pour la distribution du terrain, les Suisses de ce Continent. Les *Iroquois* sont partagez en cinq Cantons, sçavoir les *Tsonontouans*, les *Goyogoans*, les *Onnotagues*, les *Onoyouts* & les *Agniés*. Chaque Canton n'est proprement qu'un Village ; il y a trente lieuës de l'un à l'autre ; ils sont tous situez près de la Côte Méridionale du Lac *Ontario* ou de *Frontenac*, & l'on y parle à peu près le même langage. Si vous vouliez sçavoir au juste comment ils nommeroient leurs Cantons en Fran-

çois, je ne trouve point à mon sens de terme plus propre que celui de Cabane. A ce mot n'allez pas vous représenter le Palais étroit & roulant de nos Bergers. Figurez vous plutôt chaque Cabane comme un gros Bourg. Nous avons en France quantité de Villes beaucoup moins peuplées. Qui dit un Canton d'*Iroquois*, dit une douzaine de milliers d'ames. Il s'en est trouvé jusqu'à quatorze mille, & l'on calculoit ce nombre par deux mille Guerriers, deux mille Vieillards, quatre mille Femmes, deux mille Filles, & quatre mille Enfans. Vous prendrez, s'il vous plaît, cette supputation pour le prix qu'elle me coûte ; si vous ne la croyez pas juste, envoyez un meilleur Arithméticien. Ce qu'il y a de certain, c'est que les cinq Cabanes se visitent réciproquement tous les ans par des Députés ; alors on fait le Festin d'Union, & l'on fume la grande Pipe, ou le grand Calumet des cinq Cantons. Ces Peuples sont alliez des Anglois depuis long-tems, & par le Commerce de Peleteries qu'ils font avec la *Nouvelle York*, ils ont des armes, des munitions & tout ce qui leur est nécessaire, à meilleur marché qu'ils ne l'auroient des François. Les *Iroquois* ne ménagent & nous, & les Anglois que par rapport au Commerce ; s'ils n'avoient pas besoin de trafiquer avec les deux Nations, ils s'en soucieroiént fort peu ; aussi leur faisons nous bien valoir nôtre trafic, on leur vend les Marchandises au quadruple du juste prix. Au reste, ces Peuples sont libres
dans

dans toute l'étendue du droit naturel, & il semble que la Liberté presque bannie de toute la Terre, ait choisi sa retraite & son azyle chez eux. Rien ne les divertit davantage que quand on leur parle d'obéir aux Rois, de craindre les menaces, & les châtimens des Gouverneurs ; cela les fait rire, car ils ne peuvent ajuster l'idée de soumission avec celle d'un véritable homme, & le seul terme de dépendance leur fait horreur. Chaque *Iroquois* se croit Souverain, & il prétend ne relever que de Dieu seul qu'il nomme le *Grand Esprit*. Ils nous ont presque toujours fait la guerre depuis l'établissement des Colonies de *Canada*, jusqu'aux premières années du Gouvernement de Mr. le Comte de Frontenac. Messieurs de Courcelles & de Traci, Gouverneurs Généraux firent quelques Campagnes d'hiver & d'été par le *Lac Champlain* contre les *Agniés*, mais avec peu de succès. On ne fit que brûler leurs Villages, & enlever quelques centaines d'enfans, d'où sont sortis les *Iroquois Chrétiens* dont je vous ai parlé. Il est vrai qu'on défit quatre-vingt-dix ou cent Guerriers, mais il en coûta bien des membres & la vie même à plusieurs Canadiens & Soldats du Régiment de *Carignan*, qui ne s'étoient pas assez munis contre l'horrible froid qui régné dans le *Canada*. Mr. le Comte de Frontenac qui releva Mr. de Courcelles, ayant connu que ces Barbares entendent mieux que nous autres Européens la guerre de ce Pais-là, ne voulut pas faire à son tour des entreprises inutiles, & fort

onéreuses au Roi. Au contraire il forma le dessein de conclure une bonne Paix avec cette Nation, & il y travailla de son mieux. Il visoit sagement à trois choses. La première de rassûrer la plûpart des Habitans François, qui étoient sur le point d'abandonner tout, & de s'en retourner en *France*, si la guerre eût duré ; la deuxième d'encourager par cette Paix un grand nombre de gens à se marier & à défricher des terres, afin d'augmenter les Colonies ; la troisième de faciliter la découverte des Lacs & des Nations Sauvages qui habitent ces Côtes, afin d'y établir le Commerce, & de les attirer dans nôtre parti, par de bonnes alliances, en cas de rupture avec ces *Iroquois*. Ce fut principalement par ces trois motifs que Mr. de *Frontenac* fit, en forme d'Ambassade, une députation de quelques Canadiens aux Cabanes. Ils assurèrent les *Iroquois* que le Roi ayant été informé qu'on leur faisoit la guerre sans cause, l'avoit fait partir de *France* pour faire la Paix, & leur procurer en même tems toutes sortes d'avantages touchant le Commerce. Ce compliment n'eut pas produit grand effet en Europe, on l'auroit pris pour un leurre & pour un apas ; mais la politique *Iroquoise* n'est pas si défiante. Cette Nation écouta donc les Députez avec plaisir. Une circonstance contribuoit d'ailleurs à la rendre plus crédule & plus docile. C'est que le Roi d'Angleterre Charles Second qui vendoit alors son amitié à la France avoit ordonné à son Gouverneur de la *Nouvelle York*,
de

de faire entendre aux *Iroquois* qu'ils étoient perdus sans ressource s'ils ne s'accommodoient au plutôt avec cette Couronne, & qu'elle alloit faire passer des Forces nombreuses pour les accabler. Ils reçurent donc fort bien l'Ambassade, & renvoyèrent les Députés très contens. Ceux-ci étoient chargés de dire à Mr. le Gouverneur que quatre cens *Iroquois* se trouveroient à l'endroit où l'on a construit depuis le Fort de *Fron-ienac* ; que Son Excellence s'y trouveroit avec pareil nombre d'hommes, & que là on conviendrait de tout. Le projet s'exécuta heureusement au bout de quelques mois, & la Paix fut arrêtée entre les deux Nations. Mr. de la Salle rendit un service important dans cette occasion ; il donna au Gouverneur des Conseils que vous jugeriez vous même excellens ; si j'avois le tems de vous les rapporter. Je suis obligé de mettre ordre à mes affaires. Je vous rendrai plus savant quand je le ferai moi-même. Je suis jusqu'au retour de ma Campagne.

Vôtre &c.

A Monreal le 18. Juin 1684.



L E T T R E V I.

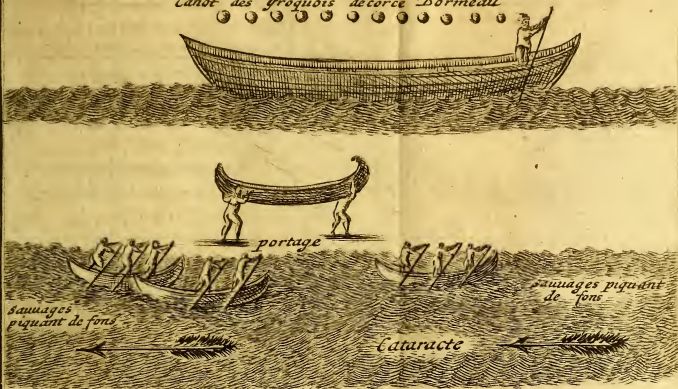
*Des voitures de Canada qui sont des Canots
d'écorce de bouleau. Comment on les fait,
& la manière dont on les navigue.*



M O N S I E U R ,

Je contoïs de partir aujourd'hui ; mais la quantité de grands Canots qu'on devoit amener ici ne s'y trouvant pas encore , le voyage est retardé de deux jours. Vous profiterez de mon loisir pour connoître ces fragiles voitures ; je vous dirai en peu de mots ce que c'est & cela ne vous sera pas inutile pour bien entendre la navigation , & les courses de ce Pais-ci. Je viens de voir plus de cents Canots , grands & petits ; mais comme on ne peut se servir que des premiers pour les expéditions militaires , ou pour les grands voyages , je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur est pourtant différente, c'est-à-dire de dix jusques à vingt-huit pieds de longueur. Les plus petits ne contiennent que deux personnes. Ils seroient admirables
pour

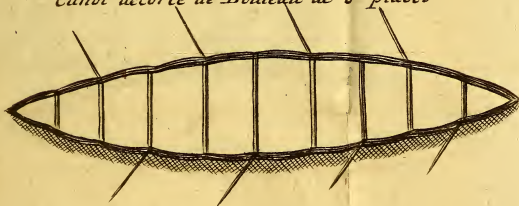
Canot des groquois d'écorce d'ormeau



Sauvages voguant de bout dans un grand canot



Canot d'écorce de Bouleau de 8 places



Rame ou aviron





*Des
d
c*



Je
quar
ame
voya
fiter
giles
ce q
pour
cour
de ce
me c
les e
voya
Leu
à dir
long
que



pour le passage du Styx ; je croi qu'ils porteroient un assez bon fret d'ames & d'ombres ; mais pour porter des corps vivans ? Ce sont de vraies chaises de poste pour l'autre Monde. On y est assis sur les talons ; Pour peu de mouvement que l'on se donne ou que l'on penche plus d'un côté que de l'autre , ils renversent. Les plus grands peuvent contenir aisément quatorze hommes : mais pour l'ordinaire quand on veut s'en servir pour transporter des vivres ou des marchandises, trois hommes suffisent pour les gouverner. Avec ce petit nombre de Canoteurs on peut transporter jusqu'à 20. quintaux. Les grands Canots faits d'écorce de *Bouleau* sont surs, & ne tournent jamais : on lève ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une seule écorce suffit quelquefois pour tout un grand Canot, tant les arbres de cette espèce sont gros en ce Pais-ci ; mais quand il faut plusieurs écorces on en met une pour faire le fond, & les Sauvages y en coulent d'eux autres avec des racines pour faire les bords, & cela si artistement qu'on jureroit que le Canot est tout d'une pièce. Ils sont garnies ou de clisses & de varangues d'un bois de cédre presque aussi léger que le liége. Les clisses ont l'épaisseur d'un écu ; l'écorce, celle de deux, & les varangues celle de trois. Outre cela il regne à droit & à gauche d'un bout du Canot à l'autre, deux Maîtres ou précintes, dans lesquels sont enchassées les pointes des varangues & où les huit barres qui lient & traversent le Canot sont attachées. Ces bâtimens ont 20. pouces de profondeur, c'est

c'est-à-dire des bords jusqu'au plat des varanques; ils ont 28. pieds de longueur & 4. & demi de largeur vers la barre du milieu. S'ils sont commodes par leur grande legereté & par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avouer, qu'ils sont en récompense bien incommodes, par leur fragilité; car pour peu qu'ils touchent ou chargent sur le caillou ou sur le sable, l'écorce s'entrouvre, & l'eau entrant par les crevasses gâte les vivres, les Marchandises, & toute la cargaison. Chaque jour il y a quelque nouvelle crevasse ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits on est obligé de décharger cette voiture à flot, & de la porter à terre, où on l'attache à des piquets de peur que le vent ne l'emporte; car elle pèse si peu que deux hommes la portent à leur aise sur l'épaule, chacun par un bout. Cette seule legereté me fait juger qu'il n'y a point de meilleure voiture au monde pour naviguer dans les Rivières du *Canada* qui sont remplies de Cascades, de Cataractes & de courans. Car à la rencontre de tous ces facheux endroits on est obligé ou de transporter les Canots par terre, ou de les tirer sur l'eau le long du rivage, pourvu que le Fleuve ne soit pas trop rapide, ni la rive trop escarpée. Ces Canots ne valent rien du tout pour la navigation des Lacs, où les vagues les engloutiroient si l'on ne gaignoit terre des que le vent s'élève. Cependant on fait des traverses de quatre ou cinq lieues d'une Isle à l'autre; mais c'est toujours en calme & à force de bras, car outre qu'on pourroit être facilement submergé,
on

on risqueroit à perdre les vivres. Ajoutez à cela que les Pelleteries seroient perduës pour peu qu'elles fussent mouillées, ce qui feroit la plus grosse perte dans le trafic. Il est vrai que ces Canots portent de petites voiles, mais il faut un tems à souhait pour s'en servir. Si le vent est un peu fort, quoi qu'en poupe, il est impossible d'en profiter sans s'exposer à faire naufrage. Il n'y a que les vents modérez qui soient propres pour ces sortes de voitures. Si l'on veut aller au Sud, il faut avoir un des huit rumbes de vents qui sont entre le Nord-Oüest & le Nord-Est, pour mettre la voile; & pour peu que les autres vents soufflent (à moins qu'ils ne viennent de la terre qu'on côtoye) on est obligé de gagner le rissage au plus vite, de débarquer précipitamment le Canot, & d'attendre le calme. Voici la manœuvre de cette navigation. Les Canoteurs agissent succeßivement à genoux, debout, & assis. Ils sont à genoux lors qu'ils descendent les petits Cataractes ou les Cascades des Rivières. Ils sont debout, lors qu'ils piquent de fonds avec des perches pour rebouler les courans & les rapides, & ils sont assis dans les eaux dormantes. Leurs Rames sont d'érable, & tournées de la maniere que je vais vous les représenter. La pèle de la Rame à 20. pouces de longueur, 6. de largeur, & 4. lignes d'épaisseur. Le manche, qui est gros comme un œuf de pigeon, a trois pieds de longueur ou environ. Ils se servent de perches ou lates de pin pour rebouler les courans les plus rapides, & c'est ce qu'on appelle piquer de fond. Ces bâtimens

mens n'ont ni poupe ni proüe; ils sont également taillez en pointe devant & derriere; ils n'ont ni quilles, ni clous, ni toulets. Ils ne durent que cinq ou six ans. Celui qui les gouverne rame comme les autres sans interruption. Ils coutent ordinairement 80. écus. Celui dans lequel je m'embarque en a pourtant couté 90. Mais il est de franc Bouleau & l'un des plus spacieux Canots que l'on puisse voir, c'est au moins un bord de Vice-Amiral. On m'apprend aujourd'hui que Mr. de la Barre leve du monde aux environs de *Quebec*, & que le Gouverneur de cette Isle vient de recevoir ordre de faire tenir les milices des Côtes circonvoisines toutes prêtes à marcher.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Monreal ce 20. Juin 1684.





L E T T R E V I I.

Description du Fleuve St. Laurent depuis le Monreal jusqu'au premier grand Lac de Canada. Les Sauts, les Cataractes & la navigation de ce Fleuve. Du Fort Frontenac & de son utilité. Entreprise de Mr. de la Barre Gouverneur Général contre les Iroquois. Son accommodement, ses harangues & les réponses.



ONSIEUR,

Me voici, graces à Dieu, revenu de la Campagne. Il est juste que je vous tiennne parole, & que je vous donne une fidele relation de cette penible course, écoutez moi donc bien, je commence mon recit. Nous nous embarquâmes ici le vingt troisiéme de Juin, & l'on mit deux Soldats dans chaque Canot. Le mien étoit conduit par trois habiles

les Canadiens. Nous vogâmes contre la rapidité du Fleuve jusqu'à trois lieues de cette Ville. Là nous trouvâmes le *Saut de St. Louis*, petit Cataracte si violent qu'on fut contraint de se jeter dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour trainer les Canots un demi quart lieue contre le courant. Nous nous rembarquâmes au dessus de ce passage, & après avoir vogué 12. lieues ou environ, partie sur le Fleuve, partie sur le *Lac de St. Louis*, jusqu'au lieu appelé les *Cascades*, il fallut débarquer & transporter nos Canots avec toute leur charge à un demi-quart de lieue de là. Il est vrai qu'on les auroit encore pû trainer en cet endroit avec un peu de peine, si nous ne nous fussions pas trouvez au dessus du Cataracte du *Trou*. Je m'étois imaginé que toute la difficulté de remonter le Fleuve ne consistoit qu'en la peine de l'embaras des portages, mais de refouler sans cesse les courans, soit en trainant les Canots ou en piquant de fonds, ne me parut pas moindre. Nous abordâmes à cinq ou six lieues plus haut aux *Sauts des Cedres & du Buisson*, où l'on fut encore obligé de faire des portages de cinq cent pas. Nous entrâmes à quelques lieues au dessus dans le *Lac St. François*, à qui l'on donne 20. lieues de circonférence, & l'ayant traversé nous trouvâmes des courans aussi forts que les précédents. Le plus violent de tous fut celui du *Long Saut* où l'on fit un portage d'une demi lieue. Il ne nous restoit plus à franchir que le pas des *Galots*. Nous fumes obligez de trainer encore nos Canots contre la rapidité du

du Fleuve. Enfin après avoir essuyé bien des fatigues à tous ces passages, nous arrivâmes au lieu nommé la *Galete*. De cet endroit au *Fort de Frontenac* il ne nous restoit plus que vingt heures de chemin. Encore la navigation devoit elle être beaucoup plus douce puisque nous allions voguer sur une eau tranquille & presque aussi dormante que celle d'un Etang. Aussi nos Canoteurs quitterent ils la perche; & ne se servirent plus que de la Rame. Au reste tous ces travaux dont je viens de parler n'étoient rien pour moi comparez à la persécution des *Marin-goûins*. Ce sont ces mouchérons qu'on appelle en France des cousins. Ne leur auroit-on point donné ce nom parce que les petits parasites font bonne chere, & s'engraissent d'un sang qui ne leur coute rien? Quoiqu'il en soit leur fréquentation est un spécifique contre le trop de sommeil; ils garantissent des rêves impurs; ils tiennent leur homme allerte, tout sentinelle devoit en faire bonne provision. Tout le *Canada* est infecté de ce mauvais coufinage, & il vient fondre par nuées sur votre pauvre peau. L'on peut s'en préserver, par la fumée de la pipe, mais il n'est pas donné à chacun de goûter les délices de la tabagie, & tel trouveroit le remède pire que le mal. Il est plus facile & même plus sûr de recourir à la precaution des berceaux. Un berceau ce sont des branches d'arbres, hautes de deux pieds; on les fiche en terre de distance en distance à proportion qu'on veut faire l'espace long ou large: comme ces branches sont plantées en dem

cercle, elles se joignent par la partie supérieure & font un arc. On attend un lit dessous, ou le dresse, & pour le dessus, on le couvre d'un grand drap qui traînant à terre de tous côtez ferme l'entrée aux *Maringoûins*, & les oblige à faire le bivaque. Nous arrivâmes au *Fort de Frontenac* après vingt jours de Navigation. Des que nous fûmes débarquez, Mr. *Duta* Commandant de nos troupes visita les fortifications & les trois grosses barques ancrées au porr. Nous y fîmes des reparations considerables, & ces trois bâtimens furent radoubez & appareillez en fort peu de tems. Ce Fort quarré avoit de grandes courtines flanquées de quatre petits bastions; ces flancs n'avoient que deux crenaux, & les murailles étoient si basses qu'on y auroit pû facilement grimper sans échelle. Monsieur de la *Salle* qui après avoir si bien contribué à la conclusion de la Paix avec la Nation Iroquoise avoit obtenu du Roi pour lui, & pour ses descendans la propriété de ce Fort l'avoit tellement negligé qu'au lieu d'en retirer les profits du commerce il lui étoit à charge par la dépense qu'il étoit obligé d'y faire. Ce Fort me paroît |avantageusement situé pour trafiquer avec les cinq Nations *Iroquoises*. Car leurs Villages n'étant pas bien éloignez du Lac, il leur est plus facile d'y transporter leurs Pelleteries en Canot, que de les transporter à la *Nouvelle York* par terre. Mais je le croi de peu d'utilité en tems de guerre, à cause des Cataractes & des grands courans dont je vous ai parlé, où je suis persuadé que cin-
quan-

quante *Iroquois* peuvent arrêter à coups de pierres cinq cens François bien armez. Imaginez vous , Monsieur , qu'en l'espace de vingt lieues le long du Fleuve, l'eau est si rapide qu'on n'oseroit éloigner le Canot de quatre pas du rivage. Il n'est pas moins dangereux de chercher l'ennemi par terre. Tout le Canada n'étant , comme je vous ai dit , qu'une vaste forêt , on tombe d'embuscade en embuscade , & il n'y a pas non plus de sûreté à marcher sur le bord de ce Fleuve à cause des arbres épais & touffus dont il est planté. Les Sauvages , satires & Faunes réels , vrais Habitans des bois , sont naturalisez à sauter de rocher en rocher , à percer les ronces & les broussailles à courir à travers les épines & les buissons comme en rase Campagne. Ce n'est pas le fait du François ; il ne court pas à l'aveugle , & il veut voir où il met les pieds. Si nous avions le même talent que ces Sauvages vous pourriez me répondre qu'en faisant marcher cinq ou six cens hommes par terre pour couvrir les Canots qui porteroient des vivres , il n'y auroit presque rien à craindre ; Il est vrai , mais aussi ces troupes consumeroient plus de vivres que ces Canots n'en sçauroient porter avant que d'arriver à ce Fort ; outre que les *Iroquois* y seroient toujours supérieurs. Je ne vous dis rien de cette Place , je vous en ferai la description lorsque je vous parlerai de la *Nouvelle France* en general. Il vaut mieux à present reprendre le fil de la Relation. Quand le bruit se fut répandu que nous étions au *Fort de Frontenac*. Les *Iroquois* des deux pe-

tits Villages nommez *Ganeouffe* & *Quenté* qui ne sont éloignez de ce poste que de sept ou huit lieuës, accoururent pour nous faire vivre grassement & à bon marché. Nous étions accablez de viande & de poisson. c'étoient des profusions de cerf, de chevreuil, de poulets d'Inde, & le tout pour des aiguilles, des couteaux, de la poudre & des bales. Monsieur de la Barre nous joignit sur la fin d'Août; mais loin de profiter de nôtre abondance, peu s'en salut qu'il ne fît la le grand & dernier voyage. Il fut attaqué d'une fièvre qui lui fit faire bien du chemin en peu de tems, & son Esculape avoit déjà prononcé l'arrêt de condamnation. Ce mal fit aussi bien du ravage sur la milice que Monsieur de la Barre avoit amenée avec lui, & par un bonheur assez singulier nos trois Compagnies ne branlerent point, la contagion les épargna comme par respect, ou par faveur. Cette sorte de fièvre, quoi qu'intermittente, avoit tout le pouvoir nécessaire pour envoyer le malade en poste dans l'autre Monde. Dans le frisson les mouvemens convulsifs, les tremblemens & la fréquence du pouls étoient si violens : que la plupart des malades perissoient au deux ou troisième accès : leur sang étoit brun, tirant sur le noir, mêlé d'une espèce de sérosité jaunâtre, qui ressembloit assez à du pus. Nous demandions raison de ces Symptomes au Medecin de Mr. de la Barre, & ce Docteur soutenant en habile homme la reputation de ses Maîtres & de ses confreres, nous éblouissoit par
ses

ses grands mots. Jamais Hipocrate & Galien n'ont débité de plus beau verbiage sur l'Origine de la fièvre. Cette maladie, disoit il après s'être bien froté le front, & comme s'il avoit eu toute l'autorité doctorale peinte sur le visage, cette maladie ne peut s'attribuer qu'aux mauvaises qualitez de l'air & des alimens. Quand je le vis prêts à s'enfoncer dans ce lieu commun, je m'attendis bien au pompeux galimatias. En effet il sortit de la savante bouche comme un torrent de physique. Je vous dirai ce que j'en ai retenu redoublez vôte attention. L'air étant trop rarefié par le rapide mouvement que la chaleur excessive de la saison cause aux vapeurs, on n'en reçoit pas assez pour une saine & salubre respiration; d'ailleurs le peu d'air que l'on tire, & que l'on pompe par les tuiaux pulmonique s'étant chargé d'insectes, & de petits corps impurs jette la Nature dans un mortel dérangement. De plus l'eau de vie & les viandes salées aigrissent le sang. Cette aigreur observez bien Monsieur, cette aigreur cause une espee de coagulation du chile & du sang lors qu'ils se mêlent dans les veines; cette coagulation l'épaissit & l'empêche de passer dans le cœur aussi vite que de coutume; cela donne lieu à une fermentation extraordinaire, & voilà dans son plein jour la fièvre du Fort de Frontenac. Avez vous jamais vû raisonner plus profondement sur les obstacles que le sang peut trouver dans sa circulation? Cette aigreur du chile qui coagule le chile, cette coagulation qui épaissit; cette épaisseur qui

étrecit le passage, n'êtes vous pas charmé d'une telle gradation ; celle du Medecin, malgré lui sur la langue empêchée de la fille muete ne me paroît pas mieux enchainée. Avec tout ce docte étalage je ne laisse pas de me sentir un scrupule. Si l'Oracle de nôtre Esculape est vrai pourquoi cette fièvre n'a-t-elle pas repandu sa malignité sur tous les Habitans du Fort, pourquoi s'est elle acharnée sur ces pauvres gens de milice ? cela me fit proposer une autre conjecture. C'est que ces Soldats de milice qui n'étant pas assez habiles pour naviguer avec la perche en * piquant de fonds, furent obligez de se jeter sans cesse à l'eau pour trainer leurs Canots dans les rapides continuels du Fleuve ; Or comme ces eaux étoient naturellement froides, & les chaleurs tout à fait excessives, le sang pouvoit bien se glacer par antiperistase, & causer vrai-semblablement des révolutions dans la nature qui produisirent les fièvres dont je parle, s'il est vrai comme on le dit, que *omnis repentina mutatio periculosa est*. Je regardois ce raisonnement comme une riche découverte, & j'étois fort content de mon savoir. Mais on me demanda de quel monde je venois avec ma vieille & surannée *Antiperistase*, & comme l'on m'objecta d'ailleurs que Monsieur de la Barre, qui probablement ne s'étoit pas jetté à l'eau, n'en avoit pas été moins du nombre des *Antiperistasiés* je renonçai à la theorie de la fièvre, trop content de ne l'avoir pas logée sous ma peau. A peine Monsieur de la Barre se trouva-t-il convalescent que lui & nous rentrâmes dans nos

* Piquer
de fonds.
Voyez ma
derniere
Lettre

BARON DE LAHONTAN. 51

nos Canots. Ce Général marquoit en cela plus de courage que de prudence. Nous avions fait au Fort une Station de quinze ou vingt jours ; la saison étoit avancée ; la maladie avoit affoibli & diminué les milices, n'en étoit-ce pas assez pour prévoir que le dessein échoueroit ? nous nous embarquâmes néanmoins, & nous fîmes une manœuvre si diligente afin de profiter des calmes, qu'en cinq ou six jours nous arrivâmes devant la Rivière de la Famine, où la crainte d'un orage nous obligea d'entrer incessamment. Mr. de la Barre eut là des nouvelles de Mr. Dulhut. Ce dernier avoit fait partir un Canot de Missilimakinac pour donner avis à notre Général que conformément à ses ordres, il avoit engagé les Hurons, les Outaouas, & quelques autres Peuples circonvoisins à se joindre à l'Armée Françoisse, & que de plus il amenoit un renfort de deux cens braves coureurs de bois. Cette nouvelle qui dans une meilleure conjoncture auroit bien réjoui Mr. de la Barre, ne le toucha point. Ce grand nombre de malades qu'il traînoit avec soi, & qui rendoit sa Flote comme un Hôpital mouvant, l'effrayoit. Ce triste spectacle lui fit ouvrir les yeux sur tous les autres inconveniens. La crainte que les Iroquois ne vinssent alors fondre sur nous n'étoit pas le danger le moins pressant, & ce fut un grand bonheur qu'ils ne s'en avisèrent pas. Enfin Monsieur de la Barre après avoir pesé toutes choses mûrement prit le parti le plus sûr pour se dégager d'un si mauvais pas.

Ce fut de renvoyer le même Canot à Mr. *Dulhut*, & de lui ordonner, en quelque lieu qu'on le rencontrât, de congédier au plus vite les coureurs, les Sauvages, & d'éviter fort soigneusement une jonction avec nous. Heureusement que Mr. *Dulhut* reçût l'ordre à *Niagara* où il pouvoit encore l'exécuter assez à propos. Il fit donc aux Sauvages une civilité de remerciement, & les renvoya; mais ceux ci ne se payèrent pas de cette monnoye; ils s'en allerent fort chagrins, & accommodant la Nation Françoisé de toutes pièces, ils la donnoient de bon cœur au mauvais esprit. Monsieur de la Barre voulant aussi écarter le péril du côté des *Iroquois*, résolut d'y employer Mr. le Moine. C'est un honnête homme de Normand, & si estimé de ces Peuples, apparemment pour sa droiture, qu'ils le surnomment *Akoneffan*, c'est à dire la perdrix. Il fut envoyé au Village des *Onnontagues* à dix huit lieues de la Rivière où nous étions, & Monsieur de la Barre le conjura lors qu'il partit, d'user de toute son adresse natale pour lui amener quelques Anciens de cette Nation. Mr. le Moine ne perdit pas sa peine ni ses sollicitations. Peu de jours après son départ on le vit revenir comme en triomphe accompagné de la *Grangula*, *Iroquois* de la première volée, & suivi de trente jeunes Guerriers. Notre Général ayant appris avec beaucoup de plaisir la nouvelle du débarquement de cette troupe, lui envoya aussi-tôt pour rafraichissement, du pain du vin & des truites saumonées, dont la pêche étoit si copieuse qu'on

RPJCB

Canots et bat
eaux de
l'armée

CAMPMENT
DE M^R.
DE LABARRE

oficiers françois interprete interprete françois officiers
gens des M^r de labarre

milices

et des

troupes

calumet de paix

colier de porcelaine

L. C. G. R. d. N. G. V. L. A.

cortège de la Grangula assis sur le cul

LAC FRONTENAC

R. DE L. L. F. AMINE

qu'on en prenoit jusqu'à cent d'un coup de file. Il fit aussi faire des complimens à Son Excellence *Iroquoise* : le Député lui dit que le Seigneur de la Barre avoit bien de la joye de son arrivée, & qu'il se feroit un grand plaisir de lui parler après qu'elle se feroit donné quelques jours de repos. Cependant on avoit eu la précaution de renvoyer tous les malades à la Colonie pour ne les pas exposer à la vûe des *Iroquois*. Mr. le Moine, quoique Normand, avoit aussi daigné donner une petite atteinte à sa candeur faisant accroire à ceux qu'il avoit amenez, que le corps de nôtre Armée étoit au Fort de Frontenac, & que nous autres Soldats campez n'étions qu'un détachement choisi par le Général pour l'escorter. D'abord ces bonnes personnes de Sauvages prirent tout pour argent comptant ; mais ils se desabusèrent & s'aperçurent que leur fidele Perdrix les trompoit. Quelques-uns de la Bande qui n'étoient pas tout à fait étrangers dans nôtre langue, ayant rodé la nuit auprès de nos tentes, furent informez de tout par des conversations dont on ne les croyoit pas témoins, & ne manquerent point à faire part de la découverte à leurs camarades. Nos voyageurs s'étant delassez pendant deux jours, le Maître *Iroquois* fit demander audience à Mr. de la Barre. Ce Général l'accorda volontiers, & la *Grangula* n'ayant pas manqué de venir avec sa suite à l'heure dont on étoit convenu, fut admis, non avec toutes les façons du ceremonial de Cour, mais avec un grand air de cordialité. Vous sentez, je

m'affure, une grande impatience de savoir ce qui se passa dans cette entrevûe, il faut vous contenter. L'Interprète bien instruit auparavant par Mr. de la Barre fit un long discours. L'Iroquois écoutoit de toutes ses oreilles. Il étoit placé le premier de sa troupe, tous assis par terre les jambes croisées, suivant la coutume des Orientaux, & la pipe leur servoit de contenance. Monsieur l'Ambassadeur Sauvage avoit vis-à-vis de lui le grand calumet de Paix. Vous devez connoître cet instrument aussi-bien que le Colier, si vous voulez comprendre quelque chose à la harangue de Mr. de la Barre, apprenez donc ce que c'est.

Le Calumet de Paix est une grande pipe faite de certaine pierre ou marbre rouge, noir, ou blanc; le tuyau a quatre ou cinq pieds de long. Le corps du Calumet à huit pouces; la bouche où l'on met le tabac en à trois. Sa figure est à peu près comme celle d'un marteau d'armes. Les Calumets rouges sont les plus en vogue & les plus estimez. Les Sauvages s'en servent, pour les Négociations, pour les affaires politiques, & sur tout dans les voyages, pouvant aller par tout en sûreté dès qu'on porte ce Calumet à la main; il est garni de plumes jaunes, blanches & vertes, & il fait chez eux le même effet, que le pavillon d'amitié fait chez nous, car les Sauvages croiroient avoir fait un grand crime, & même attirer le malheur sur leurs Nations, s'ils avoient violé les droits de cette vénérable pipe. Les Coliers, sont certaines bandes de deux ou trois pieds

pieds de longueur & de six pouces de largeur, garnis de petits grains de porcelaine, qui sont de certains coquillages qu'on trouve au bord de la mer entre la *Nouvelle York* & la *Virginie*. Ces grains sont ronds & gros comme de petits pois, & une fois plus longs qu'un grain de bled. Ils sont bleus ou blancs, percez en long comme les perles, & enfilez de la même manière, à des fils à côté les uns des autres. On ne sauroit conclure aucune affaire, ni entrer en négociation avec les Sauvages de *Canada*, sans l'entremise de ces Colliers, qui servent de contracts & d'obligations parmi eux, l'usage de l'écriture leur étant inconnu. Ils gardent quelques-fois un siècle ceux qu'ils ont reçu de leurs voisins; & comme chacun à sa marque différente, on apprend des vieillards le tems & le lieu où ils ont été donnez, & ce qu'ils signifient, après lequel siècle ils s'en servent à de nouveaux traitezs. Après cette instruction préliminaire, venons au Discours.

„ Le Roi mon Maître informé que les
 „ cinq Nations *Iroquoises* contrevenoient de-
 „ puis long tems à la Paix, m'a ordonné de
 „ me transporter ici avec une escorte, &
 „ d'envoyer *Akoneffan* au Village des *Onna-*
 „ *tagues*, pour inviter les principaux Chefs à
 „ me venir voir. L'intention de ce grand
 „ Monarque est que nous fumions toi &
 „ moi ensemble dans le grand *Calumet* de
 „ Paix; pourvû que tu me promettes au
 „ nom des *Tsonnontouans*, *Goyoguan's*, *Onno-*
 „ *tagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies*, de donner
 C 4 „ une

„ une entiere satisfaction & dédommagement à ses sujets, & de ne rien faire à l'avenir, qui puisse causer une fâcheuse rupture.

„ Les *Tsonnontouans*, *Goyogouans*, *Onnongues*, *Onnoyoutes* & *Agnies*, ont pillé, ruiné & mal traité, tous les Coueurs de bois, qui alloient en course chez les *Illinois*, chez les *Oumamis* & chez les autres Peuples enfans de mon Roi. Or comme ils ont agi en ces occasions contre les traités de la Paix conclüe avec mon Prédécesseur; je suis chargé de leur en demander réparation, & de leur signifier qu'en cas de refus, ou de recidive à ces pillages, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

Affermit
est la phrase
Iroquoise
au lieu de
garantit.

„ Les guerriers des cinq Nations ont introduit les *Anglois* dans les Lacs du Roi mon Maître, & chez les Peuples ses enfans, pour détruire le Commerce de ses sujets, & pour obliger ces Nations à se soustraire à l'obéissance qu'elles lui doivent. Ils les y ont menez malgré les défenses du précédent Gouverneur de *Nieu-Yorc*, qui prévoyoit les risques où ils s'exposoient les uns & les autres. Je veux bien oublier ces demarches, mais si pareille chose arrive dorenavant, j'ai ordre exprès de vous déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Ces mêmes guerriers ont fait plusieurs incursions Barbares, chez les *Illinois* & chez les *Oumamis*. Ils y ont massacré
„ hom-

„ hommes, femmes & enfans, pris, lié,
 „ garroté & emmené un nombre infini de
 „ Sauvages de ces deux Nations qui se
 „ croyoient bien en sûreté dans leurs Villa-
 „ ges au milieu de la Paix. Ces Peuples qui
 „ sont enfans de mon Roi doivent cesser d’ê-
 „ tre vos esclaves. Il faut leur rendre la li-
 „ berté & les renvoyer au plus vite dans leur
 „ Pais, & si les cinq Nations refusent de le
 „ faire, j’ai ordre exprès de leur déclarer la
 „ guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Voilà ce que j’avois à dire à la *Grangula*,
 „ à qui je m’adresse pour rapporter aux *Ison-*
 „ *nontouans*, *Gayogouans*, *Onnotagues*, *On-*
 „ *noyoutes* & *Agnies*, la déclaration que le Roi
 „ mon Maître m’a commandé de leur faire.
 „ Il seroit fâché qu’ils l’obligeassent d’en-
 „ voyer une forte Armée au Fort de * *Cata-* * *Ap-*
 „ *racony* pour entreprendre une guerre qui *pellé Fort*
 „ leur seroit fatale. Il auroit aussi du cha- *Frontenac*
 „ grin si ce Fort, qui est un ouvrage de *par les*
 „ Paix seroit de prison à vos guerriers. Il *François.*
 „ faut empêcher de part & d’autre que ce
 „ malheur n’arrive. Les François qui sont
 „ frères & amis des cinq Nations, ne trou-
 „ bleront jamais leur repos; pourvû qu’el-
 „ les donnent la satisfaction que je leur de-
 „ mande, & que les traitez de la Paix soient
 „ désormais observez exactement. Je se-
 „ rois au desespoir que mes paroles ne pro-
 „ duisissent pas l’effet que j’en attend; car
 „ alors je ne pourrois me dispenser de me
 „ joindre au Gouverneur de la *Nieu-Yorc*,
 „ qui par l’ordre du Roi son Maître m’aide-

„ roit à brûler les cinq Villages, & à vous
 „ détruire.

Ce Colier affermit ma parole.

Voilà, Monsieur, le contenu de la harangue de Mr. de la Barre.

Son Interprète ayant fini la *Grangula* qui pendant tout le discours avoit eu les yeux fixement attachez sur le bout de sa pipe, se lève, & soit par une civilité bisarre, ou pour se donner sans façon le tems de mediter sa réponse il fait cinq ou six tours dans nôtre Cercle composé de Sauvages & de François. Revenu en sa Place il resta debout devant le Général assis dans un bon fauteuil, & le regardant il lui dit.

„ *Onnontio*, jet'honnore; tous les Guer-
 „ riers qui m'accompagnent t'honnorent
 „ aussi. Ton Interprète a cessé ton discours,
 „ je m'en vais commencer le mien, ma
 „ voix court à ton oreille, écoute mes pa-
 „ roles.

„ *Onnontio*, il falloit que tu crusses en par-
 „ tant de *Quebec*, que l'ardeur du Soleil
 „ avoit embrasé les Forêts, qui rendent nos
 „ Païs inaccessibles aux François, ou que le
 „ Lac nous avoit tellement inondez que
 „ nos Cabanes se trouvant environnées de
 „ ses eaux, il nous étoit impossible d'en sor-
 „ tir. Ouï *Onnontio*, il faut que tu l'ayes
 „ crû, & que la curiosité de voir tant de
 „ Païs brûlez ou submergez t'ait porté jus-
 „ qu'ici. T'en voila maintenant desabusé,
 „ puisque moi & mes Guerriers venons ici
 „ t'affu-

„ rer que les *Tsonontouans*, *Goyogouans*, *On-*
 „ *nontagues*, *Onnoyoutes* & *Agnies* n'ont pas
 „ encore péri. Je te remercie en leur nom,
 „ d'avoir rapporté sur leurs Terres ce Calu-
 „ met de Paix que ton prédecesseur a reçu de
 „ leurs mains. Je te félicite en même tems
 „ d'avoir laissé sous la terre la hache meur-
 „ trière qui a rougi tant de fois du sang de
 „ tes François. Écoute, *Onnontio*, je ne
 „ dors point, j'ai les yeux ouverts, & le
 „ Soleil qui m'éclaire, me fait découvrir
 „ un grand Capitaine à la tête d'une troupe
 „ de Guerriers qui parle en sommeillant. Il
 „ dit qu'il ne s'est approché de ce Lac que
 „ pour fumer dans le grand Calumet avec
 „ les *Onnotagues*, mais la *Grangula* voit au
 „ contraire que c'étoit pour leur casser la
 „ tête, si tant de bras François ne s'étoient
 „ affoiblis.

„ Je voi qu'*Onnontio* rêve dans un Camp
 „ de malades, à qui le *grand Esprit* a sauvé
 „ la vie par des infirmités. Écoute, *On-*
 „ *nontio*, nos femmes avoient pris les Casse-
 „ têtes, nos enfans & nos vieillards por-
 „ toient l'arc & la flèche à ton Camp, si nos
 „ Guerriers ne les eussent retenus & desar-
 „ mez lorsque ton Ambassadeur *Akouéssan*
 „ parut à mon Village : c'en est fait, j'ai
 „ parlé.

„ Écoute, *Onnontio*, nous n'avons pillé
 „ d'autres François que ceux qui portoient
 „ des fusils, de la poudre & des bales aux
 „ *Oumamis* & aux *Illinois* nos ennemis, par-
 „ ce que ces armes nous auroient pû coûter
 „ la vie. Nous avons fait comme les Jesui-

„ tes, qui cassent tous les barrils d'eau de
 „ vie qu'on porte dans nos Villages, de peur
 „ que les yvrognes ne leur cassent la tête;
 „ nos Guerriers n'ont point de Castors pour
 „ payer toutes les armes qu'ils ont pillées,
 „ & les pauvres vicillards ne craignant point
 „ la guerre.

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons introduit les *Anglois* dans
 „ † nos Lacs pour y trafiquer avec les *Ou-*
 „ *taonas* & les *Hurons*. De même que les
 „ *Algonkins* ont conduit les *François* à nos
 „ cinq Villages pour y faire un Commerce
 „ que les *Anglois* disent leur appartenir. Nous
 „ sommes nez libres, nous ne dépendons
 „ d'*Onnontio* non plus que de † *Corlar*, il
 „ nous est permis d'aller où nous voulons,
 „ d'y conduire qui bon nous semble, d'a-
 „ cheter & vendre à qui il nous plaît. Si tes
 „ Alliez sont tes esclaves ou tes enfans, trai-
 „ te les comme des esclaves, ou comme
 „ des enfans, ôte leur la liberté de ne rece-
 „ voir chez eux d'autres gens que les tiens.

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons cassé la tête aux *Ilinois* &
 „ aux *Oumamis*, parce qu'ils ont coupé les
 „ Arbres de Paix qui servoient de limites à
 „ nos Frontières. Ils sont venus faire de
 „ grandes chasses de Castors sur nos terres,
 „ ils en ont entièrement enlevé † & mâles &
 „ femelles, contre la coutume de tous les
 „ Sauvages. Ils ont attiré les *Chaouannos*
 „ dans leurs Païs & dans leur parti. Ils leur
 „ ont donné des armes à feu, après avoir
 „ médité de mauvais desseins contre nous.

„ Nous

† Ils prétendent que les Lacs leur appartiennent.

* *Onnontio* c'est le Gouverneur Général de Canada.
 † *Corlar*, c'est le Gouverneur Général de la Nouvelle Torc.

† C'est un crime capital parmi les Sauvages de détruire tous les Castors d'une Cabane.

BARON DE LAHONTAN. 61

„ Nous avons moins fait que les *Anglois* &
 „ les *François*, qui sans droit ont usurpé les
 „ terres qu'ils possèdent sur plusieurs Na-
 „ tions qu'ils ont chassées de leurs Païs pour
 „ bâtir des Villes, des Villages & des For-
 „ tereffes.

Ce Colier contient ma parole.

„ Ecoute *Onnontio*, ma voix est celle des
 „ cinq *Cabanes Iroquoises*. Voilà ce qu'el-
 „ les te répondent. Ouvre encore l'oreille
 „ pour entendre ce qu'elles te font savoir.

„ Les *Tsonontouans*, les *Goyogouans*, les
 „ *Onnontagues*, les *Onnoyoutes* & les *Agnies*
 „ disent, que quand ils * enterrent la ha-
 „ che à *Cataracouy*, en presence de ton pré-
 „ decesseur, dans le centre du Fort, ils
 „ planterent au même lieu l'arbre de Paix
 „ pour y être soigneusement conservé; qu'au
 „ lieu d'une retraite de Guerriers, ce poste
 „ ne seroit plus qu'une retraite de Mar-

* Chez eux
 enterrent la
 hache, c'est
 à dire faire
 la Paix, &
 la deterrer,
 c'est faire la
 guerre.

„ chands : Qu'au lieu d'armes & de mu-
 „ nitions qu'on y transportoit, il n'y pou-
 „ roit entrer que des Marchandises & des
 „ Castors. Ecoute, *Onnontio*, prens gar-
 „ de à l'avenir qu'un aussi grand nombre
 „ de Guerriers que celui qui paroît ici,
 „ se trouvant enfermé dans un si petit
 „ Fort n'étouffe cet arbre. Ce seroit dom-
 „ mage qu'ayant si aisément pris racine,
 „ on l'empêchât de croître & de couvrir un
 „ jour de ses rameaux ton Païs & le nôtre.
 „ Je t'assure au nom des cinq Nations, que
 „ nos Guerriers danseront sous ses feuilla-
 „ ges la danse du Calumet; qu'ils † de-
 „ meureront tranquilles sur leurs nattes, &

† Demourer
 sur la nate.
 Cette phrase
 signifie con-
 server la
 Paix.

„ qu'ils ne déterrèrent la hache pour couper
 „ l'arbre de la Paix, que quand leurs freres
 „ *Onnontio* & *Corlar* conjointement, ou sépa-
 „ rément voudront attaquer les païs dont le
 „ grand Esprit a disposé en faveur de nos an-
 „ cêtres.

„ *Ce Colier contient ma parole, & cet autre*
 „ *le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné.*
 Ensuite la *Grangula* s'adressant à Mr. le Moine,
 „ il lui dit.

„ *Akouessan* prens courage, tu as de l'es-
 „ prit, parle, explique ma parole, n'ou-
 „ blie rien, dis tout ce que tes freres & tes
 „ amis annoncent à ton Chef *Onnontio* par
 „ la voix de la *Grangula* qui t'honore, & t'in-
 „ vite à recevoir ce present de Castors, & à
 „ te trouver tout à l'heure à son festin.

„ Ces presens de Castors sont envoyez à
 „ *Onnontio* de la part des cinq Nations, la
 „ *Grangula* finit ici.

Mr. le Moine, & les Jesuites qui assistoient
 à la cérémonie expliquèrent la naïve, &
 pourtant non trop sottre réthorique du Sau-
 vage. Mr. de la Barre qui ne s'attendoit
 point du tout à un tel compliment fut très-
 mortifié; il voyoit que l'Orateur avoit fra-
 pé au but, & c'est ce qui le faisoit enrager.
 Etant rentré brusquement dans sa tente il y
 pesta de fort bonne grace, & l'on eut de la
 peine à calmer ses premiers mouvemens.
 Cependant la *Grangula*, s'inquiétant fort
 peu du succès de sa réponse, alloit son che-
 min. Il traita plusieurs François, & lui,
 & ses Guerriers ne manquèrent pas à la ma-
 niere

niere Iroquoise d'ouvrir le Festin par une danse dont le ridicule étoit fort propre à impatienter les Conviez, & à leur avancer la faim. Deux jours après les Sauvages partirent pour leur Cabane, & nous pour *Monreal*. Nous ne fûmes pas plutôt sur le Lac que les Milices secoüèrent le joug de la discipline ; elles se débandèrent avec tant de diligence qu'en moins de rien tous leurs Canots furent dispersez. Il n'y eut que nos trois Compagnies qui ne se quitterent point, parce que nous étions tant Officiers que Soldats dans des bateaux plats de planches de sapin, qu'on avoit construit expressément pour nos Troupes. Je ne me sentoie pas fort à mon aise dans cette nouvelle voiture. Je regretois de bon cœur le Canot qui m'avoit apporté. Il nous falloit descendre avec ces bateaux plats les chûtes d'eau ; les Cascades, les Cataractes ; il nous falloit franchir des passages pleins de bouillons, de rochers, & où les Canots sautoient à peine lorsqu'ils sont chargez, & l'on nous prédisoit un naufrage infaillible dans quelqu'un de ces endroits dangereux. J'avois d'autant moins d'espérance qu'on nous contraignoit à faire l'épreuve d'une chose jusqu'alors inouïe. En effet, jamais bateau plat n'avoit encore monté ni descendu ces affreux précipices. Il fallut bien, néanmoins, risquer le paquet, mais ce ne fût pas sans trembler, & croyez-moi, Monsieur, nous étions tous Chevaliers de la triste figure. Toute nôtre précaution ce fût de bien marquer à nos Soldats quelles différentes manœuvres de rame

ils

ils devoient faire suivant la diverse exigence du cas. Nous fîmes aussi passer devant nous plusieurs Canots qui sautoient ces Cataractes à nôtre tête, & nous indiquoient ainsi le chemin. Sans cela ces Montagnes d'eau nous auroient tous engloutis. Imaginez-vous, Monsieur, que les courans vont presque aussi vite qu'un boulet de canon, & qu'il faut éviter des rochers sur lesquels on seroit porté si on donnoit un faux coup d'aviron, car on descend en zigue zague pour suivre le fil de l'eau qui fait cinquante détours. Les Canots même y périssent quelquefois lors qu'ils sont chargez. Mais si dans cette route périlleuse on navigue entre la mort & la vie, on est au moins dédommagé par la vitesse & par la rapidité du voyage. On va comme si l'on étoit porté par le vent. En combien de tems croyez-vous que nous vînmes de la *Gallée* ici ? Vous n'avez pas oublié qu'il y a deux petits Lacs d'une eau presque dormante à traverser, nous fîmes cependant tout ce long trajet en deux jours. Nous avons appris à nôtre arrivée que Mr. le Chevalier de *Callieres* étoit venu pour prendre la place de Mr. *Perrot*, Gouverneur de cette Ville. Ce changement ne surprend pas beaucoup ; on le regarde comme un fruit de plusieurs démêlez que Mr. *Perrot* a eus avec les Gouverneurs Généraux ; attendez que je connoisse mieux la Carte du Païs, & je vous régalerai de ces anecdotes. Vous sçavez cependant qu'on se récrie ici terriblement contre nôtre dernière expédition. L'on publie de jolies choses à l'honneur & gloire de Mr. de la Bar-

re ;

BARON DE LAHONTAN. 65

re ; on dit entr'autres qu'il a voulu convoyer une petite Flote de Castors qu'il avoit fait trafiquer chez les Sauvages des Lacs. Il a l'Eglise & la Robe à ses trouffes ; ces Messieurs ont écrit à la Cour de leur mauvaise encre contre lui , ce sera un grand hazard s'il l'échape. Avec tout cela je le croi fort innocent le bon homme , & pourquoi la Nature ne lui faisoit-elle pas le nez plus long ? On vient de me dire presentement que Messieurs de *Hainaut*, *Montortier*, & *Durivau*, Capitaines de Vaisseaux, sont arrivez à *Quebec*, pour y passer l'hiver, & lui servir de Conseillers ; que le dernier des trois a amené une Compagnie franche qu'il commande lui-même.

Je ne puis vous écrire avant le Printems prochain, parce que les derniers Vaisseaux qui doivent repasser cette année en France sont prêts à faire voile.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Monreal le 2. Novembre 1684.

LET-



L E T T R E V I I I.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zèle indiscret des Prêtres Seigneurs de cette Ville. Description de Chamblé. De la descente des Sauvages des grands Lacs pour faire leur Commerce, & comment il se fait.



ONSIEUR,

Votre Lettre a fait bon voyage. Cela ne se pouvoit pas autrement, puis qu'elle est venue sous les auspices du Vin. C'est un Bordelois petit, à la vérité, mais bien chargé de Vendange qui m'a apporté de vos cheres nouvelles, & c'est là le seul Vaisseau qui soit arrivé cette année. Mr. de la Salle a donc obtenu du Roi quatre Navires pour aller chercher l'embouchure du *Mississipi*? J'espère que Sa Majesté ne perdra pas son avance, & que cette Navigation sera fructueuse pour le Commerce. Mais ce n'est pas ce qu'il vous faut que des pronostics sur ce qui se passe en France. Je vo
qu

que votre curiosité s'aiguise de plus en plus sur les affaires de nôtre Monde. Vous me demandez, mais d'un ton qui sent fort l'empresse, que je vous rende mes comptes de sept ou huit mois. Vous ferez obéi, Monsieur, & afin que vous ayez des Relations suivies, je me racroche à la fin de ma dernière Lettre.

Mr. le Chevalier *de Callieres* a debuté dans son Gouvernement par un dessein d'éclat, ç'a été de nous mettre à l'abri d'une nouvelle Fortification. Si-tôt donc qu'il fût installé, il ordonna aux Habitans de cette Ville, & des environs d'aller dans la Forêt, couper des pieux de quinze pieds de longueur. Cet ordre fut applaudi, & on l'a executé cet hiver avec tant d'empressement que tous les pieux sont déjà ici. On doit les planter un de ces jours pour revêtir la Ville de l'enceinte préméditée, & c'est à quoi l'on emploiera jusqu'à cinq ou six cens hommes. Pour ce qui est de la vie que je mène, elle n'est guère conforme ni à mon âge, ni à mon humeur. Le plus grand plaisir que j'aye eu cet hiver, ç'a été de chasser avec les *Algonkins*. L'amusement est un peu violent, mais j'attrapois la Langue de ces Sauvages, & c'étoit là mon principal but. J'ai passé en Ville le reste de la mauvaise Saison, & je l'ai passé le plus desagréablement du monde. Vous avez au moins en Europe les divertissemens du Carnaval, mais c'est ici un Carême perpétuel. Nous avons un bigot de Curé dont l'inquisition est toute misantrope.

trope. Il ne faut pas penser sous son despotisme spirituel ni au jeu, ni à voir les Dames, ni à aucune partie d'un honnête plaisir. Tout est scandale & péché mortel chez ce bourru. Croiriez-vous qu'il a refusé la Communion à des femmes du premier rang pour une simple fontange de couleur ? Le pis, c'est qu'il a des espions partout, & quand on a le malheur d'être sur ses tablettes, il vous envoie publiquement du haut de sa Chaire une sanglante censure, jugez si un honnête homme peut s'accommoder de cela. N'y a-t-il point de remède, direz-vous ? aucun. Le Gouverneur n'oseroit s'en mêler, les Dévots ont les bras trop longs, & de plus comme ces Messieurs de St. *Sulpice* sont aussi nos Seigneurs temporels, ils prennent pié là-dessus pour nous tyranniser. Ne vous imaginez pas que ces Prêtres bornent leur autorité aux Prédications, & aux Mercuriales dans l'Eglise, ils persécutent jusques dans le domestique, & dans l'intérieur des Maisons. C'est trop peu pour leur zèle que d'excommunier les masques ; ils les poursuivent comme on poursuivroit un Loup, & après avoir arraché ce qui couvre le visage, ils vomissent un torrent de bile contre ceux qui s'étoient déguisez. Ces Argus ont toujours les yeux ouverts sur la conduite des femmes & des filles ; les Peres & les Maris peuvent dormir en toute assurance, & s'ils avoient quelque chose à craindre, ce ne seroit que de la part de ces vigilantes Sentinelles. Pour être bien dans leurs Pa-

piers,

piers, il faut communier tous les mois, & de peur que les Catholiques au gros Sas n'enfraignent le précepte de se confesser au moins une fois l'année, chacun est obligé de donner à Pâques un billet à son Confesseur. Mais de toutes les vexations de ces Perturbateurs, je n'en trouve point de plus insupportable que la guerre qu'ils font aux Livres. Il n'y a que les Volumes de dévotion qui vont ici tête levée : tous les autres sont défendus & condamnez au feu. Que j'étois dernièrement dans une grande colere contre mon fat de Curé ? Lors qu'il étoit chez mon hôte en mon absence, il entre hardiment dans ma chambre, & ayant trouvé sur ma table un *Petrone*, il lui casse bras & jambes ; il en déchire tous les feuillets prétendus scandaleux : Revenu au logis, & m'apercevant du ravage, je ne me possédois pas. J'estimois d'autant plus ce Roman que ses lacunes étoient remplies, & qu'il n'étoit point mutilé. Enfin la fureur me saisit ; je voulois courir chez le boureau, & si l'on ne m'avoit retenu, je croi qu'il lui en auroit coûté cent poils de la barbe pour chaque feuillet de mon Livre. Laissons ces cagots pour quelque chose de plus curieux.

Les glaces du Fleuve qui fondirent & se détachèrent le 30. de Mars (car c'est ordinairement dans ce tems là que le Soleil commence à reprendre vigueur) me donnerent occasion d'aller avec un petit détachement de Soldats à *Chambli*, qui n'est éloigné de cette Ville que de cinq ou six lieues. Ce poste

cf

est situé sur le bord d'un bassin de deux lieues de circonference, où se décharge le *Lac Champlain* par une cascade d'une lieue & demi de longueur, dont il se forme une Rivière qui se décharge à *Sorel* dans le Fleuve de *S. Laurent*, comme je vous l'ai expliqué dans ma quatrième lettre. On y faisoit autrefois beaucoup plus de Commerce de Castors qu'aujourd'hui, car les *Soccokis*, les *Mahingans*, & les *Oponangos* (trois Nations qui se sont retirées chez les Anglois pour éviter la poursuite des *Iroquois*) y venoient en foule échanger leurs pelleteries pour d'autres Marchandises. Le *Lac Champlain* qu'on trouve au dessus de cette Cascade est de 80. lieues de circonférence. Au bout de ce Lac on trouve celui du *S. Sacrement*, par lequel on peut aller facilement à la Nouvelle Yorck, en faisant un portage de deux lieues jusqu'à la *Rivière du Fer*, qui se décharge dans celle de *Manathe*. Lors que j'étois à *Chambli* je vis passer deux Canots François chargez de Castors; ces voitures alloient furtivement à la Nouvelle Yorck, & l'on disoit tout bas que c'étoit pour le compte de Mr. de la Barre. Ce Commerce clandestin est expressément défendu, parce qu'on est obligé de porter ces peaux au Bureau de la Compagnie, où elles sont taxées cent soixante pour cent moins que les Anglois ne les achètent à leurs Colonies. Le petit Fort qui est situé au pié du Saut sur le bord du bassin de *Chambli*, n'étant que de simples palissades, ne sauroit empêcher que bien des gens n'entreprennent un voyage

voyage qui donne tant de profit. Les habitants qui demeurent aux environs, sont fort exposez aux courses des *Iroquois* en tems de guerre, malgré cette foible Forteresse. J'y séjournai un mois & demi, ensuite je revins ici, où Mr. de la Barre arriva quelques jours après accompagné de Messieurs de Henaut, Montortier & du Rivau. Je vis débarquer presque en même tems vingt-cinq ou trente Canots de Coureurs de bois, chargez de Castors venant des grands Lacs. La charge de chacun étoit de quarante paquets. Chaque paquet pesoit cinquante livres, & valoit cinquante écus au Bureau des Fermiers. Ils étoient suivis de cinquante Canots *Outaouas* & *Hurons*, qui descendent presque tous les ans à la Colonie, pour y faire émplète, ce qu'ils font à meilleur marché qu'en leur propre país de *Missilimakinac*, situé sur le Rivage du *Lac des Hurons* à l'embouchure de celui des *Illinois*. Vous ne serez pas fâché d'apprendre le détail de cette espèce de Foire sauvage à *Monreal*.

Ces Marchands se campent à cinq ou six cens pas de la Ville. Le jour de leur arrivée se passe tant à ranger leurs Canots & débarquer leurs Marchandises, qu'à dresser leurs tentes, lesquelles sont faites d'écorce de bouleau. Le lendemain ils font demander au Gouverneur Général une audience, qu'il leur accorde le même jour en place publique. Chaque Nation fait un Corps séparé ; mais tous ces Cercles étant assis par terre, & chaque Sauvage ayant la pipe à la bouche, l'un d'eux choisi par la troupe comme le plus élo-

éloquent se lève, & s'adressant au Gouverneur qui est dans un fauteuil, il lui dit,
„ Que ses freres sont venus pour le visiter
„ & renouveler en même tems avec lui
„ l'ancienne amitié ; que le principal motif de leur voyage est celui de procurer
„ l'utilité des François, parmi lesquels il
„ s'en trouve qui n'ayant ni moyen de trafiquer, ni même assez de force de corps
„ pour transporter des Marchandises le long
„ des Lacs, ne pourroient faire de profit,
„ si ses freres ne venoient eux-mêmes trafiquer les Castors dans les Colonies Françaises ; qu'ils sçavent bien le plaisir qu'ils
„ font aux habitans du *Monreal*, par rapport
„ au gain que ces mêmes habitans en retirent, que ces peaux étant fort cheres en
„ France, & au contraire les Marchandises que l'on donne en échange aux Sauvages coûtant très-peu, ils sont bien-aisés de marquer leur bonne volonté aux
„ François, & de leur procurer presque
„ pour rien ce qu'ils recherchent avec tant
„ d'empressement. Que pour avoir le
„ moyen d'en apporter davantage une autre
„ année, ils sont venus prendre en échange
„ des fusils, de la poudre & des bales, pour
„ s'en servir à faire des chasses plus abondantes, ou à tourmenter les *Iroquois*, en
„ cas qu'ils se mettent en devoir d'attaquer
„ les habitations Françaises ; & qu'enfin
„ pour assurer leurs paroles, ils jettent un
„ colier de porcelaine avec une quantité de
„ Castors au *Kitchi Okimà* ou Gouverneur,
„ dont ils demandent la protection, en cas
„ qu'on

„ qu'on les vole ou qu'on les mal-traite dans
 „ la Ville.

Le Harangueur ayant fini reprend sa place & sa pipe, & se remet tranquillement à fumer. L'Interprète explique le compliment du Sauvage. Le Gouverneur y répond obligeamment, & fait un présent à son tour. Mais vous remarquerez que Son Excellence avant que de répondre *lorgne* bien le don gratuit, & qu'il en fait la règle de ses paroles doucereuses, & de sa libéralité. Le Gouverneur ayant congédié les Sauvages, ils retournent à leurs tentes où ils achèvent de disposer tout pour l'échange.

Le lendemain ces Marchands viennent en Ville suivis de leurs Esclaves qui portent les peaux. Ils s'adressent, autant que cela se peut, aux meilleures bourses, & à ceux des échangeurs qui donnent les pièces de munition & de ménage à plus bas prix. Ce Commerce est permis à tous les habitans, & s'étend sur tout excepté sur le vin, & l'eau de vie. Il y a raison très-valable pour défendre ce dernier trafic. La plupart des Sauvages ayant des Castors de reste après avoir fait leurs autres provisions nécessaires, ne demanderoient pas mieux que de troquer ces peaux pour avoir de quoi boire, & cela auoit de funestes suites. Ces boissons fortes, & auxquelles ils ne sont point accoutumés, ayant une fois irrité le palais, ils en prennent si excessivement qu'il leur monte de violens transports au cerveau. Ils égorgent leurs Esclaves : ils se querellent, se battent, se mangent le nez, & se tueroient infailliblement,

si ceux d'entre leurs Compatriotes qui sont sobres, & qui détestent ces sortes de breuvages ne les retenoient. Au reste, on ne peut point reprocher à ces Marchands Sauvages, comme à la plûpart de nos Négocians Chrétiens, qu'ils font leur grande Divinité de l'or & de l'argent. C'est du feu pour eux que ces métaux si puissans ; ils ne veulent point y toucher, & le Capucin le plus austère ne s'en défendrait pas plus scrupuleusement. Ils ont la même indifférence pour les habits. C'est un plaisir de les voir courir de boutique en boutique l'arc & la flèche à la main tout-à-fait nuds. Nos Françaises qui ont de la pudeur, ou qui veulent paroître en avoir, portent leur évantail sur les yeux, pour ne pas être effrayées à l'aspect de si vilaines choses ; mais ces droles qui connoissent aussi bien que nous les jolies Marchandes, ne manquent pas de leur offrir ce qu'elles daignent quelquefois accepter, quand elles voyent la marchandise de bon aloi. Il y en a plus d'une, s'il en faut croire la chronique scandaleuse, qui après avoir mis à bout la persévérance de plusieurs Officiers, prennent au mot ces vilains Satires, & rendent la place dès la première sommation. Je m'imagine que c'est moins *per il gusto*, *che per la curiosita*, car enfin ils ne sont ni galans ni capables d'attachement. Quoi qu'il en soit, l'occasion dans un tel cas est d'autant plus pardonnable qu'elle est rare. Quand les échanges sont finis, nos Sauvages prennent congé du Gouverneur, & s'en retournent chez eux par la Rivière des On-

BARON DE LAHONTAN. 75

taoyas. Voilà une description abrégée d'une des meilleures récoltes du Canada. Les riches & les pauvres en profitent, car vous sçauvez que pendant ce tems-là tout le monde devient Marchand.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Monreal le 28. Juin 1685.





L E T T R E I X.

Du Commerce de Monteval. Arrivée de Mr. le Marquis de Denonville avec des Troupes. Rapel de Mr. de la Barre. Description curieuse de certaines permissions pour le Commerce des Castors dans les pais éloignez.

MONSIEUR,

Il y a trois semaines que je dois réponse à votre seconde Lettre ; mais comme je sçavois qu'il ne partoît point de Vaisseau qu'à présent, je ne me suis pas pressé de vous écrire plutôt. Vous m'avez fourni la matière & le texte de cette Epître quand vous me demandez ce que c'est le Commerce de *Monreal*, le voici. Presque tous les Marchands qui sont établis en cette Ville ne travaillent que pour ceux de *Quebec*, dont ils sont Commissionnaires. Les barques qui transportent ici les Marchandises seches,

les vins, & les eaux de vies sont en très-petit nombre, mais elles sont plusieurs voyages durant l'année. Les habitans de l'*Ile de Monreal* & des Côtes circonvoisines viennent faire leurs emplettes à la Ville deux fois l'an, achetant leurs Marchandises cinquante pour cent plus qu'à *Quebec*. Les Sauvages d'alentour, établis ou vagabons, y portent des peaux de Castor, d'Élan, de Caribou, de Renard & de Martre, en échange de fusils, de poudre, de plomb & autres nécessitez de la vie. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'est la meilleure profession du monde pour s'enrichir en très-peu de tems. Tous les Marchands s'entendent à merveilles pour vendre leurs effets au même prix. Mais les Habitans sçavent bien faire échouer cette machine, car quand ils voyent que le complot va trop loin, & que ces Messieurs vendent exorbitamment, on rehausse le prix des denrées, & des vivres à proportion. Quant aux Gentilshommes qui ont famille, il n'y a que la grande économie qui puisse les soutenir. La seule parure de leurs filles suffiroit pour les ruiner, tant elles s'habillent magnifiquement ; car le faste & le luxe régnent autant dans la Nouvelle France que dans l'ancienne. Il faudroit, à mon avis, que le Roi fit taxer les Marchandises à un prix raisonnable, & qu'il défendit aux Négocians de ne vendre ni brocards, ni franges, ni rubans d'or & d'argent, non plus que des points & des dentelles de haut prix.

Mr. le Marquis de Denonville est venu en qualité de Gouverneur Général relever Mr.

de la Barre, qu'on rappelle sur les accusations de ses ennemis. Comme vous êtes à la portée de la Cour vous sçavez mieux que moi que Mr. de *Denonville* en montant à ce nouveau degré de fortune a vendu à Messieurs *Marcey* le Régiment de Dragons de la Reine dont il étoit Mestre de Camp : Que Madame sa femme a eu assez de courage & de résolution pour s'exposer à la fatigue & au péril d'une si longue course ; & qu'outre sa famille, il a de plus amené quelques Compagnies de Marine. Ce nouveau Général étant arrivé à *Quebec* renvoya Messieurs de *Hainaut*, *Montortier* & *Durivo* Capitaines de Vaisseaux & de Compagnie ; il fit aussi partir avec eux plusieurs Officiers. Quelques Semaines après il est venu à *Monreal* avec cinq ou six cens hommes de troupes réglées. Il nous a tous mis en quartier d'hiver dans les différentes habitations des Côtes. Mon quartier s'appelle *Boucherville*. Il n'est éloigné de *Monreal* que de trois lieues : J'y suis depuis quinze jours, & selon toutes les apparences, à la solitude près, je m'y trouverai mieux qu'à la Ville, car au moins il n'y aura que l'emportement zélé d'un simple Prêtre à essuyer en cas de Bal, de Jeu, & de Festin. On vient de me dire que le Général a donné les ordres pour achever de fortifier le *Monreal*, & qu'il doit s'embarquer incessamment pour retourner à *Quebec*, où les Gouverneurs Généraux passent ordinairement l'hiver. Les mêmes Sauvages dont je vous ai parlé dans ma dernière, ont rencontré des *Iroquois*, sur la grande Riviere des *Ontaonas*, qui les ont
aver

avertis que les Anglois se préparoient à transporter à leurs Villages, situez à *Missilimakinac*, de meilleures marchandises & à plus bas prix que celle des François. Cette nouvelle chagrine également les Gentilshommes, les Coureurs de bois & les Marchands qui perdroient en ce cas-là considérablement. Car il faut que vous sçachiez que le *Canada* ne subsiste que par le grand Commerce de Pelleteries, dont les trois quarts viennent des Peuples qui habitent aux environs des grands Lacs. Si ce malheur arrivoit tout le país en souffriroit, par raport à la ruïne totale de certains Congez dont il est à propos de vous donner l'explication.

Ces Congez, sont des permissions par écrit que les Gouverneurs Généraux accordent, au nom du Roi aux pauvres Gentilshommes & aux vieux Officiers chargez d'enfans, afin qu'ils puissent envoyer des marchandises dans ces Lacs. Le nombre en est limité à vingt-cinq par année, quoi qu'il y en ait davantage d'accordez, Dieu sçait comment. Il est défendu à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'y aller ou d'y envoyer, sous peine de la vie, sans ces sortes de permissions. Chaque Congé s'étend jusqu'à la charge de deux grands Canots de marchandises. Quiconque obtient pour lui seul un congé ou un demi congé, peut le faire valoir soi-même où le vendre au plus offrant. Un congé vaut ordinairement six cens écus, & les Marchands ont coûtume de l'acheter. Ceux qui les obtien-

nent n'ont aucune peine à trouver des Coureurs de bois pour entreprendre les longs voyages qu'ils sont obligez de faire, s'ils veulent en retirer des profits considérables. Le terme ordinaire est d'une année & quelquefois plus. Les Marchands mettent six hommes dans les deux Canots stipulez par ces permissions ; avec mille écus de marchandises propres pour les Sauvages, qui sont taxées & comptées à ces Coureurs de bois, à quinze pour cent plus qu'elles ne sont vendues argent comptant à la Colonie. Cette somme de mille écus rapporte ordinairement au retour du voyage sept cens pour cent de profit, quelquefois plus, quelquefois moins ; parce qu'on écorche les Sauvages du bel air ; ainsi ces deux Canots qui ne portent que pour mille écus de marchandises, trouvent après avoir fait la traite, assez de Castors de ce provenu pour en charger quatre. Or quatre Canots peuvent porter 160. paquets de Castors, c'est à dire 40. chacun, chaque paquet valant cinquante écus ; ce qui fait en tout au retour du voyage la somme de huit mille écus. Voici comment on en fait la repartition. I. Le Marchand retire en Castors de ces huit mille écus de Pelleteries, le paiement du congé que j'ai fait monter à 600. écus : celui des marchandises qui va à 1000. En suite sur les 6400. de surplus il prend quarante pour cent pour la *bomerie* * ce qui fait encore 2560. écus. Après quoi le reste est partagé entre les six Coureurs de bois qui n'ont assurément pas volé les six cens écus, ou

* *Bomerie*
prés à grosse
avantages.

BARON DE LAHONTAN. 81

ou à peu près, qui reste à chacun d'eux, car leur travail est inconcevable. Au reste, vous remarquerez que le Marchand gagne, outre cela, vingt-cinq pour cent sur ces peaux de Castors, en les portant au Bureau des Fermiers Généraux où le prix des quatre sortes de Castor est fixé. Car s'il vendoit ces Peleteries à quelque autre Marchand du pais argent comptant, il ne seroit payé qu'en monnoye courante du pais qui vaut moins que les lettres de change du Directeur de ce Bureau pour la *Rochele* ou pour *Paris* où elles sont payées en livres de France qui valent 20. sols ; au lieu que la livre de Canada n'en vaut que 15. Il faut que vous preniez garde que c'est seulement sur les Castors, où l'on profite de 25. pour cent qu'on appelle ici de *Benefice* ; car si l'on compte à quelque Marchand de *Quebec* 400. livres de *Canada* en argent, & qu'on porte la lettre de change en France, son correspondant n'en payera que trois cens de *France*, ce qui est la même valeur. Vous n'aurez que cela de moi cette année ci qui nous a donné un commencement d'Automne assez froid. Les Vaisseaux de *Quebec* doivent partir à la mi-Novembre selon la coûtume ordinaire.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Boucherville le 2. Octobre 1685.

D 5

LET.



L E T T R E X.

Monsieur de Champigni arrive de France avec des troupes, pour prendre la place de Mr. de Meules qui est rapellé. Ce que c'est que les Orignaux, & la maniere dont on les prend à la chasse.

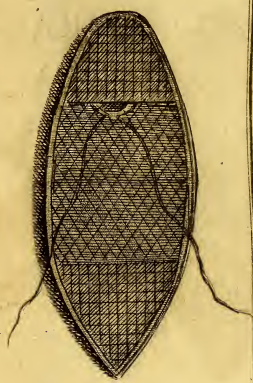
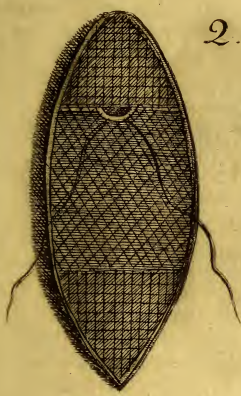


M O N S I E U R ,

Quoi que je n'aye pas encore reçu de vos nouvelles cette année ci, je ne laisserai pourtant pas de vous donner des miennes. Acte de mon desinteressement & de ma generosité. Ce que j'ai d'abord à vous apprendre de plus considerable, c'est que Mr. de *Champigni* a débarqué heureusement à *Quebec*. Il amène de France quelques Compagnies de Marine, & il vient relever Mr. de *Meules* dans l'Intendance du *Canada*. L'on a écrit à la Cour contre ce dernier ; c'est la cause de son rapel ; mais il y a de la malice & de la calomnie du côté de ses accusateurs. On a imputé à ce Magistrat d'aimer trop son utilité



2. RAQVETES



Orignaux ou Elans

RPJCB

lité particuliere, & de faire toujours marcher son intérêt avant le Bien public ; mais l'imputation est fausse, & il est aisé à Mr. de *Meules* de se blanchir & de se justifier. Je croi bien qu'il n'a pas négligé ses propres affaires ; il y a même beaucoup d'apparence qu'il a fait un certain commerce souterrain qui est un vrai petit Perou ; mais au fond, cet Intendant ne faisoit tort à personne ; au contraire, il faisoit subsister beaucoup de pauvres gens, & mille malheureux seroient morts de faim, à la lettre, si Mr. de *Meules* ne leur avoit fourni le moyen d'avoir du pain. Pour Monsieur de *Champigni*, son nom ne vous est pas, sans doute, inconnu, & vous sçavez que sa famille est des plus illustres dans la Robbe. Il a la réputation d'un très-honnête homme : on fait aussi grand cas de Madame sa femme, & on la dit d'un mérite distingué. C'est une consolation pour nous autres pauvres Sauvages que la vertu vienne nous trouver de si loin. On attend tous les jours à *Monreal* notre nouvel Intendant. Il doit y venir avec Mr. le Gouverneur pour dresser un nouveau registre des Habitans de cette Isle, & des Côtes circonvoisines. On ne publie point le but de ce recensement : mais je suis fort trompé s'il ne regarde pas les *Iroquois* : je croi qu'il y a sur le tapis quelque dessein contre eux, & qu'on veut se dédommager de la dernière entreprise. Je ne vous envoie point de fruits d'hiver, car il ne s'est rien passé de nouveau à la Colonie pendant cette Saison. Tout ce que je puis faire pour le service de

D 6

vôtre

vôtre curiosité, c'est de vous faire part de ma chasse aux *Orignaux*. J'ai passé tout mon hiver à courir après ces bêtes ; j'ai fait en cela le Sauvage dans toutes les formes, mais plus dans la vûë d'apprendre la langue que pour me divertir. Cette chasse se fait sur les néges ; avec des *Raquettes* telles que vous les voyez dessignées sur ce papier. Elles ont deux pieds & demi de longueur & quatorze pouces de largeur ; le tour de la Raquette est de bois fort dur d'un pouce d'épaisseur, qui retient les mailles de la maniere que celles dont on se sert pour joüer à la paume, à la réserve que celles-ci sont faites de cordes de boyau, & les autres de petits lacets de peaux de Cerfs ou d'Orignaux. Vous y voyez deux petites barres de bois qui les traversent ; afin que les mailles tenant à plusieurs endroits soient plus roides & plus stables. Le trou qui est à l'endroit où vous découvrez ces deux couroyes, est le lieu où l'on met la pointe du pied, afin qu'étant bien attaché par ces ligatures qui font deux tours au dessus du talon, le pied soit fermé par le bout qui à chaque pas qu'on fait sur la nége s'enfonce en ce trou, lors qu'on leve le talon. Ces chaussures sont heureusement inventées pour marcher sur la nége ; on court moins vite avec des souliers dans un chemin battu. Il faut avoüer aussi qu'on en a grand besoin. La nége est ici fort copieuse ; ordinairement il n'y en a pas moins de quatre pieds sur la terre ; ainsi les *Raquettes* sont nécessaires, non seulement à chasser l'Orignal, & à courir dans les Bois, mais même

même pour aller à l'Eglise lors qu'elle est éloignée de l'Habitation. Par cette bizarre voiture j'ai bien tracé quarante lieues de Forêts à la poursuite de ces Orignaux ; cet exercice est un peu violent , & je vous assure que la peine en passe le plaisir. Mais il est grands tems de vous donner une peinture de ces animaux. L'Orignal est un espèce d'Elan qui differe un peu de ceux qu'on voit en *Moscovie*. Il est grand comme un Mulet d'Auvergne, & de figure semblable, à la réserve du muse, de la queue & d'un grand bois plat qui pese jusques à 300. livres, & même jusqu'à quatre cens, s'il en faut croire quelques Sauvages qui assurent en avoir vû de ce poids-là. Cet animal cherche ordinairement les terres franches. Le poil de l'Orignal est long & brun, sa peau, forte & dure, quoi que peu épaisse, la viande en est bonne, mais la femelle a la chair plus delicate. On prétend que le pied gauche de celle-ci est un spécifique contre le mal caduc ; je m'en rapporte à la tradition, & je vous conseille de n'en croire que ce qu'il vous plaira. L'Orignal ne court, ni ne bondit, mais son trot égale presque la course du Cerf. Les Sauvages assurent qu'il peut en été trotter trois jours & trois nuits sans se reposer. Si les chevaux avoient la même force, n'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on courroit la poste à bon marché ? Il vous plaira de recevoir aussi ce fait sur la bonne foi des Canadiens. Les Orignaux s'atroupent ordinairement à la fin de l'Automne, mais la bande est beaucoup plus nombreuse au Printems : vous en

devinez bien la raison, c'est l'amour qui les rend alors bêtes de compagnie. En effet, cette Société dure tant que leurs femelles sont en chaleur, après quoi ils se dispersent. Il vous falloit cet avis préliminaire avant que d'en venir à notre chasse, en voici l'histoire. Nous allâmes donc chercher ces Messieurs les Orignaux jusqu'à quarante lieuës au Nord du Fleuve *St. Laurent*, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieuës de circuit. Arrivez au bord d'un petit Lac qui a bien quatre lieuës de circuit, il fut résolu dans notre vénérable troupe qu'on planteroit là le piquet. Chacun mit la main à l'œuvre, & en peu de tems nous eûmes nettoyé la place qui étoit couverte de nége; nous eûmes préparé des écorces d'arbres & planté nos Cabanes dont ces écorces faisoient tous les matériaux. Mais ne se passa-t-il rien, direz-vous, pendant cette route de quarante lieuës? Rien, sinon que chemin faisant nous nous exercions sur les Lièvres & sur les Gelinotes; c'étoit comme un prélude de la grande guerre, & nous tuâmes assez de ces innocens ennemis pour faire bonne chere pendant tout le chemin. Sitôt que nous fûmes établis dans notre petit Camp, quelques Sauvages allèrent à la découverte des Orignaux, les uns vers le Nord & les autres vers le Midi, jusqu'à deux ou trois lieuës du cabanage. Ils ont pour cela tout le mérite d'une bonne meute; s'ils ne flairent point, du moins sont-ils très-experts à découvrir les pistes. Quand ils en ont trouvé de fraîches, l'un d'eux accourt
aux

aux Cabanes, & vient inviter tout le Bataillon à marcher à l'ennemi. Cette marche est ennuyeuse. Nous faisons quelquefois deux lieues sans rien trouver. Enfin à force de suivre la piste, on appercevoit la proie. Cinq, dix, quinze, vingt Orignaux paroissent ensemble, & se promenoient gravement avec leur bois de haute fûtaye. Se voyant découverts ils prennent leur parti, & sans attendre le *Qui vive* ? ils fuyent à toutes jambes, soit de compagnie, soit séparément. C'est un plaisir de voir tracer ces animaux sur la nége ; ils s'y enfoncent quelquefois jusqu'au poitrail. Mais cette même nége leur est utile ou dangereuse suivant qu'elle est dure ou molle ; si elle est condensée & glissante, on peut joindre la bête après un quart de lieue de course : mais si la nége est fraîchement tombée, on est en risque de courir trois & quatre lieues, encore souvent n'attraperoit-on rien sans le secours des chiens qui ont l'adresse d'arrêter ces fuyards dans les endroits les plus couverts de nége. Dès qu'on se trouve à portée on tire le fusil ; mais il faut viser bien droit ou se tenir sur ses gardes ; car quand ces bêtes n'en ont pas autant qu'il leur en faut, elles se fâchent, & reviennent toutes furieuses sur le tireur. Les Sauvages se couvrent d'un arbre pour se garantir des pieds du vindicatif blessé ; mais s'il peut joindre son homme, le Sauvage est à plaindre, l'animal le foule aux pieds, & il a la mal honnêteté d'écraser un ennemi qui dans ce moment-là voudroit l'Original bien loin. Après qu'on

qu'on a tué raisonnablement, on pense à profiter de la chasse. Dans cette vûë là on dresse des Cabanes sur le champ de bataille ; on y allume de grands feux, puis les Esclaves écorchent les morts, & ils en étendent les peaux à l'air. Pendant que nous travaillions ainsi aux funérailles de nos Orignaux, la bise souffloit cruellement. Un des Soldats qui m'accompagnoient me dit, qu'il falloit avoir le sang d'eau de vie, le corps d'airain & les yeux de verre, pour résister à un froid si âpre. Cette saillie me fit rire ; je la trouvai d'autant meilleure qu'effectivement nous étions glacez ; c'est tout vous dire que nous ne pouvions durer la nuit sans avoir du feu tout autour de nous. Au milieu de ce tourment, on ne laisse pas de prendre courage, & la chair de ces bêtes sert, du moins au dedans, de fourrure & d'abri contre l'âpreté du froid. Tant que cette provision dure, on ne pense point à décamper ; mais si-tôt qu'elle manque, il faut lever le piquet, se remettre à la découverte, & ne point desfarmer qu'on n'ait fait un nouveau massacre. Cette chasse dure ainsi à différentes reprises jusqu'à la fonte des glaces & des néges. Alors les Sauvages s'arrêtent, & se rabatant sur les Lièvres, & sur les Perdrix qui sont en grand nombre dans les Bois, ils ont la sobriété d'en vivre au défaut des Orignaux. Dès que les eaux sont ouvertes on dispose tout pour l'embarquement, & où sont les Vaisseaux ? Vous ne devineriez jamais que la chasse même les a fournis. On coût ensemble les peaux de ces bêtes Originales, ce
qui

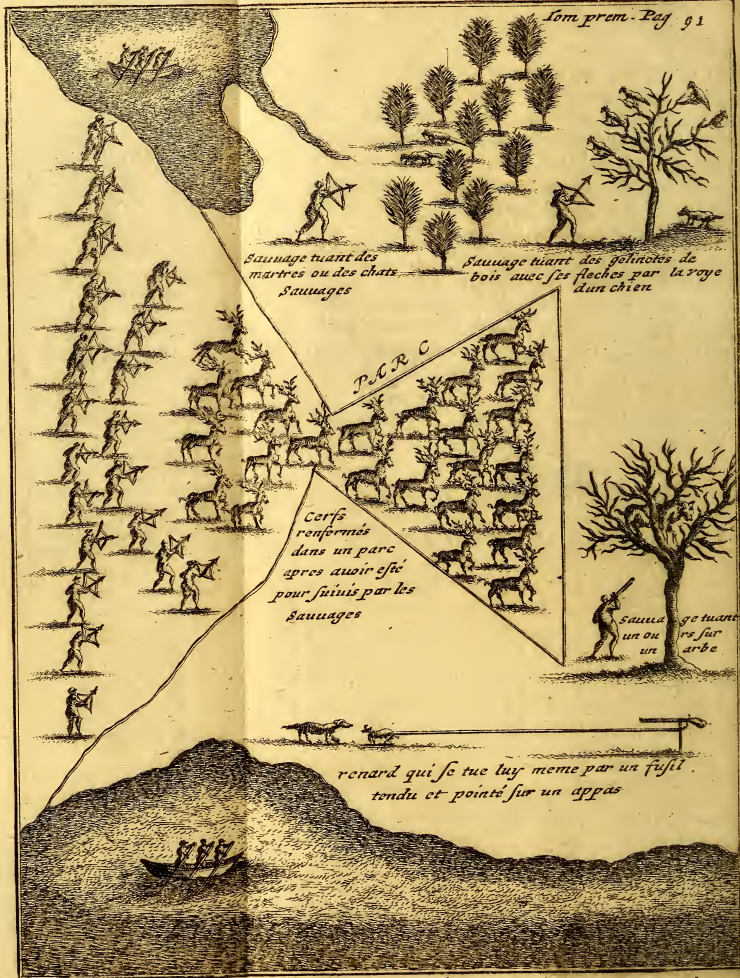
qui se fait fort aisément ; on enduit les coutures avec de la terre grasse au lieu de goudron ; en quatre jours nôtre Flote de Canots fut équipée, & nous sommes revenus par cette voiture avec tout nôtre bagage à l'Habitation. Voilà, Monsieur, à quoi je me suis diverti pendant les trois plus rigoureux mois de l'année, à courir après les Bêtes sauvages, & à mener une vie presque aussi sauvage que la leur. Au reste, le calcul de nôtre chasse se monte à soixante six Originaux. La récolte n'est pas mauvaise ; mais vous sçavez que nous faisons grace à l'espèce. Comme nous ne chassions que pour nôtre plaisir, nous ne poussions pas les ennemis à toute outrance. Nous eussions doublé, voire triplé le carnage, si nôtre conquête avoit été intéressée, & si nous n'avions eu pour but que d'assembler force peaux. N'allez pas conclure de ce recit que les Originaux ont paix avec les Sauvages pendant l'Été. On employe cette Saison à leur dresser des embuscades. Lors que ces pauvres bêtes ne songent qu'à passer leur chemin, elles se trouvent tout d'un coup engagées dans un lacet de corde attaché à deux arbres sur quelques passages que l'on embarrasse tout exprès avec des broussailles. Ont-elles évité ce piège ? elles peuvent tomber dans un autre. Le Chasseur prend le dessous du vent ; il rampe comme une Couleuvre dans les taillis, & décharge son fusil, sans que l'animal puisse s'appercevoir d'où lui vient le coup. Il est pourtant vrai que ces deux sortes d'attentats sur la vie des Originaux

gnaux sont souvent déconcertez, & que de ces manieres-là l'on en détruit fort peu. Les Cerfs & les Caribous ont à peu près le même sort que les Orignaux. Caribou est une figure d'animal à gros muse & à longues oreilles, on ne lui donnera rien de trop en le nommant Ane sauvage : Comme il a le pied large, il échape aisément sur la neige durcie, en quoi il diffère de l'Orignal qui alors est presque aussi tôt forcé que levé. Je suis à bout de ma matière. J'ajoute seulement que ce voyage m'a mis dans un grand goût de chasse. C'est bien mon dessein d'y donner tout mon loisir quand je ne pourrai rien de mieux. Je souhaiterois, cependant, une chasse un peu moins fatigante que celle des Orignaux, & c'est ce que mes Conducteurs les Sauvages m'ont promis.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Boucherville le 8. Juillet 1686.

RPJCB





L E T T R E X I.

Autre chasse curieuse de divers Animaux.



MONSIEUR,

Il est vrai que je ne vous écrivis qu'une fois l'année passée, vous devez assez me connoître pour être persuadé que la négligence n'y a point de part. Je suis bien-aise que cette lettre gardée de feu & d'eau soit parvenue jusqu'à vous ; vous me citez juste le jour de sa naissance, elle est en effet du 8. de Juillet. Quant à la vôtre, elle est arrivée fort à propos. Je traînois sur votre chapitre une inquiétude incommode ; plusieurs Vaisseaux m'ont refusé de vos nouvelles ; je ne sçavois à quoi m'en prendre, & j'ai été même jusqu'à vous soupçonner d'être mort. Brisons sur ce vilain endroit, & venons à nôtre commerce epistolaire. Si bien donc que mes Originaux vous ont fait plaisir. J'en ai de la joye, & cela, m'engage à vous rendre compte de mes autres chasses. Je me
figure

figure bien, en effet, que ces sortes de Relations sont de vôtre goût, car vous aimez la chasse ; & je vous connois pour un grand exterminateur de gros & de petits pieds. Puis que chasse y a, je vous en garde une excellente, c'est celle des Castors : mais je n'y suis pas encore assez sçavant ; je ne la connois que par ouï dire. En attendant que je l'apprenne par les yeux, écoutez le recit d'une autre expédition meurtrière ; elle n'est pas tout-à fait indigne de vôtre curiosité.

Nos Sauvages m'ayant promis de me mener à la chasse sur quelques Rivières, Etangs, ou Marais qui se déchargent dans le Lac de *Champlain*, je les sommai plus d'une fois de tenir parole. Enfin, au commencement du mois de Septembre dernier nous entrâmes dans nos Canots, & nous mîmes à la rame. Mes Guides étoient environ quarante, tous gens très-habiles en ce métier, & qui connoissent parfaitement bien les lieux propres à prendre les Oiseaux de Rivière & les bêtes fauves. Notre première station fut sur le bord d'un marais de quatre ou cinq lieues de circuit. On dressa là les Cabanes, & l'on fit sur l'eau plusieurs huttes à une certaine distance les unes des autres. Cette hute est de feuillage, & assez grande pour contenir trois ou quatre Chasseurs. Ensuite on tend les piéges. Ce sont des peaux d'Oyes, d'Outardes, & de Canards remplies de foin, & attachées par les pieds avec deux clous sur certains morceaux de bois fort minces qu'on laisse flotter autour
de

de la hutte. Tout étant ainsi préparé, les Sauvages attachent leurs Canots, & s'enfoncent quatre à quatre dans les niches, & ils y attendent patiemment la chute des Cailles, je veux dire des Oyes, des Canards, des Outardes, des Sarcelles, & d'autres Oiseaux de Rivière inconnus en Europe, & qui abondent en ce Pais-ci. La gent volatile deçûë par un naturel si bien contrefait, & prenant ces animaux empaillez pour des individus vivans, descendent en nuëe pour leur tenir compagnie ; mais ils sont mal payez de leur civilité ; car lors qu'ils ne pensent qu'à se réjouir avec leurs prétendus camarades, les Sauvages font pleuvoir sur eux le salpêtre & le plomb, puis sautant dans les Canots, ils ramassent le butin. Ils les prennent encore avec des filets qu'ils tendent à plat à l'entrée des Rivières sur la superficie de l'eau. Cet exercice dura quinze jours : il ne tenoit qu'à nous de le continuer ; mais nous fûmes attaquez d'un grand dégoût pour les Oiseaux de Rivière, & le cœur nous soulevoit contre ce gibier. Pour changer donc de victuaille en gens d'honneur, & sans dégénérer, nous conjurâmes la ruine des tourterelles. Cette espèce est une des plus fécondes qu'il y ait en Canada ; elle y fourmille : C'est bien ici où la Prophétie du Berger de l'Eglogue s'accomplit à la lettre, *la tourterelle ne cessera de pousser ses gémissemens de dessus l'Orme, nec gemere aëria cessabit turtur ab ulmo.* Croiriez-vous que ces Oiseaux nous pillent ici, tant il y en a ? On est contraint de les exorciser comme si c'étoient

c'étoient des legions de Diables, & il n'y a pas encore long-tems que nôtre Monseigneur l'Evêque fût contraint de les foudroyer à grosses gouttes d'eau benite, pour le salut des biens de la terre. En vertu donc de nos mauvaises intentions contre les tourterelles, nous fîmes un second embarquement. Après une courte navigation nous mîmes pié à terre à l'endroit où nous devions nous arrêter, & qui devoit être le champ de nos exploits. C'étoit une plaine environnée d'arbres mais si chargez de nos petits ennemis, que je puis dire, sans outrer l'hiperbole, qu'il y en avoit autant que de feuilles. Je dois vous avertir que c'étoit un extraordinaire. Nous avions justement pris le tems que ces Oiseaux avisez, s'enfuyent du Nord, pour se réfugier vers le Midi. L'on auroit dit qu'ils se feroient donné le mot pour faire une pause sur ces arbres, & que toute la Nation tourterelle étoit convenüe de ce lieu-là, pour y tenir un grand conseil de département, & des assises de repartition. Sérieusement, il y en avoit une quantité prodigieuse ; nous en fîmes nôtre cuisine à l'endroit même pendant dix-huit ou vingt jours, mais je croi que mille bons mangeurs y auroient eu contentement. Je m'imagine que vous me plaignez, Monsieur, de ce que j'ai vécu si long-tems d'une même viande ; mais j'avois un moyen pour me délasser l'appetit. J'allois avec deux jeunes Sauvages me promener, le fusil sur l'épaule, le long d'un ruisseau qui traversoit nôtre plaine.

C'é-

C'étoit-là pour moi une chasse d'accessoire. Nous y faisons capture de Becasses, de Ralles, & sur tout d'un certain Oiseau qu'ils nomment, je ne sçai pourquoi, *Bateur de faux* ; il est gros comme une Caille ; il ne se peut rien manger de plus délicat. Nous tuâmes aussi dans la même course des rats musquez : ce sont de petits animaux qui ont effectivement toute la figure d'un rat, mais qui sont de la taille du Lapin. Leur peau est presque aussi estimée que celle du Castor ; mais on recherche principalement leurs testicules ; il en sort une odeur admirable ; la Civête & la Gazelle n'exhalent rien de si fort, ni de si doux. Les rats musquez se promènent soir & matin sur l'eau le nez au vent, & c'est à cette maniere de nager qu'on les découvre. Ainsi en est il des *Foutereaux* qui sont de petites Fouines amphibies. Mais voici des bêtes dignes que vous réveilliez votre attention. Elles approchent assez du Lièvre pour la grosseur, mais elles sont plus courtes : la chair n'en est pas bonne & au contraire on prise extrêmement leur peau. Les Canadiens appellent ces quadrupedes des *Sifleurs*, parce que lors qu'il fait beau ils ont coutume de siffler à l'entrée de leur taniere. Mes Sauvages en ayant découvert un le laissèrent, pour m'obliger, se divertir au son de sa flûte naturelle, ce qu'il fit pendant une heure, & à diverses reprises, mais enfin on lui coupa le siflet d'un coup de fusil. J'étois bien content de voir tant de differens animaux,

&

& comme mes Sauvages s'en appercevoient, cela leur augmenta l'envie de me faire plaisir ; ils dirent qu'ils vouloient me donner joye entiere. Ils me disoient cela par rapport aux *Carcajoux*, c'étoit une promesse tacite de m'en faire voir. M'ayant donc laissé ils coururent près de trois lieues au delà de nôtre Marais pour chercher les tanières de ces bêtes : quand ils en eurent trouvé quelques-unes, ils revinrent en diligence m'en avertir & me conduisirent sur les lieux. Vous voyez, Monsieur, que les Sauvages n'épargnent pas leur peine quand il s'agit d'obliger un ami ; nous autres qui nous piquons de belle éducation & de politesse, en ferions-nous autant ? Arrivés auprès des Habitations souterraines de ces *Carcajoux*, il fut question d'en attraper ; voici le détail de l'expédition. Dès la plus petite pointe du jour nous nous postâmes en sentinelle auprès de leurs trous : Nous étions couchés ventre contre terre, & nous faisons l'honneur à ces Solitaires de les attendre en cette posture à la porte de leur Hermitage. Nos Chiens étoient derrière à une portée de mousquet, tenus par des Esclaves. Aux premiers rayons du Soleil la bête se déterre, montre son nez, & quitte sa retraite. Alors un Sauvage saute sur la tanière, la bouche, appelle les chiens, tout cela se fait en un instant. Nous eûmes le plaisir d'en voir sortir deux en même tems. C'étoient des braves ; nos Brifauts avec toutes leurs dents héroïques trouverent à qui parler ; le combat dura plus d'une

d'une demi heure, & tel de nos assaillans, avec l'oreille saignante, & la fesse déchirée commençoit à se rebuter : mais enfin, il fallut céder à la force ; les deux vaillans champions furent étranglez quoi qu'ils méritassent de finir par une blessure plus honorable, tant est grande l'injustice du sort. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la mémoire des Défunts, c'est que le Carcajoux n'est pas un Sanglier pour se défendre si bien ; figurez - vous un double Blereau, c'est l'image la plus ressemblante que je puisse vous donner de cet animal. Nos chiens triomphans conserverent bien peu le lustre de leur victoire. Dès le lendemain, ils eurent la honte de n'avoir osé mordre. Comme nous avions toujours l'œil au guet en marchant, nous découvrîmes un *Porc-épi* qui se reposoit à son aise entre les branches d'un petit arbre. Nous eûmes la malice de mettre le fauteuil & le Seigneur par terre ; trois ou quatre coups de hache bien assenez contre l'arbrisseau en firent l'affaire. C'étoit quelque chose d'affreux de voir alors la bête herissée. Devenue furieuse par sa chute, & comme si elle en eut senti tout l'affront, elle dardoit ses poils jusqu'à trois & quatre pas ; il sembloit qu'elle voulût nous larder de poinçons aigus, je vous avouë qu'elle faisoit horreur. Aussi nos chiens n'eurent-ils pas l'audace d'approcher ; ils japperent de toute leur force, & du reste, ils eurent un profond respect pour la fourrure inabordable de l'animal. Nous jugeâmes à propos d'imiter leur prudence,

& pas un de nous n'eut la hardiesse d'avancer jusqu'à la portée des traits. Tout ce que nous pûmes obtenir de nôtre courage, ce fut de nous battre à coup sûr, & par la règle démonstrative du Bourgeois Gentilhomme, tuer sans pouvoir être tué. En un mot, nous fîmes la proïesse d'assommer la bête, de loin. Quand nous fûmes bien assurés de sa mort, on en vint à l'abordage, & nous rendîmes à son corps les mêmes devoirs funébres que l'on rend à un Don Pourceau. On brûla toutes les armes du Vaincu, on lui unit la peau, on l'éventra ; puis, au lieu du Saloir on le mit à la broche, & nous en fîmes un bon repas. Je ne trouvai pourtant pas ce que je m'étois promis, & il s'en fallut beaucoup que cette viande me semblât aussi bonne que nos Chasseurs me l'avoient fait espérer.

Après la moisson des tourterelles, c'est-à-dire, après le passage de ces Oiseaux, mes Sauvages me firent un compliment très conforme à mon intention. Ils me dirent que m'étant dégoûté l'année dernière de la chasse des Orignaux par le froid excessif qu'il y faut endurer, ils auroient souhaité de me renvoyer en Canot aux Habitations avant les glaces ; mais que comme j'avois encore un mois à rester avec eux, ils vouloient me faire bien passer mon tems, & me montrer de nouvelles chasses qui m'eroient oublier les précédentes. Vous jugez bien que je taupai de bon cœur à toutes les deux propositions ; mais ne voulant pas me laisser conduire à l'aveugle, je leur

dema

demandai où ils avoient deſſein de me mener. Prendre des Loutres à quinze ou ſeize lieuës d'ici, répondirent-ils ; l'occupation eſt très-divertiſſante, & ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'elle n'eſt pas moins profitable : ſi la chafſe eſt heureuſe nous pouvons faire un amas conſidérable de peaux. Moi encore plus content du deſſein, il ne fût plus queſtion, pour l'exécuter, que de partir du Camp des tourterelles. Nous pliâmes donc bagage, & nous étant rembarquez, nous remontâmes contre le courant de la Rivière, juſques dans un petit Lac de deux lieuës de circuit, au bout duquel il ſ'en trouve un autre plus grand, ſéparez l'un de l'autre par un Iſme de 150. pas. Ce fut à une lieuë de là que nous débarquâmes, & que nous fixâmes nôtre ſéjour. Après avoir élevé nos maiſons portatives, quelques Sauvages ſe mirent à pêcher des Truites ; mais le plus grand nombre paſſa le tems à dreſſer des pièges ou trapes pour prendre des Loutres ſur les bords de ce Lac. Cette trape ſe fait avec des piquets en forme d'un petit parc quarré ; il y a au milieu une eſpèce de porte ſuspenduë par le moyen d'une corde paſſée dans une fourche, à laquelle on lie une truite bien ferré. Lors que le Loutre vient à terre & qu'il voit ce friand morceau, il entre plus de la moitié du corps dans cette cage fatale, pour avaler le poiſſon : mais à peine y touche-t-il que le piquet qui ſoutient la porte attiré par la petite corde qui tient l'apas, venant à tomber, cette porte chargée de bois, &

conséquemment fort pesante, lui tombe sur les reins & l'écrase. Quand ces pièges sont ainsi tendus, les Sauvages ne se donnent plus aucun mouvement de chasse; ils en donnent la direction aux Esclaves qui visitent les trapes tous les matins, qui remettent un nouvel apas, & qui rapportent la capture. Vous ne croiriez pas combien elle est copieuse cette capture; on n'est que quelques jours en cet endroit-là, & cependant on prit deux cens cinquante Loutres. La peau en est beaucoup plus belle en Canada qu'en Moscovie, ni qu'en Suède. On ne la vend néanmoins ici que deux écus; mais vous sçavez qu'en France elle en coûte quatre, six, & même jusqu'à dix, lors qu'elles sont noires & bien fournies de poil. A la chasse des Loutres succéda celle des Cerfs. Nos Sauvages m'ayant conduit vers cet Istme que je vous ai marqué, je fus surpris d'y voir un Parc fait avec des arbres abbatus les uns sur les autres, & entrelassés de branches & de broussailles; on y entroit par un quarré de pieux dont l'ouverture étoit assez étroite. Leur ayant demandé l'usage de cet artifice, ils me dirent que c'étoit pour prendre des Cerfs, & que je serois bien-tôt témoin de cette vérité. En effet, après avoir un peu racommodé cet ouvrage, ils se mirent en devoir de me tenir parole. D'abord nous nous transportâmes à trois lieues de là, marchant toujours entre des Etangs & des Marais. Après avoir fait ce chemin, les Chasseurs se débandèrent; ils alloient dispersés çà

gà & là chacun escorté de son chien. Je restai avec un seul Sauvage, & nous avions fort peu marché lors que je vis un grand nombre de Cerfs ; ils couroient les uns à l'opposite des autres, tous également effrayez, & cherchant par la vîtesse de leurs jambes à se mettre en sûreté. Il s'en presenta devant nous plus de dix d'une seule troupe, mais qui rebroussèrent chemin pour ne pas s'embourber dans le Marais, d'où effectivement ils ne seroient jamais sortis. Mon Compagnon me félicitoit de m'avoir, & m'assûroit que nous serions les seuls qui n'aurions point de grande fatigue à essuyer, parce qu'il avoit choisi le chemin le plus droit, & le plus court. Enfin après avoir marché à grands pas, & couru de tems en tems, nous arrivâmes à nôtre Parc, aux environs duquel plusieurs Sauvages étoient couchez ventre à terre, pour fermer la porte du quarré de pieux lorsque les Cerfs y seroient entrez. Nous y en trouvâmes trente-cinq, & si le Parc eût été mieux fermé nous en tenions plus de soixante ; car les plus legers sautèrent par dessus, au lieu d'entrer dans le réduit. On fit main basse sur ces malheureux prisonniers, mais on fit grace aux femelles pleines, & leur fécondité leur sauva la vie. Je demandai les langues & la moëlle des morts, & les Vainqueurs se firent un plaisir de m'accorder ces dépouilles de massacre. Au reste, le Cerf est ici fort gras, mais la viande n'en est delicate que vers les côtes. Ce ne fût pas la seule chasse que nous fîmes, car deux

jours après nous allâmes à celle des *Ours* ; & comme ces Peuples passent les trois quarts de la vie à chasser dans les bois, ils ont un talent merveilleux pour cet exercice là, particulièrement celui de connoître les troncs d'arbres où ces Animaux se nichent. Je ne pouvois me lasser d'admirer cette science, lors qu'en marchant dans les forêts à cent pas les uns des autres, j'entendis un Sauvage qui crioit, voici un *Ours* ; Je leur demandai à quoi il connoissoit qu'il y eut un *Ours* dans l'arbre, au pied duquel il donnoit des coups de hache, ils me répondirent tous, que cela étoit aussi facile à découvrir que la piste d'un *Orignal* sur la neige. Ils ne se tromperent presque point en cinq ou six chasses que nous fîmes, car après avoir donné quelque coups aux arbres où ils s'arrêtoient, l'Animal sortant de son trou se voyoit en même tems criblé de coups de fusil. Les *Ours* de *Canada* sont extrêmement noirs & peu dangereux, ils n'attaquent jamais, à moins qu'on ne tire dessus & qu'on ne les blesse. Ils sont si gras, particulièrement dans l'Automne, qu'à peine ont-ils la force de marcher ; ceux que nous prîmes l'étoient extraordinairement, mais cette graisse n'est bonne qu'à brûler, au lieu que la viande, & sur tout les pieds, sont d'un goût exquis. Les Sauvages s'attachent, que c'est la chair la plus délicate qu'on puisse manger. Pour moi, j'avotie qu'ils ont raison. Nous eûmes le plaisir en cherchant des *Ours* de voir des martres & des chats sauvages sur des branches, aux-

auxquels Animaux ils tirèrent à la tête pour conserver la peau. Mais ce que je trouvai de plus plaissant fut la stupidité des *Gelinotes* de bois, qui étant perchées à troupes sur les arbres se laissoient tuer les unes après les autres à coups de fusil sans branler; les Sauvages les abbatent ordinairement à coups de flèches; ils disent qu'elles ne valent pas une charge de poudre qui peut arrêter un Original ou un Cerf. J'ai fait cette chasse pendant l'hiver autour des habitations, usant d'une sorte de chien qui les sentant du pied de l'arbre se met à japer: alors je m'approchois & regardant sur les branches, j'y découvrais ces Oiseaux. Le dégel étant survenu, je fis une partie avec quelques Canadiens pour aller à deux ou trois lieues avant dans le Lac expressément pour le seul plaisir de les voir battre des aîles. Je vous assure que c'est la chose du monde la plus curieuse, car on entend de tous côtez un bruit à peu près comme celui d'un tambour qui dure une minute ou environ. On est ensuite un demi quart d'heure sans rien entendre, pendant qu'on s'approche vers le lieu, d'où le bruit est venu, & ce même bruit recommençant on avance toujours en s'arrêtant de tems en tems, jusques à ce qu'enfin on découvre sur un arbre abatu pourri & couvert de mousse la malheureuse Gelinote, qui appelle son Mâle, en battant si fort les aîles l'une contre l'autre qu'on entend ce bourdonnement d'un demi quart de lieue. Cela ne dure que les mois d'Avril, Mai, Septembre & Octobre. Il faut remar-

quer que c'est toujours sur le même arbre qu'elles battent constamment sans changer, commençant le matin à la pointe du jour, & ne finissant qu'à neuf heures, & le soir une heure devant le coucher du Soleil jusqu'à la nuit. Je vous avoué que je me suis contenté de voir & d'admirer plusieurs fois ce battement d'aîles, sans vouloir tirer dessus. Enfin, Monsieur, outre le plaisir de tant de chasses différentes, j'ai encore eu celui de m'entretenir au milieu des bois avec les honnêtes gens des siècles passez : le bon homme *Homere*, l'aimable *Anacreon* & mon cher *Lucien* n'ont jamais voulu me quitter. *Aristote* mouroit d'envie de me suivre, mais mon Canot n'étant pas assez grand pour le contenir avec son équipage de Sillogismes Peripateticiens, il fut contraint de retourner chez les Jesuites qui l'entretiennent fort généreusement. Je me défis de ce grand Philosophe avec beaucoup de raison ; car il n'auroit pas manqué d'effrayer mes Sauvages par son jargon ridicule & ses termes vuides de sens. Adieu, Monsieur, je suis au bout de mes chasses & de ma lettre ; je n'ai pas encore reçu de nouvelles de *Quebec*, où l'on continué à faire de grands préparatifs pour quelque entreprise considerable. Le tems nous apprendra bien des choses dont je vous informerai par la voye des derniers Vaisseaux qui partiront de *Quebec* à la fin de l'Automne. Je finis par le compliment ordinaire de

Votre &c.

A Boucherville ce 28. May 1687.

L E T.



L E T T R E X I I.

*Arrivée de Mr. le Chevalier de Vaudreuil
en Canada avec des Troupes. On assem-
ble à Sainte Helene toutes les Forces
pour aller contre les Iroquois.*



ONSIEUR,

Pour cette fois-ci, j'espère vous donner contentement. Je suis tout plein de nouvelles, & si quelque chose m'embarresse, c'est le choix du debut. On me mande du Bureau de Mr. de Segnelai que nôtre Gouverneur a ordre de m'accorder un voyage de France. Ma famille a comme extorqué cette grace, tant on a eu de peine à l'obtenir. Mes parens m'écrivent de venir au plutôt, & que mes affaires domestiques sont pressantes ; mais Mr. de Denonville prononça hier un arrêt contradictoire ; il me déclara en bonne compagnie que je ne pouvois partir pour Paris qu'après la Campagne.

Suivant toutes les apparences elle fera

E 5

chau-

chaude cette Campagne. Nous en voulons aux *Iroquois* : Mr. de *Denonville* a résolu de les exterminer, mais ils sont gens à vendre cherement le terrain. Jugez de là si je suis fort assuré de vous revoir ; au lieu du Congé que j'attens du Gouverneur, quelque *Iroquois* pourroit bien m'en faire présent d'un pour l'autre Monde. Quoi qu'il en soit, on se donne ici de grands mouvemens, & tout s'y dispose pour cette expédition. Mr. de *Denonville* avoit pris ses mesures pour cela dès l'an passé. On dit qu'il envoya chez les Sauvages nos Alliez qui habitent le long des Lacs & aux environs, des Emissaires qui ont du crédit chez ces Peuples pour les attirer dans le dessein qu'il a d'aneantir les *Iroquois*. Je ne sçai si ce manége aura son effet ; l'affirmative est fort probable ; c'est prendre nos Sauvages par l'endroit favori, & je croi qu'ils se joindront à nous, plus pour contenter la haine mortelle qu'ils ont pour la Nation *Iroquoise*, que pour satisfaire aux devoirs de l'Alliance. De plus, nôtre Gouverneur a eu soin pendant l'hiver de faire remplir les Magasins ; il a envoyé des Vivres au Fort de *Frontenac*, & il a fait construire une grande quantité de ces Bâteaux dont je vous ai parlé, si je ne me trompe, dans ma quatrième Lettre. Nos Troupes sont prêtes, & campent déjà dans cette Isle de *Monreal* : Mr. de *Denonville* les y amena il y a quatre jours. Elles consistent en vingt Compagnies de Marine, en Milices, & en Sauvages Chrétiens, le tout se monte à deux mille hommes.

mes. Cette Armée, pour contenir trois différentes classes de Soldats, n'est elle pas nombreuse ? Ne vous en moquez point, nous prétendons bien contre-balancer par nôtre valeur la copieuse foldatesque de vôtre Monde, & à voir nôtre air menaçant, on nous prendroit pour des Phalanges Macedoniennes. Pendant nôtre voyage douze Compagnies de Marine nouvellement débarquées à *Quebec* garderont la Colonie : Elles sont venuës de France sur une Escadre de six Vaisseaux du second rang commandée par Mr. d'*Amblimont* ; il s'étoit embarqué à la Rochelle, & il a fait le trajet en vingt-huit jours, peut on passer plus rapidement de l'ancien Monde au nouveau ? Mr. le Chevalier de *Vaudrenil* a été de cette heureuse traverse : c'est lui qui doit commander nos Troupes, & il a le courage de ne vouloir pas que les fatigues qu'il vient d'essuyer sur la Mer le dispensent de sa fonction. Le Gouverneur de *Monreal* est aussi de la partie. Mr. de *Champigni* a pris les devants, & doit nous attendre au Fort de *Frontenac*. Enfin, nôtre grosse & formidable Armée se mettra en marche après demain sous la conduite de Mr. de *Denonville*. Il mene avec lui un maître Iroquois ; c'est le héros des cinq Villages, mais son histoire me meneroit trop loin. Au reste, les plus seneez n'ont pas bonne opinion de cette entreprise, & la nomment une levée de bouclier. Pour moi, sans m'ériger en Prophète, je suis persuadé qu'elle aura le même sort que l'échaufourée de Mr. de la Barre.

Je pose pour un principe incontestable que nous ne sçaurions détruire les *Iroquois* par nous-mêmes. Mais d'ailleurs pourquoi s'acharner à la ruine d'une Nation qui nous laisse en repos ? Tel est le bon plaisir de certains esprits turbulens qui trouvent leur compte dans le desordre au préjudice des véritables intérêts du Prince, & aux dépens de la tranquillité publique. Nous verrons le fruit de ces hautes espérances, garre l'accouchement de la Montagne. Je ne manquerai pas à nôtre retour de vous envoyer une relation exacte de nos exploits. J'aimerois mieux vous la porter moi-même, quoi qu'il arrive, croyez-moi toujours,

Monfieur vôtre &c.

*A l'Isle S. Helene vis-à-vis du Monreal le 8.
Juin 1687.*



L E T.



LETTRE XIII.

Mauvaise réussite de la Campagne contre les Iroquois. Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes.



MONSIEUR,

Si jamais homme a pesté contre sa malheureuse destinée, c'est moi. Il y a deux mois que je me repais de la douce idée du voyage de France. Figurez-vous avec quelle impatience j'attendois mon départ. Jamais Amant transi n'a mieux trouvé les momens des jours, & les jours des années. Terminer des affaires importantes, travailler à ma fortune, voir ma famille, mes amis, & vous, sur tout, Monsieur, qui m'êtes si cher, toutes ces pensées me chatouilloient vivement l'imagination, & l'Amant le plus passionné ne peut se représenter une jouissance avec plus de plaisir. Mais hélas ! ces belles espérances sont évanouies ;

E 7

c'est

c'est comme si j'avois fait un-agréable rêve, & mon bizarre destin, au lieu de me laisser embarquer pour la Rochelle, me relance au bout du Monde. Avant que d'expliquer l'énigme, je veux vous tenir parole, & vous rendre compte de nôtre glorieuse Campagne, préparez vous à écouter de merveilleux événemens.

Mr. de *Champigni* ouvrit la Scène par une belle & vaillante proüesse, voici ce que c'est. Vous n'aurez pas sans doute, oublié que ce Monsieur l'Intendant avoit précédé de quelques jours la marche de nôtre armée. En effet, il fit le voyage en Canot à l'abri d'une bonne escorte, & il arriva au Fort de *Frontenac* dix jours avant les troupes. Pour ne point perdre de tems, Mr. de *Champigni* annonça la rupture par une barbare hostilité. Il envoya trois cens Canadiens pour enlever deux Villages d'Iroquois, Villages situez à sept ou huit lieuës du Fort. Les conquerans eurent bien-tôt expédié l'affaire. Etant arrivés vers le soir, ils n'eurent que la peine de se jeter sur les habitans, & ces pauvres Sauvages qui ne se défioient de rien se virent en même tems entourés, saisis & liés. Dans ce triste équipage on les conduisit à *Frontenac*. L'Intendant leur y fit une desagréable reception : il ordonna qu'ils fussent attachez de file à des piquets par le cou, par les mains & par les pieds. Cependant nous partîmes de *l'Isle St. Helène* le 10. de Juin & nous arrivâmes le 1. de Juillet à *Frontenac*. C'étoit déjà pour nous un grand pas de franchi. Nous nous trouvions delivrez de ces Sauts,

de

de ces Cataractes, de ces rapides, & de ces Courans dont je croi vous avoir parlé dans l'entreprise de Mr. *de la Barre*, & nous nous sçavions très-bon gré d'avoir fini cette pénible & dangereuse route. Nous avions même fatigué au double de l'autre fois; car il ne s'agissoit plus d'un portage de Canots; c'étoient des bateaux pesans qu'il falloit haler à force d'hommes & d'amarres, qu'il falloit tirer à force de bras par ces chemins presque insurmontables. A nôtre débarquement nous apprîmes la glorieuse expédition des Soldats de Mr. de *Champlain*, & l'arrêt édifiant de ce Magistrat. Ne pouvant croire une si grande injustice, je me hâte d'entrer dans le Fort. J'y vis, en effet, ces enfilades d'*Iroquois* attachez comme je vous l'ai marqué. Ce spectacle m'attendrit, & me causa de l'indignation. Ce qui me surprit le plus, ce fut de trouver ces prisonniers tous chantans. Je crus d'abord que c'étoit où stupidité, ou Philosophie naturelle; mais on me dit que c'étoit une coûtume établie chez tous les Peuples du Canada; lors qu'ils sont prisonniers de guerre, c'est par le chant qu'ils expriment leurs plaintes & leurs regrets. Cette mélodie dure nuit & jour, & leurs airs sont des *in promptu* composez sur le champ par la nature ou plutôt par la douleur. Toute la lettre de leur Musique me paroissoit fort sensée, & j'aurois bien défié Mr. nôtre Intendant de pouvoir y répondre solidement. Jugez-en vous-même, Monsieur, voici les paroles que ces infortunez repetoient le plus sou-

souvent, vous les ferez noter par tel Musicien qu'il vous plaira ; pour les bien comprendre, il faut sçavoir que les Conquérans des deux Villages avoient égorgé les Vieillards, cette circonstance m'étoit échappée. „ Quelle ingratitude ! quelle sceleratesse ! quelle cruauté ! s'écrioient-ils, „ dans leurs lugubres & discordans concerts, Nous n'avons cessé depuis la Paix „ de pourvoir à la subsistance de ce Fort „ par nôtre pêche, & par nôtre chasse. „ Nous avons enrichi les François de nos „ Castors, & de nos autres Pelleteries, & „ pour récompense, on vient traîtreusement dans nos Villages ; on massacre „ nos Peres & nos Vieillards ; on nous fait „ Esclaves, & l'on nous tient dans une „ posture où l'on ne peut se défendre des „ mouchérons, ni par conséquent attraper „ le sommeil. On nous a fait souffrir mille „ morts quand on a versé devant nos „ yeux le sang de nos peres, & si l'on nous „ conserve la vie, c'est pour nous la rendre plus affreuse que la mort même. „ Est-ce donc là cette Nation dont les Jesuites prônent si fort la droiture & la „ bonne foi ? Mais les cinq Villages auront soin de nôtre vengeance, & nos „ Compatriotes n'oublieront jamais l'horrible violence qu'on nous fait. C'est la „ substance de ce qu'ils chantoient, car vous vous doutez bien que je n'ai pas traduit leur Opera mot à mot. Comme je passois ces pauvres souffrans en revûe, j'en aperçûs un de ma connoissance : c'étoit un
hom-

homme de cinquante-cinq ans, & qui m'avoit souvent régalé dans sa Cabane pendant les six semaines de service que je fis au Fort de *Frontenac* lors de l'entreprise de Mr. de la Barre. Mon ami l'*Iroquois* sçavoit l'*Algonkin*. M'en étant donc approché, je lui fis connoître en cette langue que son malheur me touchoit sensiblement; je m'offris de plus à le faire bien nourrir tant qu'il resteroit au Fort, & à lui donner des lettres de recommandation pour mes amis de *Monreal* quand on y transporteroit les prisonniers. Ma compassion le toucha, & il me dit qu'il voyoit bien que la plûpart de nos gens détestoient la maniere très inhumaine dont on les traitoit; mais il me remercia de mes offres, & me déclara qu'il vouloit partager en toute égalité la mauvaise fortune avec ses Compagnons. Tout le soulagement qu'il voulut de moi, ce fut que j'écoutasse le recit de leur aventure. Alors il me fit cette histoire parlant de tout son cœur, comme vous pouvez bien vous imaginer, & disant les choses avec une naïveté tout-à fait touchante. Mais sur tout, lors qu'il vint à toucher l'endroit du massacre des Vieillards, il avoit peine à s'exprimer, tant la douleur le pénétoit, ses paroles étoient entrecoupées de sôûpirs & de sanglots: il insista aussi beaucoup sur tous les services qu'il avoit rendus aux François, & il ne se laissoit point de demander si des hommes étoient capables d'une si honteuse méconnoissance. Enfin une abondance de larmes l'obligea de finir: *Queque*
poteft

potest narrat, restabant ultima, fleuit. Je ne pouvois condamner assez en moi-même la dureté dont on ufoit envers ces innocens, mais le zèle de la justice m'emporta trop loin, & peu s'en fallut que je n'en fusse le martyr. Comme j'avois actuellement l'esprit occupé du déplorable sort de ces Iroquois, je vis quelques-uns de nos jeunes Sauvages qui, pour se divertir leur brûloient les doigts avec des pipes allumées. Je vous avouë que cette ferocité me fit perdre patience; je donnai sur ces coquins à grands coups de canne, & si l'on m'avoit laissé faire, je croi que je les aurois assommés. Les Supérieurs informez de mon incartade me firent appeller, & après m'avoir reprimendé des grosses dents on m'envoya dans ma tente en arrêt. Cependant les Sauvages étoient en émeute; ils demandoient ma mort avec menace de retourner chez eux si on leur refusoit cette satisfaction. L'affaire étoit delicate, & l'on ne pouvoit se passer de leur secours. Ce qu'il y avoit de pis pour moi, c'est qu'ils vouloient être Parties, Juges, Bourreaux; entamer & finir le procès à coup de fusil. A vous dire le vrai, pendant tout ce fracas je me serois voulu d'une équité plus tranquille & moins entreprenante. Mais enfin l'on apaisa ces Messieurs les Sauvages. On leur fit accroire que j'avois bû, & qu'il y avoit une défense expresse de me donner aucune boisson enivrante. Vous remarquerez, Monsieur, que l'ivresse est innocente chez ces Peuples; ils la regardent com-

com-

comme un accès de phrenesie, & ils se moquent de nous de punir comme un crime ce qui s'est fait sans usage ni de raison, ni de volonté. Pour mieux calmer la fureur de ces Sauvages, on leur promit de me mettre en prison au retour de la campagne; ils prirent le tout pour argent comptant, & j'en fus quitte pour cinq jours d'arrêt. On a mené les prisonniers à *Quebec*, & l'on dit qu'ils seront transportez en France pour servir dans les Galeres. Je reprends le fil de ma relation. Le Sieur de la Forest Officier de Mr. de la Salle, arriva au Fort dans un grand Canot conduit par huit ou dix Coureurs de bois. Il apprit à Mr. de Denonville qu'un parti d'Illinois & d'Oumamis ayant attendu les Hurons & les Outaouas au Lac de Ste. Claire s'étoient joints à eux, & marchaient vers la Riviere des Tsonontouans, où l'on avoit marqué le rendez-vous général. Mr. de la Forest raporta aussi que Mr. de la Durantais avoit surpris avec le secours des Sauvages une petite Flote de Canots Anglois, qui alloit sous la conduite de quelques Iroquois, trafiquer avec les Nations des Lacs des Marchandises dont elle étoit chargée, & lesquelles se montoient bien à cinquante mille écus. Il dit de plus que Mr. Dulhut assisté de Coureurs de bois & Sauvages avoit aussi attrapé une autre troupe d'Anglois & d'Iroquois qui portoient des Marchandises à *Missilimakinac*, que les preneurs avoient partagé la capture entre eux, & retenu les Iroquois prisonniers avec leur Chef nommé Major *Gregori*. Enfin Mr.

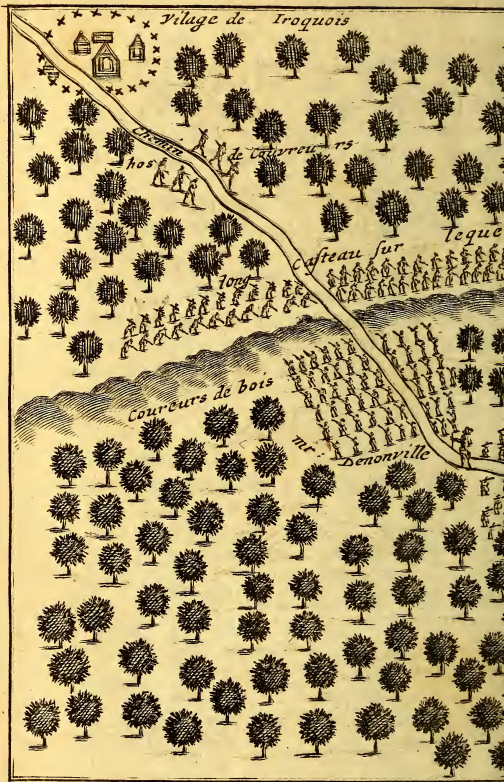
de la Forest, pressa nôtre départ, & dit au Gouverneur Général qu'il n'y avoit point de tems à perdre si nous voulions joindre le secours des Lacs au rendez-vous commun. Dès le lendemain troisiéme de Juillet toutes les Troupes furent embarquées. Mr. *de la Forest* qui se remit en Canot au même tems que nous, prit par le Nord du Lac la route de *Niagara* où il devoit attendre ce redoutable renfort. Nous allâmes à l'opposite, & nôtre Navigation fut fort tranquille à la faveur des calmes qui régnerent presque toujours pendant cette Saison. La rencontre ne pouvoit guére être plus heureuse ; à une heure près, Nous & nos Alliez serions arrivés ensemble à la Riviere des *Tsonontouans*. Les Sauvages n'avoient garde de ne pas tirer un bon augure de cette heureuse rencontre ; ils ont l'ame tout-à-fait tournée à la superstition, & une bagatelle suffit pour exercer leur genie prophétique : ils prédirent donc de nôtre aventure la ruïne entiere de la Nation Iroquoise, les suites vous feront voir la justesse du pronostic. Dès le soir même de nôtre débarquement on tira de l'eau toutes les voitures, ce que l'on fit à l'abri d'un bon Corps de Garde. A ce premier travail succeda la construction d'un Fort. L'ouvrage n'étoit pas d'une grande défense, ce n'étoient que des pieux ; mais cela valoit mieux que rien pour enfermer les Canots, les bateaux & les bagages, & d'ailleurs on détacha quatre cens hommes sous le commandement du Sieur *Dorvillers* pour
veil-

veiller à la garde de cette importante Forteresse. Le jour suivant on fit une execution qui n'étoit assurément point propre à attirer la benediction du Ciel sur l'entreprise, on fusilla très-injustement un jeune Canadien. Tout son crime étoit d'avoir servi de guide à l'une de ces deux troupes Angloises qui alloit trafiquer. Non-seulement il n'y avoit rien là de capital, mais la chose étoit même fort innocente. Nous étions en paix avec l'Angleterre, & par conséquent ce Canadien qui n'étoit point Esclave avoit la liberté de vivre avec les Anglois : d'ailleurs ceux-ci ont des prétentions sur les Lacs du Canada. Mais ce qui devoit suffire pour sauver la vie à ce malheureux, c'est qu'après avoir rendu de grands services au Roi, par une parfaite connoissance des Païs & des Langues de ce Continent, un Gouverneur Général eut la dureté de lui refuser la permission de continuer ses courses pour son petit commerce, ce qui l'obligea de se retirer à la *Nouvelle Angleterre* où il fut reçu avec beaucoup de considération, & comme un homme fort utile : on n'eut aucun égard à cette jurisprudence équitable, & l'innocent Canadien fut traité en Deserteur, il se nommoit la *Fontaine Marion*. Après ce sacrifice de mauvaise odeur, on disposa tout pour aller le lendemain au grand Village des *Tsonontouans*. Le portage des vivres & des provisions ne causa point d'embarras ; chacun étoit muni de ses dix galètes, c'étoit toute notre cuisine. Il est vrai que la traite ne

devoit

devoit être ni longue , ni difficile , nous n'avions que sept lieuës , le terrain étoit un & toujours dans un bois de haute fûtaye. L'Armée se mit donc en mouvement. Suivant l'ordre de la marche les Coureurs de Bois soutenus d'une partie des Sauvages formoient l'Avant-garde : Les Troupes & les Milices étoient comme le Corps de Bataille , & le reste des Sauvages étoit à la queue , & faisoit l'Arrière garde. Le premier jour on ne fit que quatre lieuës , & on les fit sans rien découvrir. Le second jour nos Découvreurs ayant encore pris les devans poussèrent jusques aux Champs du Village , & ne rencontrèrent pas une ame. Vous concevez bien qu'ils revinrent promptement nous annoncer cette bonne nouvelle ; ils en étoient fiers & glorieux à proportion qu'ils s'imaginoient nous faire plaisir. En effet , sur cet agréable rapport nous ne doutâmes point que l'ennemi n'eut pris la fuite , & nous flâtant d'attraper au moins les femmes , les enfans , & les Vieillards , nous marchâmes sans ordre , & avec beaucoup de précipitation , on nous eut pris pour des Chasseurs qui courent après un gibier abatu. Nous avançâmes ainsi lestement jusques à un quart de lieuë du Village , mais lors que nous passions au pié d'un côteau nous ouïmes d'horribles cris qui furent accompagnez de plusieurs décharges de mousqueterie. C'étoient environ cinq cens *Tsonontouans* qui s'étoient mis en embuscade sur ce côteau ; nos Coureurs de Bois avoient passé & repassé à une portée de pisto-

RPJCB





RPJCB

stolet ; mais ils n'avoient point apperçû
 es Iroquois qui étoient couchez ventre con-
 e terre, & qui n'avoient fait aucun mou-
 vement. Ce danger imprévû fut un coup
 e foudre pour nos Troupes. Toute l'Ar-
 née perdit la tramontane ; on ne voyoit
 lus que des hommes saisis de frayeur, &
 ui couroient çà & là entre de gros arbres,
 ans sçavoir où. Il n'y avoit pas la moin-
 re ombre de Compagnie, de Bataillon,
 i d'aucun autre rang militaire. Nous ti-
 ons au hazard, & plus souvent contre nos
 ens que contre l'ennemi. On avoit beau
 rier, à moi *Soldats d'un tel Bataillon*, point
 e réponse, & l'obscurité étoit si grande
 u'à peine se pouvoit-on distinguer de tren-
 e pas. Ce fut alors que l'entreprise me
 arut dans tout son impossible ; je conçûs
 ue la Nature avoit donné aux Iroquois un
 etranchement inabordable, & qui les met-
 oit à couvert de nous autres Européens.
 Nous étions donc dans un fort mauvais
 as, graces à Messieurs nos Maîtres, les
 ennemis venoient déjà fondre sur nous la
 nassuë à la main, & suivant toutes les ap-
 arences ils alloient être nos Hercules. Heu-
 reusement que nos Sauvages plus accoutu-
 nez que les François à ces sortes de bou-
 asques se rallièrent ; ils font tête aux Iro-
 quois ; ceux-ci, qui ne s'attendoient point
 une telle résistance, plient, & courent à
 utes jambes vers leurs Villages, sans se
 oucier ni de l'ordre, ni de la beauté de la
 etraite. Mais nos Alliez, qui connoissent
 e terrain, se mettent à leurs trouffes, &
 les

les poursuivent de si près qu'ils en tuèrent quatre-vingt : nous vîmes revenir ces braves portant en trophée quatre-vingt têtes d'Iroquois. Cette méthode est barbare, & digne de ceux qui l'observent ; mais au fond le moyen est infailible pour démêler le courage, & pour sçavoir au juste le nombre des morts. Nôtre perte passa celle des Iroquois ; cent de nos François, & dix Sauvages restèrent sur la place. Nous eûmes aussi une vingtaine de bleffez : de tous ceux-là aucun ne me fit plus de pitié que le bon Pere Angeleran Jesuite ; il eut le malheur de recevoir un coup de fusil dans sa virilité : Le Saint homme reçût cela comme une faveur du Ciel ; il baisa la main qui le faisoit Eunuque, & se crût plus privilégié dans son Apostolat que S. Paul, puis qu'on le delivroit de l'écharde.

Les Vainqueurs firent present à Mr. de Denonville de leur affreux butin. Cet amas de têtes d'hommes faisoit horreur, & inspiroit de l'indignation contre nôtre espèce. Nos Sauvages en faisant cette belle offrande au Gouverneur lui demanderent pourquoi il n'avançoit pas. Mr. de Denonville répondit qu'il étoit obligé de suspendre sa marche pour donner aux Chirurgiens le tems de panfer les bleffez. Vous perdez pour trop peu de chose un tems si précieux, repliquerent-ils, faites faire des brancards pour transporter vos bleffez jusqu'au Village, le chemin n'est pas long. Nôtre Général rejeta le conseil, & tâcha de les amener à son sentiment ; mais il n'y eut pas moyen,

moyen, & pour tout ce qu'on pût leur dire, ils ne voulurent jamais en démordre. Tant s'en faut. S'étant assembles, quoi que de plus de dix Nations différentes, ils délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre, & la résolution fut qu'ils iroient seuls achever l'exécution du dessein. Ces fuyards, disoient-ils, n'auront osé nous attendre, & nous enleverons au moins, les Vicillards, les femmes, & les enfans. Comme ils partoient dans cette bonne disposition, Mr. *de Denonville* rompit le coup. Il les fit prier, par interprète, de ne le point quitter, de ne point s'éloigner de son Camp; il les fit exhorter de vouloir bien seulement se reposer ce jour-là, donnant sa parole que dès le lendemain il iroit avec eux porter le fer & le feu chez les ennemis. La proposition qui d'elle-même, étoit assez raisonnable ne plût point du tout aux Sauvages; la plupart s'en retournerent chez eux, & disoient pour justifier leur conduite,

„ que les François n'alloient point ronde-
 „ ment en besogne, qu'ils ne vouloient
 „ point la guerre de bonne foi, & qu'ils
 „ sembloient avoir plus d'envie d'éprouver
 „ les Iroquois que de les combattre, puis
 „ qu'ils perdoient volontairement les plus
 „ belles occasions; que quand l'intention
 „ des François seroit droite, ils prenoient
 „ l'alarme trop vite, & que leur courage
 „ ne duroit pas plus qu'un feu de paille;
 „ qu'on faisoit un grand honneur à eux
 „ Guerriers Sauvages de les appeller de
 „ toutes parts pour brûler des Cabanes d'é-

„ corce qui étoient des ouvrages de trois
„ ou quatre jours ; Que les Habitans de
„ ce Village se foucieroient fort qu'on ra-
„ vageât leurs moissons, comme si la Na-
„ tion Iroquoise n'avoit pas assez de bled
„ d'Inde pour les faire subsister ; qu'enfin
„ c'étoit pour la seconde fois que le Gou-
„ verneur de Canada leur donnoit la pei-
„ ne de le venir joindre inutilement, que
„ désormais il n'y auroit ni promesses, ni
„ protestations qui pûssent les tirer de chez
„ eux. Voilà l'honnête adieu que nos Al-
„ liez nous firent en prenant congé de nous.
Les sentimens furent partagez sur cette af-
faire. Les uns condamnoient le procedé
du Général, & disoient que la raison des
blessez n'étoit point valable : d'autres
louïoient la fermeté de Mr. de Denonville,
& la sôûtenoient très-raisonnable. Pour
moi, je me rapporte, & j'opine des deux
oreilles : je sçai que ceux qui tiennent le
timon sont les plus embarrassez, & content
d'avoir rapporté le fait tel qu'il est, je ne
m'embarque point dans la question de droit.
Le jour suivant on tint parole aux Sauva-
ges qui étoient restez ; on mit les blessez
sur des brancards, toute la grande Armée
décampa, & nous marchâmes droit au Vil-
lage. Nous n'y trouvâmes d'animaux tua-
bles que des chevaux, des bœufs, de la
volaille, & quantité de cochons, mais point
d'hommes, les sages Iroquois avoient eu
la précaution de mettre le feu à leurs Ca-
banes, & de se retirer. On se repentit alors
de n'avoir pas crû les Alliez, mais les bon-
nes

nes ames voyant que c'étoit autant de tuërie épargnée en avoient de la joye. Les plus fâchez passerent leur mauvaise humeur sur le bled d'Inde ; on vous le renversoit à grands coups d'épée, nous employâmes cinq ou six jours à cette vigoureuse occupation. Comme nous ne faisons que nous animer par cette fureur martiale, nous avançâmes jusques à trois lieuës toujourns battant nôtre ennemi le bled d'Inde. Nous trouvâmes là deux petits Villages abandonnez de la même maniere que le précédent, & il ne tint qu'à nous d'y faire une grosse provision de cendres. Au reste, nous avions le plaisir de voir un beau païs ; rien n'étoit plus agréable que la Campagne, & les Bois étoient tout plantez de Chênes, de Noyers, & de Châtaigners sauvages. Couverts de lauriers poudreux d'avoir fait ainsi fumer trois Habitations au seul bruit de nos approches, nous traversions ces charmantes solitudes comme en triomphe, & accompagniez de nos bêtes prisonnières, sur tout de tant de cochons, nous regagnâmes le bord du Lac. Après deux jours d'un repos si bien merité nous nous embarquâmes pour *Niagara* ; la Navigation étoit de trente lieuës, & nous la fîmes en quatre jours. On n'en mit que trois aussi-tôt après nôtre débarquement à construire un Fort de pieux à quatre Bastions. Il est situé au Sud sur un côteau au pied duquel le *Lac Herrié* se décharge dans le *Lac de Frontenac*. On doit le pourvoir de vivres & de munitions pour huit mois ; il sera défendu par cent vingt

Soldats, & Mr. *des Bergères* les commandera sous les ordres de Mr. *de Troyes*. Cet ouvrage a fort édifié nos bons amis les Sauvages : ils en marquerent hier leur reconnaissance à Mr. *de Denonville* en prenant congé de lui. Ce fut le texte de leur harangue, car jamais ils n'arrivent ; ni ne s'en vont que la harangue à la bouche. Ils dirent donc à Mr. le Gouverneur qu'étant obligez de se séparer, ils étoient ravis de laisser à *Niagara* une Forteresse placée si avantageusement, & si propre à leur servir de retraite dans leurs courses contre les Iroquois. „ Tu nous a promis, ajoutèrent-
 „ ils, de ne finir la guerre qu'après avoir
 „ exterminé les cinq Nations, ou du moins
 „ qu'après les avoir contraintes de se reti-
 „ rer ailleurs ; nous nous reposons sur ton
 „ engagement, & nous espérons que tu
 „ tiendras parole en homme de bien. Tu
 „ ne pourrois conclure un accommodement avec nos ennemis communs, sans
 „ deshonorer ta Nation, & sans causer la
 „ ruine de ses fidèles Alliez. Mr. *de Denonville* n'avoit garde de ne les pas fortifier dans ces douces espérances. Il assura ces Sauvages qu'ils ne venoient de voir qu'un petit essai de ses projets contre la Nation Iroquoise, & qu'il leur gardoit bien d'autres proüesses ; qu'enfin il avoit juré la perte de cette barbare Nation, & que malgré toute la résistance qu'elle pourroit faire, elle seroit noyée dans son propre sang, ou contrainte de se retirer du côté de la Mer. Avec ces belles paroles les bonnes gens s'en

s'en allerent les plus contens du monde, & ils chantoient déjà l'épithaphe du dernier Iroquois.

A peine les Sauvages furent-ils partis que nôtre Général me fit appeller : je crus qu'il vouloit m'entretenir sur mon prochain voyage de France, mais j'étois bien la dupe de mon souhait. Il me dit que comme je parlois bon Sauvage, il avoit jetté les yeux sur moi pour commander un détachement que nos Alliez avoient demandé pour couvrir leur païs, & que quant à l'ordre qu'il avoit reçu de m'accorder un congé, c'étoit son affaire, & qu'il se chargeoit de s'en disculper à la Cour. Je restai immobile comme une Statuë à ce compliment dont j'étois fort éloigné de me défier ; il fallut dire oui néanmoins, & c'est ce que je fis en enrageant de la meilleure grace qu'il me fut possible. En effet, je me prépare à faire ce voyage si différent pour mes intérêts, & pour mon plaisir, du voyage de France. Je fais actuellement mes adieux, & mes amis s'empressant à me consoler de ce contre-tems. Les uns me procurent de bons Soldats ; les autres me donnent des hardes, des Livres, du tabac & cent autres menuës nécessitez qu'ils peuvent recouvrer aisément à la Colonie. Je me suis heureusement garni de mon Astrolabe en partant de *Moureal*, avec lequel je pourrai prendre les hauteurs de ce Lac. Il ne me sera pas moins utile dans mon voyage, qui sera de deux ans ou environ selon toutes les apparences. Les soldats qu'on

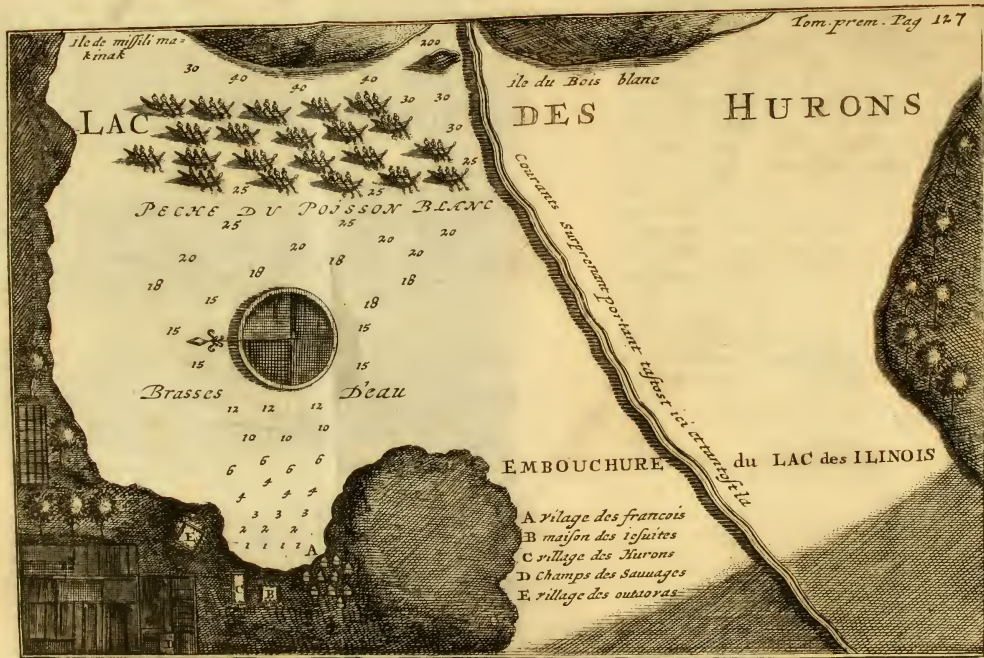
me donne sont vigoureux & de bonne taille, & mes Canots sont grands & neufs. Je dois aller en compagnie de Mr. *Dulbut* Gentilhomme Lionnois, qui a beaucoup de mérite & de capacité, & qui a rendu des services très-considérables au Roi & au Païs. Mr. *de Tonti* doit être aussi de la partie ; Il y a une troupe de Sauvages qui sont prêts à nous suivre. Mr. *de Denonville* partira dans deux ou trois jours pour s'en retourner à la Colonie par le Nord du *Lac de Frontenac*. Il doit laisser en passant au Fort du même nom, autant d'hommes & de munitions qu'en celui-ci. Je vous envoie quelques lettres pour mes parens, à qui je vous prie de les faire tenir sûrement. Je vous écrirai l'année prochaine, si j'en trouve l'occasion en vous envoyant la relation de mon voyage.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Niagara le 2. Août 1687.

L E T.

RPJCB





L E T T R E X I V.

Départ de Niagara. Rencontre des Iroquois au bout du portage. Suite du voyage. Brieve description des Pais situez sur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort S. Joseph à l'embouchure du Lac des Hurons. Arrivée d'un parti des Hurons à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour Missilimakinac. Rencontre du frere de Mr. de la Salle miraculeusement conduit. Description de Missilimakinac.



ONSIEUR,

La méchante nouvelle que vous m'annoncez ne me surprend point du tout. J'avois bien prévu que la chose tourneroit de même, & prevoiant la perte de mon bien infaillible, je ne comptois plus que sur la Cappe & l'Épée. J'ai reçu ce revers d'assez bonne grace. Ne m'en faites pas un

F 4

grand

grand merite ; il y a dans ma Philosophie pour le moins autant de matiere que de raisonnement. Je ne laisse pas de suivre vôtre avis ; il me paroît fort bon. Je fais donc une tentative à la Cour , j'écris en ce Pais-là ; mais à vous dire le vrai je n'espere rien, ce seroit une espece de miracle si le bon droit y triomphoit de la faveur. Cependant je ne veux pas que mon malheur vous fasserie perdre : si l'on est injuste à mon égard, je ne dois pas pour cela vous manquer de parole. Je vous ai promis une relation de mes courses, je vais m'aquiter, tenez vous bien en garde contre le sommeil.

Je m'embarquai à *Niagara* le troisiéme jour d'Août. Le Vaisseau Amiral de ma Flôte que je montois, comme de raison, étoit un vaste Canot, huit Soldats du détachement en faisoient tout l'équipage, & toute la manœuvre. Aussi fier sur mon fragile bord, qu'un Doge de Venise sur son Bucentaure. J'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame, & l'on remonta trois lieus contre le courant du Détroit, ce fut nôtre premiere & unique Navigation. Le premier objet que je vis à nôtre descente. Ce fut Mr. Grisolon de la Tourete frere de Mr. Dulhut. Le Sr. Grisolon fut plus heureux que sage, il étoit venu là de *Massilimakimac* escorté du seul Canot qui le portoit, & dans le dessein de joindre l'armée, Dieu lui fit une belle grace de ne point rencontrer les Iroquois, son Canot n'étoit-il pas appendable à une Chapelle miraculeuse. Le lendemain

demain fut pour nous une rude journée: il nous falut user de reconnoissance envers nos Canots, leur rendre le bon office que nous en avions reçu, en un mot charger Navire & fret sur nos épaules. Cette fatigante Caravanne étoit de deux mortelles lieues une & demi au dessous du Saut de *Niagara*, & demi au dessus, cela se nomme le Grand Portage du Sud. O le maudit portage! Imaginez-vous, Monsieur, que d'abord, & comme pour se degourdir les jambes, il faut grimper sur trois montagnes. Il est vrai qu'après cela on respire dans un chemin uni est battu, mais il est fort ennuyeux: à tout moment on se croit à la merci des Iroquois, & ces vilains Messieurs se feroient fait un amusement de nous assommer à coup de pierres. Nous volions donc sur les ailes de la peur. Je n'ajouterais pas néanmoins, & sans regarder derrière nous; car les allarmes étoient fréquentes, la crainte les multiplioit, & l'on ne pouvoit veiller trop exactement. Lors que nous étions dans ses tranfes, quelques-uns de nos Coureurs vinrent tout hors d'haleine nous avertir qu'ils avoient découvert environ un millier d'ennemis. Quel coup d'éperons, sans délibérer, sans même réfléchir, il fut conclu à la pluralité des voix que la vie étoit plus noble que le bagage, nous abandonnâmes plus de la moitié de notre charge pour nous tirer au plus vite d'un si mauvais pas. Il ne s'en falut pourtant guere que nous n'y restassions. Le peril étoit commun à tout le détachement; mais quatre Sauvages & moi,

nous en eûmes bien la meilleure part. Je m'étois écarté avec eux environ de cent pas du chemin, pour voir le Saut de *Niagara*. Pure Gasconnade vous écrierez vous, est-il tems d'être curieux quand il est question de sauver sa vie. Je vous permets d'en croire ce qu'ils vous plaira. Ce que je vous donne pour certain, c'est qu'un quart d'heure après que je me fus détaché de la troupe, je vis accourir nos découvreurs qui m'apprirent que les *Iroquois* aprochoient. Jugez si je perdis le goût de la curiosité: nous rejoignîmes promptement le gros. On n'eut que le tems de se rembarquer, & à peine étions nous hors de la portée des armes que nous vîmes paroître ces mille Sauvages sur le bord du Détroit. Je vous avouë que je me fus fort bon gré de nôtre diligence. Si j'étoit tombé entre les mains des *Iroquois* cela m'auroit chagriné tout de bon. Ce sont des Maîtres tout à fait incommode; le premier ordre qu'ils vous donnent c'est de vous laisser rotir à petit feu. On peut dire à la lettre de ces boureaux ce qu'un Italien disoit joliment de l'amour, passe pour mourir, la moitié n'est qu'une négative; mais être brûlé vif, c'est trop; *Il morir e niente, ma il vivere bragiando, e troppo*. Je fremis quand j'y pense, & sortons bien vite de la cuisine des *Iroquois*. Il vaut mieux vous donner une description du Saut de *Niagara*. Ce Cataracte est d'un aspect éfraiant. Figurez-vous sur une hauteur de sept ou huit cens pieds une nappe, ou une eau de demi lieuë de largeur. Vers le bord de ce sommets liquide

s'éleve une Isle penchante, & que l'on croiroit à l'œil prête à culbuter jusqu'au pied de la Montagne: Cette Ile est environnée de courant qui sont d'une rapidité extraordinaire. Les animaux terrestres & les poissons y sont souvent atrapez; car dès qu'ils ont seulement traversé un demi-quart de lieuë au dessus du Saut, ces mêmes courans les entraînent & les font tomber. La chute de ces pauvres bêtes est une bonne manne pour les *Iroquois*; il y en a toujours une cinquantaine à deux lieuës de là, qui viennent en Canot tirer les poissons & les animaux qui se font tuez en tombant. Il y a de plus en cet endroit là une singularité bien remarquable, c'est que trois hommes peuvent aisément passer de front entre la cascade & le pied du rocher, sans recevoir que quelques goûtes d'eau. Je reviens à nôtre voyage.

La proximité de ce Bataillon Sauvage que j'ai laissé sur le bord du Détroit opéroit sur nos bras une vigueur merveilleuse: on rama toute la nuit mais d'une grande force, & il n'y avoit personne dans nôtre troupe qui n'eut souhaité être un de ces fameux Geants à cent bras. Le matin nous arrivâmes à l'embouchure du Lac Errie. Cet endroit est rapide, mais la joie que nous avions de nous trouver là, ne nous permettoit pas d'y faire réflexion. D'où venoit cette joie? direz-vous. C'est que quand nous fûmes là, nous n'avions plus rien à craindre des *Iroquois*. Leurs Canots ne sont pas propres pour Naviguer dans ces Lacs; comme ils les construisent d'écorce d'ormeau,

ils n'aprochent pas de la legereté ni de la vitesse des nôtres qui sont d'écorce de bœuf. D'ailleurs les Canots à l'Iroquoise sont d'une figure extrayagante, ils ont beaucoup de largeur; trente hommes y peuvent ramer tout à la fois, assis, ou debout, quinze à chaque rang; mais le bord du Canot est si bas qu'un peu de vent suffiroit pour le renverser, & voila ce qui rend aux *Iroquois* la Navigation des Lacs impossible. Nous côtoyâmes donc le Nord du Lac Errie à la faveur des Calmes qui regnent ordinairement en Eté, principalement dans les endroits Meridionaux. Nous passions le tems le long de cette Côte à la pêche, mais nous y eûmes encore un autre divertissement, c'étoit de voir des troupeaux de cinquante à soixante Coc-d'Inde exercer leurs jambes, & courir d'une vitesse incroyable sur le Rivage. Nos Sauvages empêchoient bien que tous ces Jesuites ne d'échantassent trop à la course; ils en tuoient assez chemin faisant pour nous en régaler, & en échange nous leur faisions part de notre poisson. Nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à une longue pointe qui avance quatorze ou quinze lieues dans le Lac. On y mouilla Lancre le vingt-cinq d'Août, (je me sers de cette Phrase Marine pour faire honneur à notre Navigation.) La rencontre de ce Promontoire nous jettoit dans une fâcheuse alternative. Il falloit se résoudre ou à faire un portage, ou à Côtoier sur trente-cinq lieues d'eau: le portage est tuant, mais celui-ci n'étoit que de deux cens pas, si bien

bien qu'il fut préféré à la Navigation, non seulement pour gagner du tems, mais beaucoup plus, parce que c'étoit autant de diminution sur la chaleur qui étoit alors brulante. Je ne suis pas un Journaliste fort savant comme vous avez bien pû vous en apercevoir; & vous devez me savoir gré de ce que je vous épargne un calcul stérile & ennuyeux. Passons donc du vingt-cinquième d'Août au sixième de Septembre. Ce fut ce jour là que nous entrâmes dans le Détroit du Lac Huron: ce Détroit est un Courant assez foible, & qui n'a guère plus d'une demi lieuë de largeur; nous le remontâmes jusqu'au Lac de *Sainte Claire* qui a douze lieues de circuit.

Nous côtoyâmes ce Lac d'un bout à l'autre; après quoi on rentra dans le Détroit, où nous refoulâmes six lieuës pour gagner l'entrée du Lac *Huron*. La Flote arriva le quatorze à ce Port, & dès le même jour se fit le débarquement. Au reste pour vous recompenser de tant de jours que j'ai supprimez dans la Rélation de mon Voyage, & pour mettre quelque chose dans ce vuide, il faut vous apprendre ce que c'est que le Détroit du Lac *Huron*. Rien n'est plus agréable aux yeux que la rive, & que le bordage de cette eau; si vous aimez le Phebus ce Païsage est un vrai jardin planté par les mains de la nature; attendez s'il vous plaît, le terme de *Jardin* est inconnu, celui de Verger est plus propre; car ce sont des arbres fruitiers de toutes les especes: il est vrai que ces fruits n'étant point cultivez

font plus de plaisir à la vûë qu'au goût; mais la prodigieuse quantité qu'il y en a fait un très bel effet. Les Cerfs & les Chevreuils se donnent carriere sur ces Rivages; on voit ces animaux symboliques des bons ou malheureux Maris s'y promener à grosses bandes. Comme ils font leur domicile & leur chez soi de plusieurs petites Isles situées sur cette eau, nous avions l'honnêteté de nous arrêter en passant pour leur rendre visite; nous frapions à leurs portes, ou ce qui revient au même, nous bations l'Isle, mais ces Insulaires peu polis, & qui ne connoissent point l'hospitalité, ou qui peut être, & non sans fondement, nous prenoient pour des hôtes à la dragonne, désertoient de chez eux, & se lançoient à l'eau pour traverser à la nage en terre ferme; mais nos Canoteurs dispersez çà & là au tour de l'Isle, les assassinoient de guetapant dans le trajet.

Après avoir mis pied à terre nous allâmes à ce Fort où je devois établir le Siège de mon Empire. Messieurs Dulhut & Tonti me déclarerent en arrivant qu'ils prétendoient se reposer quelques jours; les Sauvages qui nous avoient accompagnez en dirent autant, & vous concevez bien que je ne m'y opposai pas. Monsieur Dulhut avoit de grands droits sur ce Poste; il l'avoit fait élever, & les Coureurs de bois qu'il y avoit mis le gardoient à ses dépens. Cette Garnison Sauvage eut bien de la joie de nôtre arrivée: des Coureurs de profession être enfermez? cela ne quadroit point, aussi cederent-ils de bon cœur la Place au détache-

tachement, on leur permit donc d'aller où bon leur sembleroit, & ils partirent avec nos Sauvages pour se mettre en course, chacun du côté qu'il croiroit le meilleur. Je pris cette occasion pour remplir mon Magasin de bled d'Inde: ce n'est pas que les Coureurs n'en eussent semé, mais quoique l'esperance de la recolte fut très belle, cela ne devoit suffire tout au plus que pour le courant. Je résolus donc de faire partir deux Canots sous la conduite de quelques Soldats; mais comme j'étois en peine quelle Marchandise je devois envoyer pour l'échange, Monsieur *Dulhut* me conseilla d'envoyer du Tabac de Bresil, comme étant une denrée fort bonne pour la troque, & il m'en donna le plus obligeamment du monde un rouleau de deux quintaux, je le confiai à mes Soldats pour le trafiquer. J'aurai toute ma vie, beaucoup de réconnoissance pour cette generosité de Mr. Dulhut, & d'autant plus que je crains fort que le Trésorier de Marine, ne le remboursant pas, ne lui laisse tout le prix d'une si belle action; ce ne seroit pas le premier prêt à ne jamais rendre que ce galant homme auroit fait au Roi. Mes Soldats négocians revinrent vers la fin de Novembre; outre la Marchandise qu'ils avoient ordre d'apporter, ils en voituloient une que je n'attendois pas, c'étoit un Jésuite nommé le *Reverend Pere Avenau*. Il nous prêcha le Carêmes, mais ni lui, ni nous n'avions pas besoin de morale pour pratiquer l'abstinence, nous étions dans une disette de

vivre

vivres qui nous faisoit jûner à la Thebaïde. Pour consolation, mes nouveaux revenus m'annoncerent la prochaine arrivée d'un parti de nos bons amis les *Hurons* : ces braves quitoient leurs Villages pour aller traverser les *Iroquois* dans la chasse aux Castors, & ils avoient resolu de faire quelque séjour à nôtre Fort pour se reposer. Cependant nous manquions de tout excepté du mauvais pain. Monsieur de *Denonville* m'avoit promis quelques Chasseurs, le nommé *Turcot* célèbre Coureur de bois devoit aussi arriver au commencement de Décembre avec quatre de ses camarades, mais pas un de tous ces exterminateurs de bêtes ne parut. Ainsi nous étions en mauvaise posture, & nos entrailles auroient crié long-temps famine, si quatre Canadiens jeunes & adroits ne s'étoient chargez de la provision ; ils voulurent bien passer l'hiver avec moi , & nous profitâmes grassement de leur chasse.

Enfin nos hôtes les *Hurons* nous tombèrent sur les bras, & firent comme vous pouvez croire un grand ravage sur nos crochets : le parti étoit nombreux, j'ai oublié combien ils étoient, mais je me souviens que leur Chef de guerre se nommoit *Saentsonan*. Comme c'étoit au mois de Décembre, & que les glaces commençoient à rendre la navigation impraticable, ce Commandant me laissa les Canots, & le bagage pour les garder jusqu'au retour. Cet essain d'aventuriers préfera donc la route de terre, & partit pour le Fort de *Niagara*, où
ils

ils devoient prendre langue avant que d'aller chercher l'Ennemi. Depuis leur départ de *Niagara* ils marcherent cinquante lieues vers les Habitations Iroquoises sans rien découvrir; pour savoir la discipline militaire des *Hurons*, vous noterez, s'il vous plaît, Monsieur, que cinquante lieues de marche font chez eux dix journées de Guerrier. Car les bonnes gens sont fixez à cinq lieues par jours, & il n'y auroit qu'une inévitable nécessité qui leur feroit faire plus ou moins de chemin. Vers la fin du dixième jour les Coureurs du Bataillon aperçurent des traces de Chasseurs; on pouvoit les remarquer d'autant plus aisément qu'il y avoit un pied de neige sur la terre. Ces Découvreurs bien contents ne manquèrent pas à suivre les traces, & après avoir marché toute la nuit, ils abordèrent à un petit Hameau de six Cabanes, dont chaque pouvoit contenir dix hommes. Ils révinrent en toute diligence faire part de cette bonne nouvelle à leurs gens. Alors tout le parti fit halte: ils se barboulièrent le visage, cérémonie d'une merveilleuse influence pour vaincre; ils mettent leurs armes en état & ils tiennent chapitre sur la maniere dont on doit s'y prendre pour réussir dans cette glorieuse expedition. Le résultat du Conseil fut qu'on empêcheroit les *Iroquois* de sortir de leurs Cabanes, & que pour cela chaque porte seroit gardée par un *Huron*, qui la massué à la main, assommeroit ceux qui voudroient sortir; que cependant le reste du parti seroit un feu continuel. Ce projet fut

fut executé fort heureusement. On cribloit à coups de fusil ces Cabanes, qui ne sont que d'écorce; ces misérables *Iroquois* en étoient tuez ou blesez, & s'ils tâchoient de se sauver, ils trouvoient à la porte une mort infailible. Le carnage fut grand; quarante-huit *Iroquois* resterent sur la place, il n'en restoit plus que seize dont quatorze furent faits prisonniers avec quatre femmes: les deux autres s'enfuirent, mais n'ayant pas eu le tems de faire aucune provision, pas même de s'habiller, leur sort étoit plus triste que celui des morts; on ne doute point qu'ils n'ayent été déchirez dès bêtes, ou qu'il n'ayent peri de misère dans les bois. Nos *Hurons* ne perdirent que trois hommes. Vous ne doutez pas que ces Vainqueurs ne fussent bien fiers de ce noble exploit: sur leurs principes de barbarie, ils s'imaginoient avoir fait la plus belle prouesse du monde; mais comme ils craignoient que quelque parti *Iroquois* plus fort que le leur ne vint gâter leur Victoire, ils se hatèrent de revenir à nôtre Fort.

Parmi ces quatorze Esclaves ou prisonniers, (car ce sont termes Synonymes chez les Sauvages) que nos *Hurons* avoient fait, il s'en trouva trois qui étoient du nombre de ces mille *Iroquois* qui nous firent tant courir de peur au grand portage de *Niagara*. Je leur demandai des nouvelles du païs, & ils m'apprirent que huit-cens hommes de leur Nation bloquoient le Fort de *Niagara*, & que cette troupe avoit dessein de venir en suite me bloquer aussi. Cela ne me fit point
du

du tout de plaisir. Ce n'est pas que je craignisse d'être attaqué; les Sauvages ne sont nullement dangereux de ce côté-là. Une guerre ouverte n'est point leur fait, encore moins un Siège; ils ne feroit pas gens à s'opiniâtrer devant une Contrescarpe, non pas même à sapper une palissade: ainsi j'étois fort en repos sur la conservation de mon poste. Mais je craignois d'être afamé; naturellement je n'aime pas le jeûne, & la bonne chère & moi sommes d'une fort grande intelligence. J'avois donc peur que ces *Iroquois* n'empêchassent nos chasseurs de sortir, au quel cas il eut falu se reduire à la petite portion, encore n'eût-elle duré que trop peu. Toute la précaution que je pûs prendre dans une conjoncture si fâcheuse, fut d'engager mes hôtes les *Hurons* à se joindre avec nos Chasseurs; ils le firent d'assez bonne grace pendant les quinze jours qu'ils resterent au Fort, & par ce moyen là je fis une petite provision de vivres Boucanées. Après cela comme le danger approchoit, il falloit se tenir sur ses gardes. La Chasse finit & nous nous renfermâmes dans l'interieur de nôtre foible Citadelle. Cependant je voyois avec chagrin nos vivres diminuer, & j'appréhendois que la nécessité ne nous forçât à déloger de nôtre poste. Après avoir bien révé aux moyens d'éviter ce malheur, je ne trouvai point d'autre expédient que celui de hazarder un voyage à *Missilimakac*, pour acheter des Bleds chez les *Hurons* & les *Otaouas*? Je résolus de ne me rapporter de cette affaire qu'à moi même

me; & je quitai mon poste quoique bloqué pour aller faire le métier du Marchand. Une telle conduite seroit censurée dans vôtre ancien monde, mais dans nôtre nouveau l'on n'y regarde pas de si près, & la voix de l'Heroïsme y est beaucoup plus large. Je donnai donc mes ordres, & pour mon embarquement, & pour la garde du Fort, que je confiai à quelques Soldats qui se consoloient de nôtre départ par le plaisir de pouvoir vivre un peu plus au large. Les préparatifs de nôtre voyage se firent sans obstacle, c'est qu'aparemment Messieurs les *Iroquis* n'avoient pas jugé à propos de nous bloquer du côté de l'eau; quoi qu'il en soit, nous entrâmes paisiblement dans nos Canots le premier d'Avril, & à la faveur d'un petit vent de Sud-Est, nous traversâmes, mais lentement la Baïe de *Saguinan*. C'est un petit Golfe qui a six lieuës de large. Vers le milieu sont deux petites Isles où l'on peut se mettre à l'abri lors que le vent se met de mauvaise humeur. Toute la Côte que je vis dans ce trajet est entremêlée de rochers & de batures, entre lesquelles il y en a une qui n'a guère moins que six heures de traverse. De cette premiere Navigation à l'endroit nommé *l'Anse du Tonnerre* on compte trente lieuës. On les fait assez agréablement, la Côte étant saine, les terres basses, principalement le long de la Riviere aux sables que l'on trouve à moitié chemin. Depuis *l'Anse du Tonnerre* jusqu'à l'embouchure du Lac des *Illinois*, il nous restoit encore trente lieuës de Navigation: elle

elle nous sembla beaucoup plus longue que la précédente; nous dansions violemment au souffle d'un vent d'Est-Sud-Est, & les vagues nous menacerent plus d'une fois de nous livrer aux poissons. Arrivé pourtant à l'embouchure du Lac des *Illinois*, nous y joignîmes une bonne compagnie; c'étoient outre le parti de *Hurons* qui avoit détruit le hameau de six Cabanes *Iroquoises*, quatre ou cinq cens *Ontaonas* qui avoient chassé le Castor pendant l'hiver, qui retournoient à leurs Villages par la Riviere du *Saguinan*. La grande quantité de glaces dont le Lac étoit tout couvert nous empêcha tous d'avancer; on fit une station de quatre jours; mais enfin l'eau étant dégagée on remit à la voile, & nôtre nombreuse Flote traversa le Lac fort heureusement. Le 18. d'Avril nous arrivâmes à *Missilimakinac*. La premiere chose que les *Hurons* de nôtre troupe firent, ce fut de tenir Conseil sur la destination de leurs quatorze prisonniers *Iroquois*. Ils en partagerent douze entr'eux; ils firent présent des deux autres, du trezième à Mr. de *Juchereau* Commandant du lieu, & du dernier aux *Ontaonas*. Qui vous donneroit à deviner, Monsieur, qui de ces deux Esclaves avoit eu le meilleur sort, vous gageriez cent contre un que ce fut celui de Mr. de *Juchereau*. En effet, le bon sens dicte qu'un Officier François & Chrétien, doit être plus humain que des Sauvages. Vous vous trompez fort; néanmoins. Mr. de *Juchereau* n'eut pas plutôt reçu son *Iroquois* qu'il se donna le joli divertissement

de

de le faire fusiller, au lieu que les *Outaouas* accorderent la vie au leur. Il est vrai que ces derniers ne firent pas cette bonne œuvre par un principe de générosité; c'étoit plutôt par la raison d'une fine & secrète politique; car afin que vous le sachiez, les Sauvages entendent très bien leurs intérêts, & quand un jour, je vous les aurai fait connoître à fond, vous tomberez d'accord qu'il y a chez eux moins de la bête, & beaucoup plus de l'homme qu'on ne s'imagine.

A mon arrivée en ce Pais-ci j'appris une nouvelle qui donna bien de l'exercice à la patience que vous me connoissez. On me dit que la récolte ayant été fort mauvaise l'Automne dernière, le bled *d'Inde* étoit rare, & que difficilement je pourrois aller jusqu'à la moitié de ma provision. Cela me jettoit dans un grand embarras. Néanmoins à force de chercher, j'ay découvert que le mal n'étoit pas si grand, & j'espère que les deux Villages me fourniront ma charge; ou peu s'en faudra. En attendant, voulez-vous savoir ce que c'est que *Missilimakinac*? C'est un Poste situé au quarante-cinquième degré trente minutes de latitude. Quant à la longitude, attendez si vous plaît que Messieurs nos Mathématiciens en ayent découverts le chemin; vous savez leurs vains efforts pour nous donner des règles fixes là-dessus; je vous ai marqué dans ma seconde lettre que je croiois la chose impossible, & je la mets en parallèle avec la pierre Philosophale, ou la transmutation des métaux. Le Fort de *Missilimakinac* est situé à demi lieu

lieu de l'embouchure du Lac des *Illinois*. Vous saurez ce que c'est que ce Lac quand je vous enverrai mes descriptions générales de ce Continent. Il y a ici deux Villages; l'un est de *Hurons*, & l'autre d'*Outaouas*. Comme ces deux Peuples sont amis, leurs Habitations ne sont séparées que par une simple palissade. Il semble néanmoins que ces Sauvages veuillent se brouiller. Les *Outaouas* ont entrepris depuis peu de construire un Fort sur un Côteau qui n'est qu'à mille ou douze cens pas d'ici. Si vous souhaitez en savoir la raison, c'est que quatre *Outaouas* ayant assassiné depuis peu un *Saguinan*, un *Huron* nommé *Sanduonires*, toute la Nation craint que l'autre Nation ne médite quelque dessein de vengeance, & les *Outaouas* se précautionnent par un retranchement contre toute surprise de la part des *Hurons*. A côté du Village de ceux-ci, & dans un enclos de palissades, les Réverends Peres Jesuites ont planté là un Tabernacle; c'est une figure d'Eglise attenante à une espece de Couvent. Cette Résidence est comme le centre, ou pour parler Monachalement, comme le Chef d'Ordre de l'Empire *Loyoliste* en ces Pais-ci, & tous les autres domiciles que ces rusez, & grands Clercs ont établi parmi les différentes Nations Sauvages ressortissent à ce Sanctuaire de *Missilimakinac*. Ces bons Apôtres s'intriguent fort ici pour faire des conversions; mais je vous assure, Monsieur, que leur controverse est fort sterile: ce sont des ames roides & inflexibles que ces Sauvages, il n'y a pas
moyen

moyen de leur faire entendre raison sur l'article du mystere. Ainsi presque toutes les conquêtes que les Jesuites font au Christianisme, ce sont des enfans qui récoivent le Bâême sans connoissance, ou des vieillards decrepits, & des moribonds qui ne trouvent point d'inconvenient à mourir baptez. Au reste les Coureurs de bois ont ici un établissement qui n'est pas grand chose en soi, mais qui est fort considérable par raport au Commerce : c'est l'abord de toutes les Marchandises que l'on trafique chez les Sauvages du Sud & de l'Oüest, & cet entrepos est un passage inévitable pour aller chez les *Illinois*, *Oumamis*, à la Baye des Puants, & vers la Rivière de *Mississipi*. C'est à l'Habitation des Coureurs de bois d'ici ; qu'on assemble toutes les Pelleteries qui viennent de ces divers endroits, & il faut que ces Marchandises y restent avant qu'on les transporte à la Colonie. Cet entrepos est placé fort avantageusement en ce qu'il est hors de la portée des *Iroquois*. Cette Nation ne peut aborder ici ni par eau ni par terre. Leurs minces & chetifs Canots feroient un mortel plongeon sur le détroit du Lac des *Illinois*, qui a deux lieues de large, & la Navigation du Lac des *Hurons* est aussi trop forte pour des voitures si fragiles. Nous ne craignons pas non plus que les *Iroquois* nous viennent visiter par terre ; ils créveroit de fatigue en chemin par la quantité des Marais, d'Etangs, de Rivières, qu'ils auroient à franchir, & d'ailleurs il leur faudroit toujours traverser le Détroit. Re-
venons

venons à l'isle de *Missilimakinac*, la pêche du poisson blanc y est très abondante; vous ne sauriez croire la quantité prodigieuse qu'on en prend à mi-Canal de la Terre Ferme. La nature a fait en cela fort sagement pour les *Outaouas* & pour les *Hurons*. Sans un tel secours ces Peuples jûneroient au pain & à l'eau. Leur unique ressource seroit d'aller à vingt lieues chasser les *Orignaux* & les *Cerfs*. Or vous m'avourez que ce seroit paier bien cher un morceau de venaison. Cette pêche se fait également au filet & à l'hameçon, on la fait en hiver comme en été, avec cette différence qu'en hiver on ouvre la glace, & l'on y fait des trous en forme de ligne pour y passer les rets avec des perches. Ils se servent d'une sorte de ligne extraordinaire; il y a au bout une alene attachée à du fil d'archal; on jette cet instrument au fond du Lac & l'on en retire quelquefois des *Truites* grosses comme la cuisse. Le poisson des autres Lacs n'approche point pour la bonté du poisson de ce Canal; on prétend même qu'il surpasse celui de toutes les *Rivieres*. Mais il est singulier en un point, c'est que toute sauce le gâte, aussi le mange-t on tel qu'il est au sortir du feu, roti ou bouilli. S'il en étoit de même de tous les autres mets, les raffineurs de geule perdroient les deux tiers sur le plaisir de la bonne chère, mais peut-être aussi n'y auroit il pas tant de morts précoces. Il faut encore que je vous divertisse d'une particularité bien curieuse touchant les Courants de ce Canal. Premièrement il y a de ces Courans si forts qu'ils entraînent les filets

lets deux & trois lieues. Mais ce n'est pas là le plus remarquable; c'est bien plutôt l'oposition formelle & surprenante qui se trouve dans ces Courans: Il y a certaines dispositions de tems où le même porte trois jours à l'Est deux à l'Ouest, un au Sud, quatre au Nord, quelquefois plus & quelquefois moins. La chose va bien plus loin; car le même jour, & dans un calme ces Courans portent de tous côtes, & tournent à peu près comme des Girolietes qui d'une heure à l'autre changent de situation. Voilà de quoi fournir aux conjectures de nos *Philosophes*. Ce Phenomene meriteroit bien, ce me semble que, Messieurs les *Coperniciens* inventassent tout exprès quelque nouvelle complication dans le mouvement de la Terre. Ce qui me reste à vous dire des agrémens de ce séjour, c'est que la campagne y est belle & propre à l'Agriculture: aussi nos Sauvages ne la laissent-ils pas tomber en friche. Ils ont grand soin d'y semer du bled d'Inde des pois, des fèves, des citrouilles, & des melons. Ne jugez pas de ces derniers par nos melons d'Europe; il y a une très-grande différence, & je vous en ferai un jour tomber d'accord. Les *Hurons* & les *Ojibwas* vendent beaucoup de blé d'Inde, mais ils le mettent quelquefois à si haut prix, sur tout lors que la chasse des Castors a été malheureuse, qu'ils se dédommagent abondamment en ce tems-là de la valeur excessive à laquelle nous leur taxons nos Marchandises.

Le Sieur *Cavelier*, qu'aparemment bien vous connoissez, arriva ici le sixième de Mai

accompagné de son neveu, du R. P. *Anaf-tase* Récolet, d'un Pilote, d'un Sauvage, & de quelques François, jugez si l'on n'au-roit pas dit qu'une compagnie si bigarée sortoit de l'Arche de Noë. Ces François sont du nombre de ceux qui sous la con-duite de Mr. *de la Salle*, ont couru à la dé-couverte du *Mississipi*. A les en croire ce Découvreur est bien vivant, & c'est par son ordre qu'ils vont s'embarquer à *Quebec* pour porter ses dépêches à la Cour; mais on prend cela pour un panneau, & les méfians soup-çonnent que Mr. *de la Salle* est mort, puis qu'il ne paroît point. Ne trouvez pas mau-vais Monsieur, que je ne vous dise rien de leur grand voyage; ce seroit rentrer dans une carriere plus longue que celle dont je vais sortir, & puis que je ne doute pas qu'on n'en donne des relations publiques; tout ce que je vous apprendrai en passant, c'est que ces chercheurs de fortune ont fait par terre, à ce qu'ils disent, un pelerinage de huit cens lieues.

N'est-il pas tems d'en venir à l'*Amen*? Fi-nissons, donc. Je resterai ici jusqu'à ce que j'ay cinquante sacs de bled d'Inde de cin-quante livres chacun. Après cette emplete je menerai mon Détachement seul au Fort de *Sainte Marie*: Là je tâcherai de négocier une jonction des *Sauteurs* avec une poignée d'*Ontaouas*, pour venir marauder avec moi, en tout bien & en tout hon-neurs s'entend, sur les terres des *Iroquois*. Il se forme outre cela contre ces derniers une Escouïade de cent *Hurons*. C'est le nommé

Adario le grand Coc du Village, & que les François ont honoré du Sobriquet de Rat, qui doit commander ce parti, mais nous n'irons pas le même chemin. Trêve de plume avec vous jusqu'à mon retour de cette course, encore faut-il supposer qu'alors il se présentera quelque occasion. Peut-être les bons Peres Jesuites, eux qui ne cherchent qu'à faire plaisir au Genre-humain, auront ils bien la bonté de m'envoyer vos Lettres avec celles de Mr. de *Denonville*, à mon Hermitage du Fort *St. Joseph*. J'aurai là tout le tems de m'ennuier & de sôûpirer après vos cheres nouvelles. Cependant voici une Lettre pour Monsieur de *Seignelai*; je suis bien aise que vous la lisiez, & si vous la trouvez dans les formes, obligez moi de la faire tenir. Je suis parfaitement.

Monsieur vôtre &c.

A Missilimakinac, ce 26. Mai 1688.



LET.

Lettre à Mr. de Seignelai.

MONSEIGNEUR,

Je suis fils d'un Gentilhomme, qui à dépensé trois cens mille écus pour grossir les Eaux des deux Gaves Bearnois ; Il a eu le bonheur de réussir dans cet Ouvrage, en faisant entrer quantité de ruisseaux dans ces deux Rivières ; Le Courant de l'Adour en a été tellement renforcé que grossissant la Barre de Bayonne, un Vaisseau de cinquante Canons y peut entrer avec plus de facilité, que ne faisoit auparavant une Frégate de dix. Ce fut en vertu de ce grand & heureux travail, que le Roi, pour récompenser mon pere, lui accorda, comme aussi à ses descendants à perpétuité, certains Droits & profits, le tout montant à la valeur de trois mille livres par an, ce qui se vérifie par le commencement d'un Arrêt donné au Conseil d'Etat, le neuvième jour de Janvier 1658. signé Bosfuet, & collationné, &c. La seconde utilité que le Roi & la Province retirent des travaux de mon pere, consiste en la descente des Mats & des Vergues des Pirenées que nul autre que lui n'aurois jamais entrepris, & qui auroit infailliblement échoué, si par ses soins & par des sommes immenses il n'eût doublement grossi les Eaux du Gave d'Oleron. Après sa mort ces Droits & profits qu'il obtint avec tant de justice pour lui, ses Hoirs, & ayant Cause à perpétuité, cessèrent aussi-tôt ; & pour

comble de disgrâce, je perdis encore ses Charges de Conseiller Honoraire du Parlement de Pau & de Réformateur du Domaine des Eaux & Forêts de Bearn, dont je devois légitimement hériter. Ces pertes sont suivies aujourd'hui d'une Saisie que des Créanciers mal fondez, ont fait de la Baronie de Lakontan, d'une autre Terre contiguë & d'une somme de cent mille livres dont la Maison de Ville de Bayonne m'est redevable. Ces gens de mauvaise foi ne m'intentent des Procès, que parce que je suis au bout du monde, qu'ils sont riches, qu'ils ont du credit & de la protection au Parlement de Paris, où ils espèrent en mon absence venir à bout de leurs injustes prétentions. J'avois obtenu la liberté de repasser en France l'année dernière pour y mettre ordre, mais Mr. de Denonville me donna un détachement, & m'envoya sur ces Lacs, d'où je supplie très-humblement Votre Grandeur de vouloir bien m'accorder un Congé pour l'année prochaine, & de m'honorer en même temps de sa protection. Je suis avec bien du respect,

Monseigneur, vôtre, &c.

A Missilimakinac, ce 26. Mai 1688.



L E T T R E X V.

Description du Saut Sainte Marie. L'Auteur y engage les Sauteurs à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les Outaouas en parti contre les Iroquois. Son départ, les aventures de son voyage, & son retour à Missilimakinac.



M O N S I E U R,

N'avez-vous point eu peur que je ne restasse chez les *Iroquois* ? Ce sont en effet de mauvais hôtes, & tous ceux qui les vont voir n'ont pas le bonheur d'en revenir. Me voici pourtant de retour à *Missilimakinac*. Vous voulez bien que je me délasse avec vous de ma course, c'est ce que je vais faire en vous rendant compte de mon voyage. Vous pouvez vous souvenir que je quitai le Fort *S. Joseph* par une force majeure ; ainsi je commencerai ma narration par mon départ

G 4

d'ici.

d'ici. Nous nous embarquâmes le deuxième de Juin pour le *Saut Sainte Marie*, & nous y arrivâmes sans infortune ni malencontre. Par le *Saut Sainte Marie* vous devez vous figurer une Cascade plutôt qu'un Cataracte: il est long de deux lieues, & ce n'est proprement qu'une décharge du *Lac Supérieur*. Les *Outchipoues* ou *Sauteurs*, ont une Habitation au bas de cette chute d'eau, & les Jésuites ont aussi une maison assez près de là. Cet endroit est un grand passage; les Coureurs de bois qui trafiquent avec les Nations du Nord y abordent en grand nombre pendant l'Été. Le lieu de soi-même n'est pas néanmoins fort attirant. Il ne tiendrait pas à la nature du Terroir qu'on n'y mourut de faim: c'est un fond paresseux, & qui ne voudrait pas se donner la peine de faire germer un pauvre grain de bled d'Inde. On attribue cette sterilité aux brouillards continuels qui s'élèvent du *Lac Supérieur*, & qui aparemment empêchent toutes les bonnes intentions du Soleil. Aussi ne fîmes nous pas long séjour dans une si méchante auberge. J'employai la Rethorique la plus énergique qu'il me fut possible pour persuader à quarante jeunes Guerriers de se joindre à nous, & à ces *Outaouas*, dont je vous parlai dans ma dernière, & je n'eus pas plutôt fait cette acquisition que je me hâtai très fort de partir. C'est ce que je fis le treizième du même mois de Juin. Ma recrue de *Sauteurs* s'embarqua, huit hommes dans chaque Canot, & le mien voguant à la tête comme l'Amiral

miral, nôtre Escadre étoit composée de six fragiles bâtimens.

Le troisiéme jour de nôtre Navigation nous arrivâmes à l'Isle du *Détour*; c'étoit là que mon détachement & mes *Outaouas* m'attendoient. Ces derniers receurent les *Sauteurs* avec toute la courtoisie Sauvage. On fêta le premier jour le festin de Guerre, la Danse, la Musique, mais la Musique plutôt hurlante que cadencée, tout en fût, & ces deux Nations observerent exactement la coûtume pour se témoigner leur joye réciproque. Le lendemain se fit l'embarquement général, & dès le même jour on sortit du Port. Après avoir traversé plusieurs Isles peu considérables, nous en trouvâmes le quatriéme jour une fameuse nommée l'Isle de *Manitoualin*; elle a vingt-cinq lieuës de long sur sept ou huit de large. Les *Outaouas du Talon*, apellez *Ontontagans*, habitoient autrefois cette Isle; mais les *Iroquois*, vrais ennemis du genre humain, peuple exterminateur, & qui a ruiné tant de Nations, contraignirent par leurs progrès ces malheureux *Outaouas* d'abandonner leur demeure, & de se retirer ici. Nous Navigâmes tout un jour à côté de cette Isle, & après en avoir passé plusieurs autres à la faveur des calmes, nous nous trouvâmes enfin à la Côte Orientale du Lac. Avant que d'être là il falut esfuyer des traverses longues. Il y en eut une entr'autres de six lieuës; pour celle-là nos Canoteurs qui ne sont pas accoûtuméz à tant de fatigue n'en pouvoient plus, &

ils pestoient en gens de probité contre la longueur du trajet. Il est vrai que les Sauvages de nôtre troupe s'opposèrent fortement au dessein de hazarder cette traverse, ils ne pouvoient se résoudre à mettre un si grand espace d'eau entre eux & la terre, & ils opinoient tous à faire plutôt un détour de cinquante lieuës. Mais je parai adroitement le coup. Leur étalant une Science que je n'ai point, je leur parlai des tempêtes & des vents plutôt en Necromancien qu'en Astrologue. Mon galimatias les étourdit; ils crurent que je ne me risquois que sur une certitude de l'avenir; cette persuasion dissipa toutes leurs frayeurs, & ils n'eurent plus aucune repugnance à se risquer aussi. Ne doutez pas que la conformité du succès avec mon présage n'ait donné à ces bonnes gens une haute idée de mon savoir. Pourquoi ces Peuples seroient-ils plus éclairés que ceux de vôtre Europe, où un peu de hardiesse & de bonheur fait tout le mérite des Astrologues, des Magiciens, & des Charlatans. Nous eûmes donc une continuation de calme, de beau tems justques au vingt-cinq, que nous entrâmes dans la Rivière de *Theonontate*. Dès le lendemain il s'éleva un vent d'Oüest-Sud-Oüest, qui nous fit faire la une pause de cinq jours. On auroit pris patience s'il n'y avoit eu que le vent contraire; mais pour surcroit de malheur la pluye qui tomboit copieusement nous rendoit la chasse impossible, & ce n'étoit pas une petite mortification pour des voyageurs affamez. J'eus donc tout le loisir

fir pendant cette station de m'instruire avec nos Sauvages de ce que c'est que ce Païs-là. Ils m'apprirent que les *Hurons* en étoient autrefois les possesseurs & les habitans. C'est ce qu'on me fit remarquer par le nom de *Theonontateronons* qu'ils portent encore, & qui signifie en leur langue *Habitans de Theonontaté*. Lors que cette bonne Nation ne pensoit qu'à vivre paisiblement chez soi, ees destructeurs d'*Iroquois* lui tombèrent sur les bras: cette guerre fut longue & sanglante, mais les Agresseurs ayant eu presque toujours le dessus, les *Hurons* se trouverent reduits à un si petit nombre, que pour éviter d'être tuez ou pris comme leurs Compatriotes, ils résolurent d'aller planter le tabernacle autre part. Le vingt-neuf on se remit en route, & le premier de Juillet on mit pied à terre au Fort *S. Joseph*, ce qui fit grand plaisir aux Soldats que j'y avois laissez. On se reposa le jour suivant, ou plutôt il fut employé à décharger le bled d'Inde. Pour ne point perdre de tems on se rembarqua dès le lendemain, & nous fîmes toute la diligence possible, afin de ne pas arriver trop tard au Païs des *Iroquois*. Il sembloit que le Ciel favorisât nôtre impatience, nous Navigions du plus beau tems du monde; en quatorze jours nous descendîmes le Détroit, nous rangeâmes la Côte Meridionale du Lac *Errié*, & nous arrivâmes le dix-sept à la Rivière de *Condé*. Il faudroit donc m'apprendre plus précisément, direz vous, la longueur de cette Navigation, & m'en determiner les lieux, j'en

conviens, mais je ne les fai point; je m'imagine que ce n'est pas là le seul péché d'omission que vous remarquez dans mes lettres. Quant à la Rivière de *Condé* je vous en ferai la description quand je vous écrirai, séparément des Lacs du *Canada*. Ce fût donc en cet endroit que je terminai nôtre Navigation. Si-tôt qu'on fût à terre, nos Sauvages s'armerent de haches, & firent un grand massacre d'arbres. Donnans sans pitié sur les cadavres, & les mettant en morceaux, ils en firent des pieux, & de ces pieux ils en construisirent une Redoute. Cette foible Forteresse étoit destinée à deux usages pour mettre à couvert le bagage & les Canots; & pour servir de retraite & de Place d'armes, en cas qu'on fût poursuivi. Je pris fort bien possession du Fort avec mon détachement, & je me reposai sur nos Sauvages de la fatigue & du danger de l'expédition.

Le vingt, ils prirent congé de nous, & partirent pour chercher fortune. Ce Bataillon marchoit legerement, & la pésanteur des fardeaux ne l'empêchoit point d'avancer. Chaque Sauvage avoit pour toute charge une legere couverture, un arc avec des flèches, ou un fusil avec plomb & poudre, & dix livres de farine de bled d'Inde dans un petit sac. N'étoient-ce pas là des Soldats de la Providence? N'ayant pas jugé à propos de s'engager dans les bois, ils allerent le long du Fleuve. Leur but étoit d'attraper quelques *Goyogoans*, qui ne manquent guère à venir pêcher des Eturgeons pendant

pendant cette Saison là. Vous saurez, par parenthéze, que ce Poisson n'est pas si gros ici qu'en France, & qu'il ne passe point la longueur de six pieds; on en prend en Eté, parce que durant la chaleur il sort des Lacs pour remonter dans les Rivières. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monsieur, que nos braves se bornassent à la capture de quelques pêcheurs; ils avoient un dessein bien plus relevé, c'étoit de pousser jnsqu'au premier Village des *Goyogoans*, & d'y faire un coup de leur métier, c'est-à-dire une conquête à la derobée, car leur courage s'entend parfaitement à cela, & il n'y a point de voleur de grand chemin qui les surpasse. Comme nos Sauvages n'étoient pas téméraires, ils ne prirent une si belle résolution qu'en supposant les chemins libres, mais ils ne furent pas à la peine d'exécuter leur projet. Au troisième jour de marche les Découvreurs aperçurent une troupe d'*Iroquois* laquelle ils reconnurent, aparemment avec les yeux très grossissants de la peur, être de trois cens hommes. Le pis de l'affaire pour nos Coureurs, c'est qu'ils furent aussi découverts, du moins en assurent-ils le gros du parti qu'ils vinrent rejoindre à toutes jambes, & auquel ils déclarent, pouvant à peine parler, tant ils étoient échaufez, & hors d'haleine, qu'ils étoient tous perdus. A cette terrible nouvelle, le Corps d'armée est saisi de frayeur, & renvoyant le Conseil de guerre à un tems plus propre, elle s'enfuit de toute sa force vers la Redoute. Lors que je ne m'attendois à rien moins qu'à une

pareille aubade, j'entendis ce cri de la Sentinelle du Fort, *aux armes, aux armes, nos gens sont défaits & poursuivis.* Je fors, & je fus fort étonné de voir accourir nos Sauvages sans qu'il parut personne à leurs trouffes. Entrez dans la Redoute, ils furent bien, suivant leur coutume Philosophique, une bonne demi-heure à rapeller leurs esprits, & à reprendre haleine, jugez si nature patissoit chez moi, je petillois d'impatience. Enfin le Chef se trouvant assez recueilli rompit le silence, & me rendit compte de ce qui s'étoit passé. Je crus d'abord que les Découvreurs s'étoient trompez tout au moins touchant le nombre des *Iroquois*, & que la crainte leur avoit fait compter des ombres pour des corps. Ce qui fortifioit ma conjecture, c'est que les *Outaouas* sont en reputation de n'avoir pas l'ame batante, & d'être plus prêts à montrer les talons que le visage. Mais je faisois injustice aux Coureurs, car l'ennemi parut le lendemain à la vûe de la Redoute, & nous ne le jugeâmes pas moins fort qu'ils nous l'avoient fait. Ils en avoient même dit trop peu. Un *Ghaouanon* qui s'étant heureusement échapé des mains des *Iroquois*, qui l'avoient fait prisonnier, vint se réfugier dans la Redoute, nous assura que ces Barbares étoient environ quatre cens, & que de plus ils attendoient au premier jour un renfort de soixante des leurs, qui revenoient du Païs des *Oumamis*, où ils étoient allez depuis quelques mois. Nous aprîmes aussi par ce même Esclave, & je ne puis vous dire d'où il
savoit

savoit cette nouvelle , que le Gouverneur de la Nouvelle Yorck avoit envoyé quelques Anglois , dont le Sieur *Aria* étoit le principal , à Mr. de *Denonville* , pour le détourner de faire la Paix avec les cinq Nations.

Cependant on tint Conseil de guerre dans la Redoute , & j'eus l'honneur d'y présider comme Capitaine Général de la Confédération. J'oubliois à vous dire , que les *Iroquois* avoient disparu , car vous jugez bien , Monsieur , que s'ils se fussent approchez de nous , il eut falu penser à bien autre chose qu'à délibérer. Nôtre Seance fut donc paisible , mais les sentimens furent partagez. Nos Sauvages étoient d'avis que nous attendissions un vent en poupe , & leur raison étoit assez specieuse. Voici comment ils prenoient la chose. „ Puis qu'il n'y a pas moyen de rien „ faire ici , disoient ils , allons au bout du Lac ; „ nous y trouverons infaliblement ces soixante *Iroquois* qui retournent de chez les „ *Oumamis* , & comme nous sommes beaucoup plus forts qu'eux , nous n'aurons que „ la peine de les tuer , ou de les amener ? „ mais un tems de calme n'est pas propre „ pour executer ce dessein. On peut être „ surpris par un vent contraire , en ce cas „ là on seroit obligé de gagner terre , & „ si les *Iroquois* surviennent , ne ferons nous pas tous égorgez ? Il n'y eut pas un Sauvage qui n'applaudît à ce raisonnement , & mes Soldats même le goutoient fort. Je n'eus pourtant pas grand peine à la renverser. Je leur dis , qu'ils devoient savoir mieux que moi ,

moi, que la saison étant si avancée, les calmes ne devoient pas finir si-tôt, & qu'il y avoit à gagner cent contre un pour leur continuation. Qu'un tel tems étoit fort propre à la rame, & qu'en faisant bonne diligence on étoit sûr de se sauver; qu'au contraire le retardement étoit un parti fort dangereux; que l'ennemi ayant une fois pénétré notre dessein, ne manqueroit pas, ou de nous attaquer au tems de notre embarquement, ou de nous poursuivre dans des Canots qu'il aura eu le loisir de construire tout exprès; que n'y ayant presque aucun lieu d'espérer un vent favorable, on devoit se rembarquer au plutôt; qu'au pis aller on Navigeroit la nuit, & qu'on se cacheroit le jour à l'abri des pointes de terre & de rochers, que par cette manœuvre on dépaîseroit les *Iroquois* qui ne pouroient deviner si nous aurions pris au Sud ou au Nord du Lac. Cet avis ne fut pas tout-à-fait de leur goût; le peril les tenoit bien avant au cœur, & la crainte démontoit tous mes argumens dans leur esprit. Ils acquiescerent néanmoins, soit par deference pour moi, soit qu'ils conceussent à la fin que ma proposition étoit moins hazardeuse que la leur. On se hata donc de gommer les Canots, & nous nous embarquâmes la nuit du vint-quatre au vingt-cinq. Nous sortîmes du Port sans aucune opposition; & comme il ne s'agissoit pas de moins que de la vie vous pensez bien que nous ne menagions point nos bras. On rama toute la premiere nuit d'une vitesse prodigieuse; le matin nous promettant un fort beau jour,
on

on résolut de pousser la Navigation jusqu'au soir, ce qui fut executé sans prendre aucun relâche. Oh l'excellente nourriture que la peur ! elle donne courage & force ; elle supplée à tous les besoins de la vie, & alors on ne s'aperçoit point qu'on est homme, si non par ce seul endroit qu'on craint de ne l'être plus. A l'entrée de la seconde nuit, & craignant d'ailleurs de succomber sous le travail, on mouilla l'ancre, & nous nous reposâmes trois ou quatre heures dans nos Canots. Vous croyez peut être que je badine quand je vous parle d'ancres ? point du tout ; chaque Canot en a une petite de bois, & elle s'enfoncé assez bien pour l'arrêter. Après cette premiere station l'on remit à la rame, & depuis on suivit fort exactement la règle que j'avois proposée, savoir de naviger la nuit, & de se cacher le jour.

Le vingt-huit fut un jour de grande aventure. Notre légère Flotte ancroit à l'abri d'une petite Isle, nous dormions du meilleur apétit du monde, & quelques-un de nos Sauvages étoient même descendus dans cette Isle pour se reposer plus commodément. Les trois Soldats qui faisoient le quart (vous n'ignorez pas je croi, qu'en stile de Marine faire le quart, c'est faire sentinelle,) ces trois Soldats, dis-je, ayant découvert deux Canots qui venoient à nous, donnèrent l'Alarme. A ce bruit chacun fut bien-tôt éveillé, les Sauvages qui étoient dans l'Isle se rejettent dans leurs Canots, & en moins de quelques minutes nous nous trouvâmes tous alertes. Notre premiere vûë fut d'avancer
vers

vers les deux Canots pour distinguer s'ils étoient amis ou ennemis. C'est ce que nous ne pouvions discerner de la pointe ou nous étions. Il y avoit une demi-lieuë de distance, & d'ailleurs le Soleil donnoit à plomb sur le Lac, dont la surface étoit, à cause du calme, unie comme une vraie glace. Cependant nous passâmes quelques momens à contempler ces Canots suspects, & quand nous fûmes bien certains qu'il n'y en avoit que deux, nous conclumes que c'étoient infalliblement des *Iroquois*, & nous ne doutâmes point que chaque Canot ne contint au moins vingt Guerriers. Sur cela nous changeâmes de batterie, & nous prîmes d'autres mesures. Les Sauteurs descendirent à terre, & marchant tout doucement à l'entrée du bois, ils voioient aprocher l'Ennemi sans en être aperçû. Quant aux *Ontaonas*, & à nous autres François, le Chef des Sauteurs nous conseilla de nous découvrir dès que les deux Canots seroient à la portée du Mousquet de la pointe de l'Isle. Car ajoutoit-il, si vous les laissez venir plus près, ils perdront l'espérance de pouvoir se sauver à terre, & alors ne consultant plus que leur genie, naturellement brave, intrepide, & ne sachant ce que c'est que de demander quartier, ils se battront en desesperez, ils se feront plutôt tuer, hacher en pieces, ils se noyeront plutôt que de se laisser prendre; Or il est impossible qu'un combat si opiniâtre ne vous coute bien du monde, joint que le succès en est fort douteux. Ce Capitaine parloit en homme de tête, & la suite
fit

fit voir qu'il avoit raison. Nous ne nous fûmes pas plutôt montré aux *Iroquois*, qu'ils tournèrent à force de rame vers la terre. Nous les laissâmes débarquer tranquillement, & ils dûrent s'imaginer en voyant nôtre lenteur que nous n'avions pas grande envie de courir après eux. Pour plus grande sûreté néanmoins, & pour être plus disposés à la fuite, ils résolurent de se débarrasser de leurs prisonniers. Nous distinguons fort bien, quoi qu'un peu éloignez, que ces ames inhumaines & feroces se préparoient à massacrer ces pauvres gens, & cela nous fit hâter nôtre débarquement, mais ces innocens auroient péri misérablement s'ils n'avoient pas eu d'autres libérateurs. Lors que ces boureaux d'*Iroquois* avoient déjà le bras levé pour fraper, ils se virent entourez par nos Sauteurs: qui par leurs cris & par leurs hurlemens firent pour ainsi parler, tomber les couteaux. Cette aventure imprévûë, jeta les Barbares dans la dernière consternation, & si dans ce moment les Sauteurs eussent fait main basse, on auroit égorgé tous ces *Iroquois* comme des moutons. Mais on vouloit les avoir vifs. A la seule sommation qu'on leur fit de se rendre, ils reprirent leurs esprits, & la captivité leur paroissant plus affreuse que la mort, ils se battirent à toute outrance, en gens qui n'ont point d'autre ressource que le desespoir. *Una salus victis nullam sperare salutem.* Nous n'eûmes aucune part au peril ni à la gloire de cette chaude action; elle se passa pendant nôtre débarquement. Cependant la Victoi-

re des Sauteurs fut complete : il est vrai qu'il leur en coûta quatre hommes, mais en recompense ils tuèrent trois *Iroquois*, ils en blessèrent cinq aux jambes, ils firent quatorze prisonniers, enfin pas un ennemi ne leur échapa. Jugez, Monsieur, dans quels transports de joye devoient être les Sauvages, que ces Barbares trainoient avec eux dans l'esclavage, il y avoit dix-huit *Oumamis*, mais qui auroient été encore bien plus contens s'ils n'avoient pas été tous blessés. Sept femme grosses qui recouvroient aussi par là leur liberté recevoient un contentement moins partagé. Ces délivrez nous apprirent que le reste du même parti *Iroquois* retournoit par terre à son Village, & qu'il côtoyoit le Lac : ils ajoutèrent qu'il avoit trente-quatre prisonniers tant hommes que femmes, & qu'il ne devoit pas être loin. Les *Outaouas*, conformément à leur humeur pacifique, & à leur genie, non battant de peur d'être battu, vouloient s'en tenir où l'on en étoit, & n'avoient point du tout d'envie qu'on troublât le passage des Pélerins *Iroquois*. Ils alléguoient pour raison le gros parti de quatre cens hommes qu'on avoit découvert à la Rivière de Condé : cette troupe, disoient les timides *Outaouas*, ne manquera pas de venir à la rencontre de ses compatriotes, & vous verrez qu'elle nous tombera sur les bras. Les Sauteurs étoient d'un avis bien opposé. Ils vouloient qu'on risquât tout pour délivrer les pauvres Esclaves, & pour enlever ce Péloton d'*Iroquois*. Ils dirent aux *Outaouas*, il vous est libre de vous

vous retirer, mais nous nous garderons bien de suivre vôtre exemple, nous sommes résolus d'aller à l'ennemi, & de vaincre ou de périr. Je fus charmé de la belle & brave disposition de ces gens là, & je ne manquai pas de m'en servir pour inspirer du courage aux *Outaouas*. Je leur representai que c'étoit aux Sauteurs à ne vouloir point hazarder un second combat, puis qu'ils avoient acquis assez de gloire dans le premier, qu'ils auroient raison de prétendre que nous nous exposassions à nôtre tour; qu'au lieu de cela néanmoins, ils s'offroient de bonne grace à essuyer seuls ce nouveau danger; que nous ne pouvions refuser de nous joindre à eux sans commettre une lâcheté insigne, & sans nous rendre méprisables à tous les honnêtes gens; qu'au reste, il y avoit moyen de faciliter la chose, & de la faire moins périlleuse; qu'il ne falloit pour cela que chercher au plutôt quelque pointe ou quelque langue de terre; que nous pourrions construire là un réduit de Palissades pour enfermer nos Canots, nos prisonniers, & nôtre bagage, & même pour nous y retirer en cas de malheur. Je les ébranlai un peu par cette Rhetorique, mais je ne les persuadai point. Ils avoient vû quatre Sauteurs par terre, & ce vilain spectacle leur glaçoit le cœur. Ils consultèrent entre eux ce qu'ils feroient, & après une longue délibération la crainte de la honte l'emporta sur le désir de conserver sa vie & ses membres; devenus braves comme autant de *Sosies*, ils prirent en enrageant la résolution d'être de la partie. Dès lors, &

de

de peur d'un dédit nous ne perdîmes point de tems. En sept ou huit heures nôtre Forteresse fut sur pié , jugez par la de son importance ; en suite nous envoiâmes de tous côtez à la découverte, & chacun se prepara pour marcher au premier avis.

Le quatriéme d'Août sur les dix heures du matin deux Découvreurs arriverent : ils rapportèrent qu'après avoir fait , trois lieuës , ils avoient enfin apperçû l'Ennemi , & qu'ils étoient accourus de toutes leurs forces pour venir en dire la nouvelle. Hâtons nous s'écrioient-ils , ils viennent justement de nôtre côté , mais de plus , il y a près d'un petit ruisseau un endroit qui semble avoir été pratiqué tout exprès pour leur dresser une embuscade. Sur cela je fus prié de garder le Fortin avec mes Soldats ce que j'acceptai sans faire trop de resistance. Tous nos Sauvages coururent vers le Ruisseau , & s'emparerent du poste avantageux. Les *Outaouas* sur tout s'y cachèrent avec un grand plaisir se promettant bien de tuer fort & ferme à coup sûr , & sans crainte de représailles : mais ce furent eux qui gaterent tout ; car ayant fait leur décharge comme des gens saisis par la peur c'est à dire trop tôt , & de trop loin , ils ne firent qu'avertir les *Iroquois* du danger qu'ils couroient , & ceux-ci profitant de l'avertissement ; s'enfoncerent dans le bois , & se sauverent à la course. Je vous laisse à penser si les vaillants Sauteurs étoient fort en colere : ils poursuivirent les *Iroquois* si vivement qu'ils en atteignirent dix ou douze dont ils nous

ap-

apportèrent les têtes. L'Ennemi pour mieux fuir laissa ses prisonniers, & comme leur délivrance étoit le principal but de l'attaque, cela nous consola de l'évasion des *Iroquois*. Assez contents donc de nôtre expedition & ravis d'avoir tiré ces pauvres Esclaves des mains de leurs tigres de Maîtres, il fut question de nous rembarquer au plus vite. Les *Outaouas* principalement y travaillèrent de tout leur cœur; ils s'imaginoient à chaque instant se voir tailler en pieces par les quatre cens *Iroquois* qui auroient en effet vangé cruellement la mort toute recente de leurs Compatriotes. Aussi mêmes nous à la rame avec une promptitude incroïable, & nous fîmes une manoeuvre si diligente que nous entrâmes le treize dans le détroit du Lac *Huron*. L'on commença pour lors à respirer. Vous n'avez pas oublié, Monsieur, qu'en remontant ce détroit on trouve plusieurs Isles fort agréables; on en choisit une pour y descendre, & l'on s'y reposa huit jours. Nôtre bonne mere la Nature nous traita splendidement pendant tout ce tems-là, & même des chevreüils dont ces Isles sont toutes couvertes, & nous n'avions la peine que de tuer, & que d'apprêter. Il se trouvoit encore la de plusieurs autres espèces d'animaux, & nous fîmes boucaner des viandes autant que nos Canots en pouvoient porter. Quant à Messieurs les Coqs d'Inde on étoit obligé de leur faire bonne & courte justice, & des les manger sur le champ, car la chaleur les corrompoit. A propos de chaleur

il

il y avoit la copieusement de quoi se rafraichir, des fruits d'un suc exquis, & dans une parfaite maturité. Ce qui me fit le plus de plaisir dans ce Paradis terrestre, c'est que nos bleffez y reçurent beaucoup de soulagement, on en prit tout le soin possible; ils étoient pansez regulierement avec certaines racines que les Americains connoissent, & emploient pour les bleffures, & dont je vous écrirai peut être plus amplement quelque jour. On n'épargnoit point à ces malades les bouillons, & les Consomez, & ils guerissoient à vûë d'œil.

Le vingt quatre au matin on leva l'ancre, & des le soir du même jour nous arrivâmes au Fort *Saint Joseph*. J'y trouvai ma garnison bien autrement forte que je ne l'avois laissée. Elle étoit grossie d'un bataillon de quatre vingt *Oumamis* dont le Commandant se nommoit *Muchitonka* ces Sauvages revenoient de *Niagara*, & n'avoient point voulu passer par le Fort sans me voir, ce qui les avoit obligez d'attendre mon retour. Si je fus surpris de trouver une aussi grosse compagnie dans ma place ces Sauvages ne furent pas moins étonnez de revoir avec nous des Compatriotes qu'ils croioient peut être déjà dans l'Estomac des *Iroquois*. Une rencontre si peu attenduë leur causa des transports de joie inexprimables. Ils donnerent tout du meilleur encens a nos Sauteurs, & comme c'étoit la pure Nature qui parloit, ceux ci me sembloient bien mieux loüez que ne le sont nos Heros avec tout le raffinement du Parnasse.

Ces

Ces Sauvages étalèrent ce jour la toute leur Rethorique : c'étoient plus de Harangues, c'étoient plus de Chançons ; enfin je ne sai où ils prenoient tout ce qu'ils disoient , & je vous souhaitois là Monsieur, pour avoir vôtre part d'une huée si plaisante. Après ces grands épanchemens j'eus la curiosité de savoir par quelle aventure ces *Oumamis* se trouvoient au Fort *S. Joseph*. *Michitonka* le Commandant du Parti me donna satisfaction la dessus. Il me dit que ses gens & lui aiant formé le dessein d'aller faire une expedition chez les *Tsonontouans* ils avoient passé par le Fort de *Niagara* qui se trouvoit à peu près sur leur route ; qu'étant arrivez à ce Fort ils avoient été fort surpris de le trouver presque tout dépeuplé par le Scorbout, que le Commandant en étoit mort, & que de toute la Garnison, il n'étoit resté que douze Soldats avec Mr. de *Bergères* leur Officier ; que ces Réchapez voulant se rendre au Fort *Frontenac*, Mr. de *Bergères*, avoit prié *Michitonka* de lui donner quelques jeunes *Oumamis* pour lui servir d'escorte ; ce qui aiant été accordé, Mr. de *Bergères* s'embarqua avec sa troupe, & *Michitonka* s'en alla par terre au Pais des *Onnontagues* ou il rejoignit ses *Oumamis* ; qu'il avoit appris par eux que le scorbut n'avoit pas moins fait de ravage durant l'hiver à *Frontenac* qu'à *Niagara*, & que ces contretens engageoient Mr. de *Denonville* à penser serieusement à conclure la Paix avec les *Iroquois*. Le Chef des *Oumamis* ajoûtoit, qu'aiant poussé lui-même jusq'au Fort de *Frontenac*, le Commandant

de cette Place l'avoit fortement exhorté de ne point mettre d'obstacle à cet accommodement par une nouvelle entreprise; & de s'en retourner plutôt, avec tout son monde en son Païs. Que s'étant rendu à ces instances, & aiant rebroussé chemin, il étoit malheureusement tombé dans un parti de trois cens *Onnontagues* qui l'attaquèrent, & contre lesquels ne pouvant se battre qu'en retraite à cause de leur superiorité, ils lui avoient tué quatre hommes. Ces nouvelles que j'avois si peu prévûes me causèrent de l'embaras. J'étois incertain du parti que je devois prendre dans une conjoncture assez difficile. Comme je me trouvois alors avec trois Nations Alliées, je crus devoir les consulter. On tint donc une assise générale, & l'on y examina le pour & le contre de la circonstance du tems ou je me trouvois. Après une longue & meure délibération, l'on en vint aux avis, & la Cour Sauvage rendit cet arrêt. Quand vous me soupçonneriez de ne l'avoir pas copié mot à mot, vous ne me ferez pas grande injustice." Comme ainsi soit qu'il nous est apparu que Mr. le Marquis de *Denonville* Gouverneur Général de la Colonie est dans une bonne volonté de se reconcilier avec les *Iroquois*, & d'aquerir au Roi son Maître, ces honnêtes gens pour bons amis. Comme d'ailleurs il est visible & notoire que le scorbut aiant malignement renversé le Fort de *Niagara* le Fort de *S. Joseph* n'est plus d'aucune utilité, nous jugeons à propos que le Sieur Baron de *Lahontan* quitte aussi son poste,

& que lui & ses Soldats partent incessam-
 ment avec nous. Ce Conseil nous paroît
 d'autant mieux fondé que cet Officier n'ayant
 des vivres & des provisions tout au plus que
 pour deux mois, il seroit toujours contraint
 d'abandonner le Fort *S. Joseph* au bout de
 ce terme, ce qu'il ne pourroit faire en ce
 tems-là sans essuyer une pénible & très dan-
 gereuse Navigation. Cette Sentence m'é-
 toit trop avantageuse pour n'y pas acquiescer.
 Mes Soldats s'y soumirent aussi de bon
 cœur; ils craignoient une abstinence enco-
 re plus rude que la précédente, & vous
 n'ignorez pas que le jûne & le gendarme
 sont étrangement broüillez. Nôtre pauvre
 Fort fût donc condamné à être brûlé sur
 pied; c'est ce qui fut exécuté le vingt sept,
 & le respect dû au grand *S. Joseph* ne nous
 empêcha point de reduire son habitation en
 cendres. Incontinent après ce sacrifice nous
 nous embarquâmes, & rangeant toujours
 la côte Méridionale du Lac, nous arrivâ-
 mes ici le dixième de Septembre. Peu de
 jours après nôtre débarquement, les *Oumma-*
mis prirent congé de nous pour retourner
 par terre chez eux, & ils se chargerent hu-
 mainement de tous ceux de leurs blessés
 qui se trouvoient tant soit peu en état de
 marcher. J'ai rencontré ici à mon arrivée
 un Officier de nouvelle date; il se nomme
 Mr. de la *Durantay*, le Général l'a établi
 par une commission delivrée en bonne for-
 me, Commandant des Coureurs de bois qui
 trafiquent dans l'étendue des Lacs, & au-
 tres Pais Méridionaux du *Canada*. Pour
 H 2 moi,

moi, ma grande inquiétude, est de savoir comment je passerai cet hiver. Il est vrai que j'ai mon ordre pour retourner à la Colonie, mais cela ne se peut avant le Printemps prochain. La navigation va devenir effrayante; il faudroit franchir en Canot je ne sai combien de Sauts, de Cascades, & de Cataractes; de plus il y a des endroits où l'on est obligé de faire de longs & rudes portages; enfin je serois le boureau de mes Soldats si je les exposois à tant de fatigue & de danger. Ce seroit une témérité punissable d'entreprendre un tel voyage, & les François & les Sauvages en conviennent également. Aussi Mr. de *Denonville* ne m'ordonne t-il de partir qu'en cas que la saison & l'occasion le permettent, & il me fait l'honneur de s'en rapporter la dessus à ma prudence. Ce qu'il y a de consolant, c'est que Monsieur le Gouverneur a eu soin de nous, & qu'il m'a envoié en marchandises de quoi ne pas mourir de faim cet hiver. Je renvoie donc mon départ jusqu'à celui des François & des Sauvages qui doivent descendre, & qui m'ont promis de prendre un de mes Soldats dans chaque Canot. N'allez pourtant pas vous imaginer Monsieur, que j'attende ici le retour de la belle saison. Vous me connoissez incapable d'un si long repos. Je suis résolu d'avancer au midi de ce continent, & j'ai débauché quatre ou cinq bons chasseurs *Outaouas* pour m'accompagner dans ce voyage. Il s'est passé ici une histoire digne de votre curiosité. Ce parti de *Hurons* dont je vous ai parlé, aiant fait
pre-

présent d'un esclave *Iroquois* à Mr. de *Juchereau* pour lors Commandant des Coureurs de bois, cet Officier le fit fusillier tout d'abord. Le rusé manœuvre avoit son but dans cette cruelle execution, & il n'y a que moi qui le sache parce que je suis le meilleur de ses amis. Je ne vous dévoilerai point ici ce mystère, une lettre n'est pas assez sûre; mais si j'ai le plaisir de vous voir l'année prochaine vous saurez tout. Cependant notre homme a sagement fait pour son profit de ne m'apprendre le mal que lors qu'il n'y avoit plus de remède, car il n'y a amitié qui tienne, j'en aurois donné avis à Mr. de *Demouville*.

Vous m'apprenez que le Roi a nommé l'Abbé de *S. Valiers* son Aumônier, à l'Evêché de *Quebec*, & qu'il a été sacré dans l'Eglise de *S. Sulpice*. Cette nouvelle me réjouiroit, s'il étoit moins rigide que Mr. de *Laval* dont il vient occuper la place; mais quelle apparence y a-t il que ce nouvel Evêque soit traitable; s'il est vrai qu'il ait refusé d'autres bons Evêchez, il faut qu'il soit aussi scrupuleux que le Moine *Draconce* à qui *S. Athanase* reprocha de n'avoir pas accepté celui qu'on lui presentoit. Or s'il est tel, on ne s'accommodera guères de sa rigidité, car on est déjà fort las des excommunications de son Prédécesseur.

Je suis Monsieur, vôtre &c.

A Missilimakinac, ce 18. Septembre 1688.



L E T T R E X V I.

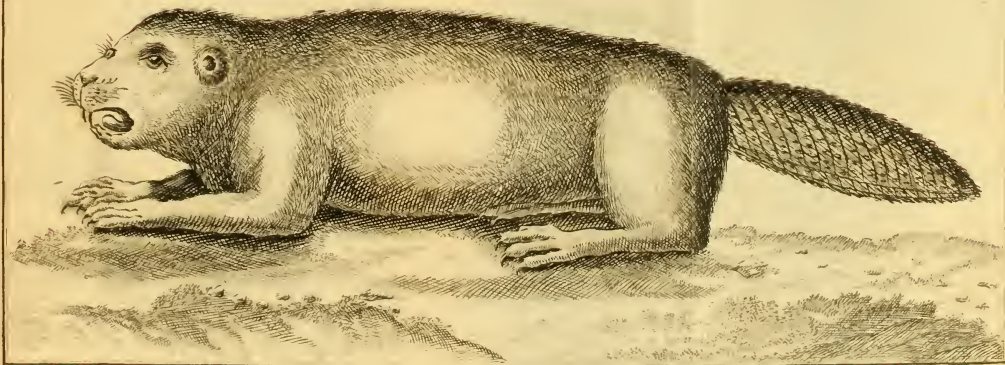
Depart de l'Auteur de Missilimakinac. Description de la Baye des Puants, & de ses Villages. Ample description des Castors, suivie du voyage remarquable de la Rivière Longue, avec la Carte des Pais découverts, & autres. Retour de l'Auteur à Missilimakinac.



ONSIEUR,

Je suis revenu de ma course, Dieu merci, & vous connoissez suffisamment ma main pour être pleinement convaincu, que je suis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Rivière nommée Longue qui se décharge dans le Fleuve de *Mississipi*. J'aurois bien souhaité pouvoir suivre le cours de cette Rivière jusqu'à son origine, mais il s'y rencontroit trop d'obstacles, & il a falu que la raison l'ait emporté en cela sur le plaisir. Mais c'est déjà rester trop long-tems sur le général. En matiere de voïage, vous aimez

Castor de 26. pouces de longueur entre
tête et queue



RPJCB

mez les détails & les journaux, hé bien j'ai de quoi vous contenter. Le vingt-quatre du mois de Septembre dernier je m'acheminai avec mes Soldats & mes cinq Chasseurs. Ces derniers étoient comme je vous l'écrivois dans ma dernière, de bons & braves *Ontaouas* qui m'ont rendu tous les services que je m'en étois promis. Nos Canots étoient neufs & chargés de provisions, & de marchandises propres à trafiquer avec les Sauvages Méridionaux. Nous avions le vent à souhait; il étoit Nord, & conséquemment en poupe; aussi fîmes nous quarante lieues en trois jours. Ce fut pour entrer dans la Baye des *Ponteotamis* qui est à cette distance de *Missilimakinac*. Plusieurs Isles forment, & même ferment en quelque maniere l'entrée de cette Baye, elle a dix lieues de large, & vingt-cinq de profondeur.

Le vingt-neuf nous entrâmes dans une petite Rivière assez profonde : elle se décharge dans un certain endroit où l'eau du Lac monte trois pieds à pic en douze heures, & descend tout autant. J'eus le tems de me bien confirmer dans la certitude de ma remarque, car je sejournei là trois ou quatre jours. Cette Rivière est bordée de Villages habitez par les *Sakis*, les *Ponteotamis*, & quelques *Malominis*. A des noms si bizarres ne prendriez vous point ces gens là pour des Bourgeois du Royaume de Lucifer; mais non, car les Jésuites ont aussi là un Couvent, & vous savez que ces Réverends appartiennent fort aux Rois de la

Terre, & qu'ils font beaucoup de ce Monde-ci. Ces Sauvages font un grand commerce de Pelleterie & de bled d'Inde; ils ne peuvent être mieux situez pour ce trafic; car comme c'est le passage le plus court, & le plus commode pour le Fleuve de *Mississipi*, les Coureurs abordent là en grand nombre, & enlèvent les marchandises. D'ailleurs le terroir y est admirable, & d'un si bon rapport qu'avec fort peu de culture il produit du Froment d'Europe, des Pois, des Fèves, & quantité de fruits que l'on ne connoît point en France. Au reste vous allez voir que ces Villageois ne sont pas moins bons que leurs terres. Quand nous fumes débarquez, & lors qu'à peine je commençois à me reposer dans ma cabane, je fus honoré d'une magnifique députation. C'étoient les guerriers des *Saké* qui venoient au nom de toute la Nation me saluer, & me souhaiter la bien venuë. Cette cérémonie ne se passa pas en belles harangues, ni en complimens étudiés; les Sauvages aiment trop le solide pour user de ces vaines creuses, & ils sont trop les partisans de la sincérité pour se plaire à mentir avec éloquence & avec art. Sans payer en monnoye de Singe, ils s'expriment par des gambades, & au lieu de périodes arondies, quarrées, ou tout ce qu'il vous plaira, ils mettent tout leur corps en action & vous regalent de mouvemens non cadencez. Apparemment qu'ils ont choisi ce genre de salutation comme celui qui témoigne plus naturellement, l'épan-

che-

chement du cœur. Quoi qu'il en soit ces Guerriers m'honorèrent de deux sortes de danses celle du Calumet, & celle du Capitaine. La première est un signe de Paix & d'amitié, l'autre marque l'estime & la considération, les deux autres Nations m'envoyèrent successivement la même Ambassade; on y observa tout le même cérémonial; ainsi vous concevrez aisément, Monsieur, que j'étois rebuté de bal, à tout moment je m'imaginois avoir ces désagréables danseurs à mes trousses, & je me comparois à ces gens vifs qui souffrent mort & passion lors qu'ils sont obligés d'entendre jusques à *Amen* l'ennuyeuse & assommante harangue d'un pédant. Mes réponses furent courtes décisives & ne me fatiguèrent pas tant le corps. Je répondis de la bourse à ces complimens de jambe. Il m'en couta quelques brasses de tabac de Brésil, ce qui est un parfum excellent pour ces Sauvages, & certains cordons de rassade, ou conterie de Venise dont ils brodent leurs Capots. Je croyois les danses finies, & je me trouvois heureux d'en être quitte à si bon marché, mais je me mécomptois très fort. Le lendemain des trois Députations, dès le matin, les *Saké* me firent inviter à un repas. J'acceptai l'offre par complaisance & par curiosité. Je fis porter de la vaisselle au Village, vous saurez que c'est la coutume, & que ces bonnes gens ne poussent point leur hospitalité jusqu'à l'ustensil: sur le midi je me rendis à la sale des banquets c'est à dire, en stile Sauvage, dans une Ca-

bane où le denûment & la simplicité brilloient beaucoup. On débuta par se dire des honnêtetez de part & d'autre, après quoi je me figurois bonnement qu'il ne s'agissoit plus que d'une fonction de machoires. Où étois-je? Pour m'aiguïser l'appetit il me falut s'il vous plait essuyer un Opera de deux heures. Chaque Guerrier chanta, dansa, poussa des cris d'une joye enragée, dit des quolibets un peu moins polis que ceux de nos Halles, en un mot remplit fort exactement toutes les dissonances de leur impertinente musique. Je ne desespere pas de vous la décrire un jour plus amplement, attendez que je sois un peu plus desoccupé. Après la fin de la melodie les Esclaves firent la Scène que je souhaitois, ils apporterent à manger. Nous étions tous dans la posture des Orientaux, ce qui ne m'accommodoit pas beaucoup, & chacun avoit sa portion devant soi, à peu près comme des Moines dans leurs Refectoires.

On me servit le premier, & vous allez voir, par le nombre de mets si l'on ne me croyoit pas très bien partagé d'estomac. Outre un copieux bouillon composé du suc de plusieurs sortes de viandes, je pouvois appaiser la fureur de ma faim sur trois plats : le premier c'étoient deux poissons blancs dans leur naturel, & sans autre assaisonnement que d'avoir été cuits à l'eau; le second portoit une langue de Chevreuil entourée de cotelètes, le tout bouilli : deux Gelinotes de bois, un pied d'Ours de derrière, & une queue de Castor garnissoient un seul plat

plat de roti. J'aurois cédé tout au moins deux de mes plats pour une bouteille de bon vin, mais cette ame du repas manquoit. En recompense ils me firent boire d'un sirop d'érable batu avec de l'eau : je trouvai cette liqueur delicieuse; ils m'ont appris comment ils faisoient ce sirop, peut-être vous l'écrirai-je un jour. Le festin dura autant que la danse, deux heures. Mais la Fête ne finissoit pas avec la table. Il falloit recommencer de plus belle à chanter, & ce facheux redoublement de musique devoit durer jusqu'à la nuit. Le pis de l'affaire, c'est que j'étois obligé de chanter comme les autres. Je vous avouë Monsieur, que je ne me sentis point assez de patience pour soutenir une si rude corvée. Heureusement il y avoit remede. Il m'étoit libre de m'adresser à l'un de ces chefs de la Nation qui composoient la troupe *Festinante*, & de le prier de vouloir bien tenir ma place sous pretexte que j'avois des affaires. Cela se pratique parmi les Sauvages aux jours de cérémonie, ils employent alors un second sans que l'Assemblée s'en formalise. Je ne manquai donc pas à user du privilège. Un pere de famille consentit à faire ma partie, & à la bonne odeur d'un morceau de tabac que je lui mis à la main, il accepta le parti de la meilleure grace du monde & moi de me tirer au plus vîte de cette cohue. Il me restoit encore assez à patir; car je ne pus me dispenser de donner les deux jours suivans aux deux autres Nations, & ce fût chez l'une & chez l'autre toute la même frairie.

Je ne vis rien dans ces Villages qui soit digne de vous à l'exception d'une particularité. C'étoient des Castors aussi domestiques & aussi familiers que des chiens : ils vivoient sur leur bonne foi tantôt sur l'eau de la rivière, tantôt dans la Cabane, allant & venant de l'une à l'autre sans se perdre, & même sans s'égarer. Comme cela m'étoit nouveau, je voulus approfondir la chose, & je demandai aux Sauvages si le Castor pouvoit vivre absolument hors de l'eau ; ils étoient surpris que j'en doutasse ; le Castor peut vivre sur terre tout comme le chien, répondirent ils ; nous en avons l'expérience & nous avons vû de ces bêtes ne point sortir de la cabane pendant une année, si ce n'étoit pour courir dans le Village. Je ne pûs voir cela sans me chagriner contre nos Casuistes. Pourquoi ces mesureurs de péché nous deffendent-ils de manger aux jours maigres des oyes, des canards, & des farcelles ! Ces oiseaux pour vivre sur terre n'en sont pas moins amphibies & les naturalistes les mettent dans ce genre là. Il y avoit déjà long-tems que quelques Américains m'avoient soutenu la même affirmative touchant les Castors, mais je crus qu'ils n'étoient pas bien instruits, ou qu'ils vouloient m'en donner à garder. Peut-être aussi entendoient-ils les Castors nommez Terriens qui sont d'une autre espèce que ceux que je vis dans ces Villages. Ces Castors Terriens ne sont nullement amphibies, c'est ce que personne ne révoque en doute. Ils se domicilient sous terre à la manière
des

des Renards ou des Lapins, & il n'y a que la soif qui les mène à la Rivière. Nos Sauvages ont une plaisante imagination touchant ces Terriens. Ils disent que ce sont des lâches des indolens, des paresseux qui ne voulant rien faire sont chassés des cabanes par les Castors de la bonne espèce. Si vous me demandez ce que c'est que la cabane des Castors, je vous dirai par provision, que c'est une demeure très artistement construite par eux mêmes & laquelle est quelquefois assez spacieuse pour contenir jusqu'à quatre vingt de ces industrieux animaux; une autre fois vous en aurez d'avantage là dessus. Pour revenir aux Terriens, les Sauvages mettent entre ces Castors batards, & ceux de la bonne race, à peu près la même différence que celle que nous mettons entre les Guespes & les Abeilles. Les Castors laborieux ne peuvent souffrir les fainçants Terriens, & ils s'acharnent sur eux avec tant d'opiniâtreté que ceux ci sont contraint d'abandonner la partie, & de s'éloigner entièrement des étangs, & des Lacs, de la même manière, & pour la même raison que les Guespes sont chassées des ruches. Quand à la figure, ces deux sortes de Castors sont tournez de même. Il est vrai que les Terriens ont le poil plus court, & comme rongé sur le dos & sur le ventre; mais cela ne vient pas de Nature; ces Animaux gâtent & corrompent ainsi leur belle peau lorsqu'ils entrent dans leurs Palais souterrain, ou quand ils en sortent.

Au reste, n'en déplaît aux découvreurs

de la Nature aux chercheurs de merveilles & de secrets sur les terres de cette divine ouvrière, il n'est point vrai que les Castors se mutilent, & se fassent eunuques pour échapper à la trop pressante poursuite des Chasseurs. Non ces mâles estiment plus leur sexe, & font plus de cas que cela de la propagation de leur rare espèce. Je ne puis même concevoir sur quel fondement on a bâti une si grande chimère. Premièrement la matière qu'il a plu à la secte d'Hipocrate de nommer *Castoreum* n'est pas renfermée dans ces précieuses & multipliantes parties; elle est dans un receptacle, un vehicule ou une manière de poche qui est singulière à la machine organique de ces animaux & que la Nature semble n'avoir formée que pour eux. L'usage que le Castor fait de cette matière, c'est de s'en nettoyer & degager les dents lors qu'elles sont pleines de la gomme de quelque arbrisseau dans lequel il aura mordu. Mais quand j'accorderois que le *Castoreum* est dans les testicules Comment cet animal pourroit il les couper sans se déchirer tous les nerfs des aines auxquels ils sont attachez près de l'*Os Pubis* (trouvez moi Officier *Huron* qui parle plus pertinemment d'anatomie) mais en me mettant sur mes louanges j'ai perdu la conséquence que je voulois tirer de ce déchirement de nerfs. N'importe je ne démorderai pas pour cela de mon scientifique raisonnement. C'étoit bien à Elian & à d'autres Reveurs de Naturalistes comme lui de nous venir parler de la chasse des Castors! Avoient ils puisé cette
con-

connoissance dans les méditations du cabinet ? s'ils avoient eu la gloire de vivre comme moi parmi ces amphibies , ils auroient sçû qu'un Castor ne s'embarasse point du tout du chasseur. Vous saurez d'abord que cet animal , à la précaution de ne point s'éloigner du bord de l'étang où sa Cabane est construite ; de plus il a toujours l'oreille au guet , & si-tôt que par le moindre bruit , il soupçonne qu'on lui en veut , il plonge , & nage entre deux eaux jusqu'à ce que n'y aiant plus de danger , il puisse rentrer sûrement chez soi. Si cette raison ne vous semble pas de poids pour les Castors Terriens , je vous renvoie à l'*Os Pubis*. Autre argument peremptoire. Si le Castor pour arrêter la poursuite de l'Ennemi faisoit la sanglante operation qu'on lui attribue , la Nature lui auroit donné en cela un instinct fort imparfait ; car quand cet animal n'auroit plus son *Castoreum* on ne lui feroit pas la chasse avec moins d'ardeur : le *Castoreum* est le butin le moins important , ou plutôt ce n'est rien en comparaison de la peau ; celle-ci est la proie dominante & la maîtresse pièce de la Bête ; ainsi ce pauvre Castor pour se sauver de l'avarice du chasseur devoit tout au moins s'écôrcher tout vif , & lui jeter sa peau à la tête ; encore ne fais-je après cela si cette barbare & insatiable figure nommée homme ne voudroit pas la chair & les os de cet innocent animal. Après la discussion d'un problème si curieux , vous plaît-il Monsieur que je vous trace , ici les dimensions d'un Castor , & que je vous en
fasse

fasse une peinture Géométrique ? or écoutez & imaginez vous me voir le compas à la main prendre les proportions de cet animal.

Un grand Castor a 26. pouces de longueur de l'occiput à la racine de la queue; sa circonférence est de trois pieds huit pouces; sa tête a sept pouces de longueur, & six de largeur; sa queue fait bien l'étendue de quatorze pouces; elle en a six de largeur, & au milieu elle est épaisse d'un pouce & deux lignes. Cette queue est d'une figure ovale, l'écaille dont elle est couverte fait un Exagone irregulier, & est une espèce d'épiderme, c'est-à-dire en stile d'Anatomie, une petite peau qui enveloppe la grande. La queue du Castor est nerveuse, & lui est d'un grand secours: il s'en sert pour voiturier le limon, la terre, le caillou, & tous les autres materiaux qu'il employe avec une adresse merveilleuse à la construction de ses digues & de ses cabanes. Il a les oreilles courtes, rondes & enfoncées, en quoi vous remarquerez qu'il est diametralement opposé à la nature de cette certaine vile bête, qui porte sa stupidité dans les oreilles. Les jambes de nôtre Castor ont cinq pouces, ses pattes trois & demi du talon jusqu'au bout du grand doigt; ses pieds ont six pouces & huit lignes de longueur. Sa patte est faite à peu près comme la main d'un homme, excepté qu'elle est feuilluë, & que les cinq doigts sont joints comme ceux du Canard par une membrane de couleur d'ardoise. Il se sert de cette patte pour manger à la façon des Singes: ses yeux ne sont point

point proportionnez à la grandeur du corps ; ils sont petits, & la taille en est semblable à celle des yeux du Rat. Quant à sa gueule c'est un vrai arsenal. Tant la nature a pris soin de le bien armer, chaque de ses mâchoires est munie de deux maîtresses & meurtrières dents qui ont un grand ponce de longueur, & un quart de ponce de largeur. Il ne feroit nullement bon tomber sous ces dents de défense, ou pour parler doctement, incisives ; elles tranchent comme un sabre de Damas. Croiriez-vous, Monsieur, qu'avec ces terribles instrumens les Castors viennent à bout de couper des arbres gros comme des barriques ? Rien n'est pourtant plus vrai, j'ai vu plus de vingt troncs de ces arbres coupez. Vous seriez plus content, j'en suis sûr, si je vous assurois que j'ai vu les Castors, attachez à ce travail, & y réussir : je vous connois homme à me dire que ces vingt troncs étoient les restes de vingt arbres que les Sauvages avoient abatus pour leurs logemens, ou pour leur chauffage ; mais, outre qu'on ne ment pas en Canada comme en Europe, j'ai reconnu les traces & les impressions des dents incisives, & cela suffit contre votre incredulité. Revenons au Castor. Sa fourrure est bisare, & bien différente d'elle-même ; elle est formée de deux sortes de poils opposez. L'un est long, noirâtre, luisant & gros comme du crin ; l'autre delié, uni, long de quinze lignes pendant l'Hiver, en un mot, le plus fin duvet qui soit au monde. Il n'est pas nécessaire de vous avertir que

que c'est cette seconde espèce de poil que l'on cherche avec tant d'empressement, & que ces Animaux meneroient une vie plus sûre, & plus tranquille s'ils n'étoient vêtus que de crin. La peau d'un Castor, de la grandeur que je vous le dépeins, pèse environ deux livres: mais comme elles ne sont pas toutes également bonnes, le prix en est différente. La chair en est délicate, la moitié de l'année, j'entens l'Automne & l'Hiver, mais à condition qu'elle sera rotie, c'est sa vraie cuisson, autrement on ne la mange qu'à demi bonté. Voilà, Monsieur, ce que c'est que le Castor; il me semble qu'après une description si exacte, & si bien circonstanciée, vous devez connoître à fond cet Animal, & que vous en pouvez parler en maître; mais n'oubliez pas sur tout que cette espèce des bêtes, qu'elle soit amphibie ou terrestre, à le don d'Architecture en partage, Je ne me lasse point de vous redire que leurs ouvrages sont d'une structure la plus fine; ce sont des chefs-d'œuvres de la nature, & l'art avec toute son étude ne sauroit rien produire de plus beau. Je me promets bien de vous envoyer un jour le plan & le détail de ces admirables demeures. Pour le présent ce seroit faire la parenthèse trop longue, & de rester trop long-tems sur un même sujet, il vaut mieux continuer mon Journal.

Le quatrième d'Octobre nous remîmes à la rame; il nous falut refouler quelques petits Courans dans la Rivière des *Puants*, & le six nous arrivâmes au pied du Saut du *Kakalin*.

Kakalin. C'étoit un *non plus ultra* pour notre leger Escadre ; nous fûmes contraints de nous mettre à terre ; tout le lendemain fut employé à faire le portage , & le neuf nous abordames au Village des *Kikapous* : je jugeai à propos de m'arrêter là le jour suivant, tant pour nous y reposer que pour prendre langue , & dans ce dessein nous plantâmes le piquet auprès du Village. Il est situé très commodément pour la pêche , car il est sur le bord d'un petit Lac où l'on prend quantité de brochets & de goujons. Un parti de cent *Iroquois*, ou d'une autre Nation ennemie auroient eu bon marché de ce *Kikapous*, & de leur habitation ; car il n'y avoit pas alors plus de quarante Guerriers qui étoient là pour garder la Patrie , tous les autres étant partis depuis quelques jours pour la chasse du Castor. L'onzième nous rentrâmes dans nos Canots , & après avoir ramé à force de bras pendant toute la grande journée , nous fîmes le soir notre entrée dans le petit Lac des *Malominis*. Nous débarquâmes sur une pointe de terre ; nous soupâmes grassement des Canards & des Outardes que nous avions assésiné au même endroit , & nous y passâmes la nuit dans des Cabanes. Le lendemain de grand matin on se rembarqua , & en peu d'heures nous fûmes au Village de ces Messieurs les *Malominis*. Je n'y restai qu'autant de tems qu'il m'en falut pour expédier une petite affaire ; que j'avois avec quelques Sauvages : je leur fis une liberalité de trois brasses de tabac , & eux ne voulant pas me le ceder en grandeur ,

deur d'ame, me *remunererent* de trois sacs de farine de folle Avoine. Ils ne faisoient pas en cela un grand effort de générosité; cette espèce de grain est chez eux presque aussi commun que l'eau : leur Lac en est tout couvert; ce grain s'élève au dessus de l'eau en touffes, & a la tige extrêmement haute; enfin, c'est une des richesses de ces Sauvages, & ils en recueillent chaque année abondamment.

Le treize on arriva au pied du Fort des *Outagamis*, & je résolus de Cabaner là. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, car le peu de Guerriers qui gardoient ce Poste me firent une réception fort humaine. Après m'avoir regalé à ma porte de la danse du Calumet, cérémonie dont je les aurois dispensés fort volontiers, ils me firent le plaisir solide de nous apporter des Chevreuils & du Poisson : ils s'offrirent de me conduire jusqu'au haut de la Rivière, où leurs gens étoient à la chasse des Castors, & moi ayant pris ces Sauvages au mot, ils me tinrent parole dès le lendemain. Je ne vous marque rien de mon entrevûe avec ces Chasseurs, il me reste trop de choses à vous dire sans celle-là. Le quinze nous nous embarquâmes toujours accompagnez de ces *Outagamis* qui nous servoient des guides, & le dix-sept nous sortîmes de Canot au bord d'un petit Lac. C'étoit dans cet endroit-là que le Chef de la Nation faisoit alors sa résidence, & son Château, ou si vous voulez, sa Cabane, car ce sont termes synonymes chez ces sortes de Seigneurs, son Château,

-teau, dis-je, fut le premier objet que nous
 aperçûmes. Ce Commandant nous laissa
 tranquillement dresser nos tabernacles, &
 préparer nos logemens, & si-tôt qu'il nous
 vit à couvert il vint à ma Cabane, où il
 n'omit pas le moindre article de la Civilité
 Sauvage. Au commencement néanmoins,
 ce Chef ne me voyoit pas tout-à fait de bon
 œuil; mon voyage lui étoit suspect, & ses
 honnêtetez, ce qui est rare chez les Sauva-
 ges, n'étoient que de l'eau benite de cour.
 Il s'informa donc de mon dessein, & me
 demanda de quel côté je prétendois tour-
 ner: moi qui penetrai sa pensée, je le tirai
 d'abord d'inquiétude. „ Ne crains pas, lui
 „ répondis-je, que je veuille aller vers les *Na-*
 „ *doneffions* tes Ennemis, bien loin que ce soit
 „ là le but de mon voyage, je n'approcherai
 „ pas cette Nation de cent lieues. Je vais
 „ à la Rivière Longue, je suis resolu de la
 „ remonter jusqu'à sa source, & pour te
 „ donner une preuve incontestable de ma
 „ sincérité, c'est que je te prie de m'accor-
 „ der six de tes Guerriers pour m'accom-
 „ pagner. A cette déclaration mon hom-
 „ me prit un air plus ouvert, & la joie
 „ s'empara de ses yeux. Gloire soit au grand
 „ Esprit, me dit-il, de ce que tu ne vas point
 „ trafiquer chez les *Nadoneffions*; tu ne pour-
 „ rois leur porter des armes & des hardes
 „ sans fortifier nos Eunemis, & par conse-
 „ quent sans nous causer préjudice; aussi
 „ vois-je bien que tu n'as ni la mine ni l'é-
 „ quipage d'un Coureur de bois; au contrai-
 „ re il est aisé de remarquer que tu route
 „ „ dans

„ dans ton esprit le projet de quelque dé-
„ couverte. Mais ajoûtat-il, j'ai un conseil
„ à te donner ; prend garde que ta curiosi-
„ té ne te cause de repentir ; croi moi ne
„ remonte pas la Rivière Longue trop haut,
„ tu trouverois une trop grande multitude
„ de peuples, & quoi qu'ils n'entendent pas
„ fort bien la guerre, tu pourrois cependant
„ en être accablé. Je conceus qu'il uisoit de
periphrase, & de circonlocution pour m'a-
vertir que j'avois à craindre d'être surpris
la nuit par quelque nombreuse troupe de
Savages, & l'ayant pressé de m'avouer in-
genument si ce n'étoit pas la son sens, il en
tomba d'accord. Infercz, de la, Monsieur
que ce Sauvage étoit d'une honnêteté si cir-
conspecte qu'il n'osoit me dire nettement
que je pourrois manquer assez de vigilance
pour me laisser surprendre. Cependant au
lieu de six Guerriers que je lui demandois,
il m'en donna dix, & me les choisit parmi
ceux qui ayant fréquenté les *Eokoros*, Nation
alliée depuis plus de vingt-ans avec les *On-
tagamis*, savoient la langue, & connoissoient
la Carte de ce Pais-là. Je passai deux jours
fort agréablement sur le bord de ce Lac. Le
Commandant me fit bonne chere, & n'é-
pargna rien de tout ce qui pouvoit contri-
buer à mon divertissement. Entre autres plai-
sirs, il me donna celui de la promenade,
mais c'étoit principalement pour me faire
voir la disposition d'une chasse de Castors,
il me fit remarquer la distance qui doit être
entre les Cabanes des chasseurs. J'ai mis ce
mîstere de chassé sur mes tablettes, & je vous
l'expliquerai une autre-fois.

Après

Après ce petit intervalle de repos je pris congé de Monsieur le Chef, & pour lui témoigner ma reconnoissance je lui fis des présens magnifiques. Vous croyez que je badine? Il est aisé de vous convaincre du contraire. Je suis trop bon Econome, & trop homme d'ordre pour n'avoir pas écrit cette libéralité sur mon Régître, en voici un fidèle extrait. Le dix-huit du courant de l'année... qu'importe? De mon pur & franc vouloir, de mon cœur bon loyal & non ingrat, j'ai donné en présent & vrai don à son Altesse le Commandant des *Outagamis*, actuellement chassant le Castor, 1. un fusil à tirer & à tuer, 2. deux livres de poudre; 3. quatre livres de balles; 4. douze pierres à fusil, si c'étoit fusil tuant ou fusil allumant, il ne m'en souvient point) & en dernier lieu, une petite hache dont le tranchant étoit assez bien acéré pour couper la tête d'un *Nadouessiou*. Item j'ai donné aussi de ma propre main à chacun des deux fils du dit Seigneur Chef, un Capot, & une brassée de mon bon tabac de Brésil. Le Pere & les Enfans reçurent tous ces biens comme une grosse fortune, ils ne se lassoient point d'admirer ma générosité, & après m'avoir souhaité un heureux voyage, il me laissèrent pourvoir à mon embarquement. Avant que d'en venir là, il faut vous dire qu'entre ces dix Guerriers qu'on m'avoit donné pour me conduire, il s'en trouva deux qui parloient fort bien *Outaouas*, c'est à dire *Algonkin*, car c'est tout le même jargon. Cela me fit beaucoup de plaisir: ce n'est pas que je n'entendisse déjà l'*Outagami*,
car

car ce langage & celui des *Outaonas* est presque la même chose ; mais comme il y a plusieurs mots différens, cela n'auroit pas suffi de m'embarasser. Au reste mes quatre fideles *Outaonas*, donnèrent de grand cœur la main d'association aux dix Guerriers ; apparemment que nôtre petit nombre les inquiétoit ; cette augmentation d'Escorte leur plut infiniment ; ils ne pouvoient assez m'en témoigner leur joye, & je croi qu'ils me dirent plus de quatre fois qu'avec un tel renfort nous pouvions aller sans rien craindre jusqu'à la Cabane du Soleil. Cette saillie Gascogne me fit rire, & je leur répondis par un autre ridicule, que nous n'aurions pas de peine à trouver du feu pour la brûler. Voilà ce que j'avois à vous dire avant que de me remettre en route.

Nous partimes le vingtième vers le Midi, & nous débarquâmes le soir du même jour à l'endroit où nous devions quitter la Rivière des *Puants*. Nous n'avions que trois quarts de lieuë à faire par terre, & cependant nous y employâmes deux jours à cause des embarras, & des difficultez du portage. A bout de cette course nous trouvâmes la Rivière des *Ouisconsinc*, & nous y entrâmes dans nos Canots le vingt-trois. Cette Rivière est maudite & abandonnée ; ses eaux roulent un sale & vilain limon : des deux côtez de son Canal on ne découvre que des Côteaux escarpez, que des rochers affreux, ou que des marêts steriles ; enfin c'est un de ces Païs qui sont comme des Zéros dans le continent ou qui tout au plus ne sont bons qu'à faire admirer

admirer la prodigieuse contrariété de la nature. Il m'ennuioit cruellement pendant une Navigation si rébutante pour les yeux; heureusement qu'elle ne fut ni longue ni pénible. A la faveur d'un Courant tranquille nous arrivâmes en quatre jours au Fleuve de *Mississipi* dans lequel se décharge cette haïssable Rivière, de *Ouisconsin*. Le Fleuve de *Mississipi*, peut avoir en cet endroit là une demi-lieue de largeur, & quant au reste de son cours je ne saurois vous en donner une idée plus ressemblante qu'en la comparant à la Rivière de Loire. Il gît Nord-Est, & Sud-Ouest! elle est bordée de prairies de bois de haute futaie, & de Sapins. Le vingt-sept nous Cabanâmes dans une des deux Isles qui sont sur ce Fleuve, car il n'y en a point davantage, à moins que l'obscurité de la nuit ne m'ait empêché de remarquer les autres en descendant cette Rivière. Nous résolûmes de séjourner dans cette Isle; par ce que nous nous flations de faire une bonne provision de Chevreuils, mais au grand préjudice de nos bouches nous la trouvâmes tout-à-fait dénuée de ces animaux. Nous nous remîmes donc en Canot des le lendemain, & le septième de Novembre, toute nôtre Canoterie arriva heureusement à l'entrée de la Rivière Longue. Ce ne fut qu'après avoir refoulé plusieurs courans assez rudes, quoi qu'en cette saison là les eaux fussent au plus bas. J'oubliois à vous dire que j'ai sondé le Fleuve de *Mississipi*, par tout où j'ai pû, & que je lui ai trouvé neuf pied d'eau dans

l'endroit le moins profond. Pendant le cours de nôtre Navigation jusqu'à la Rivière Longue il ne se passa rien de remarquable sinon le massacre que nous fîmes de deux beufs Sauvages qui furent aussi-tôt boucanez pour la provision. Nous pêchames aussi d'assez grosses barbuës qui nous servirent de casuel, & qui nous tinrent lieu de viande fraîche.

Le huitième la Flotte entra dans l'embouchure de cette même Rivière Longue, c'est-à-dire que nous nous trouvâmes sur une espèce de Lac presque tout couvert de joncs; je dis presque, car il y avoit justement au milieu un petit Canal; nous le suivîmes jusqu'au soir, ayant jetté nos petites ancrs nous passâmes la nuit, & dormîmes qui pût dans le Canot. Comme ces joncs me chagrinoient j'éveillai mes guides *Ontagamis*, dès le point du jour, & je leur demandai si cette importune Navigation dureroit long-tems. Il nous
„ est impossible de vous éclaircir la dessus,
„ me répondirent-ils, car nous n'avons ja-
„ mais fait la même route, ayant toujours
„ pris nôtre chemin par terre. Ce qu'il y a de
„ certain, & dont nous vous répondons, c'est
„ qu'à vingt lieuës plus haut cette Rivière
„ n'est bordée que de bois; & que de prairies.
La réponse n'étoit guère satisfaisante, & vingt lieuës de roseaux me paroissoient un long trajet. Mais je fus agréablement trompé; car le jour suivant sur les dix heures du matin lors que je ne pensois qu'à me fortifier dans ma patience; nous aperçûmes que la Rivière se resserroit, & que son Canal qui se retreussoit de plus en plus, étoit bor-

bordé de bois de haute futaye : cette découverte si peu esperée nous fit plaisir ; on en rama le reste du jour avec plus de courage, & à mesure que nous avancions nous trouvions ces bois entre coupez par des morceaux de prairies. Profitant du terrain l'on Cabana le soir sur une pointe, & l'on s'y apreta un délicieux souper de viande boucanée à la verité c'étoit faite d'une nourriture plus naturelle, & mieux faisante. Le lendemain ne nous fut guère plus favorable : on descendit dans la premiere Isle qui se trouva sur la route, & comme elle paroissoit belle est grande, nous ne doutions point qu'elle ne fut habitée : elle étoit déserte néanmoins. Les bêtes même l'avoient jugée indigne de leur présence ; si bien qu'étant entrez dans cette Isle avec lesperance d'une copieuse chasse, nous fûmes trop heureux d'y manger du poisson qui pouoit la bourbe. Le douze nous allames à une Isle éloignée de douze lieuës de celle ou nous avions passé la nuit : j'étois surpris d'avoir fait une si bonne journée, à cause du grand calme qui regne dans cette Rivière, la quelle est, je croi la moins rapide qu'il y ait au monde ; mais je ne faisoit pas réflexion que nous avions le vent en poupe, & que la force du soufle suppleoit bien à la lenteur du Courant. Nous eûmes encore la mortification de ne trouver là ni venaison ni gibier.

Le septième nous fîmes onze lieuës, toujours avec le même vent, & nous débarquâmes dans une troisième Isle. Comme il étoit encore de bonne heure, on eut le

de chasser : Nos Sauvages tuèrent environ une quarantaine de Faisans, j'en fis bien mon profit. Le lendemain, nous fûmes obligez d'aller à l'aviron : ce n'étoit pas faute de vent ; mais il nous étoit inutile à cause de certains côteaux tous couverts de sapins. Il falut donc avoir recours à l'alarme ; mais ce travail ne dura guère : dès le milieu du jour nous découvrîmes à notre gauche de grandes prairies ; nous jugeâmes bien que nous n'étions pas éloignez de quelque Habitation, & en effet nous apperçûmes peu après quelques Cabanes ; elles n'étoient éloignées de la Rivière que d'un quart de lieuë. Nos Sauvages témoignèrent aussi-tôt une grande impatience de voir ce que c'étoit : Je n'avois garde de m'y opposer ; mais afin qu'ils fissent ce petit voyage plus sûrement, je leur donnai dix de mes Soldats. Nos gens approchant de l'endroit trouvèrent cinquante ou soixante hommes sur le *Qui vive* ? tenant leurs arcs bandez ils attendoient de pié ferme : mais si-tôt que nos *Outagamis* se furent fait connoître par leurs cris, ces Cabaniers jettèrent bas les armes, & reçurent notre troupe avec toute la cordialité sauvage, Ils étoient étrangers aussi-bien que nous ; c'étoient des *Eokoros* qui étoient venus là pour chasser ; heureusement ils venoient de tuer quelques Cerfs, dont ils firent présent à nos gens, & ils voulurent même aider à porter cette proye jusqu'à nos Canots. Je leur fis l'accueil que meritoit leur honnêteté : afin qu'ils ne me crussent pas ingrat,

grat, je leur fis un present de tabac, de couteaux & d'éguilles : Le tabac leur fit grand plaisir, mais ils furent enchantez du reste : que cela est beau, s'écrioient-ils, chaque couteau & chaque éguille étoit un chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art pour ces bonnes gens, ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces bagatelles, & j'eus là de quoi me persuader que chez les hommes l'opinion fait tout. Quand ces *Eokoros* se furent assez d'admirer, ils prirent congé de nous, & ils allèrent faire retentir par tout nôtre générosité. Ils nous donnèrent apparemment des loüanges proportionnées à la haute idée qu'ils avoient du present; car sur le soir du lendemain nous vîmes la Rivière toute bordée de Sauvages : je croi qu'il y en avoit bien deux mille : Ils dansoient tous de bon cœur à nôtre intention, à en juger par la force de leurs gambades, nous étions bien avant dans leur estime & dans leurs bonnes graces ; enfin ils ne s'épargnoient pas à sauter, & ce spectacle nous donnoit autant de plaisir qu'il nous faisoit d'honneur. Nos *Outagamis* débarquèrent pour leur porter la reconnoissance & les remerciemens de toute la Flote, & ils revinrent avec quelques Chefs de Famille qui se mirent dans nos Canots, & qui nous accompagnèrent jusqu'au premier Village : Nous y arrivâmes à minuit : Les Sauvages qui s'étoient joints à nous me pressèrent fort de venir loger dans leur Habitation ; mais je les refusai constamment : Les *Outagamis* & quatre *Outaouas*

acceptèrent l'offre : Pour moi, ayant reconnu le Païs, j'allai cabaner à un quart de lieuë, sur une pointe de terre, & près d'une petite Rivière : Nous fûmes là dans un profond repos, car nos gens qui avoient pris le parti d'accepter l'hospitalité des Sauvages, leur avoient fort recommandé de ne pas approcher la nuit de nôtre Camp. Le lendemain, pendant que mon monde se reposoit des fatigues de la Navigation, je fus voir les principaux du Païs ; j'en fus très-bien reçu, moyennant mon tabac, mes ciseaux, mes coûteaux, & mes aiguilles, car il n'y avoit rien à faire sans cela, & j'avois plus la mine d'un Mercier à ballé, ou d'un Savoyard, que d'un Officier. Ces Chefs ne manquèrent pas non plus de faire de sublimes réflexions sur l'excellence de ma Mercerie ; mais ils donnèrent aussi de grandes louanges aux François, disant qu'ils nous connoissoient de réputation, & qu'ils étoient ravis de nous voir en leur Païs. Ils donnèrent une marque de cette bonne volonté pour nôtre Nation ; car le douze étant rentrez dans nos Canots six cens de ces Sauvages marchèrent sur le bord de la Rivière pour nous escorter une partie du chemin. Nous laissâmes un Village à la droite, & après cinq heures de Navigation je fis faire halte auprès d'un autre Village. Ce fut pourtant sans débarquer ; je me contentai d'envoyer aux Chefs quelques presens tirez de mon thresor ordinaire, & j'eus en récompense plus de Bled d'Inde & de viande boucanée que je n'en avois besoin. Nous

con-

continuâmes d'aller ainsi d'Habitation en Habitation : L'on ne s'arrêtoit que pour cabaner la nuit, ou que pour faire des largesses. Nous tînmes cette route jusqu'au dernier Village où je résolus d'arrêter pour prendre langue. Nous fîmes nôtre campement au pied de cette Habitation. Celui qui pouvoit passer pour en être le grand Chef étoit un vénérable Vieillard : Il ne nous fit pas grands complimens ; mais on remarquoit bien à ses manières franches & ouvertes que nôtre venuë lui faisoit un vrai plaisir ; il en donna une preuve plus efficace, c'est qu'il mit en campagne ses plus habiles Chasseurs, & qu'il nous fit fort bonne chere. La plus importante instruction qu'il me donna fût qu'après soixante lieues de route nous trouverions les *Essanapés* : il ajouta qu'il ne pouvoit me donner d'escorte pour me conduire jusques là, parce que sa Nation & celle des *Essanapés* étoient en guerre ; que tout ce qu'il pouvoit pour mon service, c'étoit de me livrer six Esclaves qu'on avoit fait sur ces ennemis ; qu'en ma considération on leur accordoit la liberté, & que retournant avec nous en leur Païs, ils seroient nos guides ; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre sur cette route, si ce n'étoit quelques surprises de nuit. Mon sage Vieillard m'éclaircit encore de plusieurs autres choses dont il étoit bon que je fusse averti, & me trouvant suffisamment instruit, je me disposai à me remettre incessamment en chemin. Avant que de quitter ce Village il faut vous faire

part de ce que j'y appris. J'eus le tems de causer avec les Chefs, & ils convinrent tous pour me dire que leur Nation consistoit en douze Villages, & qu'elle pouvoit mettre vingt mille Guerriers en Campagne; qu'ils avoient eu des Forces beaucoup plus nombreuses, mais que la Guerre avoit dépeuplé le País, & qu'ils avoient eu trois Ennemis tout à la fois sur les bras, sçavoir, les *Nadouessis*, les *Panimoha*, & les *Essanapés*. Quant à ce que j'ai pû connoître par moi-même, je remarquai que les Habitans de ces douze Villages, bien loin d'avoir la férocité que nôtre prévention attribué aux Sauvages, avoient au contraire beaucoup de douceur & d'humanité. Leurs Cabanes sont longues & construites en forme de Dôme; la figure en est semblable aux Cabanes de nos Sauvages, mais la matière n'est pas la même; les Palais dont je vous parle sont faits de roseaux & de joncs entrelassés, & enduits de terre grasse. Ils ne manquent pas de Dieux, les bonnes gens; car ils adorent le Soleil, la Lune, & toutes les Etoiles: Si pour invoquer celles-ci en détail ils donnoient un nom à chaque Etoile, vous jugez bien que leur Calendrier seroit toute autre chose que le nôtre. Ils vont nus, tant les hommes que les femmes, & ils ne cachent que les parties destinées à la génération. Ils n'observent pas tout-à-fait cette aimable égalité qui se trouve parmi les autres Sauvages, & ils ont entre eux une espèce de subordination. Une manière de muraille enceint leurs Habita-

bitations ; des branches d'arbres , & des fascines tiennent lieu de brique ou de pierre , & la terre grasse , de ciment. Le vingt-un dès la pointe du jour nous levâmes l'ancre : Le vent souffloit en poupe , ce qui m'engagea , pour en mieux profiter , de passer la première Isle que nous rencontrâmes , & de naviguer jusqu'au soir ; nous cabanâmes dans une autre Isle , où plutôt dans un Desert , tout le fond n'étant que du gravier & que des cailloux. Le lendemain nous eûmes le même vent , & comme mes six *Essanapés* m'assurèrent qu'il n'y avoit sur ce Fleuve ni Rocher , ni Bancs de Sable , je fis voguer non seulement toute la grande journée , mais aussi toute la nuit. Le vingt-trois au retour de l'Aurore nous fûmes contraints de mettre à terre ; c'étoit pour gommer un de nos Canots qui faisoit eau. Pendant que les Experts s'occupoient à cette réparation nous eûmes le tems de faire cuire & d'aprêter les Chevreuils qu'on m'avoit donnez chez les *Eokoros*. C'étoit au bord d'un Bois que nous avions débarqué ; nos Sauvages ne doutant point que le lieu ne fût bon à la chasse y entrèrent ; mais n'ayant trouvé que de petits Oiseaux , ils les jugèrent indignes de leur courroux , & ils s'en revinrent avec la même charge qu'ils avoient en partant. A peine avions-nous remis à la voile que le vent s'abatit tout d'un coup : il falut donc recourir à la rame ; mais nos gens la manioient fort mal , & n'en pouvant plus de sommeil , à cause qu'ils n'avoient pas dor-

mi la nuit précédente, ils se berçoient plutôt qu'ils n'avançoient. Cela m'obligea d'arrêter à la première Isle que nous trouvâmes, ce fut deux heures après notre débarquement : Cette Isle étoit grosse & fort couverte. Nos *Essanapés* nous y avoient promis une copieuse recolte de Lièvres, & ils ne nous trompèrent pas, car en effet nous en prîmes une grande quantité. Ces ombrageux Animaux ne pouvoient se choisir un domicile plus propre à les rassurer contre leur timidité naturelle ; il n'étoit pas possible de leur donner la chasse, tant ils étoient inabordables à cause de l'épaisseur des broussailles : on fut obligé de mettre le feu en plusieurs endroits, par cette ruse nos Lièvres prennent chaudement l'alarme, ils abandonnent le gîte, tout est chez eux en rumeur & en mouvement ; mais les pauvres bêtes fuyant le danger trouvoient la mort, & nos gens n'avoient que la peine de les affommer. Mes Soldats s'accommodèrent bien de cette viande ; & ils en firent une telle débauche que cela les plongea dans un sommeil extraordinaire. J'eus toutes les peines du monde à les en tirer lors qu'un horrible bruit s'élevant élevé tout à coup, je crus devoir faire mettre mon monde sous les armes ; il me fallut donc appeller, crier, tirer par le bras, pincer, enfin, faire je ne sai pas quoi pour avoir raison de ces dormeurs. Comme ce bruit me causoit de la frayeur, franchement je n'étois pas fort à mon aise, & je maudissois de bon cœur la chasse des Lièvres.

vres. Enfin, mes Soldats se réveillent à demi, & ils endossent le harnois sans sçavoir trop, ni ce qu'on leur demande, ni ce qu'ils font. Pour moi, j'avois déjà fait une grosse provision de valeur, & j'avois obtenu de Dame Nature qu'elle me permettroit d'agir en Preux : j'avois déjà fait mon Ordonnance d'Armée, & j'avois disposé mes gens à peu près comme le brave Thrason dans l'Eunuque de Terence. Mais il falut rengainer ; l'ennemi ne parût point, & quand nous, las de l'attendre, fîmes nos diligences pour le prévenir, après avoir beaucoup marché du côté que le bruit venoit, nous ne trouvâmes rien, & les plus senezez conjecturèrent que c'étoit une troupe de Loups qui, dans un Bois vis-à-vis de nôtre Isle, se divertissoient à nous faire peur.

Le jour suivant, qui étoit le vingt-quatre, nous partîmes de cette Isle : nôtre Navigation fut très-lente, douze lieuës en deux jours ; ce n'étoit pas trop. Mais c'étoit la faute de nos Sauvages ; ces Messieurs voulant se donner l'utile plaisir de chasser chemin faisant, côtoyoient à pié nos Canots aux dépens des Canards & des Oyes, dont il fut fait un grand massacre. Nôtre premier cabanage se fit à l'embouchûre d'une petite Rivière à main droite : Les *Essanapés* m'ayant dit qu'il n'y avoit plus de là que dix huit lieuës jusqu'au premier de leurs Villages, je consultai là-dessus nos Alliez, la résolution du Conseil fut que je devois faire prendre les devans à deux de

ces prisonniers délivrez, pour aller porter à leur Nation la nouvelle de nôtre arrivée, & c'est ce que je ne manquai pas d'exécuter. Le vingt-six on rama de toute la force possible pour tâcher de faire les dix-huit lieues ; mais nous ne pûmes y réussir : nous rencontrâmes en je ne sçai combien d'endroits de la Rivière des voitures de bois flottant, si bien que nous fûmes contraints de passer la nuit sur l'eau, & de dormir comme nous pûmes dans nos Canots. Le 27. vers les onze heures du matin, nous approchâmes de ce premier Village des *Essanapés*, & nous eûmes grand soin dès lors d'arborer à la prouë de chaque petit Vaisseau le grand Calumet de Paix ; car nous eussions été très-fâchez qu'on nous eut pris là pour des ennemis.

Comme nos précurseurs avoient annoncé nôtre venue, la Nation étoit allerte, & l'on avoit déjà pris ses mesures pour nous recevoir. En effet, si-tôt que nous fûmes à la vûe du Village ces *Essanapés* accoururent en foule vers la Rivière ; je croi qu'ils n'étoient pas moins de cinq cens. Ils nous invitèrent à venir à terre, & cette invitation se fit par une danse, par des cris, ou plutôt par des hurlemens. Nous ne répondîmes à leur civilité qu'en faisant ce qu'ils souhaitoient, & ce que nous ne souhaitions pas moins qu'eux, je veux dire nôtre débarquement. Comme nous allions sortir de nos Canots, il me parut que ces Sauvages pouissoient leur zèle un peu trop loin, & soupçonnant qu'ils avoient dessein de

de nous piller, je leur fis dire de s'éloigner du rivage, à quoi ils se soumirent sans balancer. Nous fîmes donc nôtre descente tranquillement, & ayant pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de nôtre bagage, nous nous tournâmes vers cette multitude. Ces Sauvages nous voyant rasfurez se rapprochèrent, & s'étant prosternez jusqu'à quatre fois, les mains sur le front, il ne tint qu'à moi de sentir le doux fumet de l'adoration. Après cette première cérémonie qui commençoit à me fatiguer, ils nous prirent entre leurs bras, & nous enleverent comme des Corps Saints, le tout au bruit d'une musique enragée; ils faisoient des cris de joye à étourdir, & à casser la tête. Arrivez à la porte de l'Habitation, les porteurs se déchargeant de leur fardeau nous remirent sur nos pieds; & nous restâmes là jusqu'à ce que les préparatifs de nôtre entréc fussent achevez. Après une pause assez ennuyeuse, enfin la Bourgeoisie, ou pour parler plus noblement la Régence de la Place arriva. Elle consistoit en six cens hommes tenant l'arc d'une main, & la flèche de l'autre, & commandez par un Chef qui paroissoit avoir cinquante ans. Ce Bataillon sortit donc au devant de nous, & moi jugeant de ce que je voyois, par nos coûtumes. & par nos usages, je crus que les *Essanapés* ne s'étoient armez que pour nous faire plus d'honneur. Mais nos *Outagamis* prenoient la chose bien différemment. Ce sont des insolens, me dirent-ils; ils vous insultent;

puis se tournant vers les *Essanapés*, jettez, leur crièrent-ils, l'arc & la flèche, & mettez vous dans votre devoir. Mais les deux Esclaves à qui j'avois fait prendre les devans s'étant approchez de moi, m'assurèrent que c'étoit la maniere, & que ses Compatriotes n'y entendoient aucun mal. Cependant, les *Outagamis* n'en voulurent point démordre, & ils me pressèrent si fort, qu'à leur sollicitation j'avois déjà repris le chemin de la Rivière. Les *Essanapés* voyant que c'étoit tout de bon, nous donnèrent gain de cause, & firent, quoi que d'assez mauvaise grace, ce que l'on exigeoit d'eux. Dès qu'ils se furent défaits de leurs armes, je ne fis plus de façon, & retournant sur nos pas nous passâmes à travers les *Essanapés* desarmez, & nous entrâmes triomphans dans le Village. Ces Habitans nous regardoient, ils nous examinoient, ils nous mangeoient des yeux, de tout nôtre équipage rien ne les arrêta plus que nos fusils, ils ne connoissoient que par ouï dire ces machines meurtrieres, & ils ne pouvoient se lasser de les regarder. Il y avoit bien de la convoitise, à ce que je m'imagine, dans leur curiosité : ces fusils leur faisoient grande envie ; mais nous en avions trop de besoin pour nous en défaire. Quand tout le cortège fut entré, le Chef me mena dans une longue & large Cabane, je croi que c'étoit un Palais de réserve, & qu'on nous en donnoit l'étrenne, car il ne paroissoit point que personne y eut logé. Ils me mirent donc là-dedans avec mes vingt Soldats,

dats, car je n'en avois pas plus, & je ne
 doutois point que tous nos autres Compa-
 gnons de voyage ne suivissent ; mais je fus
 tout étonné d'entendre de la dispute à la
 porte de la Cabane, je demandai ce que
 c'étoit, & je connus que les *Essanapés* re-
 fusoient l'entrée aux *Outagamis* : Ils ont
 voulu, disoient-ils, susciter une querelle
 entre nous & ceux qui nous viennent voir ;
 dès là ils sont indignes d'entrer dans la Ca-
 bane de Paix. Cependant, je me déclarai
 hautement pour les *Outagamis*, j'ordonnai
 à mes Soldats de leur ouvrir la porte, &
 je priai ces mêmes *Outagamis* de venir me
 joindre sans faire aucune violence. Mais
 eux au lieu d'entrer, me conseillèrent de
 sortir au plus vite, & outre qu'ils me par-
 loient d'un ton fort persuasif, leur allégué
 me parut si vrai-semblable, que je ne mar-
 chandai point : Je laisse la Cabane & le
 Village, & je regagne à grands pas l'en-
 droit du rivage où nous avions laissé nos
 Canots. Nous prîmes avec nous les qua-
 tre Esclaves *Essanapés*, & nous nous char-
 geâmes de les conduire jusqu'au premier
 Village qui se trouveroit sur nôtre route.
 Ces Sauvages que nous quittions si brus-
 quement ne traverserent point d'abord nô-
 tre départ ; ils nous laisserent embarquer
 paisiblement ; mais lors que nous ne pen-
 sions qu'à nous éloigner de ce Village sus-
 pect nous fûmes atteints par une Pirogue ;
 elle étoit montée de cinquante *Essanapés*,
 sans y comprendre les deux autres prison-
 niers que nous avions amenez du Pais des
Eokoros.

Eokoros. Ils étoient chargez du message, & l'un d'eux nous cria que le Chef de l'Habitation nous barroit sa Rivière. Les *Ou-tagamis* prirent la parole, & toute leur réponse fut de demander aux *Essanapés* s'ils avoient apporté une montagne pour l'opposer au passage de nos Canots, & tout en badinant là, nous avançons d'une grande force, & en très peu de tems nous gagnâmes le second Village qui est à trois bonnes lieues du précédent. Les *Essanapés* de la Pirogue allerent rendre compte de leur commission, & rapporter à leur Chef que nous avions franchi gayement sa barrière.

Je ne voulus point arrêter à ce second Village, & je résolus de naviguer jusqu'à la principale Habitation : par là je ménageois mon tems & mon thresor : nous passions à la vûe de plusieurs Villages, & si nous nous étions reposez par tout, cela m'eût emporté bien des jours, & mon tabac, sur tout, auroit souffert une copieuse opération. D'ailleurs, il n'y avoit que le Grand Chef de la Nation qui pût nous faire justice sur nos griefs, & c'étoit le seul Tribunal où nous devions porter nos plaintes. Je vous ai dit que les *Essanapés* vivoient sous une espèce de Gouvernement, n'oubliez pas, s'il vous plaît, cette circonstance, Monsieur. Nous fîmes donc une Navigation toute unie, & le huitième jour nous entrâmes dans le Port de cette Capitale champêtre, c'est-à-dire, en stile maritime de ce Pais-là, que nous étant approchez du bord nous sautâmes à terre. Il y a
cin-

cinquante lieuës du premier Village à celui-ci : nous avons fait le chemin en grosse compagnie ; car le rivage étoit toujours bordé d'une foule de gens qui sembloient être de nos amis, & qui paroissoient desapprouver ce qu'on nous avoit fait au premier Village. Celui où le Grand Chef fait son séjour est situé sur le bord d'une espèce de Lac. Une partie des Habitans accourut à nôtre débarquement, & nous témoigna toute l'amitié possible. Je fis dresser nos Cabanes à demi quart de lieuë du Village, après quoi je me rendis accompagné des *Outagamis* & des *Outaouas* auprès du Grand Chef. C'est un phantôme de Roi ; on le nomme le Cacique de la Nation. Il nous fit connoître à sa maniere qu'il avoit de la joye de nous voir, & il nous fit de grandes offres de service. Les *Outagamis* n'oublièrent pas de lui faire l'histoire de ce qui s'étoit passé au premier Village ; Sa Majesté *Essanapienne* en parût indignée, & dit qu'il falloit enlever ce Chef, & le lui amener ; ce fût toute la raison que nous en tirâmes. Pendant l'Audience dix de mes Soldats, en execution de mon ordre, se rendirent auprès de nous avec les quatre prisonniers *Essanapés* ; j'en fis ma cour à cette figure de Prince, & je les lui présentai : je remarquai qu'il prenoit goût à l'offrande. Pour les quatre Esclaves je crus qu'ils ne finiroient point leurs prostrations : ils ne cessoient de se jeter à terre devant le Grand Chef & de se relever ; sans exagération cette cérémonie dura une bonne demi-

demi-heure : Le bon homme de Sauvage tenoit alors une contenance grave, & l'on auroit dit qu'il sentoît tout le plaisir mystérieux de l'adoration. Vous jugez bien, Monsieur, que je ne me presentai pas les mains vuides devant ce Dieu Pan. Tant s'en faut je me surpassai avec lui en magnificence. Je lui donnai un bon gros morceau de tabac, c'étoit le meilleur encens que je pûsse offrir à cette rustique & champêtre Divinité ; mais de plus je lui donnai des coûteaux, des ciseaux, des aiguilles, deux battefeux avec des pierres à fusil, quelques hameçons & un beau Sabre. A la vûe de toutes ces richesses le Monarque ne se possédoit pas : comme tous ces ouvrages lui étoient nouveaux, il les prenoit respectueusement l'un après l'autre, & ne se lassoit point d'admirer ; il se récria je ne sçai combien de fois sur la fabrique d'une aiguille ; il ne trouvoit rien de plus beau que la tête & la pointe de ce petit instrument. Enfin, il étoit plus content de ces bagatelles que ne le seroit nôtre grand Roi en voyant dans ses coffres tout l'argent de ses Sujets. Au reste ma générosité ne me fût pas infructueuse ; on la récompensa par des matières beaucoup plus utiles que celles que j'avois données. Ce Chef fit porter dans mon Camp des pois, des fèves, des Cerfs, des Chevreuils, des Oyes, des Canards, & le tout en profusion, si bien que ma petite semaille de mercerie me produisit, & cela dès le même jour, une abondante recolte de cuisine.

Après

Après les complimens & les libéralitez réciproques je mis mon voyage sur le tapis. Ayant marqué que j'avois dessein d'aller chez les *Gnacfitares*, le Chef m'offrit une escorte de trois cens hommes. Il ajoûta que je faisois bien d'aller voir ces Peuples, que c'étoit une bonne Nation, alliée des *Essanapés* depuis vingt-six ans, mais qui étoit obligée d'habiter des Isles pour être plus en sûreté contre les *Mozeemlek* leurs Ennemis communs : Que ces *Mozeemlek* étoient une Nation inquiète, turbulente, & fort belliqueuse ; qu'elle étoit fort peuplée, & que le moindre Corps de Troupes qu'ils formassent étoit de vingt mille hommes ; enfin que ces Peuples étoient également redoutables aux *Gnacfitares*, & aux *Essanapés*, ce qui avoit obligé ces deux dernières Nations à se lier étroitement pour leur conservation. Je donnai le tort aux *Mozeemlek*, & je n'avois garde de faire autrement ; car il falloit bien payer de quelque chose l'escorte que j'acceptai avec plaisir. Je demandai outre cela quatre Pirogues, & non seulement ce Chef me les accorda de bonne grace, mais même il voulut que je les choisisse sur cinquante autres. Ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté du Sire Sauvage, je fis promptement travailler à ces Vaisseaux ; on les dola si bien qu'elles en furent plus minces & plus legères de la moitié. Que n'étiez-vous là Monsieur, quand nos bonnes gens d'*Essanapés* virent nos Ouvriers se servir de la hache. Il y avoit assurément de

de quoi rire. Ils ouvroient tous de grands yeux sur cet instrument ; ils le conduisoient de la vûë haut & bas, & ce morceau de bois qu'ils voyoient couper & tomber par terre leur tenoit lieu d'un grand prodige. Figurez-vous les Suisses lors qu'ils virent des Marionnetes pour la première fois, tels étoient nos *Essanapés* au mouvement de la hache. Mais ce fut bien autre chose quand nous tirâmes quelques coups de pistolet en l'air ; la frayeur & la consternation s'emparèrent alors de leurs visages, & nous aurions conquis toute l'Habitation à grand marché. En attendant que mes Pirogues soient prêtes, & que je quitte ce Village ; je veux vous en conter encore quelques particularitez. Il est d'un contour assez vaste pour meriter le nom de Ville : Les maisons sont des huttes construites à peu près comme nos fours, mais suffisamment exhaussées ; il n'entre presque point d'autre matiere dans leur structure que des roseaux & de la terre grasse. Les autres Villages n'approchent point de celui-ci pour l'étendue, ni pour le nombre des Habitans ; aussi le Grand Chef y fait-il toujours sa résidence : Son Louvre, son Château, son Versailles en un mot, consiste en un trou de Cabane bâtie vers la côte du Lac : ce Palais brille au milieu de cinquante autres moins magnifiques où demeurent les parens du Prince ; en sorte que l'on peut nommer ce quartier qui est séparé du reste de l'Habitation, le quartier du Sang Royal. Au reste Sa Majesté Sau-

Sauvage ne marche jamais qu'en pompe, & on lui fait l'honneur de joncher son chemin de feuilles d'arbre ; ses habits Royaux sont sa peau, & une écharpe de toile d'écorce qui lui cache sa virilité. Cette Idole ne fait pas grand usage de ses pieds, car il est ordinairement porté par six Esclaves. Vous ne croiriez pas que les *Essanapés* sont une Secte de Pythagoriciens, & que la métempsycose a pénétré, je ne sai comment, jusqu'à eux. Me promenant dans le Village je rencontraï des femmes qui couroient à toutes jambes ; j'en demandai la raison, & l'on me répondit que c'étoient des nouvelles mariées qui alloient dans l'espérance de gober l'ame d'un Vieillard qui étoit à l'agonie. Cette ame n'étoit point en risque de coucher dehors, car je vous assure que ces jeunes Sauvages qui toutes lui offroient leurs matrices avec tant d'empressement étoient bien au nombre de quarante. Ce fût donc par cette aventure que je découvris leur croyance touchant la transmigration des ames. Cela me fit naître l'envie de leur faire une question. Pourquoi, dis-je à quelques-uns d'entre eux mangez-vous des quadrupèdes, des Oiseaux, des Poissons, & de toutes sortes de bêtes ? Ne devriez-vous pas respecter tous les corps animez puis qu'il n'y en a pas un qui ne puisse vous procurer une nouvelle vie après vôtre mort ? Ils me répondirent que la transfusion étoit limitée par les bornes de chaque espèce ; & conséquemment que l'ame d'un homme ou d'une femme

ne

ne sortoit point hors de la Sphère spécifique du Genre humain. C'est grand dommage, car vous m'avoüerez, Monsieur, que tout au moins les deux tiers de nôtre espèce ont de belles dispositions pour être bêtifiés. Avec tout cela, vous noterez, en passant, que nos *Essanapés* ont choisi la plus sage portion de la folie du rêveur Pythagore. La dernière circonstance que j'ai à vous apprendre de ces Peuples, c'est qu'ils ressemblerent presque en tout aux *Eokoros*.

Tout étant prêt pour nôtre départ, nous prîmes congé du Grand Chef. Je lui recommandai nos Canots, & je le priai d'interposer son autorité afin que personne n'y touchât; il me le promit foi de Prince, & cependant il me tint parole. Le quatrième de Decembre nous entrâmes dans nos Pirogues, & nous mîmes à la voile dès le même jour. J'avois dans mon Vaisseau dix Soldats, dix *Oumamis*, quatre *Outaouas*, & les quatre Esclaves *Essanapés* qui avoient ordre du Grand Chef de m'accompagner.

Je dois vous avertir ici, Monsieur, que désormais il ne fera plus fait mention du grand Calumet d'Alliance, cette pipe de Paix & d'Union n'a point de vertu chez les Peuples où je vais. Autre avis, c'est que plus je remontois la Rivière, plus je trouvois de bon sens & de raison parmi les Sauvages. Venons à présent au détail de nôtre Navigation. Elle fut courte & pénible le premier jour; nous ne pûmes faire que sept lieues à cause de la quantité
de

de joncs dont ce Lac est couvert. Le lendemain nous fîmes dix lieues, & autant le troisiéme jour ; mais le quatriéme il nous falut décompter. Il s'éleva un vent d'Oüest-Nord-Oüest qui nous donna de si furieuses secouffes que nous fûmes contraints de gagner terre. Rien ne pouvoit être plus désagréable que cette première station. Nous cabanions sur un terroir tout de sable ; il n'y avoit pour toute production que du gravier & des pierres, & autant que la vûë pouvoit s'étendre de tous côtez on ne découvroit que des marais fangeux & steriles. La Nature ne nous offroit donc là que de l'eau, & c'étoit dequoi nous avions le moins de besoin. Il nous auroit fallu du bois pour faire cuire nos viandes, & pour nous chauffer, & à moins qu'il ne fût tombé du Ciel, où le prendre ? Jugez si nous étions mal à nôtre aise ; le pis de l'affaire, c'est que nous n'avions aucune ressource, & si le vent eût duré quelque tems, il falloit nous résoudre ou à périr de faim & de froid, ou bien à faire offre de nos services aux Poissons en nous rembarquant, ou nous abandonner à la tempête. Ce sont là les vilains endroits de la vie voyageuse, & vous ne sçauriez croire, Monsieur, à quel prix dans ces momens on fait monter son foyer domestique, quelque incommode qu'il soit. Heureusement nous ne passâmes que deux jours dans cette triste situation. Le vent étant devenu plus favorable, on leva l'ancre du meilleur cœur du monde, & l'on se hâta d'attraper une

une petite Isle où l'on descendit pour se reposer : Nous pêchâmes là force truites, qui à la vérité n'étoient pas grosses, mais que je trouvai d'un goût excellent. En poursuivant nôtre route nous passâmes auprès d'une autre Isle où il y avoit des Villages, mais comme il étoit nuit nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Enfin, le dix-neuf du même mois de Décembre, c'est à dire après quinze jours de Navigation, nous arrivâmes à la pointe de l'Isle où nous devons faire quelque séjour, c'est celle que je vous dessine sur ma Carte par une fleur de lis. Nous mîmes donc là pié à terre, & si tôt qu'on eut achevé le Cabanage, je détachai mes Esclaves *Essanapés*, qui étoient proprement mes guides, pour aller prendre langue. Ils revinrent quelques heures après, & je jugeai bien à leur air sombre & morne qu'ils ne m'apportoient rien de bon. Ils me dirent qu'ils voient couru risque d'être assommés par les *Gnacfitares* pour nous avoir amenez dans leur Païs ; qu'ils nous prenoient pour des Espagnols, ce qui leur causoit une grosse allarme, & ce qui les éloignoit beaucoup de nous faire une bonne réception. Dès que les *Gnacfitares* nous croyoient de cette Nation, la première de l'Europe qui se soit établie dans l'Amerique, je ne leur scûs point du tout mauvais gré qu'ils nous eussent en horreur. Vous sçavez par quels excès de cruauté les Espagnols ont planté le piquet dans ce Nouveau Monde ; ainsi il n'est pas surprenant que le nom de ces Bar-

Barbares cause autant de frayeur & d'épouvante aux Amériquains qu'une figure de Diable la plus difforme & la plus hideuse en causeroit aux enfans. Je supprime quantité de menus faits qui se passèrent au sujet de ce contre-tems ; le recit en seroit ennuyeux, & d'ailleurs ma Lettre, quoi que déjà bien longue, n'approche pas encore de sa fin. Je vous dirai seulement qu'après avoir fait en vain plusieurs tentatives pour desabuser, & pour rassurer les *Gnacfitares*, je crus devoir prendre le parti de me mettre hors d'insulte. Ce fut de nous rembarquer en toute diligence, & d'aller nous poster comme dans un Fort dans une petite Isle située entre celle que nous quittons & la terre ferme. Pour une plus grande précaution je ne voulus jamais permettre que les deux ou trois cens *Essanapés* qui nous avoient escorté depuis leur grand Village, traversassent avec nous dans cette petite Isle, & fussent de nôtre campement.

Cependant, les *Gnacfitares* nous laissèrent fort en repos dans ce retranchement, soit qu'ils vissent bien qu'il n'y avoit que des coups à gagner en nous attaquant, soit qu'ils ne fussent pas assez persuadés que nous étions des Espagnols, toujours est-il vrai qu'ils n'entreprirent rien contre nous. Il y a bien de l'apparence qu'ils vouloient commencer par s'éclaircir sur leur doute ; car ayant choisi leurs meilleurs Coureurs, ils les envoyèrent à quatre-vingt lieues de là vers le Sud. Devineriez-vous bien,

Monfieur, quel étoit le but d'une fi longue courfe ? C'étoit pour aller querir des Sauvages qui puffent décider la queftion, & terminer le différent qui étoit entre les *Gnacfitares* & nous. On fuppofoit que ces Nations du Sud devoient bien connoître les Efpagnols du Nouveau Mexique, & l'on ne fe trompoit pas. Les Coureurs firent donc cette penible traite, & demandèrent des Députez pour venir nous-examiner. Ces bonnes gens du Sud acceptent la propofition, & bien loin de s'excufer fur la difficulté du chemin, ils partent en grand nombre avec autant d'ardeur que s'il fe fût agi du falut de tous les Sauvages. Dès qu'ils furent arrivez chez les *Gnacfitares*, on les pria de paffer dans nôtre Ile, & comme j'étois sûr qu'ils n'avoient pas de mauvais deffein, je ne m'opposai nullement à leur defcente. Tout le bon jour qu'ils nous donnerent, ce fut de nous contempler du haut en bas, du bas en haut, & d'employer toutes leurs lumieres pour voir fi nous étions de la bonne ou de la fauffe monnoye : Ces rigides Experts prirent garde à tout. Nos habits, nos épées, nos fufils, nôtre air, nôtre teint, il n'y eut rien qu'ils ne fifsent paffer en revûe ; ils observerent même jufqu'au ton de voix, & jufqu'à l'accent. Enfin après une épreuve auffi exaëte qu'il étoit poffible ; on nous déchargea à pur & à plein, & nos Juges prononcerent que nous n'étions point Efpagnols. Je confirmai beaucoup la vérité de cette fentence dans l'efprit des *Gnacfitares* je

je leur appris le sujet de mon voyage ; je leur parlai des Païs que nous possédions à l'Est, tout cela leur fit impression ; mais rien ne les convainquit davantage que lors qu'ils m'ouïrent déclamer contre les Espagnols, & parler d'eux comme de nos plus grands Ennemis. Les *Gnacfitares* bien guéris de leur erreur me firent une Députation dans les formes : On m'invita de venir camper dans la grande Isle, & en signe de bonne amitié ils me firent present d'une bonne quantité de je ne sai quel grain qu'ils recüeillent en abondance, & que je ne saurois mieux vous comparer qu'à nos lentilles. Par provision, je m'accommodai de la largesse ; je leur promis aussi de les aller voir ; mais je me défendis du campement, leur alléguant sans façon que nous nous désirions moins les uns des autres & que nous serions meilleurs amis de loin que de près.

Pour tenir parole, & m'aquiter de ma visite, je partis de la petite Isle avec quelques-uns de nos Sauvages, & six Soldats bien armez. Quoi que le trajet fut petit, il ne laissa pas d'être difficile ; le froid étoit excessif, & nous fûmes contraints de casser les glaces en plusieurs endroits. Etant débarquez nous marchâmes deux lieues avant que d'arriver au premier Village. Je ne vous rapporterai point ici les formalitez & les cérémonies de nôtre réception ; les *Gnacfitares* nous firent ce qu'on nous avoit fait autre part, & vous en dire davantage, ce ne seroit rien vous apprendre. Je fis là

de grandes libéralitez, & je remarquai bien que ces preuves démonstratives operoient bien plus efficacement sur ces Canailles que le témoignage des Députez du Sud, ni que toutes mes raisons. Je les nomme Canailles à cause de leur genie bas & intéressé ; car pour le reste, je n'avois point encore vû de Sauvages si policez. Les *Gnacstares* n'ont pas seulement l'ombre d'un Gouvernement. Ils en ont le reel & l'effectif : leur grand Chef a un pouvoir absolu sur toute la Nation, & il est Roi aussi despotiquement que le nôtre. Tous les Villages que vous voyez sur ma Carte composent son Etat ; vous pouvez faire fond sur cette Carte ; elle est fidèle, & ce sont eux-mêmes qui m'en ont fait present. Je causai deux heures avec cet Empereur Sauvage, & toute la conversation ne roula presque que sur les Espagnols. Je m'informai de lui à quelle distance son Pais étoit du Nouveau Mexique ; nous en sommes éloignez, répondit-il, de quatre-vingt tasous, c'est à dire de cent quarante lieues, chaque tasou faisant trois de nos lieues. Au reste, le bon Sire s'en donnoit à cœur joye sur le chapitre des Espagnols ; il mordoit à la grape, & on lisoit dans ses yeux qu'il auroit de bon cœur fait brûler à petit feu le dernier de cette Nation. Comme la matiere étoit extrêmement de mon goût, j'avois grand soin de l'entretenir & de l'échauffer : je versois de l'huile sur le brasier du Cacique, je rallumois sa bile dès qu'elle ne me paroissoit plus flamber assez, je mélois

mêlois mes histoires avec les siennes ; c'étoit à qui fronderoit le mieux contre la perfidie & la cruauté des Découvreurs de l'Amerique, & nous nous apprîmes réciproquement bien des choses là-dessus. Quand nous fûmes las de dauber nos ennemis communs, il plût à son humaine & complaisante Majesté de nous régaler d'une galanterie dont je n'avois point vû d'exemple jusqu'alors. On nous amena par son ordre une troupe des plus belles filles du Village, & le commode Chef nous pressa fort obligeamment de choisir. Nous ne profitâmes point de ce maquerellage royal ; nous remerciâmes civilement le Prince de sa courtoisie, & outre que la fatigue & l'abstinence nous avoient épointé l'écharde, nous étions bien-aîsés d'édifier ces Sauvages par nôtre continence. A vous dire le vrai, Monsieur, il y avoit un peu de dégoût dans nôtre chasteté ; cette prostitution nous fit mal au cœur, & nous aurions été bien autrement tentez, s'il y avoit eu plus de peine ou de mystère. Cependant nôtre Grand Chef vouloit à toute force nous faire entrer en lice, & il prenoit nôtre vertu pour affront. Peut-être eut-il fallu en venir aux prises & au congrès si mes Sauvages ne s'étoient avisez d'une bonne invention : Ils dirent au Cacique que j'avois promis aux Soldats de mon détachement que je retournerois dans la petite Isle précisément à une certaine heure ; que pour peu que je tardasse ils seroient en peine, & s'imagineroient qu'on m'auroit joié quelque

mauvais tour. Son Altesse Sauvageonne se payant de cette raison me laissa partir, & nous nous séparâmes avec de grandes protestations d'amitié.

Deux jours après, c'est à dire le neuvième de Janvier, le Grand Chef me rendit ma visite. Parmi ceux de sa suite qui étoit fort nombreuse, & qui, je croi, n'étoit guère moins de quatre cens hommes, j'aperçûs quatre visages que je ne doutai point du tout être des Espagnols. Qui n'y eut été pris ? Ces quatre hommes n'avoient rien de Sauvage ; ils étoient vêtus ; ils portoient la barbe touffue, & les cheveux au dessous de l'oreille, leur teint étoit bazonné : d'ailleurs on ne voyoit rien de grossier ni d'impoli dans leur contenance & dans leurs manières. Je m'abusois pourtant ; c'étoient des Sauvages d'une Nation distinguée, de ces *Mozeemlek* dont le Grand Chef des *Eokoros* m'avoit parlé. Le plaisir de trouver des Americains façonnez me donna la curiosité de m'informer quels Peuples c'étoient que les *Mozeemlek*, je priai les *Gnacfitares* de me donner cette satisfaction, voici en substance ce qu'ils m'apprirent. Les *Mozeemlek* habitent le long d'une Rivière qui tire sa source d'une chaîne de montagnes ; c'est aussi dans cette même chaîne que se forme la Rivière Longue par une quantité de ruisseaux dont l'occurrence forme un confluent. Le País de cette Nation est contigu à celui des *Gnacfitares*, & c'est ce qui fait entre eux le sujet d'une guerre continuelle. La chasse
de

des bœufs sauvages est le principal sujet de la jalousie qui régné entre ces Peuples. Ce n'est pas qu'ils ne se soient prescrit des bornes & des limites pour le terrain : vous pouvez voir l'étendue du district de chaque Nation dans le plan Géographique que les *Gnacsitares* eux-mêmes m'ont tracé sur une peau de Cerf, & de laquelle description je vous envoie la copie. Vous n'avez qu'à prendre garde aux deux croix : celle qui est marquée à la fourche de deux petites Rivières désigne le *Non plus ultra* des *Gnacsitares*, & il ne leur est pas permis d'aller plus loin avec leurs Pirogues, qui sont les voitures dont ils se servent ordinairement ; l'autre croix est la borne des *Mozemlek*. Mais ces Sauvages n'observent pas la règle fort scrupuleusement : je ne vous dirai point s'il leur est défendu de poursuivre la bête sur les terres du Voisin, c'est une circonstance que je ne me suis point fait expliquer ; ce qu'ils m'ont assuré très-positivement, c'est que pour peu que les Chasseurs franchissent la limite, cela suffit pour allumer entre les deux Nations une guerre sanglante & opiniâtre. Au reste, chaque Peuple a dans son ressort assez de bœufs sauvages pour n'avoir pas besoin d'en chercher autre part ; ces animaux vont par troupes en été dans les vallées ; aussi chaque Village a-t-il son Parc bien rempli de ces bœufs pour la provision. Quant aux Montagnes au bas desquelles ces Peuples demeurent, elles ont cinq ou six lieues de large ; leur sommet s'élève à proportion,

& elles sont si roides & si escarpées qu'il faut prendre de grands détours pour les traverser ; elles ne sont habitées que par des Ours, & par d'autres bêtes féroces.

N'étant pas satisfait d'une connoissance si superficielle touchant les *Mozeemlek*, je m'adressai par interprete à ces quatre Esclaves que j'avois pris pour des Espagnols, & vous allez voir ce que j'en tirai. Autant que je puis me rappeler leur recit, à cent cinquante lieues de là où nous étions, la grande Rivière se décharge par une embouchure de deux lieues, dans un vaste Lac d'eau salée, qui a trois cens lieues de circuit. Vers le bas & la fin de cette Rivière on a bâti six belles Villes ; les murailles sont de pierre enduite de terre grasse ; mes Auteurs ne me spécifièrent point combien leur enceinte avoit de tour ; mais ils n'oublièrent pas de me dire que les Maisons sont découvertes, sans toit, & en maniere de platte-forme, telles enfin que je vous les ai dessinées dans ma Carte. Vous jugez bien, Monsieur, que la situation de ces Villes doit être fort agréable ; mais ce qui forme un aspect beaucoup plus rare, c'est qu'il y a autour de ce Lac, ou de cette espèce de Mer plus de cent autres Villes tant grandes que petites, ce qui suffit pour donner une haute idée de la grandeur & de la puissance de cette Nation. Cette grande Eau salée est comme le champ de leur commerce, & ils y naviguent avec des bateaux dont vous trouverez la structure figurée dans ma Carte. Ils cultivent les
Arts,

Arts, & la Méchanique fleurit parmi eux comme parmi nous : Ils font des étoffes, des haches de cuivre & quantité d'autres ouvrages : j'avois grande envie d'en savoir le nom ; mes Historiens s'efforçoient assez de me les faire connoître ; mais je ne comprenois rien à leurs signes, & d'ailleurs malheureusement pour moi mes *Outagamis* & tous mes autres Interprètes n'ayant aucune connoissance de ces Ouvrages, n'avoient garde de me les faire concevoir. Il falloit, direz-vous avoir recours à la circomlocution ; il est vrai : je conçois à présent que par ce moyen là j'aurois pû deviner beaucoup des choses dont il s'agissoit, mais on ne s'avise jamais de tout. Au reste, le Gouvernement de cette Nation est aussi Monarchique que celui des Turcs pour ne pas dire des François. Le Grand Chef est Maître absolu de la Nation ; tous les Gouverneurs lui sont subordonnez, & il n'y a rien qui ne dépende de son bon-plaisir. Oh ça, Monsieur, vous jureriez, n'est-il pas vrai ? que je vous parle des *Mozeemlek* ? Effectivement le fil & l'enchaîure de ma narration ne peuvent vous donner une autre idée. Vous n'y êtes pas néanmoins, & je vous ai fait cette petite malice pour me vanger d'y avoir été pris comme vous. Lors que je croyois de bonne foi que ces Esclaves me contoient les beautez & les merveilles de leur Nation, je m'aperçûs, non sans étonnement, qu'ils me parloient d'un autre Peuple nommé *Tabuglauk*. Je me sentoîs assez d'inclination pour péné-

trer jusqu'à cet Empire ; mais cela ne se pouvant pas, je tâchois de dédommager ma curiosité en questionnant nos quatre Éclaves. Il ne tint ni à eux, ni à moi que je n'aprissé les Loix, les Mœurs, les Usages des *Tabuglank*, & que je ne connusse à fond ces Sauvages si differens des autres : j'en aurois ouï le recit avec une avide attention, & je vous en aurois rendu bon compte ; mais il n'y avoit pas moyen ? J'avois affaire à des Interprètes ignorans ; ils n'entendoient presque rien, & ils avoient encore moins de talent pour se faire entendre : ils parloient, ou plutôt ils hurloient cinq ou six ensemble, c'étoit une cohue affreuse, & je fus contraint à la fin d'abandonner la partie. Tout le fruit que je pûs recueillir de cette conversation tumultueuse se termine à ceci : Les *Tabuglank* sont aussi nombreux que les feuilles des arbres, soit dit avec l'hiperbole & l'exageration des Sauvages. Les *Mozeemlek* mènent dans les Villes des *Tabuglank* quantité de Veaux sauvages que ceux-là prennent autour de leurs Montagnes : Les *Tabuglank* se servent à plus d'un usage de ces animaux ; ils en mangent la viande ; ils les emploient à la charruë, & ils préparent la peau pour la chaussure & pour le vêtement. Ces Peuples portent la barbe longue de deux doigts ; leur habit qui est une maniere de tunique ne descend point plus bas que les genoux ; ils sont coëffez d'un bonnet pyramidal dont la pointe semble menacer le Ciel ; ils sont chauffez d'une
botine

botine qui leur cache toute la jambe, & ils sont toujours armez d'un long bâton ferré, à peu près comme ceux de nos Païsans, & de nos Voyageurs à pied. Leurs femmes sont invisibles comme en Italie & en Espagne, preuve qu'ils craignent le Coeuage, mais preuve aussi que cette redoutable chimere pullule & foisonne beaucoup parmi eux. Enfin ces Peuples aiment la guerre, & la font presque toujours avec d'autres Nations qui ne leur cèdent point en puissance & en forces ; avec tout ce genre meurtrier les *Tabuglaux* ont une bonne & bien remarquable pratique ; c'est que quand ils vont chercher bien loin leurs Ennemis ; s'ils trouvent sur leur route quelques troupes errantes qui leur soient inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. Si l'on agissoit par tout aussi équitablement, on ne verroit point de ces victoires honteuses qui sont de vrais assassinats tant est grande la supériorité du Vainqueur, & il n'y auroit pas tant de sang répandu par le seul droit du plus fort. J'oubliois une particularité qui concerne tant les *Tabuglaux* que les *Mozemlek*, c'est que leur Rivière descend toujours vers le Couchant, & que ce Lac d'eau salée dans lequel elle se décharge, & que je vous ai dit avoir trois cens lieues de circuit, en a trente de largeur, son embouchûre étant bien loin au Midi.

Après cette courte, succincte & générale instruction, je vins à ce qui touchoit nos Esclaves en particulier. J'appris d'eux qu'ils

avoient été faits prisonniers par un parti de *Gnacfitares* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit espérance de Paix, & qu'en cas qu'elle se conclut, ils auroient bien-tôt la joye de retourner en leur País. Je voyois bien qu'ils languissoient pitoyablement après cet heureux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & sans lequel la vie est dégoûtante, ils portoient d'autant plus impatiemment le joug de la servitude qu'ils avoient un souverain mépris pour les *Gnacfitares* leurs hôtes & leurs Maîtres. Nous ne mettons, disoient-ils, qu'une difference de figure entre ces hommes brutaux & les Ours. Ils outroient néanmoins ; car les *Gnacfitares* ont du bon sens, & je le repète, jusqu'à eux je n'avois point vû de Sauvages si traitables ni si accommodants. J'avouë qu'ils n'approchent point des *Mozemlek* : à juger de cette Nation par les prisonniers, elle s'est purgée de toute la rouille & de toute la crasse du Nouveau Monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des manieres si polies, si honnêtes, si engageantes que je croyois m'entretenir avec des François. Ces Esclaves me parurent quelque chose de si rare qu'il me prit envie de les avoir : je crus que je ne pourrois retourner en Canada avec un plus précieux butin. Je leur en fis donc la proposition ; je m'engageai à obtenir leur liberté du Grand Chef ; je leur promis une douce & honorable condition, & des avantages si considéra-

dérables que s'ils m'avoient pris au mot j'eusse été fort embarrassé à leur tenir parole ; mais toutes mes offres ne purent les ébranler ; l'amour de la Patrie l'emporta sur tous les apas de la fortune, & ils me déclarèrent qu'ils préféreroient le plaisir de retourner chez eux, à tous les autres biens que je pourrois leur procurer. Ils me marquerent néanmoins beaucoup de reconnoissance pour ma bonne volonté. L'un de ces quatre *Mozemlek* s'étant aperçû que je regardois avec des yeux fort attentifs une Médaille qu'il avoit pendue au cou, me la donna fort obligeamment. Cette Médaille étoit d'un cuivre rougeâtre, & pour sa figure j'ai pris soin de vous la dessiner, vous la trouverez dans ma Carte. Comme je savois que l'arquebusier de Monsieur de Tonti chez les *Illinois* avoit quelque connoissance des métaux, je le priai de vouloir bien fondre cette Antique moderne ; il le fit, & je remarquai que la matiere devenoit plus pesante, la couleur plus enfoncée, & même un peu maniable. J'aurois souhaité une entière & parfaite explication de ces sortes de figures ; mais nos *Mozemlek* n'en savois pas plus que moi là-dessus : tout ce que je pus en tirer, c'est que ces Médailles se fabriquent chez les Sauvages nommez *Tabuglauck*, & que ces Peuples en font grand cas. Lors que le Grand Chef s'en retourna je ne manquai point à faire quelques libéralitez aux quatre Esclaves, & mesurant en gens d'esprit le don par la bonne volonté du Bienfaiteur, ils

reçurent mes bagatelles comme si ç'eût été quelque chose de fort précieux.

Pendant nôtre séjour dans la petite Isle le tems s'adoucit, & il survint un dégel fort à propos : Le vent s'étant aussi remis au Sud-Oüest ne pouvoit nous être plus favorable ; ainsi nous nous hâtâmes d'en profiter. Je fis donc une Députation solennelle au Cacique ; on lui annonça mon départ pour le Canada ; on le remercia de ses honnêtetez, & de son humaine hospitalité ; mais ce qu'il trouva je croi, le meilleur endroit de la Harangue, c'est qu'on lui fit de nouveaux presens de ma part. J'en fus abondamment récompensé ; car les *Gnacsitares* que le Grand Chef envoya pour me souhaiter un bon voyage & un prompt & heureux retour, nous présentèrent au nom de leur Maître une si copieuse provision de viande de bœuf, qu'il y en avoit assez pour freter nos Pirogues. Tout étant disposé pour l'embarquement, nous passâmes d'abord en terre-ferme ; ce fut afin d'y perpétuer par un monument durable le souvenir de nôtre venue en ce pais-là. Je fis donc attacher à un long & gros poteau, planté tout exprès, les armes de France gravées sur une plaque de plomb : de vous dire s'il n'aura pas plû à Messieurs les *Gnacsitares* d'arracher ce Mémorial, & de le jeter dans l'eau ou dans le feu, c'est de quoi je ne voudrois pas répondre ; ces Sauvages ne nous voyent pas de fort bon œil dans leur Continent, & au fond ils n'ont pas tout le tort. Quoi qu'il en soit, nous

mîmes

mêmes à la voile le vingt-six de Janvier, & après dix jours d'une très-heureuse Navigation, nous arrivâmes au País des *Essanapés*. Nous nous dédommageâmes en descendant la Rivière Longue des fatigues que nous avions essuyées en la montant. Outre que nous ne trouvions plus aucun obstacle fâcheux, nous avions encore l'agréable amusement de voir tuer des Oiseaux de rivière : Comme il y a une quantité prodigieuse de ce gibier sur cette route, les Sauvages viennent aussi en grand nombre pour en prendre, si bien qu'il s'en fait un horrible massacre. Au reste, la Rivière Longue roule ses eaux assez tranquillement : Son cours est calme, à l'exception pourtant du quatorzième Village au quinzième ; elle est là d'une agitation qu'on peut appeler rapide, & cet espace est environ de trois lieues. Le canal de cette Rivière est aussi fort droit ; elle ne fait point d'écarts ; elle ne serpente presque point depuis son embouchure jusqu'au Lac. J'avoué que les yeux ne trouvent pas leur compte le long de cette Rivière : rien n'est plus triste que son aspect, & il y a des endroits dont les environs sont affreux ; l'eau de ce Fleuve est même d'une couleur très-desagréable ; mais il dédommage bien de tout cela par son utilité, car il est tout-à-fait commode pour la Navigation, & il peut porter jusqu'à des Barques de cinquante tonneaux. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer où il cesse d'être si navigable ; j'en ai fixé l'endroit sur ma Carte par une fleur de lis. Je

fis

fis aussi planter un autre poteau dans le même lieu ; & mes Soldats m'ayant voulu faire l'honneur d'éterniser mon nom appellerent ce monument *La Borne de Labontan*. Le deuxième de Mars nous entrâmes dans le Fleuve de *Mississipi* : depuis notre passage, il s'étoit beaucoup enflé par la fonte des néges, par la pluye ; & par le débordement des Rivières ; & comme par là son courant avoit aquis de la rapidité, nous nous y abandonnâmes, & cela nous sauva la peine de ramer. Le dix nous débarquâmes dans l'Isle nommée *des Rencontres*, & l'on y séjourna le lendemain. Vous auriez, Monsieur, un juste reproche à me faire si je ne vous apprenois pas l'origine de cette dénomination. C'est qu'un Parti de quatre cens *Iroquois* ayant rencontré dans cette Isle, qui par parenthése est située au milieu du Fleuve de *Mississipi*, ayant, dis-je, rencontré un autre Parti de trois cens *Nadenessis* en furent taillez en pièces, voici l'histoire de cet événement. La fantaisie ayant pris aux *Iroquois* d'aller faire une levée de Bouclier chez certains Peuples que je vous ferai bien-tôt connoître, & qui sont proches Voisins des *Otentats* ; ils passerent chez les *Illinois* leurs Alliez : Ceux-ci leur fournirent des Vivres, & leur donnerent tous les materiaux qu'il falloit pour construire des Canots, ce qu'ils firent en toute diligence, & puis s'embarquerent pour leur expedition. Comme nos *Iroquois* avançaient sur le Fleuve, & qu'ils repaïssoient leur imagination de la belle prouesse qu'ils alloient

alloient faire en surprenant de pauvres gens qui ne pensoient point du tout à eux ; ils virent une nombre de Canots qui descendoient de l'autre côté de la Rivière. Si-tôt que les *Iroquois* eurent apperçû cette petite Flote, ils gagnèrent au plutôt cette Isle dont il est question, & les *Nadoueßis* en firent autant. Vous noterez, Monsieur, que ces deux Nations ne s'entre-connoissoient point, si ce n'étoit peut-être de nom ; car les *Iroquois*, sur tout, sont fameux par leurs cruantez, & il n'y a point de Sauvages qui n'en ayent ouï parler. Nos deux Partis aborderent donc, chacun à une pointe de l'Isle, ce sont les deux endroits designez sur ma Carte par deux Croix. A peine furent-ils en vûë, & à portée pour s'entendre que les *Iroquois* criant à plein gosier demanderent en langage Illinois, *Qui êtes-vous ? Nous sommes Nadoueßis*, répondirent les autres : Ces derniers ayant fait à leur tour le cri & la huée du *Qui vive ?* Les *Iroquois* ne firent pas non plus difficulté de se nommer. Mais en même tems ils continuèrent, & *où allez-vous ? A la chasse aux Bœufs*, repliquèrent les *Nadoueßis*, & *vous Iroquois quel est le sujet de votre voyage ? C'est la chasse aux hommes*, dirent ceux ci. Oh ! puis que cela est, repartirent les autres, *il est trop juste de vous épargner du chemin. Nous sommes des hommes ; venez nous prendre, si vous le pouvez, la capture ne sera pas mauvaise.* Les *Iroquois* n'étoient pas gens à reculer ; ils acceptent le défi, & sur cela chaque Nation débarque, & se dispose à s'en donner

ner jusqu'aux gardes. Le Commandant des *Nadoneffis* ne voulut point de porte de derrière ; il déclare à ses Guerriers qu'il faut choisir la victoire ou la mort, & pour leur ôter toute esperance de pouvoir fuir, il prit une hache, & secondé de quelques-uns des siens il mit tous ses Canots en pièces. Ensuite ce vaillant Chef mène ses gens à l'ennemi, & les *Iroquois*, bien que supérieurs, n'avoient pas d'impatience pour attaquer. Ceux-ci soutinrent pourtant le premier choc en dignes Chasseurs d'hommes : ils firent une si furieuse décharge qu'ils jetterent par terre quatre-vingt de leurs ennemis ; mais les *Nadoneffis* après avoir essuyé cette foudroyante grêle fondirent la massue à la main sur les *Iroquois* qui n'ayant pas le tems de recharger furent défaits à platte-couture. Il en périt deux cens soixante ; les autres voulurent se sauver ; mais ce fût en vain, ils furent poursuivis & atteints par les Vainqueurs qui les firent tous Esclaves. Le Chef des *Nadoneffis* averti, que sur la fin du combat quelques-uns des Vaincus s'étoient jettés dans leurs Canots pour prendre la fuite envoya au plus vite après eux ; mais les Fuyards se voyant sur le point d'être attrapez se jetterent à l'eau, aimant mieux se noyer que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Comme les *Nadoneffis* n'auroient pas crû leur victoire complète, si elle n'avoit été publiée, principalement parmi la Nation des *Iroquois*, ils choisirent entre tous leurs Prisonniers les deux hommes qui avoient la mine

mine de courir le mieux ; on coupa le nez & les oreilles à ces misérables ; on leur donna les armes & les munitions nécessaires, soit pour se procurer la vie par la Chasse, soit pour se garantir des mauvaises aventures, & dans cet équipage, „ allez, „ leur dit-on, chez vos gens ; rendez compte à vos Compatriotes de ce qui est arrivé, & pour leur montrer que nous usons bien de notre avantage, donnez de notre part un bon avis à votre Nation, „ c'est qu'une autrefois elle n'employe plus „ des femmes pour faire la chasse aux hommes. La raillerie avoit son sel ; mais ces nez & ces oreilles à bas la rendoient trop forte, n'est-il pas vrai, Monsieur ?

Le douze nous débarquâmes à un Village des *Otentas* ; ce País abonde en blé d'Inde, aussi en remplîmes nous nos Canots. Les *Otentas* demeurent sur les bords d'une Rivière assez rapide, & qui prend sa source dans les Montagnes voisines. Les Villages de cette Nation ne s'étendent pourtant pas jusqu'au haut de la Rivière ; cette partie est habitée par trois autres différens Peuples, les *Panimaba*, les *Paneassa*, & les *Panetonka*. J'aurois fort souhaité m'éclaircir de tout cela par mes propres yeux ; mais le tems me pressoit. & d'ailleurs j'avois déjà perdu toute esperance de faire la découverte que j'aurois souhaitée au sujet des Espagnols. Je quittai donc les *Otentas* dès le lendemain, & quoi que nous eussions le courant, on ne laissa pas de ramer, ce qui nous fit gagner en quatre jours la

Riviè-

Rivière des *Missouris* : le courant de cette Rivière n'en cedit pas pour la rapidité au courant du *Mississipi* ; nous remarquâmes cela en le refoulant pour arriver au premier Village des *Missouris*. J'y fis une station de quelques heures, mais qui ne laissa pas de m'être utile ; car pour me récompenser de mes bagatelles, on me fit présent de cent Cocs d'Inde : il n'étoit pas difficile aux Habitans de les rassembler ; car leurs Cabanes en sont très-bien fournies, & de plus il y a beaucoup de ces Oiseaux dans le País. Nous nous rembarquâmes donc dès le même jour qui étoit le dix-huit, & voguant de force, nous prîmes terre le soir à quelque distance du second Village. Comme mon dessein étoit de faire là quelque séjour, nos gens tirèrent les Canots, & s'empressèrent à dresser le Cabanage. Cependant nos *Outagamis* me dirent qu'ils vouloient aller prendre langue dans le Village, & je leur donnai pour escorte un détachement de dix Soldats avec un Sergent. Cette troupe fit un mauvais voyage : pas un des nôtres ne pût se faire entendre, ils n'entendoient pas mieux le jargon des *Missouris* : Les uns & les autres pouvoient appeler le langage des signes à leur secours ; mais apparemment qu'ils ne s'en avisèrent pas. Quoi qu'il en soit, peu s'en fallut que ce baragouin réciproque n'eût une funeste conclusion ; déjà les *Missouris* perdant patience, ou concevant de méchans soupçons, menaçoient nos gens, & levoient le bras pour faire main basse sur eux : Nos gens

gens n'auroient pas manqué de vendre leur vie bien chere, ainsi ç'eût été une boucherie. Lors qu'on étoit sur le point d'en venir aux prises, un bon Vieillard survint fort heureusement, & cria, prenons bien garde à ce que nous allons faire, & n'exposons point témérairement l'honneur & le sang de la Nation : Ces étrangers ne sont pas seuls ; on a découvert leur campement ; ne doutons point qu'ils ne soient soutenus, & que leurs gens ne se fassent plutôt hacher en pièces que de ne pas vanger l'insulte qu'on aura faite à leurs compagnons. Cette exhortation du Vieillard eut son effet ; elle empêcha le malheur. N'allez pas me chicaner sur la harangue du bon homme ; je ne vous la donne que pour ce qu'il devoit dire, & si vous me demandez d'où j'ai appris ce qu'il avoit dit, puisque nos gens ne l'entendoient pas, un peu de patience, & vous serez satisfait. Mes Députés voyant donc que les *Missouris* étoient à leur égard des muets si dangereux, & qu'on n'en pouvoit rien tirer, s'en revinrent encore tous effrayez du risque qu'ils avoient couru. Quand ils m'eurent conté la chose, je vis bien que nous n'étions pas en sûreté, ce qui me fit prendre de bonnes mesures pour n'être pas surpris. Vers les deux heures après minuit ceux de nos gens qui faisoient le guet entendirent du bruit, & ayant hazardé un gros *Qui va là ?* on leur répondit en langue Illinois que deux Habitans du Village demandoient à parler. Je ne trouvai pas à propos de les introduire à cette

heure

heure indûë, & je les remis au Soleil levant. Cependant nos *Outagamis* ne pouvoient se remettre de la terrible reception qu'on leur avoit faite au Village ; ils avoient grande envie de s'en venger, & toute la nuit ils me persécuterent pour aller brûler l'Habitation : mais je n'avois garde ; l'action eut été trop noire & trop barbare : je répondis que nous devions nous montrer les plus sages, & que nous voyagions pour faire des découvertes, & non pas pour massacrer ; les *Outagamis* firent semblant de goûter mes raisons, & me laissèrent en repos. Dès le point du jour les deux Messagers de la nuit ne manquèrent pas de revenir. Comme ils étoient chargez de nous reconnoître, & de bien s'assurer de ce que nous étions ; ils nous questionnerent à toute outrance ; nous subîmes une interrogatoire de plus de deux heures : Enfin nous ayant tournez de tous les sens, & s'étant convaincus de nôtre bonne foi, ils nous prièrent fort civilement de nous approcher du Village. Mais les *Outagamis* faisant les fiers à leur tour dédaignèrent cette invitation ; quand vous nous aurez rendu ce que vous nous devez, dirent ils d'un sourcil élevé ; quand le Chef du Village, qui ne s'est déjà fait que trop attendre, sera venu nous rendre ses devoirs, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Les Députés étourdis de cette hauteur avouèrent que nous avions raison, & nous quitterent brusquement pour aller porter nôtre plainte au Grand *Missouri*. Trois heures se passèrent
sans

sans que personne parût ; l'impatience commençoit à nous prendre , & l'on déliberoit déjà sur le parti le plus convenable ; mais enfin Monsieur le Chef arriva. Je penetrai d'abord le sujet de son retardement ; la crainte l'empêchoit de venir , & d'ailleurs il falloit composer les presens. Sa Seigneurie nous aborda donc , mais la terreur peinte sur le visage , & plutôt avec l'air d'un Esclave criminel , qu'avec la contenance d'un des Maîtres du Païs. Sa suite étoit d'un burlesque qui ne me déplût pas : tous ses gens , au lieu de riches & magnifiques livrées , portoient dequoi subvenir à nos besoins. Les uns étoient armez de viandes boucanées ; les autres de sacs de bled d'Inde ; ceux-là , de raisins secs ; ceux-ci , de peaux de chevreuils teintes en diverses couleurs. Tout cela me sembloit meilleur que des révérences & des complimens ; aussi répondis-je à cette honnêteté par d'autres largesses , mais dont la valeur ne m'empêchoit pas d'être beaucoup en retour. Après toutes les cérémonies du premier abord , & les libéralitez respectives , il fût question d'entrer en matière. Le Chef avoit pour interprètes ces deux hommes qui parloient Illinois , & moi je me servois de mes *Otagamis*. Nous fîmes tout nôtre possible pour tirer quelques éclaircissemens , mais il n'y eut jamais moyen de faire causer le bon homme : il déclara qu'il ne sçavoit rien , mais que nous pourrions apprendre la Carte du Païs , si nous voulions avancer sur la Rivière : Il s'en tint constamment à cette
répon-

réponse, & quoi que nous pussions faire le Boureau n'en voulut point démordre. Nos *Outagamis* petilloient ; l'opiniâtreté de ce Chef à ne rien dire leur causa un furieux redoublement de rage pour brûler ; mais je tins ferme, & par de fortes remontrances je calmai leur fureur. Pour en prévenir un nouvel accès, je fis hâter notre départ, & le jour même de cette entrevûe, à deux heures après midi l'on se remit en Canot. Après avoir remonté pendant près de quatre heures nous nous trouvâmes à l'embouchûre de la Rivière des *Osages* ; on y cabana. Nous fîmes bonne garde pendant la nuit ; car nous fûmes presque tous-jours sous les armes à cause des Bœufs sauvages qui se divertissoient à nous venir luter assez souvent. Le lendemain, pour nous venger, nous en tuâmes quelques-uns, & la tuërie auroit été bien plus grande sans une pluie copieuse qui vint mal à propos refroidir notre ardeur. Comme nous nous amusions à serrer notre proie, quelqu'un s'écria qu'il voyoit des hommes, & en effet une troupe assez nombreuse de Sauvages venoit droit à nous. Vous jugez bien, Monsieur, qu'on se mit promptement sur la défensive : Chacun court aux armes, & nous retranchant derrière la foible palissade de notre petit Camp, nous voyions venir l'Ennemi. Le hazard nous tira bien-tôt de cette allarme. Un de mes Soldats ayant tiré son fusil en l'air pour le mieux recharger ensuite, la simple lueur de ce feu causa une si grande épouvante à ces gens qui venoient

venoient à grands pas fondre sur nous, qu'ils se débandèrent, fuyant çà & là comme un troupeau de moutons aux approches du Loup. C'est que l'usage du fusil étoit aussi nouveau pour ces Peuples qu'il l'avoit été pour les Habitans de la Rivière Longue. Cette aventure ne manqua pas de rallumer le courroux des bilieux *Otagamis*. Ils m'exhortèrent au brûlement d'un ton si pathétique & si pressant, que je ne pûs m'en défendre, & ma raison succomba honteusement à la brutalité de ces destructeurs. J'eus donc la complaisance de me rembarquer dès le soir même, & de retourner sur nos pas, car nous avions laissé le Village derrière nous. Arrivés sur la minuit auprès de cette Habitation, nous attendîmes le jour dans un profond silence, & à peine commença-t-il à paroître que nous entrâmes dans le Village : il étoit sans défense, ces Sauvages que nous avions fait fuir le soir précédent, & qui en étoient les Guerriers, n'étoient point encore de retour, ou peut-être étoient partis avant le Soleil, pour aller à notre découverte. Quoiqu'il en soit, nous annonçâmes notre entrée dans l'Habitation par une décharge en l'air de toute notre Artillerie. Jugez quel effet ce tonnerre imprévu devoit produire : dans ce moment les Vieillards, les femmes, les enfans, sortirent des Cabanes, & dans une consternation d'autant plus grande qu'ils ne sçavoient quel parti prendre ; ils ne voyoient de tous côtes qu'une mort inévitable ; leur unique ressource étoit

de se jeter à nos pieds, & de nous faire comprendre par des signes, qui dans ces occasions sont une voix bien éloquente de la Nature, de nous faire, dis-je, comprendre, que nous étions les souverains arbitres de leur salut. On n'avoit pas dessein de leur ôter la vie : on leur ordonna seulement de sortir du Village, & dès qu'ils en furent dehors, on mit le feu en tant d'endroits que l'Habitation fut bien-tôt réduite en cendres. Je ne vous rapporte pas ce fait comme un exploit, Monsieur ; c'est un crime que je vous confesse, & si mes Lettres deviennent publiques, la honte que j'aurai de ce que tout le monde saura cette action, me servira pour expier un si gros péché.

Après cette glorieuse expédition nous rentrâmes dans nos Canots, & nous continuâmes à suivre le rapide courant de cette Rivière. Nôtre Navigation fût très-heureuse, & il ne nous arriva rien de considérable jusqu'au Fleuve de *Mississipi*. Nous entrâmes dans ce Fleuve le vingt-cinq d'assez bonne heure, & le lendemain après midi, lors que nous ne pensions qu'à poursuivre tranquillement nôtre route, nous découvriâmes environ quatre cens Chasseurs qui en vouloient aux Bœufs sauvages, dont les prairies sont toutes couvertes du côté de l'Oüest. La rencontre étoit un peu trop forte, pour ne nous pas causer quelque inquiétude ; mais nous fûmes bien-tôt rassurez. Dès que ces Sauvages nous eurent apperçûs, bien loin de s'effaroucher, ils nous firent

firent signe de ramer vers eux. Comme nous ne les connoissions point, & que de plus leur nombre nous paroissoit dans l'éloignement beaucoup plus grand qu'il n'étoit, nous hésitâmes, & peu s'en fallut que nous ne fissions force de voiles & d'aviron. Néanmoins nôtre bon destin l'emporta, & nous allâmes aborder à une portée de mousquet au dessus d'eux. Nous voyant arrêter ils accouroient en foule; mais nous qui ne prétendions pas être traitez en Bœufs sauvages, nous criâmes à ces Chasseurs de ne pas avancer tous à la fois, & ils virent bien à nôtre posture fière & menaçante, qu'il n'y avoit pas de sûreté à nous faire peur. Ainsi la troupe n'alla pas plus loin, & quatre des plus avancez nous ayant joints, nous dirent en Illinois, & cela d'un œil riant & d'un visage gai, qu'ils étoient *Akansas*. Nous ne nous hâtâmes point de le croire; mais après avoir examiné l'équipage, principalement leurs coûteaux, & leurs ciseaux pendus au cou, nous nous laissâmes persuader; ils portoient aussi de petites haches dont je sçavois que les *Illinois* leur font présent à la rencontre; enfin, je souhaitois passionnément que ce fussent ces mêmes *Akansas* dont Mr. de la Salle, & plusieurs autres François ont fait mention, & cette envie valoit presque une raison démonstrative pour me convaincre. Sans entrer donc dans une plus exacte discussion, nous sortîmes de nos Canots, & nous nous abandonnâmes avec toute sorte de confiance & de franchise à la bonne foi de ces

Chasseurs. Nous n'eûmes pas sujet de nous en repentir : ils firent de leur mieux pour nous délasser agréablement : la danse, le chant, la bonne chere, les presens, tout en fût. Nous n'eûmes là ni Comedie, ni Opera, mais on nous donna pour spectacle une de ces galanteries Espagnoles, que l'on nomme Combat de Taureaux. Nos *Akansas* nous ayant donc mené, comme par promenade, à une lieuë de nôtre débarquement, firent là devant nous une chasse d'adresse & de plaisir ; c'est-à-dire qu'alors ils employent pour se divertir plusieurs ruses à la capture des Bœufs, je vous ai tracé cela sur ma Carte. Ces Sauvages nous montrerent aussi un Crocodile nouvellement tué ; la maniere dont ils assomment cette bête est curieuse, & je vous la décrirai quelque jour. Au reste, nôtre pause chez les *Akansas* ne fut aucunement profitable au but principal de mon voyage : Ces Chasseurs n'en savoient pas plus que moi sur l'article des Espagnols ; mais ayant mis mes hôtes sur le chapitre des *Missouris* & des *Osages*, les deux dernières Nations chez qui j'avois passé, ce sont, dirent-ils, des Peuples nombreux, mais lâches & perfides, sans courage & sans foi : leurs Rivières sont fort grandes, & leur País bon & beau, c'est dommage qu'il soit habité par des coquins. Ce témoignage soulagea beaucoup ma conscience du remords du brûlement, & j'eus presque regret d'avoir sauvé l'Habitation des *Missouris*. N'ayant pû donner plus de deux jours aux *Akansas*,
je

RPJCB



Bœufs Sauvages



tant sur un bœuf

RPJCB

je leur témoignai une reconnoissance qui alloit jusqu'à l'estime, & nous étant embarquez nous poursuivîmes nôtre Navigation jusqu'à la Rivière *Ouabach* : Elle est profonde, & l'ayant fait sonder nous lui trouvâmes trois brasses & demie d'eau ; c'étoit précisément la mesure que les *Akansas* avoient fixée : il est vrai que cette Rivière, ne paroïssoit pas alors dans son cours naturel, & les Sauvages de nôtre compagnie auroient mis cent contre un qu'elle étoit enflée. On m'assura qu'elle portoit plus de cent lieuës ; je me ferois fait un plaisir d'entreprendre cette Navigation, & si la chose eut dépendu de moi j'aurois remonté cette Rivière jusqu'à sa source ; mais comme le tems me pressoit, je remontai le Fleuve de *Mississipi* jusqu'à la Rivière des *Illinois*. Nous y arrivâmes le neuvième d'Avril. Ce ne fut pas sans peine, car, outre que nous eûmes vent contraire les deux premiers jours, les Courans étoient fort rapides.

Puis que je quitte le *Mississipi* pour n'y plus retourner, vous ne serez pas fâché que je rassemble tout ce que j'ai remarqué de ce Fleuve, & que je vous en donne une idée. Sa moindre largeur est de demi lieuë, & sa moindre profondeur, d'une brasse & demie d'eau ; je ne puis vous parler si expressément de sa plus grande largeur, ni de sa plus grande hauteur ; mais à juger du plus par le moins, on conçoit aisément que le *Mississipi* n'est pas un Fleuve du commun. Il est assez paisible dans

sa course, & les Sauvages m'ont assuré qu'il n'est rapide que trois ou quatre mois de l'année. Il est très sûr pour la Navigation, & je n'y ai vû ni battures, ni bancs de sable. On ne vogue pas long-tems sur ce Fleuve sans trouver des Isles; il y en a beaucoup, & comme elles sont presque toutes couvertes d'arbres, cela fait une vûe fort agréable dans la belle Saison. Les bords de cette Rivière ne sont pas moins charmans; vous ne voyez de l'un ou de l'autre rivage que Bois, que Côteaux, que Prairies: Avec tout cela cette Navigation est champêtre, & même affreuse, en comparaison de celle de nos beaux Fleuves de France. Pendant tout le chemin que j'ai fait sur le *Mississipi*, je n'ai pas remarqué que cette Rivière serpentât, & je vous dirai ici par occasion qu'il est fort rare de trouver en Amérique une Rivière qui s'écarte, qui se détourne dans son lit, en un mot qui roule ses eaux en zigzag.

L'air du *Mississipi* est sain, le terroir fécond, & le climat fort propre à la propagation des animaux. L'un des plus grands divertissemens sur cette route, c'est de voir les rivages tous couverts de quadrupèdes & de volatiles qui paissent ensemble de la meilleure amitié du monde. Les Bœufs, les Cerfs, les Chevreuils, les Cocs d'Inde y sont par troupes. Je ne vous dis rien des bêtes & des Oiseaux qu'on voit sur cette Rivière, & qui sont inconnus en Europe; il y auroit là de quoi faire un Livre. A plus forte raison seriez-vous rebuté de la lon-

longueur ennuyeuse de ma Lettre, si je vous faisois un détail exact des Chasses, des Pêches, & de tous les Sauvages que j'ai rencontrés. Tout cela est spécifié dans mon Journal, & si j'avois assez de loisir & de patience pour vous le transcrire, il faudroit vous résoudre à la lecture d'un gros Volume. Pour m'en tenir à mon sujet, je n'ai pas manqué d'écrire sur ce Journal toutes les Chasses, & toutes les Pêches, ou que nous avons faites nous-mêmes, ou dont nous avons été les témoins, & vous seriez surpris de voir que presque chaque jour il y avoit Chasse ou Pêche d'une espèce différente. Il y a aussi le long du *Mississipi* quantité d'arbres fruitiers; mais comme ils étoient dépouillés de fruits & de feuilles nous n'en vîmes que le bois. La treille n'y manque pas non plus, & elle produit des grapes & des grains d'une grosseur extraordinaire: on fait sécher ces beaux raisins au Soleil; j'en ai mangé quelques-uns, & je les ai trouvés d'un goût excellent. Quand je vous ai dit que toutes sortes de bêtes foisonnoient extrêmement sur cette Rivière, j'ai oublié d'excepter les Castors: ils y sont très rares. C'est la même chose sur la *Rivière Longue*; mais en récompense il y a sur l'un & sur l'autre Fleuve quantité de Loutres, & les Habitans en prennent assez pour se faire de bonnes fourrures, dont ils se servent en Hiver.

Le dixième d'Avril nous mêmes à la voile, & nous voguâmes toujours sur la Rivière des *Illinois*. Nous allions à la faveur

d'un vent d'Oüest Sud-Oüest, & nous fîmes si bien pousser qu'en six jours nous gagnâmes le Fort de *Crevecœur*. Monsieur de *Tonti* qui en est le Commandant, me reçût parfaitement bien. C'est un fort honnête homme que ce Monsieur de *Tonti*, & qui est tout-à-fait digne de la vénération que les *Illinois* ont pour sa personne. Je me reposai trois jours dans ce poste, & cela me sembla bon depuis le long-tems que nous ne faisons que cabaner. Je trouvai au Fort de *Crevecœur* vingt Coureurs de bois qui trafiquoient avec la Nation *Illinoise*, & il ne tint qu'à moi de faire quelques échanges avec ces Négocians. Nous étant suffisamment délassés, je remerciai Monsieur le Commandant, & nous nous embarquâmes pour le Village des *Illinois*. Ce fût où nous prîmes terre le lendemain qui étoit le vingt. Il fallut alors changer de note : il n'étoit plus question de rame ni de voile ; nous étions obligés de faire un portage, & un portage, s'il vous plaît, qui n'étoit pas moins que de douze mortelles lieues. Pour me débarasser au plutôt de cette rude corvée, je me recommandai à la bonne volonté des Habitans : ils en agirent en galants Sauvages, & j'eus plus de Porteurs que je n'en voulois. Il est vrai que j'ouvris d'abord mon magasin portatif, & que je lui fis faire une copieuse évacuation. Je fis present aux principaux du Village d'un grand rouleau de tabac de Bresil, de cent livres de poudre, de deux cens livres de balle, & de quelques armes. La vûe de
tant

tant de richesses meurtrières échauffa beaucoup la générosité de mes *Illinois*, car dans le nouveau Monde comme dans le vieux, l'intérêt a un grand pouvoir sur la bienveillance. Mais enfin mes Ouvriers mirent la main à l'œuvre, & je fus si bien servi que mon portage fût fait en quatre jours. Nous arrivâmes donc le vingt-quatre à *Chekakou*, lieu où devoit se faire le rembarquement : ce fût-là où les *Outagamis* nous dirent adieu, & reprirent la route de leur Païs : Ces Sauvages me parurent très-contens de moi, & je m'imagine que les fusils & les pistolets dont je leur fis présent en nous séparant, avoient beaucoup de part à l'amitié tendre qu'ils me témoignèrent.

Le vingt-cinq nous remîmes à la voile, & naviguant à toute force pour profiter du beau tems, nous entrâmes le vingt-huit dans la Rivière des *Oumamis*. Etant descendus au même endroit où Monsieur de la Salle fit bâtir un Fort il y a plusieurs années, nous y trouvâmes quatre cens Guerriers. Ils étoient tous en bonne disposition pour passer agréablement une couple d'heures, mais vous ne devineriez pas le sujet de leur belle humeur, c'est qu'ils alloient brûler à petit feu trois misérables *Iroquois*. Je fis ce que je pûs pour détourner le coup; j'employai tout mon bien dire pour persuader à ces brutaux qu'une si horrible cruauté n'étoit point de bonne guerre; mais il me fût impossible de rien obtenir, & j'eus pour toute réponse que tous les *Iroquois* étoient dignes du feu. Ces Sauvages

ne se contentèrent pas de me refuser la vie des trois Innocens ; ils prétendoient encore que nous devions prendre goût à ce supplice, & ils nous auroient volontiers pris à partie de ce que nous donnions quelques indices de compassion. Cette inhumanité est commune à la plupart des Nations Sauvages : ils voudroient qu'on prit plaisir à ces barbares spectacles comme on en prendroit à la Comedie la plus burlesque, & ils se scandalisent quand vous n'éclatez pas de rire aux cris d'un homme qu'on rôtit. Les horribles tourmens qu'on faisoit souffrir à ces malheureux *Iroquois* me caufoient une véritable horreur ; & je ne pûs me résoudre à voir la fin de la pièce. Je me rembarquai donc au plus vite, mais comme ces brûleurs s'y opposoient fortement il me fallut forger un prétexte pour les contenter. Je leur dis que mes Soldats ayant fait une assez bonne provision d'eau de vie, ne manqueroient pas de s'en donner à cœur joye pendant la nuit, quand ce ne seroit que pour arroser le sacrifice, & que dans leur ivresse ils commettroient peut-être des desordres que je ne pourrois empêcher. Cette excuse ayant produit son effet, je partis, & après avoir côtoyé ce Lac & traversé la Baye de l'*Ours qui dort*, nous sommes arrivez ici il y a six jours. Le Sieur de S. Pierre de Repantigni que j'y ai trouvé, & qui est venu en remontant les glaces de *Quebec*, m'a dit pour nouvelles que Mr. de Denonville jugeant la Paix avec les *Iroquois* convenable, & même nécessaire aux affaires

affaires du Roi, & voulant que les Nations qui sont nos Alliées soient comprises dans cette Paix, avoit envoyé des Coureurs pour les avertir de ne plus commettre d'hostilité contre les mêmes *Iroquois*. J'ai encore appris une autre histoire assez plaisante. Notre Gouverneur Général a écrit au Commandant de ce poste-ci qu'il tâchât d'engager adroitement un certain Chef des *Hurons*, surnommé par sobriquet, le *Rat*, à l'engager, dis-je, à descendre à la Colonie, & cela pour lui faire faire le saut périlleux de la potence. Le *Rat* en ayant été averti a déclaré qu'il vouloit faire le voyage tout exprès pour sommer M. de *Denonville* de sa parole, & pour le défier d'en venir à l'exécution, & en effet, ce *Huron* part demain avec une troupe d'*Outaouas* & de Coureurs de bois qui descendent sous le commandement de M. *Dulhut*. Pour moi j'ai déjà fait prendre les devans à plusieurs de mes Soldats par différentes occasions, & je resterai ici sept jours pour régler quelques affaires.

Voilà, Monsieur, la Relation de mon voyage. Peut-être la trouverez-vous trop abrégée : mais outre que j'ai supprimé toutes les minuties qui ne m'ont point paru dignes de votre curiosité, je n'ai pas le tems d'entrer dans tout le détail qui pourroit vous faire plaisir. D'ailleurs, il faudroit un génie plus étendu que le mien pour rassembler tout ce qui mérite de l'être, & pour le bien coudre. Je renvoye tout le reste à notre première entrevûe ; je vous

apprendrai quantité de rencontres & d'aventures que j'ai euës dans ce voyage ; je vous parlerai de l'Origine, du Culte, des Mœurs & des manières de ces différentes Nations, & nous ferons nos remarques sur tout cela, aussi-bien que sur l'étendue de ce Continent vers l'Oüest. En attendant vous aurez encore ici pour la bonne mesure quelques observations générales. Le Lac des *Illinois* a trois cens lieües de tour : il est placé au milieu d'un País assez beau, mais qui est un vrai desert ; les rivages de ce Lac sont des bois de sapin & de haute fûtaye, mais fort peu de prairies. Pour la Rivière des *Oumamis*, c'est peu de chose, & elle ne vaut pas la peine qu'on en fasse mention. Quant à la Baye de l'*Ours qui dort*, elle est assez grande : c'est sur la Rivière qui s'y décharge que les *Ontaouas* viennent tous les trois ans pour la chasse du Castor. Au reste, on ne trouve sur cette dernière route ni batures, ni rochers, ni bancs de sable, & ce qui la rend encore meilleure, c'est que les terres qui bordent le Lac au Midi sont remplies de Chevreuils, de Cerfs, & de Poulets d'Inde.

Au sujet de mon voyage, j'ai fait plus d'une fois réflexion sur le peu de découvertes que l'on fait dans l'Amérique, & je me suis demandé d'où pouvoit venir le peu de succès de tant d'habiles hommes qui ont entrepris par Mer & par Terre, de faire des progrès dans ce Nouveau Monde. Il me semble qu'on pourroit profiter des fautes de M. de la Salle, & de quelques autres.

tres Découvreurs qui ont eu tout récemment le malheur d'échouer dans leurs desfeins. L'exemple de ces Messieurs est une grande leçon, & nous apprend que tout le monde n'est pas propre à ces sortes de découvertes. Je ne présume pas assez de moi-même pour m'y croire plus propre que les autres ; cependant comme il est permis à chacun de faire ses conjectures, bonnes ou mauvaises, voici les miennes. Je croi qu'il est non seulement possible, mais même fort aisé de pénétrer jusqu'au fond des Pais Occidentaux du Canada, pourvû qu'on voulût observer ce qui suit. Il faudroit employer au lieu de Canots certaines Chaloupes d'une telle construction qu'elles tirassent peu d'eau, légères de bois & portatives, assez grandes néanmoins, pour contenir treize hommes avec 35. ou 40. quintaux de pesanteur, afin de pouvoir résister à la vague des grands Lacs. De plus une extrême prudence est absolument nécessaire au Chef de l'entreprise : tant de santé, de courage, de vigilance qu'il vous plaira, cela ne suffit pas pour conduire trois ou quatre cens hommes en des Pais éloignez, inconnus, deserts, & où l'on rencontre le plus souvent de très-grands obstacles : on ne peut contenir une troupe si nombreuse, formée ordinairement de gens ramassez, & parmi lesquels il se trouve des scélérats, sans beaucoup de patience & d'industrie. Les séditions, les querelles, & tous les autres desordres qui proviennent de la licence d'un Soldat mal dis-

cipliné, n'arrivent que trop souvent parmi ces gens-là, & comme ils ne sont point retenus par la proximité des Villes, ils s'émancipent aisément à entreprendre par la force sur leurs Supérieurs. Il s'agit en ce cas-là de dissimuler, & de fermer quelquefois les yeux de peur d'aggraver le mal : la voye de la douceur est alors le plus sûr, & même l'unique parti qu'il y ait à prendre. Les Officiers ne sauroient veiller trop exactement pour prévenir la mutinerie ou le complot ; mais si le mal prévaut sur leurs soins ; c'est à eux de faire tous leurs efforts pour étouffer la révolte dès sa naissance, & le meilleur expédient dont ils puissent se servir pour cela, c'est de persuader aux Soldats qu'ils seroient perdus sans ressource si le Commandant étoit informé de la chose, & de faire bien valoir l'obligation qu'ils ont à des Officiers qui les aiment trop pour les mettre en danger d'avoir la tête cassée. D'un autre côté le Commandant doit toujours affecter de ne rien savoir de ce qui se passe, tant qu'il n'en est pas témoin ; car pour peu qu'on se cabre en sa présence, ç'en est fait de son autorité s'il ne châtie pas. Suivant donc ce que la prudence lui dictera, suivant que les conséquences lui paroîtront plus ou moins fâcheuses il doit punir ou publiquement, ou en cachette, ou différer l'exécution. La grande précaution qu'il faut prendre pour éviter une conjoncture si delicate, c'est de passer bien des choses que la bonne & severe discipline défendrait de tolérer
par

par tout ailleurs : Le commerce , par exemple , avec les femmes & les filles des Sauvages ; une dispute où l'on en vient au fait , & même jusqu'à tirer l'épée ; la négligence à monter la garde , enfin toutes les infractions qui ne tendent point à la révolte , toutes les fautes qui ne sont pas d'une nature à altérer la subordination. Une autre mesure nécessaire au Commandant , c'est d'avoir un Espion habile , & de le payer grassement : Celui-là sçachant tout par ce moyen pourra se régler sur des lumières fixes , sur des connoissances certaines pour obvier au mal , ou pour le retrancher. Le point principal est de déterrer le premier mobile & l'auteur d'une Cabale ; une telle découverte demande une finesse & un secret extraordinaires : mais quand on a si bien approfondi les choses qu'il ne reste plus aucun doute touchant le coupable , c'est une nécessité absolue de s'en débarrasser ; mais comme il seroit trop dangereux de le faire mourir à la vûe de ses partisans , on doit l'envoyer en l'autre Monde par une route souterraine , en sorte qu'il disparoisse tout d'un coup , & que ses gens ignorent ce qu'il est devenu.

Il est aussi de la dernière importance au Commandant de gagner le cœur du Soldat : c'est ce qui n'est pas fort difficile pourvu qu'on les traite avec honnêteté , qu'on soit attentif à leurs besoins , & qu'on leur fasse appercevoir une grande envie de pouvoir adoucir leur peine , & les soulager dans la fatigue d'un voyage si onéreux :
une

une petite libéralité de tabac ou d'eau de vie faite à propos ; ne les obliger point à de trop longues marches ; les exciter pendant le repos au divertissement & à la joye ; leur demander conseil dans les occurrences épineuses , & ne pas manquer une occasion de les exhorter à vivre ensemble en bons Camarades & en Freres. Il est bon aussi de les piquer d'honneur. Vous ne sçauriez croire combien les gens de guerre s'animent quand on a l'art de leur représenter qu'ils ont entre les mains la réputation des armes du Prince ; la gloire & l'intérêt de la Couronne, l'honneur & l'utilité de la Nation. Le motif de Religion est encore d'un grand secours, & il-n'y a guère de machines plus propres à remuer à tourner ces sortes d'esprits ; mais il faut que cela vienne du Commandant ou des Officiers , & qu'ils s'érigent eux-mêmes en Apôtres & en Prédicateurs ; car pour ce qui est des Ecclesiastiques , nous voyons par expérience qu'ils gâtent tout ; ils inspirent par la superstition & par le scrupule des sentimens de crainte & de timidité aux Soldats ; ils sement souvent eux-mêmes la discorde & la division ; enfin ils font beaucoup plus de mal que de bien , & mon opinion est qu'il vaut mieux s'en passer dans ces sortes de voyages. Ces faiseurs de découvertes ne peuvent non plus s'étudier trop à bien choisir leur monde ; car peu de gens ont les qualitez requises pour ces tantes expéditions. Il faut des hommes de trente à quarante ans, d'un tempérament

sec

sec & robuste, d'une humeur paisible, actifs, courageux, & endurcis de jeunesse à la fatigue.

Il ne me reste plus pour finir cette pédagogie de découverte, qu'à vous faire un détail des principales choses qui sont nécessaires pour ces sortes de voyages. Parmi les trois ou quatre cens hommes on doit avoir soin qu'il y ait des Charpentiers de Chaloupes, des armuriers, des scieurs en long avec tous leurs outils, des Chasseurs & des Pêcheurs de profession, & des Chirurgiens munis d'un étuit complet, d'onguens pour les blessures, de drogues pour les maladies, mais sur tout d'Orvietan & de Sené. Chacun doit avoir son capot de buffe & sa paire de bottines pour se garantir des flèches, les seules armes des Sauvages inconnus, ou qui n'ont aucune communication avec nous autres Européens. Le fusil & le pistolet doivent être à deux coups, & l'épée d'une bonne longueur. Item, il faut faire provision d'une bonne quantité de peaux de Cerf, d'Original, ou de Bœuf : Ces peaux cousuës les unes avec les autres servent par le moyen de piquets plantez à certaine distance, servent, dis je, à former l'enceinte du Camp. J'en avois suffisamment pour garnir un quarré de trente pieds sur chaque face, parce que chaque peau ayant cinq pieds de hauteur, & presque quatre de largeur, j'en fis faire deux bandes de huit peaux chaque qui étoient tenduës & levées en un instant. Des Canonnières de Cœti de huit pieds de
long

long & six de large ; deux moulins à bras pour faire la farine du bled d'Inde, ces machines portatives sont à peu près comme nos moulins à café, mais beaucoup plus grands, & elles sont d'un usage tout-à-fait commode. Des clous de toute espèce, des pics, des pioches, des bèches, des haches, des hameçons, du savon, & du coton pour faire la mèche de chandelle. Vous jugez bien, Monsieur, qu'en vous débitant tout ce fretin, j'ai devant mes yeux le Mémoire de fournitures qu'on m'avoit dressé avant mon voyage, & que je ne fais que le transcrire. Peut-être vous seriez-vous bien passé de tant de mitraille ; mais vous en comprendrez mieux ce que c'est que de voyager parmi des Individus si peu semblables à nous, quoi que d'une même espèce, & cela pourra vous donner matière à d'agréables & solides réflexions. Je retourne à mon Catalogue. Les presens ne sont pas la provision la moins nécessaire, & il faut en avoir un assez copieux magasin : on seroit mal venu les mains vuides chez les Nations que l'on découvre, & il faut donner pour faire connoissance avec les Sauvages. Vous avez vû dans le cours de ma narration en quoi consiste la libéralité magnifique de cette bien-venue ; tabac, eau de vie, coûteaux, ciseaux, éguilles, ce sont les matières les plus riches & les plus précieuses, le reste est facile à deviner. Enfin le dernier avis que je donnerois c'est de ne pas oublier l'Astrolabe, le demi cercle, les Bouffoles ou compas simples

bles & à variation, la pierre d'aiman, deux grosses montres de trois pouces de diamètre, des pinceaux, des couleurs, du papier à dessein & autre, pour faire ses Journaux & ses Cartes, pour dessigner les bêtes terrestres, volatiles & aquatiques, les arbres, les plantes, les grains, & généralement tout ce qui peut faire plaisir aux Curieux. Il ne seroit pas mauvais non plus que nos Voyageurs traînaient avec eux des trompettes & des violons : Cela sert à consoler & à récréer la troupe ; mais cela est encore plus utile pour s'attirer la vénération des Sauvages, qui ne se lassent point d'admirer l'harmonie & les accords de ces instrumens.

Si donc par hazard, Monsieur, vous deveniez jamais Découvreur dans la partie Occidentale du Canada, fournissez-vous exactement de tous ces meubles, tant grands que petits ; n'en omettez pas un seul, & comme d'ailleurs je vous connois pour un homme d'esprit, de conduite, & de détail, c'est-à-dire, soigneux, prévoyant, sage, & de bon exemple, mais sur tout modéré, patient, & d'un genie heureux & fécond en expédiens, comptez que vous passerez par tout sans trouver d'obstacle, & que vous iriez tête levée jusqu'au bout de ce Continent. Pour moi, je souhaiterois avoir assez de merite pour être nommé Batteur de Pais en chef ; je servirois en cela le Roi avec inclination, & j'exercerois ma Charge de grand cœur. Vous ne sçauriez croire combien l'on est aise de voir
tant

tant de fortes de chose : je n'avois pas le
tems de me fatiguer. A propos de fatigue
je commence à trouver cette Lettre bien
longue. Adieu, Monsieur,

Je suis vôtre &c.

A Missilimakinae, ce 28. Mai 1689.



LET-



L E T T R E X V I I.

L'Auteur part de Missilimakinac pour la Colonie. Description de cette route. Incursion funeste des Iroquois dans l'Isle de Monreal. On abandonne le Fort de Frontenac. Le Comte de ce nom revient en Canada, & Mr. le Marquis de Denonville est rapellé.



M O N S I E U R,

Je croi que vous aurez reçu la Lettre que je vous écrivis de *Missilimakinac* datée du 28. Mai. Je n'ai rien à vous mander du séjour que je fis dans ce Fort ; ainsi trouvez bon que j'en vienne tout d'un coup à mon départ. Je m'embarquai pour *Monreal* le 8. de Juin. Ma Flote étoit composée de deux Canots, & douze *Outaouas* faisoient toutes mes troupes de débarquement. Je voguai avec ces Forces aquatiques jusqu'au 23. mais ce même jour-là je rencon-

trai

traî à la *Rivière Creuse* Mr. *Dulbut* & sa troupe qui m'avoient devancé. Il fut question de voir si je passerois outre, ou si je ferois le voyage sous l'escorte de ce Commandant. M. *Dulbut* me sollicita fortement à prendre ce dernier parti. Vous risquez beaucoup, me dit il, avec vôtre douzaine d'*Outaouas*. Sçavez-vous que ces Marabouts n'auront pas plutôt apperçû quelques vestiges d'*Iroquois* qu'ils vous planteront là, & s'enfuïront à toutes jambes dans les bois ? Vous évitez ce péril en descendant avec nous, & je vous conseille en ami de le faire. La prudence le vouloit ; mais la bravoure Gasconne m'inspiroit autrement. Je pris donc congé de M. *Dulbut*, & je ne fus pas long-tems sans me repentir de mon courage. Mes gens ayant appris au *Long Saut* qu'il y avoit dans le voisinage un parti d'*Iroquois* furent sur le point de s'envoler dans les Forêts, & j'eus toutes les peines du monde à les retenir. Mais si vous n'aviez pû en venir à bout, direz-vous, qu'eussiez-vous fait ? Ce que j'eusse fait ? J'aurois tâché de courir plus fort qu'eux ? La valeur, oïi même la valeur d'un Gascon doit céder à la prudence, & de plus la sage Nature nous ordonne de fatiguer le jaret pour le salut de la tête. Ayant rassuré mes *Outaouas* nous entrâmes heureusement dans la grande Rivière de leur Nation, & lors que nous fûmes près de la *Rivière du Lièvre*, je rencontrai Mr. de *Sainte Helène*. Comme il étoit à la tête d'un gros parti de Coureurs de bois, je jugeai bien qu'il alloit pour

pour quelque expédition ; mais il m'étonna beaucoup lors qu'il me dit qu'il en vouloit aux Anglois, & qu'il avoit ordre de reprendre quelques-uns de nos Forts sur cette Nation. Sur cela Mr. de *S. Helene* m'aprit la révolution d'Angleterre, & me fit un détail de ce grand & rare événement. Cette nouvelle me paroissoit incroyable, & si les preuves n'avoient pas été originales, j'aurois pris la chose pour un Roman. J'admirois que Mr. le Prince d'Orange eut aquis trois Couronnes sans effusion de sang ; mais j'admirois encore plus que nôtre Cour avec sa fine & puissante politique, n'eût pas détourné un coup si fatal. L'étroite union de nôtre Monarque avec le Roi Jacques étant si avantageuse à la France & à la Religion Catholique, comment n'a-t on pas mis tout en œuvre pour prévenir le détrônement & la chute de ce pauvre Roi ? Je ne doute pas que Sa Majesté ne se fasse un point d'honneur, de reconnoissance, & encore plus d'intérêt, de le rétablir : Elle ne seroit plus que Louis le demi-Grand si elle n'en venoit pas à bout ; mais je crains bien que cette générosité ne coûte cher, & qu'elle n'allume une longue & sanglante guerre.

J'arrivai à *Monreal* le 9. Juillet. Ce ne fut pas sans avoir essuyé bien du risque & de la fatigue. Il nous fallut sauter plusieurs Cataractes affreux sur la grande *Rivière des Outaouas*, & faire environ vingt portages, quelques uns desquels étant de plus d'une lieue, & afin que vous ne vous plaigniez pas,

pas, Monsieur, d'une trop grande abbréviation, je vais spécifier la chose. De *Misissilimakinac* à la *Rivière des François* la Navigation est bonne ; car en côtoyant le Lac des *Hurons* on trouve quantité d'Isles où l'on peut se mettre à l'abri, & cabaner agréablement. Cette Rivière est difficile à remonter ; il faut franchir cinq Cataractes, ce qui oblige à des portages de trente, de cinquante, & de cent pas. Ensuite on entre dans le Lac des *Nepicerinû* d'où l'on fait encore un portage de deux lieues pour gagner une autre Rivière dont j'ai oublié le nom, & sur laquelle il faut encore surmonter cinq ou six Cataractes. De là, autre portage jusqu'à la *Rivière Creuse* qui se décharge par de semblables chûtes d'eau dans la grande *Rivière des Outaouas* proche du lieu nommé *Mataonan*. Celle-ci mène jusqu'au bout de l'Isle de *Monreal* où elle se perd dans le grand Fleuve de *St. Laurents* : quoi que ces deux Rivières soient extrêmement rapides dans leurs cours, elles ne laissent pas d'avoir un confluent fort paisible, & c'est ce qui forme le petit Lac *St. Louis*. Au reste, peu s'en fallut que je ne périssse au Port ; & voici comment. Lors que nous passions le Saut appelé aussi *St. Louis*, à trois lieues de *Monreal*, nôtre Canot ayant tourné dans les bouillons, je fus jetté par le rapide du Courant, & précipité jusqu'au pié du Cataracte sur quelques fonds plats de plusieurs pieds de profondeur : Mr. le Chevalier du *Vaudreuil* qui par un hazard tout extraordinaire se trouva

trouva là me tira de ce mauvais pas, & je reconnois avec plaisir que je lui dois la vie. Le Canot & les Pelleteries furent perdus, & l'un des six Sauvages qui étoient avec moi fut noyé. C'est la seule fois dans tout le cours de ce grand voyage que je me sois vû à la porte de l'éternité : je vous avoué qu'il ne fait guère bon en cet endroit-là ; on y découvre un trop grand país, cela fait mal aux yeux. Arrivé enfin à *Monreal*, j'employai tout le premier jour à reprendre mes esprits, car j'étois épuisé d'abstinence & de lassitude. Le lendemain j'allai faire ma cour à Messieurs de *Denonville* & de *Champigni* qui me gracieusement beaucoup sur mon heureux retour. Ils me questionnèrent sur mes découvertes, & après leur avoir rendu compte de tout, je les avertis que Mr. *Dulhut* étoit en chemin pour se rendre auprès d'eux avec un bon nombre de Sauvages & de Coureurs de bois, & en effet cette troupe arriva quinze jours après moi. Le Rat qui, comme je vous le marquai dans ma précédente, étoit descendu avec les autres, parût tête levée, & s'en retourna fièrement chez lui, tout de même que s'il n'avoit point été mention de potence, ni de *pendaison*. Comme je m'imaginais vous en avoir assez dit pour vous mettre en goût d'apprendre l'histoire de ce Maître Sauvage, & que d'ailleurs la longueur excessive de ma dernière Lettre ne me permettoit pas de le faire alors, je vais vous dédommager, & vous dire un peu au long, pourquoi le Gouverneur Général

Tome I. M étoit

étoit mortellement irrité contre le Rat.

Ce Sauvage, homme de tête, & qui n'a pas plus de quarante ans, est Chef de Guerre & de Conseil des *Hurons*. Monsieur de *Denonville* lui ayant fait, il y a deux ans toutes les instances imaginables pour le porter à s'allier avec nous, il s'en défendit long-tems ; mais il se rendit enfin, & l'accord fut terminé à condition qu'on poursuivroit de concert les *Iroquois* à toute outrance, & qu'on ne poseroit les armes qu'après avoir anéanti cette Nation. Le Rat s'engagea pour lui & pour les *Hurons* à cette clause ; & Mr. de *Denonville* après avoir fait dire à ce Chef qu'il acceptoit la condition du marché, l'en assura lui-même de vive voix. Cette dernière circonstance, qui valloit bien une ratification dans les formes, se passa le 1. de Septembre 1687. c'est-à-dire deux jours avant que je partisse de *Niagara* pour mon voyage des grands Lacs. Le Rat faisant donc fond sur la parole d'un Gouverneur Général, comme il auroit fait sur celle du Roi même, partit de *Missilimakinac* avec une Compagnie de cent bons hommes, bien résolu d'aller faire quelque chose de considérable chez les *Iroquois*. Ce Commandant ayant pris son chemin par le Fort *Frontenac* s'y arrêta pour y prendre langue, & pour faire reposer ses Guerriers. Là nôtre *Huron* apprit que Mr. de *Denonville* négocioit actuellement la Paix avec les cinq Nations *Iroquoises*, & que même il attendoit dans huit ou dix jours, des Ambassadeurs & des Ota-
ges

ges à *Monreal* de la part de ces Peuples, pour conclure un Traité qui ne pût se rompre : ainsi, ajoûta le Commandant de *Frontenac*, vos desseins ne sont plus de saison, & je vous exhorte à retourner sur vos pas. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Rat ; il en connut d'abord l'importance, & il vit bien qu'on sacrifioit sa Nation. Cependant, comme ce Sauvage a beaucoup d'esprit, il prend son parti sur le champ : Sans témoigner rien de sa surprise, sans laisser échaper ni plainte, ni reproche, il répond froidement au Commandant que son conseil étoit trop raisonnable pour ne pas le suivre, & le laissant dans cette bonne opinion, lui & ses Guerriers quittent le Fort : Mais le rusé Sauvage pensoit bien à autre chose qu'à retourner chez sa Nation. Il alla se poster avec sa troupe à l'endroit par où les Ambassadeurs & les Otages *Iroquois* devoient nécessairement passer, & il les attendit là de pié ferme. Après quatre ou cinq jours les Députés des cinq Nations parurent ; ils avoient avec eux quarante jeunes hommes choisis, & destinez pour rester entre les mains de nôtre Gouverneur. Le *Huron* en embuscade ; & qui voyoit tout sans être vu donna le loisir à ces malheureux Voyageurs de débarquer tranquillement ; mais si-tôt qu'il les vit à découvert, il fondit sur eux avec ses Guerriers. Les *Iroquois* étourdis d'une rencontre aussi funeste qu'elle étoit imprévue, ne firent pas réflexion à la loi naturelle qui est de céder à la force majeure,

& de s'abandonner à la discrétion du plus fort : Leur premier mouvement fut de se défendre ; mais comme l'ennemi étoit en plus grand nombre, & mieux préparé qu'eux, on en coucha plusieurs par terre : Les autres voyant bien qu'ils ne pouvoient éviter la mort non pas même par la fuite, implorèrent la compassion du Vainqueur, & furent tous faits prisonniers, ou pour mieux dire esclaves. Quand on les eut bien & dûment liez suivant la coûtume, le malin Rat leur dit qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du Gouverneur des François ; que celui ci bien informé de la marche d'un parti de cinquante *Iroquois*, & du tems même de leur passage, il l'avoit envoyé pour les tailler en pièces. Ces pauvres gens prirent cela pour argent comptant, & quel Européen, je vous prie, n'auroit pas donné dans un panneau si bien tendu ? Ils ne douterent donc point que Mr. de Denonville ne fût un scélérat, & jugez, Monsieur, quelles benedictions ils donnerent à nôtre Nation. Ils conterent naïvement le sujet de leur voyage au Chef des *Hurons*, & ils espéroient bien le faire entrer lui & sa troupe dans les sentimens d'indignation & d'horreur qu'eux *Iroquois* avoient conçu pour le Gouverneur Général. En effet, le Rat jouë admirablement le personnage d'un homme outré de colere : il déclame, il s'emporte, il écume, & jamais Acteur ne contrefit mieux le Rolland de la Scène. Le Maître des François, s'écrioit-il, avoir jetté les yeux sur moi pour me faire l'in-

stru-

strument de la plus noire trahison, qui fût jamais ? Il n'en est pas où il pense, & je m'en vengerai quand j'y devrois périr. Puis s'adressant aux prisonniers parmi lesquels étoit le Chef de la Députation nommé *Theganeforens*, mes Freres, leur dit-il, *quoi que nous soyons en guerre, je vous rends la liberté. Il ne sera pas dit que le Gouverneur des François aura trouvé en moi un infame Ministre de sa Scélératesse. Retournez donc chez vos gens, & dites aux cinq Nations que la seule reconnoissance que je demande pour la grace que je vous fais, c'est qu'elles m'aident à me venger d'un perfide.* Les *Iroquois* plus qu'on persuada par là de la droiture & de la candeur du fourbe ne se lassoient point de chanter ses loüanges, ni de le remercier. Ils l'assurèrent même, qu'en cas qu'il voulut se desunir de ce traître de Gouverneur, & faire la Paix séparément avec les cinq Nations, ils s'engageoient à faire réussir la chose par leur credit. Quoi que le délié *Huron* eut un but bien différent, il reçût l'offre avec une joye apparente, & donna de bonnes espérances pour la conclusion de cette affaire. Cependant il fit distribuer des fusils, de la poudre & du plomb aux *Iroquois*, & les renvoya chez eux aussi contents du Rat qu'ils étoient irrités contre Mr. de Denonville.

Le Rat, comme s'il eut appréhendé que cette machine ne fut pas suffisante pour son dessein, en fit joüer encore une autre. Ayant perdu l'un de ses *Hurons* dans le feu de la rencontre, il retint en la place du

mort un *Chaouanon* adopté par les *Iroquois*, & il en fit son esclave, & dès qu'il fut à *Missilimakinac* par où il avoit pris sa route tout exprès, il en fit present au Commandant du Fort. Celui-ci qui ne sçavoit pas les intentions ni les démarches de M. de *Denonville* pour la Paix avec les cinq Nations, condamna d'abord le prisonnier à être fusillé. L'Innocent fut son propre Avocat, & plaida sa cause le mieux qu'il pût : il ne manqua pas d'alléguer la bonne foi sur laquelle lui & ses Compagnons étoient venus à la sollicitation du Gouverneur ; nos gens prenoient cela pour une fable, & croyoient que la crainte de la mort faisoit extravaguer ce malheureux, ou lui donnoit l'adresse d'inventer un Roman pour tâcher de sauver sa vie. Les *Hurons* de leur côté favorisoient l'exécution, faisant semblant de convenir que tout ce que le *Chaouanon* alléguoit étoit faux, & qu'il falloit que cet Esclave forgeât cette histoire, ou qu'il fût hors du sens, si bien que sans avoir égard à ses raisons on lui brûla la cervelle. C'étoit-là précisément le souhait du méchant Rat. En effet, incontinent après le supplice du *Chaouanon* le Chef des *Hurons* prend en particulier un *Iroquois* qu'il avoit depuis long-tems à son service ; il lui donne la liberté de retourner dans sa Patrie pour y passer tranquillement le reste de ses jours ; mais en même tems il déteste ce qui vient de se passer ; il peint l'injustice & la cruauté du Commandant avec les plus noires couleurs, & après avoir bien exhorté son
affran-

affranchi à s'en plaindre hautement aux cinq Nations, & à les exciter à la vengeance, il le congédie. Ces deux Souterrains assez bien conduits, comme vous voyez, ne manquerent pas d'avoir leur effet. M. de *Denonville* y fut trompé le premier : Ce n'est pas qu'on ne l'eut averti du mauvais tour que le Rat lui avoit joié ; mais il eut la précaution de faire savoir son innocence aux *Iroquois*, & s'imaginant que ces Peuples voudroient bien l'en croire sur sa parole, il s'endormit sur les suites, & demeura fort en repos. Se flatant même d'avoir renoué la partie il attendoit tous les jours dix ou douze Députés pour conclure une bonne Paix au nom des cinq Nations. Notre Gouverneur se mécomptoit étrangement. Au lieu d'une Députation pacifique, douze cens Guerriers *Iroquois* débarquèrent au bout de l'Isle de *Monreal*, & firent tout ce que la rage peut inspirer à une Nation féroce, & qui se croit outragée. Ils pillèrent & brûlèrent toutes les Habitations de ce canton-là, & tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe. Jugez, Monsieur, si la consternation fut grande dans *Monreal*, & si Madame de *Denonville* qui s'y trouvoit enfermée avec Monsieur son Epoux eut belle peur. Cependant le Gouverneur Général se contenta d'envoyer contre ces Furieux cent Soldats & cinquante Sauvages, n'osant pas affoiblir sa Garnison : mais c'étoit envoyer ces pauvres gens à la boucherie, que pou-

voient-ils en si petit nombre ? aussi furent-ils presque tous tuez ou fait prisonniers. De tout le Détachement il ne rentra dans la Place qu'un seul Soldat & douze Sauvages dont une partie portoit M. de Longueuil qui avoit eu une cuisse cassée en combattant à la tête de toute la troupe dont il avoit été nommé le Commandant : Les autres Officiers, savoir Messieurs de la Raberrie, St. Pierre Denis, la Plante & Ville Dené, sont demeurez aux Iroquois ; leur sort me paroît beaucoup plus déplorable que celui des morts ; car probablement les Barbares se vengeront à loisir & de gayeté de cœur sur ces honnêtes gens. Après la défaite entiere du Détachement les Iroquois ne trouvant plus d'obstacles firent tout ce qu'ils voulurent. On ne peut exprimer la terreur & la desolation qui étoient répandues par toute l'Isle. Le mal cessa néanmoins plutôt qu'on ne pensoit, & ces Guerriers, soit qu'ils appréhassent un revers de fortune, ou qu'ils fussent las d'exterminer, se rembarquèrent sans la moindre opposition, & emporterent autant de butin que leurs voitures en pouvoient contenir. Ne me demandez point comment M. de Denonville ne fit pas tous les efforts qu'il pouvoit pour résister à cette invasion ; ce Gouverneur avoit aparemment ses raisons, & c'est tout ce que je sçai là-dessus. Au reste dans cette expedition les Iroquois ne perdirent que trois hommes, encore ne les perdirent-ils que par une aventure extraordinaire. Ces trois Guerriers ayant trouvé
du

du vin dans une Habitation s'en donnerent si bien à cœur joye qu'en peu de tems ils ne se connurent plus. Un Vacher Canadien qui étoit leur esclave depuis quelques années les voyant dans un état à se laisser tout persuader, & qui avoit eu la prudence de ne pas boire, les conduisit adroitement vers un de nos Forts : Si-tôt qu'on eut connu ce que c'étoit on ouvrit, & les *Iroquois* entrèrent sans savoir ce qu'ils faisoient : Une cave leur tint lieu d'appartement, & on les y laissa passer leur ivresse. A leur réveil ils furent bien étonnez, comme vous pouvez croire : je ne puis vous dire s'ils passèrent beaucoup de tems à bailer, & à s'étendre avant que d'appercevoir leur malheur ; je ne fais pas non plus s'ils vomirent de grands blasphêmes contre la puissante & captieuse Divinité de Bacchus ; ce qu'on m'a donné pour certain, c'est qu'aussi-tôt qu'on les entendit chanter, car ils ne manquent pas de le faire dès qu'ils se voyent entre les mains de leurs ennemis, on courut à eux : Le dessein étoit de les lier pour les conduire à *Monreal* ; mais quand les prisonniers virent les cordes, ils s'armerent de quelques bâtons qu'on avoit laissé dans le cachot, faute de prévoyance, & se défendirent si vigoureusement qu'on fût obligé de les assommer sur la place à grands coups de fusil. On mena le Vacher à *Monreal* pour le faire voir à M. de *Denonville* qui l'interrogea beaucoup sur les *Iroquois*, & principalement touchant la dernière affaire. Le Canadien répondit à

tout, & dit entr'autres choses que le mal causé par le Rat étoit sans remède ; que les cinq Nations croyant de bonne foi la fourberie du *Huron*, ils avoient pris à cœur cet outrage prétendu, & qu'il seroit très mal aisé de les faire revenir ; qu'ils étoient fort éloignez de se défier de la malice du Rat, & que bien loin d'avoir aucun ressentiment contre lui, ils approuvoient son action, disant qu'il avoit usé du droit de la Guerre ; qu'ils avoient même beaucoup d'estime & de reconnoissance pour lui, de ce qu'il avoit desapprouvé la conduite des François, & renvoyé leurs gens si généreusement, sur quoi ils étoient disposez à conclure une Paix particuliere avec lui.

Voilà, Monsieur, le sujet du chagrin de Mr. de Denonville contre le Rat. Celui-ci ne s'en étonna pas beaucoup, comme vous avez vû ; il brava le Gouverneur, & passa fierement par *Monreal* sans qu'on osât mettre la main sur lui. Je croi qu'on fit en cela très-sagement : Les *Hurons* n'auroient pas manqué de vanger sa mort, & le remède eut été pire que le mal. D'ailleurs, le Rat alléguoit pour sa justification qu'on l'avoit trompé ; reproche que M. de Denonville avoit à se faire, ne pouvant s'empêcher de se reconnoître en cela le premier auteur de tout le desordre ; tant il est vrai que la foi publique doit être inviolable, & qu'il n'y a point de raisons, quelques apparentes & quelques spécieuses qu'elles soient qui puissent en dispenser. Au reste, cette irruption des *Iroquois* affligea sensiblement

ment M. de Denonville, & il reconnut bien, quoi que trop tard, qu'il avoit péché dans la précaution. Une autre circonstance fâcheuse, c'est que cette aventure entraînoit inévitablement la perte du Fort *Frontenac*. En effet, ce poste commençoit à manquer de vivres, & nos gens n'osant sortir pour en aller chercher, étoient en risque de mourir de faim. On ne pouvoit pas non plus leur envoyer du secours, parce qu'on jugeoit bien que l'ennemi gardoit soigneusement & en bon nombre les passages des Cataractes ; ainsi le seul parti qui restoit à prendre, c'étoit de faire sauter le Fort, & de retirer la Garnison. Pour cela, il falloit en donner avis au Commandant, & comme le voyage ne pouvoit être plus périlleux, la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui voulût se hasarder. Enfin, le Sieur de St. Pierre d'Arpentigni s'offrit d'y aller seul à travers les Bois : on admira son courage ; mais on s'en tint à l'admiration, & personne ne se présenta pour accompagner ce brave. Il partit donc escorté d'une résolution déterminée, & il eut pourtant le bonheur d'arriver à *Frontenac*. M. de Valréne qui commandoit au Fort, reçût le message avec plaisir, caressa beaucoup le vaillant Messager, & ne perdit pas de tems pour executer l'ordre. Il mit par des mines & avec de la poudre les quatre Bastions en état de sauter, & après avoir brûlé trois grandes barques dont on se servoit pour intimider les *Iroquois* dans un tems de Guerre, ou pour leur porter des

Marchandises pendant la Paix, il s'embarqua avec sa Garnison, & descendant les Cataractes du Fleuve, il arriva heureusement à *Monreal* : Sa venue fut une petite consolation pour M. de *Denonville* qui partit aussi-tôt avec ce Commandant pour se rendre ici. On a aussi abandonné le Fort de *Niagara*. C'est un grand malheur pour les Colonies qu'on n'ait pû conserver ces deux postes : ils étoient dans une situation tout-à-fait propre pour faire la guerre aux *Iroquois*. Les Sauvages nos amis & nos allies ayant ces deux Places de retraite eussent été plus hardiment en parti, & auroient même fait des courses jusques dans les Villages des cinq Nations. D'ailleurs les *Iroquois* ne pouvant plus sortir de chez eux pour la Pêche ou pour la Chasse, sans risque d'être égorgés, & manquant par là de Castors pour trafiquer des fusils, de la poudre, des balles & des filets, auroient péri faute d'avoir de quoi vivre & de quoi se défendre ; du moins ils eussent été contraints d'abandonner le País. Mais d'un autre côté, il n'est pas possible de garder, ni d'entretenir les Forts de *Frontenac* & de *Niagara* pendant une rupture avec les *Iroquois* : Les Cataractes presque inaccessibles sont trop favorables à ces derniers, & dix d'entr'eux bien embusqués y peuvent arrêter mille François à coups de pierres.

M. de *Bonaventure*, Capitaine & Propriétaire d'un Vaisseau Marchand, vient d'arriver de France. Il nous apporte pour nouvelle que le Roi, à la sollicitation de M.

le Duc de Beauvilliers a nommé Mr. de *Denonville* Sous-Gouverneur des Princes ses petits-fils, & que Mr. de *Frontenac* est en chemin pour venir nous gouverner encore une fois. Tout le monde ne s'accommode pas de ce changement : Les Jésuites, sur tout, en paroissent bien mortifiés, & ils ont sujet de l'être, si ce que la Gazette scandaleuse leur attribue, n'est point faux. On prétend que ces Révérends Peres, qui, comme vous sçavez, sont de dangereux Machinistes, noircirent, il y a sept ou huit ans, & cela de concert avec l'Intendant du *Chefneau*, & le Conseil Souverain, noircirent, dis-je, si bien M. de *Frontenac* à la Cour, que ce fût la véritable cause de son rapel. Si cela est, il faut que ce Gentilhomme ait prouvé la calomnie ; mais il n'en sera ni plus ni moins des calomniateurs. Il faut avouer néanmoins, que ce coup imprévu les a étourdis ; quelque beau semblant qu'ils fassent, leur joye paroît visiblement affectée, & ils ne sauroient s'empêcher de se montrer assez pour faire voir qu'ils craignent le juste ressentiment du nouveau Gouverneur. Il n'en va pas de même des autres Habitans : Les Nobles, les Officiers, les Marchands, les Soldats, le gros & le menu Peuple, tous enfin ont témoigné une joye incroyable du retour de M. de *Frontenac* : Ils l'attendent comme les Juifs font le Messie, & ils se préparent à célébrer sa bien-venue par des réjouissances extraordinaires. Il n'y a pas jusqu'aux Sauvages qui ne fassent éclater

leur joye, & vous n'en ferez pas surpris, Monsieur, quand vous saurez que Mr. de *Frontenac* s'étoit attiré pendant son premier Gouvernement, l'estime, l'amour, la confiance non seulement des François, mais même de tous nos Alliez, & que les Nations circonvoisines le regardoient comme l'Ange tutelaire du País. Vous ne manquerez pas de tirer de tout cela des conséquences fâcheuses pour M. de *Denonville*; ce n'est pas ma faute, & je n'ai d'autre vûe que de vous apprendre ce qui se passe ici. Quant à l'odeur que ce Gentilhomme y laisse, c'est dequoi je ne me mêle point: que les imputations qu'on lui fait soient bien ou mal fondées; qu'il soit aimé ou haï, ce ne sont point mes affaires. Je ne saurois, au moins le taxer d'une table trop splendide, car je n'ai jamais eu l'honneur d'y être invité. Tout ce que je vous puis dire c'est qu'il se prépare à partir, & je croi bien qu'il a une grande impatience d'en venir là. Pour moi, j'espère m'embarquer pour la Rochelle dans le même Vaisseau qui apportera M. de *Frontenac*.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A *Quebec* le 28. *Septembre* 1689.



L E T T R E X V I I I.

*Arrivée de Mr. le Comte de Frontenac.
Sa réception. Son voyage à Monreal.
Rétablissement du Fort de Frontenac.*



M O N S I E U R,

On a donc adjugé la Terre de *Lahontan*?
Ne suis-je pas bien à plaindre? Pendant
que je fais les affaires de ma Patrie, elle
me met à la besace, & comme si je n'é-
tois pas assez malheureux de roder dans un
autre Monde & parmi des Sauvages, mes
propres Compatriotes me persécutent & me
dépoüillent de mon bien. La consolation
que vous me donnez est admirable, & je
tâche de la faire valoir en bon Philosophe.
Où? je prendrai volontiers patience pen-
dant une centaine d'années : au bout de ce
terme j'aurai apparemment de quoi rem-
bourser le Possesseur ; je prouverai par de
bons certificats que j'étois actuellement
dans le service de l'Amerique. Lors qu'on
fit

fit l'adjudication ; ainsi je ne manquerai pas de rentrer dans mon Patrimoine, & j'en jouirai paisiblement tout le reste de mes jours. La difficulté ne consiste qu'à pouvoir vivre un Siècle : La course est longue, & il est à craindre que je ne demeure en chemin. C'est là, je vous assure, ce qui m'inquiete le moins, & je regarderois une vie de cent ans comme un plus grand malheur pour moi que ne l'est la perte de ma terre. Au reste, Monsieur de *Frontenac* m'a regalé pour sa bien-venue d'une révocation de congé : j'ai employé toute ma réthorique pour le fléchir, mais il n'y a pas eu moyen, & comme il m'offre sa bourse & sa table, j'ai été contraint d'engager de bonne grace, & d'obéir avec de grands remerciemens. Laissons là mes infortunes domestiques, & parlons de ce qui s'est passé depuis ma dernière.

Je ne sçauois mieux debuter que par l'entrée du nouveau Gouverneur en cette Ville. Il arriva le quinzième d'Octobre, & il débarqua le même jour à huit heures du soir. Le Conseil Souverain escorté des Habitans sous les armes, fut le recevoir à la descente du Vaisseau, & comme le Port & la Ville étoient également illuminez de flambeaux, de lanternes & de lampes, cela formoit un jour artificiel fort agréable à voir. Monsieur de *Frontenac* marcha en pompe jusqu'à son Palais où il fut salué de trois décharges de canon & de mousqueterie, & chacun s'empressa de marquer par des feux de joye, & par d'autres réjouissances

ces le sensible plaisir que le retour de ce Seigneur caufoit au Public. Dès le même soir tous les Corps du *Canada* vinrent rendre leurs devoirs, & furent admis fuccessivement à complimenter. Les Jesuites ne furent pas les moins ardens à demander audience, & l'on ne douta point qu'il n'y eût dans leur Harangue beaucoup plus d'art que de sincérité. Le lendemain, Monsieur de *Frontenac* se rendit à la grande Eglise où l'on chanta le *Te Deum* : il passa le reste du jour à recevoir les visites des Dames qui avoient certaines raisons secrètes pour être bien contentes, & à voir des feux d'artifice que plusieurs personnes firent joüer pour embellir la fête. Ces réjouissances augmentèrent pendant cinq jours de suite, & elles ne cessèrent que par le départ du Gouverneur pour *Monreal*. Jugez de là, Monsieur, si ce Gentilhomme est aimé ici, & si le Roi a fait plaisir à ses Sujets de *Canada* de le leur renvoyer. En effet, on se promet un bonheur accompli de son genie supérieur, de sa conduite sage & judicieuse, & sur tout de son beau naturel. Cette espérance est fondée sur le souvenir des dix années de son premier Gouvernement : Monsieur de *Frontenac* rendit au *Canada* le repos, l'abondance, la sûreté ; on posséda pendant tout le tems de son administration ces trois avantages essentiels de la Societé civile, & ce fût ce qui lui procura avec justice le glorieux titre de *Redemptor Patrie*. Cet éloge lui convenoit d'autant mieux, que suivant le témoignage de tous
les

les honnêtes gens, lors que Mr. de *Frontenac* vint en *Canada* la première fois, il y trouva les Colonies dans un pitoyable état. La guerre avec les *Iroquois* avoit causé une desolation universelle : Ces Barbares avoient brûlé nos Plantations, ils avoient égorgé des milliers de François : Le Laboureur étoit assommé dans son champ, le Voyageur enlevé dans ses courses, & l'alteration du Commerce jettoit le Négociant dans la disette, & l'Artisan dans la pauvreté : La famine affligeoit le País, & comme les Habitans cherchoient à se tirer de cette misere, les Colonies se dépeuploient & devenoient à rien. Enfin, la *Nouvelle France* étoit perduë ; elle alloit périr infailliblement si Mr. de *Frontenac* ne l'eut sauvée en faisant la Paix avec les *Iroquois*, je croi vous avoir expliqué dans ma cinquième Lettre la maniere dont la chose s'exécuta. C'étoit le plus grand service que ce Gouverneur pouvoit rendre dans son poste à Sa Majesté : La guerre contre les *Iroquois* est affreuse & terrible : Pourquoi plus que les autres guerres, direz-vous ? C'est que ces Barbares ne prennent les armes que par un motif de ressentiment, & qu'ils n'ont point d'autre but que celui de satisfaire leur haine & de contenter leur fureur ; au lieu que dans nôtre Monde l'animosité personnelle ne domine pas dans une rupture, & nos Nations se font la guerre pour soutenir un droit qu'elles ont, ou qu'elles disent avoir.

Pour reprendre le fil des nouvelles, le
jour

jour du débarquement de M. de *Frontenac*
M. de *St. Valiers* nôtre Evêque arriva par
un heureux hazard au Port de cette Ville :
Ce Prélat s'étoit embarqué le printems der-
nier dans un Bâtiment qu'il fit freter tout
exprès pour le transporter à l'*Acadie*, à l'*Ile*
de *Terre-Neuve*, & à plusieurs autres en-
droits qui sont du Diocèse de *Quebec*.

Nôtre Gouverneur s'étant à peine don-
né le tems de respirer des fatigues de la
Mer se mit en Canot pour *Monreal*, &
m'ordonna de l'accompagner dans ce voya-
ge. Tous ceux qui étoient auprès de lui
le supplièrent instamment d'abandonner ce
dessein, ou plutôt d'en différer l'exécution
jusqu'au retour du printems : on lui remon-
tra que la mauvaise saison ayant déjà com-
mencé, il commettoit trop sa personne en
s'exposant au froid, aux glaces & aux au-
tres périls d'une route longue, incertaine,
& très-hazardeuse. Vous vous souvien-
drez, s'il vous plaît, Monsieur, qu'en ce
païs-ci l'hiver est fort diligent ; il y vient à
grands pas, & nous avons en Octobre des
gelées plus fortes & plus épaisses que vous
n'en avez à Paris au mois de Janvier : de-
mandez-en, je vous prie, la raison à Mes-
sieurs de l'Observatoire ; peut-être auront-
ils besoin de toutes leurs longues vûes pour
la trouver, car en raisonnant sur le Systé-
me ordinaire, il semble que la chose de-
vroit aller tout autrement. Quoi qu'il en
soit, on ne pût rien gagner sur l'esprit de
Monsieur de *Frontenac*, & son âge avancé,
car il a soixante-huit ans, ne l'empêcha
point

point de tenir ferme dans sa résolution. La fortune a secondé le courage du Gouverneur : Nous avons fait le voyage sans accident, & c'est aujourd'hui le septième jour que nous sommes revenus en cette Ville. Ce Seigneur avoit bonne envie que nous poussassions jusqu'au lieu où avoit été le Fort qui portoit son nom ; l'abandon de ce poste lui tenoit au cœur, & il vouloit aller le rétablir lui-même à quelque prix que ce fût : mais tout *Monreal* s'y opposa. Les Nobles, les Prêtres, les Habitans, enfin tout le monde le pria, mais d'une manière si tendre & si pressante, de ne point s'exposer au risque des passages, des Sauts & des Cataractes qu'il faut inévitablement franchir qu'il se laissa toucher, & qu'il sacrifia son panchant à l'affection de ses inférieurs. Pour se dédommager de ce sacrifice ; il détacha plusieurs Gentilshommes *Canadiens*, & cent Coureurs de bois sous le commandement de Mr. *Mantet*, pour aller reconnoître l'état du Fort de *Frontenac*. Je vous mandai dans ma dernière que Mr. de *Valrénes* en se retirant avoit tâché de faire sauter les Bastions avec de la poudre : heureusement que ce Commandant avoit mal réussi ; nos gens ont trouvé le dommage beaucoup moins grand qu'on ne s'étoit imaginé ; ils ont déjà relevé quelques toises des murailles abattues, & ils comptent d'avoir relevé tout-à-fait le Fort avant la fin de l'hiver ; ce sont des nouvelles toutes fraîches, Mr. de *Frontenac* les reçut hier au soir. Je ne veux pas supprimer

primer une circonstance assez curieuse qui concerne le retour de ce Gouverneur. Vous avez appris par ma treizième Lettre que M. de *Denonville* avoit fait présent au Roi d'un certain nombre d'*Iroquois* pour servir dans les Galeres de Sa Majesté : C'étoit adoucir la reprefaille, mais non pas de beaucoup, car la vie d'un Forçat ne vaut guère mieux que la mort. La plupart de ces misérables ont succombé sous le poids de la chaîne ; ils ont expiré sous la rame, ou sous les coups de nerf de bœuf ; mais on a fait grâce aux autres, & Mr. de *Frontenac* les a ramenez avec lui. Le plus distingué de la troupe étoit dans son País Chef des *Goyaguans*, & se nomme *Oreouabé* : Ce Sauvage en considération de son grade a été dispensé des Galeres, & comme il marque de l'estime pour nôtre Nation, & un grand attachement à la personne de Monsieur le Gouverneur, il lui a fait l'honneur de le loger dans son Château. Ne croyez pas pourtant que la reconnoissance soit le seul motif de cette honorable hospitalité ; l'intérêt, qui, comme bien sçavez se fourre par tout, y a sa bonne part. On ménage l'*Iroquois* parce que l'on prétend s'en servir pour négocier un accommodement avec les cinq Nations. Ce seroit une très-bonne affaire ; mais je serai bien trompé si ce projet n'avorte pas : je bâtis ma conjecture sur trois raisons qui me paroissent solides : je les ai communiquées à Monsieur de *Frontenac* qui ne les écouta qu'à la hâte, & qui m'a dit qu'il vouloit, après le départ

286 VOYAGES DU
départ des Vaisseaux, s'entretenir à fond
avec moi sur cette matiere. Je passe sous
silence l'entrevûe du nouveau Gouverneur
avec celui qu'il est venu déposseder : la
matiere est trop delicate, & j'aime mieux
vous la porter que de vous l'écrire ; il y a
une espèce de nouvelles qui ne doit point
entrer dans la sphère des yeux, mais dans
celle des oreilles, *ad aurem*. Monsieur &
Madame de *Denonville* mènent avec eux
en France quelques Officiers qui se flotent
d'un prompt avancement par le credit de
ces Patrons. Comme le vent d'Oüest est
clair & modéré, & que d'ailleurs la saison
de quitter le Port est sur son déclin, on
ne doute pas que les Vaisseaux ne mettent
demain à la voile. Voilà tout ce que vous
aurez de moi pour cette voiture. Adieu
Monsieur,

Je suis vôtre &c.

A Quebec ce 15. Novembre 1689.



LET.



LET TRE XIX.

*Incurſion dans la Nouvelle Angleterre;
& dans la Nouvelle York. Funefte
Ambaffade des François chez les Iro-
quois. Entreprife mal concertée des An-
glois & des Iroquois qui ſe joignent
pour attaquer la Colonie par terre.*



ONSIEUR,

Vôtre Lettre a fait bon voyage : Le Maî-
tre d'un Bâtiment Rochelois, chargé de vin
& d'eau de vie, & arrivé à *Quebec* depuis
environ quinze jours a eu ſoin de me la
faire tenir. Je voi que la curioſité vous a
pris de connoître à fond nôtre Commerce
du *Canada* : Je voudrois pouvoir vous ſa-
tisfaire ; mais cela ne ſe peut point à pre-
ſent : je ne poſſède pas encore aſſez bien
la matiere, & comme d'ailleurs elle n'eſt
pas de mon reſſort, je n'en ai atrapé que
ce qui s'eſt offert à moi chemin faiſant.

Mais

Mais donnez vous un peu de patience vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais me faire pour l'amour de vous un bon apprentif négociant ; je n'omettrai rien pour découvrir le fin du métier, & j'espère vous envoyer un jour sur cela des Mémoires si amples & si exacts que vous ferez en état de faire la leçon à bien des Maîtres. Cependant qu'il plaise à vous & à votre curiosité d'accepter en dédommagement de ce delay un récit de ce qui s'est passé en ce País ci depuis ma dernière Lettre.

Après le départ de Mr. de *Denonville* M. de *Frontenac* prit possession du Fort où les Gouverneurs Généraux font leur résidence ordinaire, & il prit ses mesures avec le meilleur Architecte du País pour le faire rebâtir au plûtôt. Au mois de Janvier Mr. d'*Iberville*, l'un de nos plus braves Gentilshommes demanda & obtint la permission d'aller ruiner une petite Ville de la *Nouvelle York* nommée par les Iroquois *Coriar*, c'est ainsi que ces Sauvages appellent aussi le Gouverneur Général de cette Colonie Angloise. Ce dessein demandoit beaucoup de courage & de résolution. La course étoit de cent cinquante lieuës d'allée, autant de retour, & cela sur les glaces, sur les néges, & au fort de l'hiver. Toutes ces difficultez ne firent que piquer la valeur de nôtre Gentilhomme Canadien : Il part donc à la tête de trois cens hommes, une partie Coureurs de bois, & l'autre Sauvages, & il fait une marche si secrète & si heureuse qu'étant arrivé sur les lieux sans
avoir

avoir été découvert, ni sans trouver de résistance, il pilla, brûla, saccagea tout à son aise la bicoque & ses environs; pour surcroît de bonheur, il rencontra en revenant un parti de cent *Iroquois*, & le taille en pièces. L'Exploit de Monsieur d'Iberville ne nous étoit avantageux qu'en ce qu'il affoiblissoit l'ennemi; mais voici une prouesse plus utile. A peu près dans le même tems que le Détachement précédent se mit en Campagne Mr. de Portneuf, aussi Gentilhomme Canadien partit de *Quebec* avec cent cinquante Coureurs de bois & autant de Sauvages: Cette troupe avoit ordre d'aller assiéger *Kenebeki*, Fort appartenant aux Anglois, & situé sur les Côtes maritimes de la *Nouvelle Angleterre*, vers les frontières de l'*Acadie*. Nos gens arrivés devant cette Place, se mirent en devoir de l'enlever par force. Mais ils trouverent à qui parler, & la Garnison fit une fort belle défense. Cependant les Assiégeans se dépitent & ne veulent pas en avoir le démenti: on fait donc voler contre le Fort quantité de Grenades, & d'autres feux d'artifice; pendant ce tems-là les Sauvages qui naturellement n'aiment pas à approcher l'ennemi de trop près se laissent piquer d'honneur, & s'animent assez pour saper ou pour escalader les palissades de tous côtes; si bien que le pauvre Commandant se trouvant entre le feu & le fer, & ne pouvant fournir à tout fut obligé de se rendre à discretion. Tout le détachement fit bien dans cette occasion; mais on dit que les

Sauvages l'emportèrent sur les Coureurs de bois leurs rivaux en bravoure, & que c'est aux premiers qu'on est principalement redevable de cette Conquête.

Pour vous mettre à présent sur mon chapitre, vous n'aurez pas oublié, Monsieur, que nôtre Gouverneur avoit dessein de m'entretenir à fond touchant les *Iroquois* : il pressa sa vûë plus loin, & sans m'en demander mon avis, il résolut de m'envoyer en ce païs-là. En effet, si-tôt que les eaux furent ouvertes Mr. de *Frontenac* me déclara son dessein, & m'aprit qu'il avoit jeté les yeux sur moi pour aller faire des propositions de Paix aux cinq Nations. „ Par „ quel endroit, Monsieur, lui répondis- „ je, ai-je pû avoir le malheur de vous „ déplaire ? Vous même qui m'avez fait „ vivre si généreusement cet hiver, vou- „ lez-vous me faire périr ce printems ; car „ à Dieu ne plaise que je croye d'un Sei- „ gneur humain & magnifique tel que vous „ êtes, que vous cherchiez à vous défaire „ d'un homme qui vous est à charge. Mr. de *Frontenac* pour qui ma réponse étoit un vrai galimatias me dit de lui parler François & de m'expliquer. Je lui remontrai donc hardiment que sans le vouloir & agissant tout-à-fait en cela contre ses propres intentions, il m'envoyoit à une mort certaine & aparemment bien cruelle ; que les *Iroquois* devenus implacables par la perfidie du Rat n'aspiroient qu'après l'occasion pour se venger, & qu'ils ne manqueroient pas celle-là ; que d'ailleurs ces Barbares garde-
roient

roient d'autant moins de mesures qu'ils se sentent appuyez par les Anglois avec qui nous sommes en guerre depuis le détrônement de leur Roi ; que ces derniers ne s'épargneroient pas dans la conjoncture à fomenter la haine ou plutôt l'horreur des cinq Nations pour la nôtre, & qu'ils ne manqueroient pas à leur fournir *gratis* des armes & des munitions pour les engager à nous faire tout le mal possible ; que je le suppliois de peser mûrement ces raisons, & qu'en cas qu'il ne les trouvât pas bonnes, il daignât au moins avoir égard à ma foiblesse, & faire son épreuve & sa tentative par quelque autre. Ayant eu le malheur de ne pouvoir persuader Monsieur le Gouverneur, il persista dans sa résolution ; mais il accepta mon refus, & je crois bien que j'achetai cette grace par une bonne partie du peu d'estime qu'il avoit pour moi. Il offrit l'Ambassade au Chevalier d'O qui plus docile & plus déterminé que moi s'en fit un grand honneur : Lors que je vis ce Gentilhomme s'embarquer dans un Canot avec un certain *Colin* Interprète de la langue *Iroquoise*, & deux jeunes Canadiens, je vous avouë que je fus touché de compassion pour lui, & pour ses trois Compagnons, & contre la politique, contre mon propre intérêt, je ne pûs m'empêcher de me souhaiter mauvais Prophète. Ma prédiction néanmoins, ne fût que trop bien vérifiée. Dès que la Députation parût à la vûë des *Onnontagues*, ceux-ci sortent du Village, & au lieu de complimenter Mon-

fieur l'Ambassadeur sur sa bien venue, ils le bâtonnent d'importance lui & les trois personnes de sa suite. Après cette fâcheuse cérémonie & ce douloureux salut on conduit nos gens au Village, mais avec la même civilité qu'un meneur de bêtes retives les chasse devant soi, c'est à dire à la mesure & à la cadence du bâton, maniere barbare de recevoir des gens qui viennent sincèrement & de bonne amitié offrir la Paix. Mais ce ne fût là que le prologue de la Tragédie. Quand nos quatre Infortunez furent dans l'Habitation, les Anciens du Village tinrent Conseil & délibérèrent sur le traitement qui conviendrait le mieux aux prisonniers. Je ne puis vous dire s'il y eut grande ou petite opposition de suffrages ; mais la conclusion fût qu'on nous rendroit le *paroli*, & qu'on agiroit avec les quatre François tout de même que nous en ayons agi avec les Députez des cinq Nations dans l'avanture du Chef *Huron* nommé le *Rat*. Jugez par là du mauvais effet qu'avoit produit la maligne & perfide vengeance de ce Sauvage. Suivant donc la résolution des *Oanontagues* on devoit renvoyer les Députez avec une réponse favorable ; mais quelques *Agnies* ou *Oanoyotes* qui les auroient guettez & attrapez inmanquablement au passage des Cataractes, en auroient tué deux, renvoyé un à *Quebec*, & emmené le quatrième pour le faire fusiller par les Anglois. N'étoit-ce pas là, Monsieur, infliger bien exactement la peine du Talion ? Cet Arrêt ne fut

fut pourtant point executé, & ce fût pour le plus grand malheur de nos déplorables Victimes. Quelques scélérats de la *Nouvelle York*, venus tout exprès pour atiser le feu, & pour animer les *Iroquois* contre nous, représentèrent aux *Onnontagues* que si l'on renvoyoit ces prisonniers, ils pourroient échaper l'embuscade, & que le plus sûr étoit de ne point s'en dessaisir & de les expedier sur le champ : Ils ajoûterent que si on vouloit les leur abandonner, ils en feroient bonne & rigoureuse justice, & comme ils parloient à des gens passionnez & qui ne respiroient que la vengeance, les Sauvages se laisserent prendre par leur foible & livrerent nos gens aux Anglois. Ces enragez qui, par toutes sortes de raisons, auroient dû leur sauver la vie, se firent un divertissement de leur supplice ; ils brûlerent l'Interprète & les deux Canadiens, & quand au Chevalier d'O ils l'ont mené, pieds & mains liées à *Boston* dans l'espérance de tirer de lui quelques éclaircissements utiles touchant l'état present de la *Nouvelle France*. Voilà l'histoire de cette funeste Ambassade, & on l'a sçû par quelques esclaves qui se sont échapez des *Iroquois*. Je vous laisse à penser si cette nouvelle a chagriné Monsieur de *Frontenac* ; je m'imagine qu'il voudroit bien m'avoir crû ; il m'a fait la justice de dire tout haut qu'il avoit parlé de cette Députation à vingt Officiers, & qu'il étoit surprenant que moi seul en ait prévu le succès : une louange si douce accommodoit bien l'oreille d'un

Gascon. Le vingt-quatrième de Juin, je partis de *Quebec* pour venir ici : Monsieur l'Intendant & Madame son Epouse furent du voyage, & nous avions pour voiture un bon gros lourdaud de Brigantin que le Capitaine des Gardes du Gouverneur Général fit construire l'hiver passé. Il n'est pas besoin de vous dire que Mr. de *Frontenac* menoit la bande, cela va de soi-même. Nous voguions donc fort gravement dans nôtre vénérable & pesant Vaisseau, & nous fûmes près de douze jours en chemin ; mais comme rien ne nous pressoit, nous allions sans impatience, & sur tout nous prévenions l'ennui en faisant une chere de Roi. Il ne nous arriva rien de remarquable sur la route, sinon qu'en passant par les *Trois Rivières*, petite Ville dont je croi vous avoir parlé, Monsieur le Gouverneur fit tracer un Fort. Environ quinze jours après nôtre débarquement ici, un certain Sauvage nommé *la Plake* vint nous donner une chaude allarme ; il assura Mr. de *Frontenac* qu'un Corps de Troupes composé de mille Anglois, & de quinze cens *Iroquois* marchoit droit à nous. On fit aussitôt traverser aux Troupes une prairie qu'on appelle *de la Madeleine*, & ayant été joints par trois cens Sauvages amis nous campâmes de l'autre côté de la Ville, résolus à bien recevoir l'ennemi. Comme on n'entendoit plus de ses nouvelles le Général envoya de petits partis Sauvages à la découverte ; mais ils revinrent sans avoir rien vu que quelques *Iroquois* écartez & chassans
auprès

après du *Lac Champlain*, lesquels ils amenèrent prisonniers. On scût par ceux-ci que les Anglois s'étant rebutez à cause de la fatigue & ayant manqué de vivres, eux & leurs Alliez avoient rompu la partie. Cet avis étant confirmé par les Sauvages à n'en pouvoir plus douter, on renvoya les troupes à leurs postes. Pour moi, je fus commandé d'ici avec quelques Soldats pour favoriser la moisson du *Fort Rolland* situé dans cette Isle-ci. J'en revins accompagné des *Hurons* & des *Outaouas* qui venoient faire ce trafic de Pelleteries, dont je vous ai fait la description. Ces Sauvages s'en retournerent chez eux au bout de quinze jours, & moi après le même espace de tems, je retournerai à *Quebec* par le Brigantin.

Je suis Monsieur, vôtre &c.

A Monreal ce 2. Octobre 1690.





L E T T R E X X.

Les Anglois font par Mer une entreprise assez importante, mais qui échoüe par leur faute : Lettre de leur Commandant à Mr. de Frontenac & la réponse verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour France.



M O N S I E U R,

Vous êtes fort éloigné je m'imagine, de me croire à la *Rochele* : j'y suis pourtant, & vous sçaurez par la Relation suivante, quel bon vent m'a jetté dans ce Port après lequel j'aspire depuis si long-tems, & dont je me croyois bien reculé. Lisez donc, c'est un recit de ce qui s'est passé en *Canada* depuis ma dernière Lettre.

Vers le milieu d'Octobre il arriva à *Monreal* un Canot qui, par ordre du Major de *Quebet*, rodoit du côté des Ennemis : Ces Navi-

Navigateurs rapportèrent qu'ils avoient découvert proche de *Tadoussac* une Flote Angloise forte de trente-quatre voiles. Imaginez-vous si cet avis nous mit tous alertes & principalement nôtre Gouverneur Général, qui d'ailleurs n'est rien moins qu'endormi. Ce Seigneur fit promptement embarquer toutes les troupes dans des Bâteaux & dans des Canots avec ordre de faire toute la diligence possible, car le mal étoit pressant, & l'on ne pouvoit arriver trop tôt. Monsieur de *Frontenac* enjoignit de plus à Monsieur de *Caillères* de faire descendre autant d'Habitans qu'il s'en trouveroit de bonne volonté, après quoi il se jeta dans son Brigantin, dont il maudit bien la pesanteur. On n'épargna pas l'éperon à cette monture; on pressa fortement la manœuvre; on alloit également nuit & jour dans la nécessité qu'il y avoit de devancer l'ennemi; enfin nous employâmes si bien le tems que nous arrivâmes à *Quebec* le troisième jour de Navigation. Quand on eut mis pié à terre Monsieur de *Frontenac* oublia la fatigue du voyage, & ne pensa qu'à prendre ses précautions: il visita tous les postes & fit fortifier les plus foibles. Nôtre Artillerie n'étoit pas extrêmement formidable; douze pièces de gros Canon en faisoient le capital, ce qui étoit bien peu de chose pour un *Quebec*: Nous n'étions pas mieux pourvus de munitions; mais le Gouverneur économisa prudemment sa foiblesse; il proportionna ses batteries, & il dispensa tout si à propos qu'il n'eut plus au-

cune inquietude, & qu'il parût dans une entiere confiance d'aneantir tous les efforts des Anglois. Cependant, il est certain que la Colonie avoit couru le dernier péril, & ç'en étoit fait de la *Nouvelle France* si les ennemis avoient sçu profiter de l'occasion. Figurez-vous, Monsieur, qu'avant nôtre retour de *Monreal*, *Quebec* étoit ouvert de tous côtez, & qu'il n'y avoit pas deux cens François dans la Ville. Si donc les Anglois avoient fait leur descente avant nôtre arrivée, voire deux jours après, ils auroient infailliblement emporté cette Capitale, même sans coup ferir. Mais le bon Genie de la France aveugla ces Messieurs : au lieu de venir à toutes voiles devant *Quebec*, ils perdirent trois jours à un mouillage, à deux lieues de la Place vers la pointe de l'*Isle d'Orleans*. Là, le Commandant tenoit de frequens Conseils de guerre avec les Capitaines & les autres Officiers de sa Flote, & à mesure qu'ils se rompoient la tête à délibérer, & à chercher les moyens les plus abregés pour faire une si belle conquête, cette conquête leur échappoit ; car profitant de leur lenteur nous travaillions sans relâche à nous mettre hors d'insulte, & pendant qu'ils consumoient en vaines Séances un tems qui devoit leur être si cher, nos Milices & nos Sauvages arrivoient de tous côtez ; si bien que la précaution même dont ils usoient pour nous mieux attaquer, nous fournissoit les moyens de nous bien défendre.

Enfin nos Anglois ayant eu le bonheur
de

de convenir sur la maniere d'exécuter leur grand projet, leur Commandant nommé *Sir William Phips* fait partir de son bord une Chaloupe portant Pavillon François à son Avant ; elle s'approche de la Ville, & avertit par le son d'une Trompette qu'elle vouloit parler. Aussi tôt Mr. de *Frontenac* envoie à sa rencontre une autre Chaloupe avec un Officier François pour écouter les propositions. La Chaloupe ennemie portoit un Major Anglois qui demanda s'il ne lui seroit pas permis de rendre en main propre au Gouverneur du *Canada* une Lettre de la part du Commandant de la Flotte. Nôtre Officier lui ayant répondu que la chose étoit faisable pourvû qu'il voulût souffrir qu'on lui bandât les yeux, il accepte la condition & se met dans la Chaloupe Française. On le conduisit en cet équipage de *Colin Maillard* jusques dans la Salle de Mr. le Comte de *Frontenac* où on lui rendit l'usage des yeux. Après avoir salué nôtre Gouverneur il lui presenta une Lettre écrite en Anglois, & dont voici la traduction.

„ Moi Chevalier *William Phips* com-
 „ mandant par Mer & par Terre les For-
 „ ces de la *Nouvelle Angleterre*, au Comte
 „ de *Frontenac* Gouverneur Général de *Que-*
 „ *bec*. Au nom de *Guillaume III.* & de
 „ *Marie*, Roi & Reine d'Angleterre, &
 „ par leurs Ordres, je viens pour me ren-
 „ dre Maître de ce País. Mais comme je
 „ n'ai rien tant à cœur que d'éviter l'effu-

„ sion du sang, je demande que vous ayez
„ à me rendre vos Villes, Châteaux, For-
„ tereſſes, Bourgades, & vos perſonnes à
„ ma diſcrétion, vous aſſurant toute ſorte
„ de bon traitement, douceur & humani-
„ té. Que ſi vous n'acceptez cette propo-
„ ſition ſans aucune reſtriction, je tâche-
„ rai par le ſecours du Ciel auquel je me
„ confie, & par la force de mes armes
„ d'en faire la conquête. J'attens une ré-
„ ponſe poſitive par écrit dans une heure,
„ en vous avertiſſant que je ne ſerai point
„ d'humeur d'entrer en accommodement
„ dès que j'aurai commencé des hoſtilitez.
„ Signé *William Phips.*

Cette Lettre, qui étoit apparemment le réſultat de tant de délibérations & de conſeils, parut plus Turque qu'Angloïſe, & l'on ne reconnût point dans cette ſomma- tion les honnêtes formalitez que l'on ob- ſerve en pareil cas dans nôtre Europe. Auſſi Monsieur de Frontenac n'eut pas plû- tôt entendu l'interprétation de ce compli- ment qu'il en fut indigné, & ſe tournant vers ſon Capitaine des Gardes il lui com- manda froidement de faire planter une po- tence devant le Fort pour donner paye- ment au porteur de la Lettre. Je ne ſai ſi ce Major Anglois entendoit nôtre Langue ; mais du moins ſçavoit-il ce que c'eſt qu'un gibet ; car à peine Monsieur le Gouver- neur terrible par ſon air menaçant, & par ce grand nombre d'Officiers qui l'environ- noient, à peine, diſ-je, eut-il prononcé l'Ar-

L'Arrêt que le Major pâlit, & toute la Compagnie crût qu'il alloit tomber en foiblesse. Il avoit grand raison de s'effrayer; Monsieur de Frontenac parloit fort sérieusement, & si l'Evêque & l'Intendant n'avoient intercedé puissamment en faveur de l'Etranger, on l'auroit effectivement pendu. Entre vous & moi, je trouve que le Gouverneur alloit un peu bien vite en besogne. Il prétendoit que cette Flote devoit être regardée comme un assemblage de Fourbans, de Corsaires, de gens sans aveu, puis que le Roi d'Angleterre étoit en France; mais il auroit dû, ce me semble, avoir plus d'égard pour toute une grande Nation qui a jugé à propos de changer de Maître; d'ailleurs le Major étoit innocent; il étoit venu sur la parole du Gouverneur, & celui-ci nous exposoit tous à une funeste represaille. Je ne doute point que les deux Intercesseurs n'appuyassent beaucoup sur ces raisons: quoi qu'il en soit, Monsieur de Frontenac mit de l'eau dans son vin, & dit d'un ton ferme, mais assez rassuré à l'Officier Anglois, „ Allez
 „ rapporter de ma part au Chef de vôtre
 „ Piraterie que je l'attens de pié ferme, &
 „ que je me défendrai beaucoup mieux
 „ qu'il ne m'attaquera. Au reste, je ne
 „ connois point d'autre Roi d'Angleterre
 „ que Jaques Second, & puis que vous
 „ êtes ses Sujets révoltez je ne vous re-
 „ garde que comme de misérables Corsai-
 „ res, dont je ne crains ni les Forces, ni
 „ les menaces, mais que je souhaiterois

„ pouvoir châtier comme vous le méritez. N'étoit-ce pas là payer une rodomontade par une autre ? Pour comble de mépris *M. de Frontenac* finissant sa réponse jette la Lettre de l'Amiral au nez du Major & lui tourne le dos. Alors l'infortuné Messager qui, à ce que je croi, pestoit bien tout bas contre la Commission, & qui auroit voulu être bien loin, tira sa Montre, & la portant à l'œil, il eut assez de courage pour demander à nôtre Gouverneur si avant que l'heure fut passée il ne vouloit pas le charger d'une réponse par écrit ; mais *Monsieur de Frontenac* se retournant, & lançant sur son homme des œillades assommantes, „ Votre Commandant, dit-il, ne mérite „ pas que je me donne tant de peine, & „ je répondrai à son compliment par la „ bouche du mousquet & du canon. Le Gouverneur ayant fait signe en se retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à sa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'est à dire qu'on lui banda les yeux ; mais lui trop heureux de se voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ses gens, & je suis sûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque tems.

Monsieur William Phips, voyant qu'on avoit pris son Ambassade en si mauvaise part, résolut d'effectuer ses menaces. Il commença dès le lendemain à faire débarquer ses troupes. Sur les deux heures après midi, soixante Chaloupes apporterent sur
le

RPJCB



le Sable mille ou douze cens hommes, à l'opposite de l'*Isle d'Orleans* à une lieuë & demie au dessous de *Quebec*. Ces premières troupes restèrent là tranquillement jusqu'au retour des Chaloupes qui revinrent quelques heures après avec la même charge, & cela se fit jusqu'à trois fois sans qu'il nous fût possible de traverser ces débarquemens. Toute la précaution que le Gouverneur Général pût prendre ce fût d'envoyer au plus vite cinquante Officiers, deux cens Coureurs de bois, & tout ce que l'on pût rassembler de nos Sauvages : Nous marchâmes à grands pas vers l'endroit où les ennemis s'assembloient, & nous nous avançâmes jusqu'à demi-lieuë de ce Corps de troupes. Comme la partie étoit trop inégale pour se battre à découvert, on fut obligé de recourir à la méthode des Sauvages, c'est à dire d'attaquer vaillamment par finesse & par embuscades. Le lieu où nous nous arrêtâmes ne pouvoit être plus propre pour executer cette noble maniere de combattre : c'étoit un bois taillis couvert de broussailles fort épaisses, & qui avoit un quart de lieuë de traverse. Nous étant donc séparés par pelotons, nous nous cachâmes si bien qu'il étoit impossible de nous appercevoir. Les Anglois qui ne se défioient de rien entrèrent dans le bois, & comptoient bien de le passer sans obstacle ; mais ils ne furent pas plutôt à nôtre portée que nous levant tous à la fois nous fîmes tomber sur eux une grêle de mousqueterie qui éclaircit leurs rangs : la surprise & l'é-

tonne.

tonnement ne les empêcherent pas de faire leurs décharges à leur tour ; mais au moment que nous les voyions prêts à tirer nous mettions ventre à terre , & par là nous nous garantissions de leur feu. Mais enfin nous étant relevés une bonne fois , & courant çà & là par bandes & par pelotons , faisant sans cesse nos décharges , nous leur causâmes tant d'embarras qu'au lieu qu'ils marchaient vers la Ville en bon ordre , Tambour battant , & Drapeaux déployés , ils commencèrent à perdre la tramontane : Ce qui les déranger le plus , ce fut lors qu'ils apperçurent nos Sauvages : Les Anglois oublièrent alors tout ce qui s'appelle discipline ; le desordre & la confusion se mettent parmi eux ; on ne voit plus aucune forme de Bataillons , de Régimens , de Compagnies : Ils courent tous pêle-mêle chacun tâchant à se sauver le premier , & mettre tous ses camarades derrière soi , tous criant à plein gosier , *Indians* , *Indians* ; si bien qu'il nous fut aisé d'en tuer un bon nombre & à bon marché : Nous comptâmes environ trois cens des ennemis restés sur la Place , sans avoir perdu de notre côté que quatre Officiers , dix Coureurs de bois , & deux Sauvages.

Le lendemain ces Messieurs voulurent avoir leur tour , & l'apparence étoit de leur côté , car outre qu'ils se tenoient sur leurs gardes contre l'embuscade , ils faisoient marcher avec eux quatre pièces de Canon de bronze montées sur des affuts de Campagne. Il nous en fallut donc découdre
tout

tout de bon ; mais comme nous étions
 beaucoup plus forts que le jour précédent ,
 nous ne fûmes pas moins heureux. Ce
 n'est pas que les Anglois manquaient de
 courage : on peut dire même que dans cet-
 te occasion là ils se battirent en fort braves
 gens : mais comme ce n'étoient que des
 hommes ramassez , & nullement instruits
 au métier de la guerre , ils ne sçavoient ce
 que c'étoit que de voir le feu sans branler ,
 & que de tenir ferme dans l'action ; ainsi
 combattant en étourdis & sans aucune dis-
 cipline , ils s'enfermoient eux-mêmes , & ils
 donnoient la plus belle du monde pour se
 faire assommer. D'ailleurs , ces pauvres
 gens avoient souffert dans le voyage ; les
 fatigues de la Mer les avoient affoiblis , &
 ils auroient eu bon besoin de se reposer &
 de se refaire avant que d'en venir aux pri-
 ses. Enfin , il manquoit une tête sur les
 épaules de leur Commandant ; Ser *William*
Phips étoit bien broüillé avec la prudence
 & la conduite militaires , & quand cet Ami-
 ral eût été payé pour nous rendre service ,
 & pour mener son monde à la boucherie ,
 il n'auroit pû mieux s'y prendre. Les en-
 nemis crurent donc qu'à la faveur de leur
 Artillerie ils traverseroient plus aisément le
 bois taillis ; mais ils se trompèrent : il est
 vrai que le choc fut plus violent qu'à l'au-
 tre tentative ; cependant nous les repoussâ-
 mes avec tant de vigueur qu'ils furent con-
 traints de regagner bien vite l'endroit de
 leur débarquement. Cette seconde atta-
 que leur coûta environ quatre cens hom-
 mes :

mes : de nôtre côté nous n'en perdîmes pas plus de quarante tant François que Sauvages ; Monsieur de *S. Helène* reçût à la jambe une blessure dont il est mort. Nôtre victoire nous enfla tellement le courage, & nous avions pris tant de goût à tuer ces étourneaux d'Avanturiers, qu'il nous prit envie de les avoir tous vifs ou morts. Dans ce dessein nous les suivîmes sans bruit jusques tout proche de leur Camp, ou pour mieux dire, de leur Cabanage. Le soir ayant favorisé nôtre marche & nôtre arrivée, nous nous couchâmes sur la terre dure, résolus de passer la nuit à la belle étoile, afin de pouvoir fondre dès le point du jour sur les Anglois : mais ils nous dispensèrent de cette peine là ; car vers le milieu de la nuit, nous nous aperçûmes qu'ils se rembarquoient, & nous n'eûmes que le tems de leur tuer, plus par hazard que par adresse, une cinquantaine d'hommes qui avoient, en quelque sorte, le pié levé pour sauter dans les Chaloupes. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation qu'ils laissèrent sur le sable leurs Tentes & leurs Canons : Tout cela fut transporté dès le matin à *Quebec*, pendant que nos Sauvages se dispersèrent dans le bois pour visiter exactement les morts, & s'approprier, comme par droit d'héritage ou de conquête, toute la dépouille de ces Cadavres.

Quant au Chevalier *Phips*, il n'estimoit pas assez peu sa personne pour commander les troupes du débarquement : Il resta sur son Bord comme un bon Amiral, & si-tôt qu'il

qu'il eut mis son monde à terre, il lève l'ancre, & vient mouïller avec quatre gros Vaisseaux à la portée du mousquet de la basse Ville. Il fit resonner d'une grande force son tonnerre pendant vingt-quatre heures, & ce long & terrible feu menaçoit d'autant plus la Ville d'être foudroyée qu'on n'avoit rien à opposer qu'une batterie de six Canons à huit livres de balles : mais Mr. *Phips* ne réussissoit pas mieux sur Mer que ses troupes dans le bois taillis. Tout le furieux fracas de son Artillerie se réduisit à faire voler quelques tuiles, à découvrir quelques maisons, & le dommage fut à peu près de cinq ou six pistoles. Tous les coups blanchirent contre les murailles, & cela ne doit point vous surprendre, Monsieur, si vous vous souvenez d'un endroit de ma premiere Lettre où je vous marquois que ces murailles sont d'une pierre extrêmement dure, & qui est à l'épreuve du boulet.

Le Ser Amiral bien déchû de ses hautes esperances, renonce à une toison qu'il s'étoit flaté d'emporter de haute lute ; & ce fier Argonaute prit tout doucement la résolution de se retirer. Avant que de partir, il envoya demander à Monsieur de *Frontenac*, mais d'un stile radouci & bien différent de celui de la Lettre, l'échange de quelques prisonniers Anglois avec le Sieur Joliet, sa femme, sa belle-mere, & quelques Matelots que la Flote ennemie avoit pris sur le Fleuve *St. Laurent* dans une barque appartenante audit Sieur Joliet.

Nôtre

Nôtre Gouverneur Général topa volontiers à la proposition, & le marché s'exécuta sur le champ, après quoi le Commandant fit appareiller pour reprendre la route de la *Nouvelle York*. Le départ des ennemis nous fut confirmé par l'arrivée de quatre Vaisseaux qui assurèrent avoir vû cette Flote sillant à pleines voiles à la faveur d'un vent d'Oüest. Ces quatre Bâtimens l'avoient échappée belle. Ils étoient tous Marchands; trois venoient de France, & le dernier chargé de Castors venoit de la Baye de *Hudson*. Etant entrez dans la Rivière du *Saguenay* par *Tadoussac*, & ayant eu le bonheur de découvrir les Anglois sans en être appercûs, ils se cachèrent, mirent leur canon à terre; en dresserent de bonnes batteries, & résolurent de demeurer là jusqu'au dénoüement de la pièce. Mais ayant eu le plaisir de voir repasser la Flote ennemie au dessous de *Tadoussac*, ils rembarquerent leur Artillerie, & continuant leur route agréablement & sans crainte ils mouillèrent devant *Quebec* le douzième de Novembre. Cependant par une bizarre destinée ces Vaisseaux après avoir évité d'être pris vinrent faire une espèce de naufrage au Port: A peine en avoit-on tiré la Cargaison qu'il survint un froid excessif, & la glace endommagea tellement ces pauvres Navires qu'on fut contraint de les échoüer à l'endroit nommé le *Cul de Sac*.

Cette gelée étoit un grand contre-tems pour Monsieur de *Frontenac*: tout rempli de son glorieux succès, il étoit dans l'impatience

patience d'en informer le Roi, & il ne doutoit pas que cette affaire ne lui fit beaucoup d'honneur à la Cour. Au lieu donc qu'il auroit souhaité de dépêcher un Courier ailé, si la chose étoit possible, & s'il y avoit un Mercure autre part que dans le Païs des Fables, il se voyoit reculé jusqu'au Printems prochain pour mander à Versailles l'échaufourée des Anglois, grande mortification pour un homme en place, & pour un bon Courtisan. De mon côté, sans vouloir faire comparaison avec nôtre Gouverneur, je n'étois pas moins chagrin que lui, & me croyant obligé de me morfondre encore cet hiver en Canada, je donnois des bénédictions à rebours au Dieu Borée, & à sa bise précoce. Nous en fûmes quittes pour la peur néanmoins : une pluye imprévûë, & qui produisit un dégel nous mit hors d'intrigue. Monsieur de Frontenac prenant avidement l'occasion fit aussi-tôt agréer & apareiller une Fregate desagrée, & ses ordres furent exécutez avec tant de diligence qu'en moins de deux ou trois heures, le lest, les voiles, les cordages, les mâtures, enfin tout le Vaisseau fût en état. Je lorgnois ce préparatif, & j'avois un pressentiment que je n'y aurois pas la moindre part. J'étois même bien résolu de presser fortement mon congé si l'on ne me l'offroit pas dès que la Fregate seroit équipée : mais Monsieur le Gouverneur Général me prévint. Il me dit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour porter à la Cour la nouvelle de l'entreprise des Anglois ;

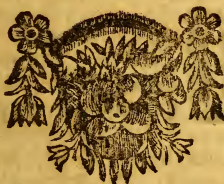
glois ; que c'étoit une bonne occasion pour me faire connoître, pour rétablir mes affaires domestiques, & pour avancer ma fortune ; mais qu'il falloit tâcher de faire un voyage qui fût court & bon, que le plutôt que je pourrois arriver en France ce seroit le meilleur, & sur tout que je devois m'armer de courage, & prendre la résolution de périr plutôt que de me rendre à quelque Vaisseau des ennemis, ou de relâcher en quelque Port que ce fût. Je vous laisse à examiner si une telle exhortation étoit conforme aux règles de la prudence ; mais elle flatoit mon humeur Gasconne, & ç'en étoit assez pour me la faire prendre en très-bonne part. Pour mon adieu, Monsieur de Frontenac me fit present d'une Lettre de recommandation & de bonne encre à Mr. de Seignelai. Je partis donc le vingt-six de Novembre, chose inouïe, & un si furieux vent Nord-Est nous surprit à l'*Ile aux Coudres*, qu'après avoir mouillé nous pensâmes chansir sous les ancres durant la nuit. Depuis ce danger nous n'essuyâmes qu'une seule tempête : cependant, nôtre traversée n'a pas laissé d'être assez longue, à cause que les vents contraires que nous avons trouvé à cent cinquante lieues des Côtes de France nous ont obligé de louer. Mais enfin, je suis débarqué heureusement, c'est le meilleur que j'y trouve. J'apprens que vous êtes en Province, & que Monsieur de Seignelai est dans l'autre monde. La Marine & les Colonies de l'Amérique perdent infiniment à ce Ministère ;

BARON DE LAHONTAN. 311

stre ; mais que dites-vous de mon sort avec
ma Lettre de recommandation ? Je parts
demain pour Versailles.

Je suis, Monsieur, vôtre &c.

A la Rochelle, le 12. Janvier 1692.



LET.



L E T T R E X X I.

Description des Bureaux des Ministres d'Etat : les services mal récompensez à la Cour.



M O N S I E U R,

Il y a deux mois que je reçûs à Paris une de vos Lettres. J'ai différé à vous répondre jusqu'après la conclusion de mes affaires, & en effet l'embarras où j'étois ne s'accordoit guère avec le tems, ni l'envie de faire des relations. A présent que je me retrouve à la Rochelle où ma principale occupation est de regarder le vent ; il est juste que je vous paye l'intérêt d'une si longue attente, & que je vous rende compte de mes proüesses de Cour. Ma premiere démarche à Versailles fût d'aller à l'adoration de Monsieur de *Pontchartrain* successeur de feu Monsieur de *Seignelai*. Je crus devoir présenter au Ministre vivant & régnant la Lettre de Monsieur le Comte de

Fron-

Frontenac en ma faveur pour le Ministre défunt & oublié. Monsieur de *Pontchartrain* en parut content ; & me marqua qu'il vouloit avoir égard à mes services, & aux bons témoignages que l'on rendoit de moi. Le voyant en si belle disposition je lui étalai tous mes malheurs domestiques, & après lui avoir fait comprendre que j'avois besoin de tout moi-même pour poursuivre une main-levée de mes biens qu'on avoit saisis, & pour terminer plusieurs procès, je le suppliai de m'obtenir la permission de me retirer de la Colonie. „ J'étois déjà bien „ informé, répondit le Ministre, de la „ mauvaise situation de vos affaires, & je „ souhaiterois pouvoir contribuer à les remettre sur un meilleur pié. Il est raisonnable que vous y fassiez vous-même tous vos efforts, & vous aurez du tems suffisamment pour cela. On vous permet de rester en France jusqu'au départ des derniers Vaisseaux pour *Quebec* : mais le Roi ne veut point que vous quittiez le service de l'Amérique, & il faut vous tenir prêt pour y retourner. Ce fut à moi de baisser la tête, & après avoir fait une profonde révérence, je me retirai. Je m'acheminai de ce pas vers Paris, tout rêveur, & faisant réflexion que j'allois me battre contre Messieurs de la Chicane, Nation qui fait la guerre à coup sûr, & conséquemment plus redoutable que les *Iroquois*. En effet, dès que je commençai à parler d'affaire avec les principaux de ma Famille, ils convinrent tous à me renvoyer

Tome I. O à la

à la consulte des meilleurs Avocats. Ceux-ci me donnerent une affluence de mots, discoururent long-tems, citerent Cujas & Barthole, me montrèrent le pour & le contre ; puis la conclusion fut que j'avois affaire à forte partie, & que tout au moins je devois m'attendre à de grandes longueurs. Une si fâcheuse prophétie, jointe à ce qu'il falloit payer très-grassement ces Oracles, me découragea tout-à fait, & j'ai-
mai autant renoncer à ma legitime que de me briser contre le pot de fer. J'avois donc bonne envie de laisser tout là. Cependant, à la sollicitation de mes amis, & par le conseil des Avocats qui me croyant peut-être bien chargé des plumes du nouveau Monde, craignoient que la proye ne leur échapât, je me laissai aller à demander une provision sur mes biens, quoi que saisis, & je demandai cela en vertu de ce que j'étois actuellement dans le service. Mais j'eus tout lieu de me repentir de cette procédure. Je m'épuisai de forces & d'argent à solliciter, & le pis est que je n'y gagnai rien. Le credit & la faveur des gens contre qui je plaïdois m'arrêterent par tout, & d'ailleurs la somme qu'on auroit pû m'adjuger en bonne justice se réduisoit à si peu de chose qu'elle n'eut pas suffi pour les dépens de la poursuite. Je me trouvai donc bien-tôt à sec, & assez embarrassé où trouver des ressources. Messieurs de *Brage-lone* sont de fort honnêtes gens, comme bien savez ; mais ils sont incomparablement plus de cas du précieux métal que
des

des personnes de leur sang : j'ai reçu de leur part des conseils tant & plus ; mais pour aucun secours effectif ? point de nouvelle, & j'étois mal si je n'avois rencontré que des amis de leur générosité. Monsieur l'Abbé d'*Ecouttes* en a mieux agi ; ayant égard à mes pressans besoins, & sçachant d'ailleurs que je n'ai contribué en rien à ma mauvaise fortune, il tira de son trésor une centaine de Louïs, & m'en fit présent. Cette somme m'a servi à payer les frais d'une Chevalerie de St. Lazare : on m'a fait l'honneur de m'aggreger à cet Ordre, & je ne deshonne pas le bon Saint qui en est le Patron n'étant guère moins pauvre que lui : mon installation se fit dans la Chambre de Monsieur de Louvois, & cette cérémonie dura bien moins de tems qu'il n'en fallut pour compter au trésor la somme dont le Roi gratifie le nouveau Chevalier. Outre ce petit avancement, je comptois que le généreux Abbé d'*Ecouttes* me mettroit sur le corps quelques bénéfices simples dont il pouvoit se décharger aisément sans faire une brèche considérable à sa fortune ; mais il allegua certaines raisons de conscience pour s'en dispenser, & je croi que son grand scrupule étoit la crainte de pécher contre la retention. Je fus donc obligé de prendre mon parti, & de me résoudre à devenir Solliciteur d'emploi. Oh le malheureux métier ! je ne croi pas qu'il y en ait au monde de plus mortifiant pour un honnête homme. Figurez-vous Versailles comme un champ royal où dans

l'espérance d'une ample Moisson qui souvent se trouve très modique , & encore plus souvent n'est rien du tout , on sème l'argent à poignée. Encore est-ce peu de chose que cela en comparaison de la patience qu'il faut exercer au souverain degré. Vous êtes-vous promené long-tems devant la porte , ou dans la Cour de Monsieur de *Pontchartrain* ? Avez-vous eu l'honneur de percer jusqu'à son Antichambre & d'y rester cinq ou six heures , à quoi aboutit ce manège qu'il faut recommencer tous les jours ? à bien se presser , & à se démêler assez de la foule pour être aperçû du Ministre qui quelquefois fait semblant de ne vous pas voir , & qui tout au plus paye d'un petit coup de tête , ou d'un regard favorable tous les grands mouvemens que vous vous donnez pour lui témoigner vôtre vénération. Si vous avez le bonheur de lui présenter un Mémoire hérissé de cinquante raisons , autant en emporte le vent : le Monseigneur donne vôtre Placet à un Secrétaire qui le suit : celui-ci le porte aux Sieurs de la Touche , de Begon , & de Saluberri : il vous faut courir promptement mendier à force de pistoles la faveur des Laquais de ces Commis , sans quoi vous vous enrumeriez à la porte de leurs Bureaux , & la destinée d'un Officier dépend ainsi d'un faquin de Valet. Il faut tâcher d'avoir un Patron , direz-vous ; & où le prendre ? Les Grands Seigneurs sont des Saints qui ne guérissent plus de rien ; leur credit est à bas , & quelque forte que puisse être

être leur recommandation, Monsieur le Ministre n'en va pas moins son chemin. Autrefois il faisoit bon être le Bâtard, le Laquais, le Vassal d'un Grand ; on pouvoit dans ces conditions-là compter sûrement sur la fortune ; mais ce tems-là n'est plus, ou du moins il ne se trouve encore que chez quelques Princes ou Ducs de la première faveur. La grande difficulté est d'attraper leur protection ; il faut bien des machines pour en venir à bout, & souvent vous vous flâtez que ces Alteſſes & ces Grandeurs prennent vos intérêts fort à cœur, lors qu'ils sont tout de glace pour votre service, vous êtes encore trop heureux si les promesses de ces Grands ne sont pas une eau benite de Cour, & s'ils ne vous desservent pas sous main. Il ne faut pourtant pas s'étonner que le Patronat soit si rare. Vous savez, Monsieur, que pour entretenir le courage & la valeur parmi la Noblesse de France, on l'a tirée de l'occasion des delices en la réduisant à une plus qu'honnête pauvreté : ainsi ce petit nombre de Princes & de Ducs, qui partagent entr'eux toutes les graces, ayant à demander du pain pour une quantité de Parens & d'Alliez, n'oſeroient s'employer pour ceux qui ne leur appartiennent point, en quoi, comme vous voyez, ils n'ont pas tout le tort. Ces Grands sont d'autant mieux de ménager leur faveur, que les Ministres toujours appuyez par le Prince, & fiers de n'avoir que lui seul au dessus d'eux, se sont mis sur le pié de refuser indifféremment.

ment tout le monde, & n'ont égard au rang & à la qualité qu'autant qu'il leur plaît. Le Roi le veut, le Roi ne le veut pas, c'est avec cela qu'ils ferment la bouche aux premiers de la Cour, & qu'ils se débarrassent de leurs sollicitations. Cependant, sous le nom du Roi Messieurs les Ministres ont carte blanche : ils disposent des Charges, & font tout ce qu'ils veulent sans être obligés de prendre compte, tant Sa Majesté se repose sur leur zèle, attachement à son service. Toute leur dépendance consiste à supposer devant le Roi aux Officiers qu'ils veulent avancer un mérite qu'ils n'ont pas, ou à exagérer celui qu'ils ont. Quant à ceux qui n'ont pas le bonheur de plaire, on reçoit leurs Mémoires, mais on a grand soin de les supprimer, & si l'on parle au Prince de ces malheureux, ce n'est que dans la vue d'augmenter leur disgrâce & leur *reprobation*. Pour ce qui est du vrai mérite, & des égards que la justice voudroit qu'on eût pour ceux qui se distinguent dans le service, c'est ce que ces sortes de Ministres ont grand soin d'écarter : La vertu toute nue passe pour un monstre à leurs Bureaux, & au lieu d'y recevoir sa récompense, elle ne doit s'attendre qu'à des rebuffades & qu'à des mépris. J'ai dit ces sortes de Ministres, car ils ne sont pas tous de cette mauvaise tournure : j'en connois qui sont fort honnêtes gens, & qui défendent à tous leurs Domestiques de se mêler aucunement des affaires, ni de rien prendre en vue d'en avancer le succès,

cès, & leurs Commis, même ne sont pas exempts de cette Loi. Mais il faut convenir que ces Ministres équitables sont en très-petit nombre, & que s'ils ne sont pas réduits à l'unité, ils en approchent de bien près. Il y en a plus de ceux dont les Suisses & les Laquais ont les mains toujours ouvertes pour recevoir les pistoles des prétendans, & qui par là sont les Agens & les Courtiers d'un sordide & honteux trafic que le Maître fait de son pouvoir & de sa probité. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, combien il est important d'acheter la protection & l'appui de certains Laquais : Je n'outrerais rien quand je vous dirai que cette Canaille peuple par son credit les Armées d'Officiers. Aussi Dieu sçait avec quelle souplesse on leur fait la Cour : on les aborde le chapeau à la main ; on se courbe en les saluant : tant qu'on leur parle le terme honorifique de *Monseigneur*, est fourré par tout, & pour peu qu'on crût la chose utile on iroit jusqu'au Monseigneur, voire jusqu'à la Grandeur. Mais on réserve ces grands mots pour les Maîtres. Je ne sçai où nos Ministres & nos Secretaires d'Etat ont pêché la prétention de se faire ainsi qualifier : ç'a été apparemment nos Evêques qui leur en ont indiqué la source. Quoi qu'il en soit, les Ministres se maintiennent parfaitement bien dans la possession de ces superbes titres, & il n'y a pas jusqu'aux Officiers Généraux, qui parlant à un Secrétaire d'Etat n'ait toujours à la bouche le Monseigneur & la Votre Grandeur ;

deur ; vous verrez qu'à la fin cela ira jusqu'à l'Excellence. Enfin, Monsieur, c'est un désagréable País que le País des Bureaux, & un pauvre Officier qui pour des raisons de pain & de fortune est contraint d'y voyager doit faire bonne provision de patience : il faut être d'une attention infatigable sur les moyens de parvenir à ses fins, & la seule moitié de ces moyens suffiroit pour pousser tout honnête homme à bout. Vous ne trouvez que des pièges sous vos pas, que des obstacles en votre chemin : Si vous n'avez pas d'autre recommandation que vos bonnes qualitez & que vos services ; vous serez bien habile si vous pouvez déconcerter les ruses, les finesesses & les machinations qu'on oppose à toutes vos démarches : il faut au moins vous attendre à être traité de haut en bas, & à esfuyer les plus indignes bassesses, ce qui le plus souvent se termine au chagrin & au desespoir. Somme totale : les injustices qui se commettent à ces Bureaux, & cela, comme je le veux croire, à l'insçu du Roi sont inconcevables, & il y auroit de la matière pour un gros Livre. J'éprouve à mes dépens la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Je me suis donné toute l'agitation possible pour obtenir quelque avancement ; mais parce que ma finances est trouvée trop courte, & que d'ailleurs je manquois de Patron, tout ce que j'ai pu alleguer de mes courses, & de mes aventures du Canada n'a pas produit le moindre effet ; car je compte pour rien ce qu'on m'a donné

donné pour dernière réponse & pour décision. Le Roi, m'a-t-on dit, ordonne à Mr. de *Frontenac* d'avoir soin de votre fortune, & de vous placer le plus avantageusement qu'il lui sera possible quand l'occasion s'en présentera. C'est à-dire en bon François, que me voilà renvoyé à la discrétion d'un Gouverneur qui a bien d'autres Créatures que moi à pourvoir, & qui, après tout, ne peut me donner qu'une misérable Charge de Capitaine Canadien. Je ne laissai pas de recevoir ce bien-fait imaginaire comme si ç'eût été un avantage effectif, & je courbai plus d'une fois ma grande figure, en disant que Sa Majesté & sa Grandeur m'honoroient beaucoup au delà de mes mérites. Avec un si beau présent je me suis rendu ici en toute diligence pour me rembarquer : je dois le faire au premier bon vent dans l'*Honoré*, Vaisseau que M. l'Intendant de Rochefort nous donne, & qu'il a fait équiper depuis peu pour ce voyage. Le Chevalier de *Maupéou* doit être des nôtres, & M. l'Intendant me l'a très-expressément recommandé. Ce jeune Gentilhomme, qui par parenthèse, est Neveu de Madame de *Pontchartrain* est attaqué d'une violente envie de voir la *Nouvelle France*, & tout ce qu'on a pu lui dire pour le détourner de ce dessein n'a fait que le piquer davantage. M. le Comte d'*Aunai* nous convoye jusqu'au Nord & Sud du *Cap de Finistère*, & doit nous laisser à cette hauteur pour revenir à Rochefort.

Je suis Monsieur votre &c.

A la Rochelle le 26. Juillet 1691.



L E T T R E XXII.

*Départ de l'Auteur de la Rochelle pour
Quebec : sa Navigation jusqu'à l'entrée
du Fleuve Saint Laurent. Rencontre
d'un Vaisseau Anglois qu'il combattit.
Son Vaisseau échoué. Navigation du
Fleuve Saint Laurent. Nouvelle qu'un
Parti d'Anglois & d'Iroquois a dé-
fait un Corps de Troupes Françoises.*



M O N S I E U R,

Deux jours après que je vous eus écrit, nous appareillâmes de la Rade de la Rochelle, pour faire la grande traverse de Canada. Le 5. Août nous aperçûmes un grand Vaisseau à qui Mr. le Comte d'Aunai donna chasse, & comme le sien étoit meilleur voilier, au bout de trois heures il se trouva bord à bord de ce Navire, lequel arbora sur le champ son Pavillon Général. On tira quelques coups de Canon à son

son Avant pour l'obliger d'amener, mais l'obstination du Capitaine fut cause que M. d'Aunai fit tirer sur le Corps du Vaisseau : Cette bordée ayant couché quatre ou cinq Matelots sur le tillac, la frayeur saisit l'équipage, ce qui obligea le Capitaine de se mettre dans la Chaloupe & de porter ses Passéports & ses Connoissemens à bord de Monsieur d'Aunai. Le 10. après avoir pris hauteur, & les Pilotes s'estimant être Nord & Sud du Cap *Finisterre*, M. d'Aunai m'envoya son Canot pour me dire qu'il s'en retournoit. Je lui écrivis une Lettre de remerciement. Le Pere *Bechefer* Jésuite, qui avoit été plusieurs années Supérieur du Collège de *Quebec*, où il alloit encore en la même qualité, fut obligé de prendre cette occasion pour retourner en France, s'étant trouvé toujours incommodé depuis le premier jour que nous mîmes en mer. Le 23. d'Août nous essuyâmes un gros coup de vent de Nord-Oüest, qui dura vingt-quatre heures, à cent lieuës du Banc de *Terre-Neuve*. La tempête étant finie, il survint un vent de Nord-Est, qui nous poussa en dix ou douze jours à l'entrée du Fleuve *Saint Laurent*. Le 6. Septembre nous découvrimus un Vaisseau qui de la Côte de *Gaspé* portoit sur nous à pleine voile. Nous crûmes d'abord qu'il étoit François, & qu'il venoit de *Quebec*, mais sa manœuvre nous l'ayant fait connoître une heure après pour ennemi, nous nous mîmes en état de combattre, & comme il n'étoit pas plus d'une lieuë au vent lors que nous le connûmes

pour tel, il ne tarda pas en arrivant à pleines voiles, de se trouver bien-tôt à la portée du mousquet. Il arbora d'abord Pavillon *Anglois* & nous lâcha sa bordée. Nous arborâmes aussi le nôtre, & le payâmes de la même monnoye. Le Combat dura deux heures, & le feu qui, pendant tout ce tems-là ne discontinua point de part & d'autre, fut assez violent; mais comme la mer étoit agitée, nous fûmes obligez de nous quitter à l'entrée de la nuit sans nous être fait grand mal. Deux Matelots estropiez, vingt huit ou trente coups de boulet dans nos Mâts, dans nos Vergues & dans les œuvres mortes firent tout nôtre dommage. Deux jours après nous rencontrâmes Mr. *Duta*, qui montoit le *Hazardeux*, & s'en retournoit en France, convoyant dix ou douze Vaisseaux Marchands. Il me donna des rafraichissemens, & il m'apprit quelques nouvelles du *Canada* qui me firent plaisir. Nous poursuivîmes nôtre route malgré le vent de Sud-Oüest, qui nous obligea de courir bord sur bord jusqu'à *Portneuf* près de *Tadoussac*. Nous échoüâmes en ce lieu-là par la faute du Pilote Côtier, qui pour s'être obstiné à donner fonds trop près de terre, pensa nous faire périr. A minuit le Vaisseau donna de si fortes culées que je le croyois entre-ouvert; mais la marée se retirant peu à peu, il demeura couché sur le côté sans paroître endommagé. Je fis porter aussitôt un ancre de touée au large, amarré à plusieurs grêlins épices bout à bout, & le lendemain la marée ayant remon-
té

Combat entre deux vaisseaux Anglois et François



RPJCE

monté & remis le Vaisseau à flot, je fis haller dessus avec le Cabestan. Le 13. nous mouillâmes près de l'*Ile Rouge*, & le lendemain 14. nous franchîmes ce passage sans danger, à la faveur d'un beau frais de Nord-Est.

Le 15. nous mouillâmes à l'*Ile aux Lièvres*. Le 16. nous patîâmes l'*Ile aux Cou-dres*, le 17. nous arrivâmes à la traversé du *Cap Tourmente*, & le jour suivant nous an-crâmes dans ce Port. Au reste, de l'em-bouchure du Fleuve jusques ici, nous na-viguâmes avec le plus beau Soleil qu'on puisse souhaiter. Comme nous ne pouvions avancer qu'en louvoyant, cette allure me donna moyen de reconnoître en même tems les deux bords, & de considérer les Côtes opposées. Je demandai aux Pilotes, voyant tant de Rivières à la Bande du Sud, pourquoi les Vaisseaux avoient accoutumé de ranger la Bande du Nord, où il ne se trouve que le mouillage des *Papinachon*, les *Sept Isles* & *Portneuf*. Ils me répondirent que la trahison ordinaire du fougueux vent de Nord-Oüest, qui régné les trois quarts de l'année sur ce Fleuve, étoit cause qu'on n'osoit s'éloigner de la Côte du Nord, & qu'il n'y a que les mois de Juin, Juillet & Août qui puissent être les assure-teurs d'un Vaisseau qui rangeroit celle du Sud. Sur ce pied-là, je juge que cette Na-vigation du Sud seroit sans celaplus belle, plus facile, & moins dangereuse que l'au-tre, parce qu'on pourroit mouiller tous les soirs, à l'entrée des Rivières qui se déchar-

gent le long de cette Côte, & qu'ainsi l'on ne seroit pas exposé à louvoyer nuit & jour, en virant sans cesse de bord, comme on est obligé de faire lors qu'on range celle du Nord. Telle est la Navigation du Fleuve S Laurens : un jour viendra peut-être que je vous en parlerai plus amplement.

Cependant nôtre Vaisseau ne fût pas plutôt afourché devant *Quebec* que nous débarquâmes. J'allai droit chez Monsieur de *Frontenac*, & je lui presentai Monsieur de *Maupeou* qui fût reçu en Neveu de Madame de *Pontchartrain*. Le Gouverneur lui dit obligeamment qu'il n'y avoit point dans la Ville d'autre Ordinaire que sa table, ni d'autre Auberge que sa Maison, puis se tournant vers moi il m'invita civilement à ne me point séparer de mon Compagnon de voyage. Voici la principale des nouvelles que j'ai apprises à nôtre arrivée. Il y a environ deux mois qu'un petit Corps de Troupes composé de trois cens Anglois, & deux cens Iroquois parurent à la vûe de l'Isle de *Monreal*. Sur cette découverte le Gouverneur de l'Isle fit passer au plutôt le Fleuve à quinze Compagnies, & leur ordonna de camper dans la Prairie de la *Madelaine* pour arrêter & pour repousser l'ennemi. Celui-ci fit voir à nos gens qu'il étoit plus fin qu'eux ; car il les surprit pendant la nuit, & s'étant saisi des sentinelles avancées, il donna si à propos sur le Corps de Garde & sur tout nôtre Camp, qu'il le mit en déroute : Je ne puis vous dire le nombre ni des prisonniers, ni de ceux qui échappèrent ;

pérent ; mais on assure qu'il resta sur la place deux Capitaines, six Lieutenans, cinq Enseignes, & plus de trois cens Soldats. Comme il étoit à craindre que ces Vainqueurs, pour fruit de leur proïesse, n'allaissent s'emparer du Fort de *Chambli*, M. de *Valrénes*, Capitaine de Marine, partit incessamment de *Monreal* avec un détachement de François & de Sauvages pour prévenir le coup, & pour garantir le poste menacé. Cette précaution donna lieu de réparer la triste & précédente aventure ; car M. de *Valrénes* ayant rencontré dans sa route un autre Parti d'Anglois & d'Iroquois, il l'attaqua vigoureusement & le battit.

Tous ces Iroquois en Campagne, & qui profitent avec tant d'ardeur de la guerre que nous avons avec les Anglois me confirment dans le sentiment où je suis qu'une bonne Paix avec les Cinq Nations, est d'une négociation beaucoup plus épineuse qu'on ne s'imagine. Cependant, Monsieur de *Frontenac* veille à la sûreté de *Quebec*, & à mettre cette Capitale hors d'insulte, & c'est apparemment pour cela qu'il a ordonné à toutes les Habitations circonvoisines d'apporter une grande quantité de pieux & de chaux durant l'Hiver aux environs d'ici, d'où les derniers Vaisseaux pour France partiront dans trois ou quatre jours, s'il plaît au Vent. Adieu Monsieur,

Je suis vôtre &c.

A *Quebec*, le 10. Novembre 1691.

L E T.



L E T T R E XXIII.

Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. Une troupe d'Iroquois est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à Quebec. Un autre parti de la même Nation après avoir surpris des Coureurs de bois est surpris lui même. Monsieur de Frontenac propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Fregate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Flote Angloise vient pour tâcher de prendre cette Place; mais elle manque son coup: L'Auteur achève heureusement son voyage.

M

ON SIEUR,

Vous me croyez peut-être bien enfoncé dans les aventures du Canada, & c'est de Nantes que je vous écris. Je m'embarquai inopinément pour France, environ deux
mois

mois après avoir reçu votre Lettre, & je n'ai pû y répondre plutôt manque d'occasion. Vous me dites que vous êtes content de la description que je vous ai envoyée du Fleuve *Saint Laurent*, & que vous seriez bien aise d'en avoir une aussi exacte de tous les Pais du *Canada*. J'aurois de la peine à vous satisfaire pour le present, parce qu'il me faut du tems pour mettre tous mes Mémoires en ordre, c'est pourquoi vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de suspendre votre curiosité pour quelque tems. En attendant, voici la relation de ce qui est arrivé en *Canada*, ce qui pourra vous faire plaisir. Dès que les Vaisseaux furent partis de *Quebec* l'année dernière, M. de *Frontenac* fit tracer le Plan de l'enceinte de la Ville, & tous les matériaux propres pour la construction de quelques redoutes de pierres y ayant été transportez, il la fit fortifier durant l'Eté. Lors que je partis il y avoit quelques jours qu'on avoit amené prisonnier à *Quebec* un Gentilhomme de la *Nouvelle Angleterre* nommé Mr. de *Nelson*, qui fut pris dans la Rivière de *Kenébeki* sur les Côtes de l'*Acadie* avec trois Bâtimens qui lui appartenoient, & comme il est fort galant homme, M. de *Frontenac* le logea chez lui, & le traita avec toute sorte d'honnêteté. Vers le commencement de cette année, ce Gouverneur donna le commandement d'un Parti de cent cinquante Soldats au Chevalier de *Beaucour*, pour aller sur les glaces du côté du Fort de *Frontenac*, & cinquante Sauvages amis

voulurent être de la partie. Ils rencontrèrent à trente ou quarante lieues du *Monreal* une troupe de soixante *Iroquois*. Ceux-ci furent découverts par les pistes de quelques-uns de leurs Chasseurs qui s'étoient écartez du Cabanage, & le jour suivant ils furent tous surpris, égorgés, ou faits prisonniers. Le Sieur de la Plante qui avoit eu le malheur d'être pris avec trois autres Officiers lors de cette funeste incursion que les *Iroquois*, comme vous pouvez vous en souvenir, firent dans l'Isle de *Monreal*, & qui depuis ce tems-là avoit toujours vécu chez eux dans l'esclavage, le Sieur de la Plante, dis-je, eut le bonheur de se trouver envelopé dans cette déroute, & on ne lui auroit pas fait plus de quartier qu'on en faisoit à ses Maîtres, s'il n'eut crié de toute sa force, *miséricorde, sauvez-moi, je suis François*. Le Chevalier de Beaucour s'en revint à la Colonie avec son Parti, il emmena douze *Iroquois* qu'il avoit fait prisonniers qui furent aussitôt conduits à *Quebec*. Dès qu'ils y furent arrivés Mr. de *Frontenac* condamna fort judicieusement les deux plus méchans de la Bande à être brûlez tous vifs, & à petit feu. Cette Sentence effraya extrêmement Madame l'Intendante & les *Jesuites*. Il n'y eût point de supplication que cette Dame ne fit pour tâcher de faire modérer ce terrible supplice ; mais le Juge fut inexorable, & les *Jesuites* employèrent en vain toute leur éloquence pour le fléchir. Ce Gouverneur leur répondit, qu'il falloit de
toute

toute nécessité faire un exemple rigoureux pour intimider les Iroquois ; que comme ces Barbares brûlent presque tous les François qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il falloit les traiter de la même manière, puis que l'indulgence qu'on avoit eu pour eux jusqu'à présent sembloit les autoriser de s'approcher de nos Plantations, d'autant plus qu'ils ne courroient point d'autre risque, que celui d'être pris & gardez en faisant bonne chere chez leurs Maîtres ; mais que dès qu'ils apprendroient que les François les font brûler, ils se garderoient bien de s'avancer à l'avenir avec tant de hardiesse jusqu'aux portes de nos Villes, & qu'enfin l'arrêt de mort étant prononcé, il falloit que ces deux misérables en subissent toute la rigueur. La fermeté de Mr. de Frontenac parut surprenante, lui qui peu de tems auparavant, avoit aux instantes prières de Madame l'Intendante, favorisé trois ou quatre personnes coupables de mort. Cette Dame, ne se rebutoit pas néanmoins, & la constance de Monsieur son Epoux à refuser lui faisoit redoubler ses sollicitations ; mais il n'y eut pas moyen d'entamer la résolution de Monsieur de Frontenac, & son prétendu devoir l'emporta sur l'estime & sur la tendresse qu'il a pour Madame sa Femme. Dès qu'on fût donc bien persuadé qu'il n'y avoit plus d'espérance pour les deux Iroquois, on pensa du moins à les mettre en état de gagner Paradis. Les Jesuites furent chargés de cette bonne œuvre, mais à

con-

condition qu'ils se hâteroient de l'accomplir. En effet, cette Conversion se fit en poste, & en moins de dix heures les Catéchumènes furent instruits & baptisez. On murmuroit un peu contre cette précipitation : c'est traiter nos saints mystères un peu trop cavalièrement, disions-nous : ces Sauvages nez & élevez dans la grossièreté la plus barbare ont-ils crû d'abord l'Incarnation, la Trinité, les récompenses ou les peines éternelles, & tous ces autres dogmes ausquels une raison éclairée par une culture a tant de peine à se soumettre ? On répondoit à l'ordinaire que le Saint Esprit étoit un grand Maître, & qu'il pouvoit enseigner tout en un instant : Nous étions obligez d'en convenir ; mais nous nous apperçûmes bien-tôt que le Christianisme des Iroquois n'étoit pas un ouvrage divin, & qu'on les avoit initiez trop legerement à nos sacrez mystères ; car si-tôt qu'on leur eût fait connoître qu'ils devoient mourir, ils ne voulurent plus rien écouter ; les Jesuites traitez par eux comme des diseurs de contes & de chansons furent contraints de se retirer, après quoi ces misérables commencerent leur chant funébre & de mort suivant la coûtume de leur Nation. Quelque personne charitable leur ayant fait jeter un couteau dans la prison, le moins courageux s'en servit si habilement qu'il tomba mort sur la place. Quelques jeunes *Hurons de Lorete* âgez de quatorze à quinze ans, vinrent prendre l'autre, & l'amenerent sur le *Cap au Diamant* où ils avoient

avoient eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence que Socrate n'auroit fait, s'il se fut trouvé en pareil cas. Pendant le supplice, il ne cessa de chanter, „ qu'il „ étoit Guerrier, brave & intrépide, que „ le genre de mort le plus cruel ne pour- „ roit jamais ébranler son courage, qu'il „ n'y auroit point de tourmens capables „ de lui arracher un cri, que son camarade „ de avoir été un poltron de s'être tué lui- „ même par la crainte des tourmens, & „ qu'enfin s'il étoit brûlé, il avoit la consolation d'avoir fait le même traitement „ à plusieurs *François & Hurons*. Tout ce qu'il disoit étoit vrai, sur tout à l'égard de son courage & de sa fermeté, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jeta ni larmes, ni soupirs ; au contraire, pendant qu'il souffroit les plus horribles tourmens qu'on puisse inventer, & qui durent environ l'espace de trois heures, il ne cessa pas un moment de chanter. On lui tint plus d'un quart la plante des pieds devant deux grosses pierres toutes rouges ; on lui fuma le bout des doigts avec des pipes allumées, & on lui tenoit ces pipes contre la main sans qu'il la retirât ; on lui coupa les jointures les unes après les autres ; on lui tordit les nerfs des jambes & des bras avec une petite verge de fer, & cela d'une manière inexprimable, & qui devoit lui causer les plus affreuses douleurs. Enfin, après lui avoir fait souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer de plus horrible, pour comble de cruauté, ces bourreaux
lui

lui découvrirent le crâne, & ils auroient fait tomber peu à peu dessus du sable brûlant si un esclave des Hurons de Lorette n'étoit survenu fort à propos pour lui décharger sur la tête un grand coup de massue dont il expira : Cela se faisoit par ordre de Madame l'Intendante, qui eut la compassion d'abreger par là les tourmens de ce malheureux. Au reste, toutes ces vives & âpres douleurs ne furent point capables d'interrompre la musique de nôtre homme, & l'on m'a assuré qu'il chanta jusqu'au dernier moment. Je dis que l'on m'a assuré, car je n'assistai qu'au commencement de la pièce, & les seuls préludes de cette tragédie me firent tant d'horreur, que je n'en pûs soutenir la vue jusqu'au dénouement. J'en ai vu brûler plusieurs chez les Peuples où je me suis trouvé dans le cours de mes Voyages, & j'en ai l'imagination si frappée que je ne puis y penser sans peine ; mais c'étoit bien malgré moi que j'étois témoin d'un spectacle si hideux, car on est obligé d'y assister lors qu'on se trouve malheureusement chez les Nations Sauvages qui font souffrir ce cruel genre de mort à leurs prisonniers : Toutes ne le font pas, comme je croi vous l'avoir dit dans une de mes Lettres ; mais quand nous nous trouvons dans les endroits où l'on exerce cette barbarie, il faut, à moins que de vouloir bien s'attirer le mépris de ces Peuples, qui croiroient qu'on n'a ni courage, ni résolution, il faut, dis-je, que nous soyons spectateurs de l'exécution tou-

te entiere sans même en paroître tant soit peu touché, ce qui, vous me l'avoüerez, est bien gênant & bien desagréable pour un honnête homme.

Dès que la Navigation fut libre, le Sieur de *Saint Michel, Canadien*, partit du *Monreal* pour aller dans les Lacs des Castors à la tête d'un Parti de Coureurs de bois, qui conduisoient plusieurs Canots chargez de Marchandises propres aux Sauvages. Ils rencontrèrent en faisant le portage du *Long Sant* dans la Rivière des *Ontaouas* soixante *Iroquois*, qui les ayant surpris les égorgèrent, à la réserve de quatre, qui furent assez heureux d'échaper, & d'en apporter la nouvelle à *Monreal*. Aussi-tôt qu'on eût appris ce funeste accident, Mr. le Chevalier de *Vandreuil* se mit en Canot avec un détachement pour aller à la poursuite de ce Parti *Iroquois*, il fut suivi par cent *Canadiens* & par quelques Sauvages Alliez. Je ne sçai par quel hazard il eut le bonheur de les atteindre ; il les surprit & les attaqua avec vigueur, ils se battirent en desespérez, mais à la fin ils furent défaits. Il en coûta la vie à plusieurs de nos Sauvages, & à trois de nos Officiers. Les *Iroquois* qu'on prit furent amenez à la Ville de *Monreal*, auprès de laquelle on les régala d'une salve de coups de bâtons.

Vers le commencement du mois de Juillet, Mr. de *Frontenac* ayant reçu quelques nouvelles du Commandant des Lacs, il me parla d'un certain projet d'entreprise, dont je lui avois fait voir l'importance depuis

puis long-tems ; & comme il n'avoit pas d'abord considéré avec assez d'attention tous les avantages que l'on en pourroit tirer , & qu'il avoit trouvé au contraire beaucoup de difficultez pour l'exécuter, c'est ce qui lui avoit fait négliger cette affaire ; voici en quoi elle consiste.

Je vous ai marqué dans ma dix-septième Lettre la conséquence & l'utilité des Forts de Frontenac & de Niagara, & que dans la conjoncture où se trouvoit alors Mr. de Denonville, il lui étoit impossible de les pouvoir conserver. Vous aurez aussi remarqué les avantages que les Sauvages ont sur les Européens dans la manière de faire la guerre dans les Forêts de ce vaste Continent. Comme nous ne pouvons détruire les Iroquois avec nos seules Forces, nous sommes obligez de toute nécessité d'avoir recours à nos Sauvages Alliez. Il est certain que comme ceux-ci prévoient que si ces Barbares peuvent venir à bout de détruire nos Colonies, tôt ou tard ils en seront subjugués, comme il est arrivé à plusieurs autres Nations, il est de leur intérêt de s'unir avec nous pour détruire ces Bandits. Or puis qu'ils ont cette bonne volonté, il faut leur faciliter les moyens de l'exécuter , car vous pouvez bien croire que tous Sauvages qu'ils sont, ils ne seront pas assez dépourvus de bon sens pour s'écarter deux ou trois cens lieues de leurs Païs, & aller faire la guerre à leurs ennemis, sans être sûrs de trouver une retraite, pour pouvoir s'y reposer & y prendre
des

des munitions. Il n'est donc question que de construire des Forts sur les Terres des *Iroquois*, & de les conserver malgré eux. C'est, Monsieur, ce que j'ai proposé il y a plus d'un an à Mr. de *Frontenac*, & c'est ce qu'il veut que j'entreprenne aujourd'hui. Je prétens donc faire subsister trois Forts par la voye des Lacs, avec des Bâtimens, qui vogueront à la rame, que je ferai construire à ma fantaisie, lesquels étant légers & de grand port, caleront & navigueront également bien à la rame & à la voile, & feront même de bonne défense contre l'impétuosité des flots. Je demande cinquante Matelots *Basques*, car ils sont connus pour les plus adroits & les plus habiles Mariniers qui soient au monde. Il me faut encore deux cens Soldats choisis dans les Troupes de *Canada*. Je ferai trois petits Fortins en différens endroits, l'un à la décharge du Lac Errié, que vous verrez sur ma Carte de *Canada*, aussi bien que les deux autres, sous le nom de Fort supposé. Je construirai le second au même lieu où étoit celui que j'ai maintenu les années 1687. & 1688. & dont je vous ai parlé dans ma quatorzième & quinzième Lettre, & le troisième à la pointe de l'embouchure de la Baye de *Toronto* sur le même Lac : quatre-vingt-dix hommes suffiront pour garder ces trois Redoutes, & moins encore, car les *Iroquois* qui n'ont jamais vû de Canon qu'en peinture, & auxquels une once de poudre est plus précieuse, qu'un *Loüis d'or*, ne se sont jamais ingérez d'attaquer aucune sorte

de Fortification. Je demande au Roi pour l'exécution de cette entreprise quinze mille écus par an, pour nourriture, entretien, subsistance & salaire de ces deux cens cinquante hommes. Il me sera très-facile de transporter quand je voudrai avec mes Bâtimens quatre cens Sauvages dans le Païs des Iroquois. J'en puis convoyer deux mille, & porter autant de sacs de bled d'Inde qu'il en faudra pour l'entretien de ces Forts durant l'Hiver & l'Eté. Il sera aisé de faire des Chasses abondantes dans toutes les Isles, d'entreprendre des traverses dans les Lacs, de poursuivre les Iroquois dans leurs Canots, & les couler à fond avec d'autant plus de facilité, que mes Bâtimens seront légers, & mes gens s'y battront à couvert. Enfin, si vous voyiez le Mémoire que je dois présenter à Mr. de Pontchartrain, vous trouveriez que cette entreprise est la plus belle & la plus utile qu'on puisse faire pour chagriner les Iroquois en tems de guerre, & les contenir dans leur devoir en tems de paix. Monsieur de Frontenac y joignit une Lettre particulière pour Mr. de Pontchartrain, dans laquelle il lui marque que ce projet étant bien exécuté, ces redoutables ennemis seront obligez dès la seconde année d'abandonner leur Païs. Il ajoûte à cela qu'il me juge assez capable de conduire cette entreprise, & qu'il croit que je réussirai, mais peut-être qu'il auroit pû trouver d'autres personnes qui connoissent mieux le Païs & les manières des Sauvages : d'un autre côté par un hazard peu

avantageux pour moi, je me suis acquis leur estime & leur amitié, & c'est à mon avis la seule raison qui a engagé Mr. de *Frontenac* à me choisir préféablement à tout autre. Le 27. Juillet ce Gouverneur m'ayant donné ses paquets pour la Cour, & la petite Fregate la *Sainte Anne* étant agréée & appareillée selon les ordres qu'il en avoit donné, je m'embarquai dans le Port de Quebec, & ayant fait voile, au bout de cinq jours de Navigation nous rencontrâmes par le travers des Monts Nôtre-Dame dans le Fleuve de Saint Laurent, douze Vaisseaux Marchands qui venoient de France sous l'escorte de Mr. d'Iberville, qui montoit le Vaisseau nommé le Poli. Le 8. d'Août, nous sortîmes de la Baye Saint Laurent, à la faveur d'un vent d'Oüest & d'un jour si clair & si serain, que nous découvrîmes l'Isle du Cap Breton, & celle de Terre-Neuve, aussi distinctement que si nous en eussions été à la portée du mousquet. Les neuf ou dix jours qui suivirent furent bien différens; à peine pouvoit-on se voir de la prouë à la poupe de l'artimon, car il survint tout à coup des brumes les plus obscures & les plus épaisses que j'aye jamais vû. Au bout de ce tems-là, l'horison s'étant nettoiyé nous portâmes sur l'Isle de Terre-Neuve, nous découvrîmes le Cap Sainte Marie, ensuite naviguant à pleine voile, nous entrâmes le jour même au Port de Plaisance. J'y trouvai environ cinquante Vaisseaux de Pêcheurs, la plupart *Basques*, en compagnie desquels je

crois passer en France quelques jours après ; mais comme on ne dispose pas tous-jours du tems, il leur en fallut plus que je n'avois crû pour se préparer, & lors que nous fûmes prêts d'en sortir, nous apprîmes par quelques Pêcheurs que cinq gros Vaisseaux Anglois avoient mouillé vers le Cap Sainte Marie. Cet avis se trouva véritable, car le 15. de Septembre ils mouillèrent à la vûe de Plaisance. Le 16. ils levèrent l'ancre pour entrer dans la Rade, où ils donnèrent fond hors de la portée du Canon. Le Gouverneur ne se trouva pas peu embarrassé, n'ayant que cinquante Soldats dans son Fort, & très-peu de munitions. Outre cela, ce poste étant commandé par une Montagne d'où il pouvoit être incommodé à coups de frondes, il étoit fort à craindre que les Anglois ne s'emparassent de cette hauteur. Je pris soixante Matelots *Basques* pour les empêcher de mettre pied à terre, en cas qu'ils voulussent tenter une descente dans un certain endroit nommé la Fontaine, à quoi je réussis effectivement sans tirer un coup de mousquet. Il arriva que sept ou huit cens Anglois embarquez dans vingt Chaloupes, ayant voulu aborder à cet endroit-là, ces vigoureux Cantabres pleins de feu, se jetèrent à découvert malgré moi, un peu trop tôt sur le rivage, ce qui ne laissa pas de tourner heureusement ; car les Anglois voyant que nous les attendions en si bonne posture changerent de route, & voguèrent à force de bras jusques derrière un petit

Echelle d'une petite lieue

1 Lieue



- A fort de plaisance
- B redoute tracée et proposée
- C habitations
- D graue sur quoy au seche les morues
- E montagne couverte de bois
- F vieux fort du temps iadis
- G port de plaisance
- H rade de plaisance
- I lieu ou les morues sepechent
- L Bassin de peu deau
- M riviere ou les Saumons se pechent
- N lieu appelle la fontaine aussy d'umont
- O premier mouillage de la flotte angloize
- P lieu de la flotte canono le fort
- Q chaloupe angloize portant deux officiers
- RRER vaisseaux françois mouillés dans le port

Grande Baye de plaisance

RPJCB

tit Cap, où ils jettèrent un baril de goudron, qui brûla deux arpents de broussailles. Le 18. à midi ayant aperçû qu'une Chaloupe avoit débordé de l'Amiral portant Pavillon blanc à son Avant, & qu'elle s'avançoit vers le Fort, j'y accourus incessamment. Le Gouverneur, qui avoit eu le soin d'envoyer une de ses Chaloupes au devant d'elle portant même Pavillon, fut très surpris de voir qu'elle revenoit avec deux Officiers Anglois qui s'y étoient embarquez. Ils dirent au Gouverneur que leur Amiral souhaitoit qu'on lui envoyât un Officier à son bord, ce qui fut exécuté. L'on détacha Mr. de Coste-belle, avec lequel je m'embarquai. Dès que nous fûmes à bord de l'Amiral, il nous vint recevoir & nous fit toutes sortes d'honnêteté. Il nous régala de confitures & de plusieurs sortes de vins, dont nous bûmes à la santé des Amiraux de France & d'Angleterre. Il nous fit voir tout son Vaisseau jusques aux Batteries mêmes : ensuite il dit au Sieur de Coste-belle qu'il seroit bien fâché d'être obligé de se rendre maître de Plaisance à force d'armes, tant il prévoyoit que l'entreprise seroit funeste au Gouverneur, à la Garnison, & aux Habitans, parce qu'il lui seroit fort difficile d'empêcher le pillage & le desordre ; que pour éviter ce malheur là, il seroit de la prudence du Gouverneur de se rendre à composition. L'Officier bien instruit des intentions du même Gouverneur, répondit de sa part, qu'il étoit disposé à se défendre

vigoureusement & à faire sauter la Place, plutôt que de la céder aux ennemis du Roi son Maître. Les complimens finis de part & d'autre nous prîmes congé de lui, & comme nous étions prêts à nous rembarquer dans la Chaloupe, il nous dit en nous embrassant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas nous saluer de son Canon, en récompense il fit crier cinq ou six fois, *Vive le Roi* ; en débordant du Vaisseau, nous lui rendîmes le même nombre de cris ; ensuite il nous remercia d'un septième qui mit fin à la cérémonie. Dès que nous fîmes arrivez au Fort, Mr. de Coste-belle informa le Gouverneur des Forces de cet armement. Le Saint Albans, ce Vaisseau Amiral d'où nous venions, avoit soixante-six pièces montées & pour le moins six cens hommes d'équipage, mais les autres nous parurent plus petits. Le lendemain 19. l'ennemi s'approcha jusques à la portée du Canon du Fort où il mouïlla en croupiere pendant qu'une de ses Chaloupes vint à toute rame vers nos Batteries. Le Gouverneur y en envoya une pour sçavoir ce qu'elle demandoit. L'Anglois qui la commandoit répondit, que son Amiral envoyoit avertir qu'en cas qu'on voulut parlementer durant le combat, l'on arboreroit le Pavillon rouge pour signal. J'étois alors à la Fontaine, dont je vous ai parlé, pour m'opposer à leur descente ; car c'étoit l'unique parti que ces Anglois pouvoient prendre pour s'emparer de Plaisance. Ils devoient bien faire réflexion que leur

leur Canon seroit absolument inutile contre un rempart impénétrable ; & que c'étoit, pour parler proverbialement, tirer sa poudre aux Moineaux que de tirer contre des cailloux & des gazons. Cependant, c'étoit une expédition de commande pour eux, il falloit obéir aux Ordres de Mr. le Prince d'Orange, & s'exposer en même tems à se faire couler à fond, ce qui n'eût pas manqué d'arriver si nous eussions eu assez de poudre & de boulets, car ce canonnement dura près de cinq heures.

Le jour suivant 20. du mois, un Pilote François prisonnier se sauva du bord de l'Amiral s'étant jetté à la Mer durant la nuit. Il aborda au lieu où j'étois embusqué, & après m'avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé sur la Flote, je le fis conduire chez le Gouverneur. Il me dit que la descente qu'ils avoient voulu tenter étoit de sept ou huit cens hommes, mais qu'ayant crû trouver quatorze ou quinze cens Matelots prêts à s'y opposer, ils avoient jugé à propos de changer de résolution ; qu'ils s'étoient imaginez que mes soixante Basques, qui malgré moi, parurent au rivage de la Fontaine, n'avoient autre dessein que de les attirer dans un piège qu'on leur tendoit, en les obligeant de s'approcher plus librement. Le 21. ils appareillèrent à la faveur d'un vent de Nord-Est, après avoir brûlé toutes les Habitations de la Pointe verte, où le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer le jour même un détachement, qui par la

difficulté des chemins impraticables, n'y pût arriver à tems pour s'y opposer. Ce qu'on peut dire, c'est que sans les Capitaines Basques qui se trouvèrent à Plaisance, les Anglois s'en fussent indubitablement rendus les maîtres. Je vous en ferai quelque jour tomber d'accord. On peut donc assurer que c'est principalement à eux que l'on doit la conservation de cette Place. Les Anglois ont perdu six hommes dans cette sanglante & meurtrière expédition ; & de nôtre côté, le Sieur Boat, Lieutenant d'un Vaisseau Nantois, eût un bras emporté. Au reste, ces Anglois firent tout ce qu'on pouvoit faire au monde, de sorte qu'on n'a rien à leur reprocher. Le 6. Octobre, je me rembarquai pour achever mon Voyage, & je fis la traverse en compagnie de plusieurs autres Vaisseaux. Les vents d'Oüest nous favorisèrent si agréablement, que le 23. nous mouillâmes l'ancre à la Ville de Saint Nazere, située à huit ou neuf lieues d'ici, d'où je parts incessamment pour Versailles. Cependant, je suis, Monsieur,

Vôtre &c.

A Nantes, le 25. Octobre 1692.

L E T.



L E T T R E X X I V .

Le projet de M. de Frontenac est rejeté à la Cour, & la raison de ce refus. Le Roi donne à l'Auteur la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve, &c. avec une Compagnie franche.



O N S I E U R ,

Je suis encore une fois à Nantes, d'où je vous écrivis le mois d'Octobre passé. Je reviens de la Cour, où j'ai présenté à Mr. de Pontchartrain les lettres de Mr. de Frontenac, & le mémoire dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre. On m'a répondu qu'il n'étoit pas à propos que j'exécutasse le projet d'entreprise que je propôsois, parce qu'on ne pouvoit pas me donner les quarante Matelots qui m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs le Roi donnoit ordre au Gouverneur Général du Canada de faire

la Paix avec les Iroquois à quelques conditions que ce fut. On a même trouvé cet inconvenient, que dès que les Forts que je prétendois faire élever dans les Lacs feroient entièrement parachevez, nos Sauvages amis & conféderez s'attacheroient plutôt à la gloire de faire la guerre aux Iroquois, qu'au plaisir de faire la chasse des Castors, ce qui causeroit un dommage considérable aux Colonies, lesquelles ne subsistent, pour ainsi dire, que par le Commerce de Pelleteries, comme je vous l'expliquerai en tems & lieu. Les Anglois ne feront point fâchez qu'on neglige de faire ces Forts ; car ils ont trop d'intérêt à la conservation des Iroquois, & de plus cela leur conservera la commodité de fournir, comme ils ont déjà fait, des marchandises aux Nations Sauvages qui nous sont alliées. Au reste les Anglois, qui l'année passée tenterent vainement la prise de Plaisance, me font beaucoup plus d'honneur que je ne merite ; à leur retour en Angleterre ils ont publié, à ce qu'on m'a dit, qu'ils auroient infailliblement emporté cette Place sans l'opposition que je fis à leur descente. Je vous ai déjà mandé que je ne les avois point empêché de débarquer à l'endroit où j'étois posté avec soixante Basques. Ils me disent donc l'auteur d'une action que je n'ai point faite, & dont l'attribution m'a pourtant été si avantageuse qu'en considération de cette prouesse imaginaire Sa Majesté m'a donné la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve

& de l'Acadie, avec une Compagnie franche de cent hommes. Vous voyez, Monsieur, qu'on récompense très-souvent des personnes qui n'ont d'autre protecteur au monde que le pur hazard ; cet exemple vous le persuadera sans peine. Quoi qu'il en soit, j'aurois mieux aimé pouvoir exécuter le projet dont je vous ai parlé, car la vie Solitaire me charme, & les manières des Sauvages sont tout-à-fait de mon goût. Nôtre siècle est si corrompu qu'il semble que les Européens se soient fait une loi de s'acharner les uns sur les autres. Il ne faut donc pas trouver étrange si je leur préfère les pauvres Américains qui m'ont fait tant de plaisir. Je dois partir après demain d'ici pour m'aller embarquer à S. Nazere. Messieurs d'Augni Marchands de Nantes se sont chargez d'entretenir la garnison de Plaisance, moyennant certaines permissions de la Cour, qui leur prête le Vaisseau dans lequel je dois faire la traversé. Je vous prie de me donner de vos nouvelles par la voye de quelques Vaisseaux de S. Jean de Luz qui doivent partir de ce lieu là dans deux mois, pour aller faire la troque avec les Habitans de Plaisance.

Au reste je ne puis me résoudre à finir cette lettre sans vous apprendre une dispute que j'eus dernièrement à l'Auberge avec un Médecin Portugais qui avoit fait plusieurs voyages à Angola, au Bresil, & à Goa. Il soutenoit que les Peuples des Continens de l'Amerique, de l'Asie & de l'A-

frrique étoient issus de trois Peres differens, & voici comment il le prouvoit. Les Amériquains different des Asiatiques, car ils n'ont ni poil ni barbe; les traits du visage, leur couleur & leurs coûtumes sont différentes; outre que n'ayant ni tien ni mien, ils vivent en commun sans propriété de biens, en quoi ils sont directement opposez aux Asiatiques. Il ajoûtoit à cela que l'Amerique étoit trop éloignée des autres parties du monde pour s'imaginer que personne eût pû passer en ce nouveau Continent avant qu'on eût trouvé l'usage de l'aiman; que les Afriquains étant noirs & camards, avec la levre monstrueuse, le visage plat, la tête cotonée, le naturel, les mœurs & le temperament different des Amériquains, il croyoit impossible que ces deux sortes de Peuples tirassent leur origine d'Adam, à qui ce Médecin donnoit à peu près la figure & l'air d'un Turc ou d'un Persan. Je lui répondis que quand la foi ne m'obligeroit pas à croire que tous les hommes sont généralement descendus de ce premier Pere, son raisonnement ne seroit pas assez fort pour me prouver le contraire, puisque la difference qui se trouve entre les Peuples de l'Amerique & ceux de l'Afrique ne provient d'aucune autre cause, que de la differente qualité de l'air & du climat des uns & des autres. Que cela est si vrai qu'un homme & une femme Nègres, un Sauvage & une Sauvagesse * transplantez en Europe produiroient des enfans qui dans quatre ou cinq générations

*. Sauvagesse. Ce mot paroît un peu rude, mais l'usage le fait trouver plus doux. sans cela il faudroit dire une femme Sauvage.

tions seroient infailliblement aussi blancs que les plus anciens Européens. Le Médecin nia le fait, & soutint que les descendants de ce Nègre & de cette Nègresse naîtroient aussi noirs en Europe qu'en Guinée, mais d'ailleurs que les rayons du Soleil en Europe étant plus obliques & moins brûlants qu'en Afrique, ces enfans n'acquéreroient pas ce lustre noir, ou ce hâle qu'on distingue aisément sur la peau des Nègres qui sont élevez dans leur propre País. Pour mieux appuyer son hypothese il assureroit avoir vû quantité de Nègres à Lisbonne aussi noirs qu'en Afrique, quoi qu'ils fussent d'une troisième génération en Europe, & que leurs tris-ayeuls eussent été transplantez en Portugal. Il ajoûta que les descendants des premiers Portugais qui habiterent Angola, le Cap verd, &c. il y a plus de cent ans, sont si peu bazanez qu'il est impossible de les distinguer d'entre les naturels de Portugal. Il continua de prouver son raisonnement par un fait incontestable, qui est que si les rayons du Soleil étoient la cause de la noirceur des Nègres, il s'ensuivroit que les Brâziiliens situez sous le même degré de l'Equateur que les Africains, devroient être aussi noirs qu'eux, ce qui n'est pas; car il est constant que leur teint paroît aussi clair que celui des Portugais. Il n'en demeura pas là, il soutint encore que les descendants des premiers Sauvages du Brâzil qu'on a transportez en Portugal depuis plus d'un siècle, ont aussi peu de poil & de barbe

que leurs Ancêtres, & qu'au contraire les descendans des premiers Portugais qui peuplèrent les Colonies du Brezil sont aussi velus & barbus que s'ils étoient nez en Portugal : cependant (continua-t-il) quoique tout ce que j'avance soit absolument vrai ; il se trouvera des gens qui soutiendront aveuglément que les enfans des Afriquains & des Amériquains dégénèrent peu à peu en Europe. Cela peut arriver envers ceux de qui les meres se laissent caresser par les Européens, ce qui fait qu'on voit tant de mulâtres aux Iles de l'Amérique, en Espagne & en Portugal ; Au lieu que si elles étoient aussi bien gardées, en Europe que les Portugaises le sont en Afrique & en Amérique, les enfans des Brâziiliennes ne dégénéreroient non plus que les enfans des Portugaises. Voilà, Monsieur, le raisonnement de ce Docteur qui rencontre assez bien sur la fin. Cependant son principe est très faux & très absurde, puis qu'il n'est pas permis de douter, sans être dépourvû de foi, de bon sens & de jugement, qu'Adam est le seul Pere de tous les hommes. Il est sûr que les Sauvages de *Canada* & tous les autres Peuples de l'Amérique n'ont naturellement ni poil ni barbe, que les traits de leur visage & leur couleur un peu olivatre marquent une grande difference entr'eux & les Européens. J'en ignore la cause, cependant ce n'est point l'effet de l'air & des aliments. Car sur ce pied-là les descendans des premiers François qui s'établirent en *Canada* il y a
près

près de cent ans, & qui pour la plupart courent les bois, vivant comme les Sauvages, devroient être sans barbe, sans poil, & dégénérer aussi peu à peu en Sauvages, ce qui n'arrive pourtant pas. Dès que ce Médecin eût allégué toutes ces raisons il changea de propos, & pour mieux étaler ses extravagances, il me demanda ce que je pensois du salut de tant d'Américains auxquels vrai-semblablement l'Evangile n'avoit jamais été annoncé. Vous devez bien croire, Monsieur, que je ne hésitai pas à les condamner de plein vol au feu éternel ; ce qui le fâcha si fort qu'il pensa me dévisager. „ Comment (dit-il) peut-on dam-
 „ ner ces pauvres gens avec tant d'assu-
 „ rance : il est probable que leur premier
 „ Pere, bien loin de pécher comme nôtre
 „ Adam, doit avoir eu l'ame bonne & le
 „ cœur droit, puis que ses descendants sui-
 „ vent exactement la loi de l'équité natu-
 „ relle, exprimée en Latin par ces paro-
 „ les si connues, *Alteri ne feceris quod tibi*
 „ *fieri non vis* ; & que n'admettant point
 „ de propriété, de biens, de distinction ni de
 „ subordination entr'eux, ils vivent com-
 „ me frères, sans dispute, sans procès, sans
 „ loix & sans malice ; mais supposons,
 „ ajoûta t-il, qu'ils sont originaires d'Adam,
 „ on ne doit pas croire qu'ils sont damnez
 „ pour ignorer les vérités du Christianis-
 „ me ; car enfin Dieu peut leur imputer le
 „ sang de Jesus-Christ par des voyes sécre-
 „ tes & incomprehensibles ; & d'ailleurs
 „ (le libre arbitre supposé) sa divine
 „ Majesté

„ Majesté sans doute a plus d'égard aux
 „ mœurs qu'au culte & qu'à la créance ;
 „ le défaut de connoissance, poursuivit-il,
 „ est un malheur, mais non pas un crime,
 „ & qui sçait si Dieu ne veut pas être hono-
 „ ré par une infinité d'hommages & de res-
 „ pects differens, comme par les Sacrifi-
 „ ces, les danses, les chansons & autres
 „ cérémonies des Amériquains. A peine
 eût-il cessé de parler que je le relançai vi-
 goureusement sur les points précédents,
 mais après lui avoir fait entendre que si
 parmi les *multi vocati* qui font une poignée
 de gens de la bonne Religion, il ne s'en
 trouve que *pauci vero electi*, tous les Amé-
 riquains sont bien à plaindre. Il me ré-
 pondit éfrontément que j'étois aveugle de
 déterminer en dernier ressort qu'ils étoient
 au nombre des réprouvez, & de les dam-
 ner sans quartier, parce que c'étoit insulter
 à la Sagesse de Dieu de la faire agir aussi ca-
 pricieusement envers ses Créatures que le
 potier de Saint Paul envers ses deux vases.
 Cependant comme il vit que je le traitai
 d'impie & d'homme sans foi, il me paya
 de ces sottes paroles en me quittant,
fidem ego hic quæ adhibetur misteriis sacris
interpello ; sed fidem illam quæ bonæ mentis
soror est, quæque rectam rationem amat. Ju-
 gez de là, Monsieur, si ce brave Médecin
 eût pû transporter les montagnes.

Je suis Monsieur vôtre &c.

A Nantes, ce 10. Mai 1693.

L E T.



L E T T R E X X V.

Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flote de 30. Vaisseaux Anglois, vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne après avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succès des Anglois en toutes leurs entreprises d'Outre-Mer. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de Plaisance. Son départ pour le Portugal. Combat contre un Corsaire de Flessingue, &c.



M O N S I E U R,

Je ne doute point que vous ne foyez sensiblement touché de la triste & fatale avanture qui m'est arrivée, & dont je vais vous faire le recit, Vous sçaurez d'abord qu'après avoir attendu le vent favorable quinze ou vingt jours à *Saint Nazere*, nous appareillâmes le 12. de Mai. Nôtre traverse ne fut ni longue ni courte, puis que
nous

nous arrivâmes au Port de Plaisance le 20. de Juin, après avoir fait une prise Angloise, chargée de Tabac, sur les écores du Banc de Terre-Neuve. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai saluer Mr. de Brouillon, Gouverneur de la Place, pour lui témoigner la joye que j'avois de servir sous les ordres d'un si sage Commandant. Il me répondit qu'il étoit bien surpris que j'eusse sollicité mes Emplois, sans lui en avoir communiqué le dessein l'année précédente ; & qu'il voyoit bien que le projet d'entreprise pour les Lacs de Canada, (dont je lui avois parlé) étoit faussement inventé. J'eus beau vouloir lui persuader le contraire, il ne me fut jamais possible de le desabuser. Cependant, je fis descendre mes meubles à terre, & je pris la Maison d'un particulier, en attendant que j'en eusse fait bâtir une. J'y fis travailler avec tant de diligence qu'elle fut achevée en Septembre par le secours des Charpentiers des Vaisseaux, que tous les Capitaines Basques me prêtèrent sans intérêt. Le 18. Juillet le Sieur Beray de Saint Jean de Luz, arriva à Plaisance dans un de ses Vaisseaux : ce fut lui qui m'apporta la lettre, où vous me marquez, que comme votre Neveu souhaite aller en Canada l'année prochaine, vous seriez bien aisé que je vous envoyasse un Dictionnaire de la langue des Sauvages, avec les Mémoires que je vous ai promis. Le 16. Septembre on aperçût une Flote Angloise de 24. Vaisseaux, qui mouilla à la Rade presque dans le même

tems

tems qu'elle fut découverte. Elle étoit commandée par le Chevalier Francesco Wetther, qui revenant de la Martinique, où il étoit allé pour s'emparer de cette Île, avoit passé à la Nouvelle Angleterre, à dessein d'y prendre des Troupes & des munitions pour se rendre maître de Plaisance, mais lors qu'il eût découvert une Redoute de pierre nouvellement construite sur le haut de la Montagne, dont je vous ai parlé dans ma penultième Lettre, il jugea plus à propos de s'en retourner doucement en Europe, que de faire une tentative inutile. Nous avons mis quatre Canons sur ce poste élevé, qui incommodèrent tellement les Vaisseaux de la Flote, qu'ils furent obligés de lever l'ancre, & d'appareiller plutôt qu'ils n'eussent voulu. La faute des *Anglois* en cette occasion, c'est de n'être pas entrez dans le Port le jour même qu'ils parurent devant la Place. J'ai déjà remarqué plusieurs fois que les entreprises n'échoient ordinairement que pour vouloir un peu temporiser ; j'en pourrois citer pour le moins quinze ou seize exemples de ma connoissance. Je reviens présentement à l'animosité que le Gouverneur eût contre moi. S'étant imaginé, comme je vous ai dit, que j'avois sollicité mes emplois sans sa participation, il n'y eût point d'injures ni d'outrages qu'il ne me fit, depuis le jour de mon arrivée jusqu'à celui de mon départ, il ne se contenta pas de s'approprier les profits & les émolumens de ma Compagnie franche, il crût ne pas devoir se faire

faire un scrupule de retenir la paye des Soldats employez à la Pêche des Moruës par les Habitans, & de faire travailler les autres sans salaire. Je ne vous parle point des concussions qu'il fait ouvertement. Car quoi qu'il ait contrevenu formellement à dix articles contenus dans les Ordonnances de Louis XIV. il a trop d'amis dans les Bureaux pour en être repris. Il y a du plaisir de faire des presens à ce prix-là, ce qui fait qu'il a gagné *per fas & nefas*, cinquante mille écus en trois ou quatre ans. Je n'aurois jamais fini si j'entreprendois à vous mander tous les chagrins qu'il m'a faits. En voici trois qui couronnèrent tous les autres ; le 20. Novembre, c'est à dire, un mois après le départ de nos Vaisseaux Pêcheurs, m'étant avisé de donner à souper à quelques Habitans, il entra masqué dans ma Maison avec ses Valets, cassant vîtres, bouteilles, verres, & renversant tables, chaises, armoires, & tout ce qu'il trouva sous sa main. Avant que j'eusse le tems d'entrer dans mon Cabinet pour prendre mes pistolets, cette troupe insolente disparut fort à propos ; car je l'aurois chargée & même poursuivie, si les Conviez ne m'eussent retenu. Le lendemain ses Valets firent main basse sur les miens, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être roüez de coups de bâton. Cette seconde insulte ayant poussé ma patience à bout ; je méditois les moyens de rendre la pareille à ces Assassins, lors que les Recolets me remontrèrent que pour ne
pas

pas altérer le service du Roi, il falloit que je dissimulasse mon ressentiment. Je pris donc le parti de me renfermer, & de m'attacher à la lecture, pour tâcher de dissiper le chagrin que je ressentois de ne pouvoir pas lever le masque. Voici la troisième pièce qu'il me joia trois jours après : ce fut de faire arrêter deux Soldats que j'avois envoyé faucher du foin dans les prairies à une demi-lieuë de la Place : Tellement qu'ayant été surpris dans leur travail, on les lia & on les amena prisonniers sur le pied de Deserteurs, sous prétexte qu'ils avoient couché deux nuits hors de la Place sans sa permission, & ce qui auroit été de plus funeste pour ces deux pauvres innocens, c'est que sans les instantes prières des Recolets & de ses Maîtresses, il leur auroit fait casser la tête, en vûë de me chagriner. Après cet incident, les Recolets me conseillèrent de l'aller voir & de le prier de vouloir bien cesser toutes ses persécutions, en l'assurant que j'étois entièrement son Serviteur & son ami. *Durus est, hic sermo.* Cependant, quelque répugnance que j'eusse à me rendre à un avis si contraire à la Nature, laquelle, je vous avouë, pâtiſſoit furieusement chez moi, je ne laissai pas de me vaincre après m'être fait beaucoup de violence. Je fus chez lui, j'entraidans sa Chambre & nous trouvant tous les deux tête à tête, je lui parlai plus d'un quart d'heure en termes plus soumis que n'auroit fait un esclave. J'ai honte de vous en faire l'aveu, car je rougis moi-même toutes les fois

fois que je pense à cette bassesse. Quoi qu'il en soit, au lieu d'écouter mes raisons & de s'expliquer amiablement avec moi, il entra dans une si grande fureur qu'il me chargea d'un torrent d'injures les plus choquantes du monde. C'est ici, Monsieur, où le service du Roi l'emporta sur les devoirs de l'honneur, car je me contentai de me retirer chez moi, fort heureux de n'avoir pas été assassiné par ses Domestiques ; le desordre que cette affaire causa seroit de trop longue discussion. Il vaut mieux en venir au fait & vous assurer qu'il m'auroit fait arrêter si les Habitans avoient paru être dans ses intérêts. Il prétendoit avoir été insulté, & par conséquent être en droit de se venger à quelque prix que ce fût : mais le sort tragique d'un Gouverneur qu'on égorga il y a trente ou quarante ans en ce Pais-là, lui fournit une ample matière à réflexion. Il jugea donc que le parti de seindre étoit le plus sûr, tant il étoit persuadé que si je l'eusse percé de mon épée, les Soldats & les Habitans auroient favorisé ma retraite chez les Anglois du voisinage de Plaisance. Cependant, les Recolets qui vouloient appaiser ces troubles naissans n'eurent point de peine à nous raccommo-der, lui remontrant de quelle conséquence il étoit de vivre en bonne intelligence ensemble, pour éviter les suites fâcheuses qui résulteroient à la fin de toutes nos querelles. Cette proposition d'accommodement lui fut très-agréable en apparence, d'autant plus qu'il

étoit

étoit ravi de dissimuler son ressentiment par des marques extérieures d'amitié. Ainsi nous nous vîmes & nous nous embrassâmes avec protestation réciproque d'oublier tout ce qui s'étoit pû passer entre nous. Après cette réconciliation, j'avois lieu de me persuader que son cœur ne démentiroit pas sa bouche, parce que je ne croyois pas qu'il fut assez imprudent pour informer la Cour de quelques bagatelles, où son honneur paroïssoit un peu prostitué. Mais je me trompai, car il prit la peine d'ajouter ensuite aux Procès verbaux qu'il avoit fait avant nôtre accommodement, des faussetez qu'il auroit dû taire. Il est inutile de vous mander la voye dont le hazard se servit pour faire tomber ses papiers entre mes mains, cette indiscretion pourroit être desavantageuse à quelques personnes, que le Ciel doit benir. Je me contenterai de vous dire, que dès que les Recolets eurent vû & lû les suppositions contenues dans ses écrits, ils n'hésitèrent point à me conseiller de prendre mes précautions, me déclarant ingénûment qu'ils ne prétendoient plus se mêler de cette affaire, d'autant qu'ils reconnoissoient avoir innocemment concouru à ma perte, en rétablissant la paix entre lui & moi. Cet avis salutaire me fit appercevoir le risque où j'étois exposé, si je demeurois plus longtemps à Plaisance, de sorte que la crainte d'aller à la Bastille après l'arrivée des Vaisseaux de France, me fit résoudre à renoncer aux espérances de ma fortune en quit-

tant

tant mes Emplois. Dès que les Habitans apprirent cette nouvelle ils accoururent tous chez moi (à la réserve de trois ou quatre) pour m'assurer qu'ils étoient prêts de signer mes procès verbaux en cas que je voulusse changer de résolution. Mais au lieu d'accepter cette offre je leur fis entendre en les remerciant de bonne grace, qu'ils s'attiroient de méchantes affaires, & qu'on les regarderoit à la Cour comme des séditieux & des perturbateurs du repos public, puis que par un détestable principe de Politique, l'inférieur a toujours tort, quelque bonne raison qu'il puisse avoir. Cependant j'aurois bien voulu n'être pas réduit à ce point fatal de quitter des emplois qui sembloient me conduire insensiblement à quelque grosse fortune, mais enfin le séjour de la Bastille occupoit si fort mon esprit que je ne balançai plus, après avoir bien réfléchi sur la situation fâcheuse où je me trouvois, à m'embarquer sur un petit Vaisseau qui étoit le seul & le dernier qui devoit passer en France. La proposition que je fis au Capitaine de lui faire un présent de mille écus fut si bien reçûë, qu'il s'engagea de me jeter sur les Côtes de Portugal, moyennant cette somme, à condition que je garderois le secret. Le meilleur de l'affaire est que mon ennemi avoit eu la précaution d'écrire aux Gouverneurs de Bellisle, de l'Isle de Ré & de la Rochelle, de m'arrêter aussi tôt que je serois débarqué. Il croyoit avec raison que notre Vaisseau devoit aborder à l'un de ces
trois

trois Ports, mais trois cens pistoles remises fort à propos dans les mains de certaines gens qui ne sont guère accoutumés à manier de l'or, font un effet merveilleux, car cette somme dont je ne me défaisois pas sans peine me sauva la liberté & peut-être la vie.

Je m'embarquai donc le 14. du mois dernier malgré tous les risques qu'on est obligé de courir, quand on est assez malheureux de naviguer durant l'hiver dans l'espace de Mer qui s'étend depuis l'Isle de Terre Neuve jusqu'en France. Il est inutile de vous dire que je laissai quantité de meubles à Plaisance, que je ne pûs ni vendre ni emporter. Il vaut mieux suivre la route & vous dire que nous essuyâmes trois coups de vent effroyables, sans recevoir aucun coup de Mer, & que nous singlâmes à mats & à cordes 150 lieuës, pendant la dernière de ces tempêtes qui dura trois fois vingt-quatre heures, soufflant du Nord-Oüest. Celle-ci fut si violente que les Matelots s'embrassoient & se disoient le dernier adieu, ne faisant plus qu'attendre le moment qu'un coup de Mer enfonçant l'arcasse de nôtre Vaisseau nous abîmât sans ressource. Si cette bourrasque nous fit peur, les vents contraires de l'Est & du Nord-Est que nous rencontrâmes à cent lieuës vers l'Oüest du Cap de *Finisterre*, nous causerent bien autant de frayeur, car nous fûmes obligés de louvoyer pendant 23. ou 24. jours, ensuite de quoi nous découvrîmes le Cap à force de bordées, où par un hazard extraordinaire nous fû-

mes attaquez par un Armateur de Flessingue, qui ne pouvant nous aborder à cause de l'agitation des flots, se contenta de nous canonner avec si peu de succès, qu'il n'en coûta la vie qu'à un seul homme. Il est vrai que les œuvres mortes, & les Cordages de nôtre Navire furent tellement endommagés, qu'après nous être séparés de ce Capre à la faveur de la nuit & d'un brouillard de Commande, nous ne pûmes presque point nous servir de nos voiles, tant nos manœuvres étoient en désordre. Cependant nous y remédiâmes avec toute la diligence possible, & le Capitaine du Vaisseau trouvant alors un beau prétexte de relâcher, sans être obligé de suivre le plan que nous avions projeté, fit porter au Sud-Est pendant la nuit. Cette fausse route ne nous mettoit pas pourtant si fort à couvert de ce Capre, qu'il n'eût pû nous garder pendant la nuit en faisant aussi la même manœuvre, ce qui nous obligea chemin faisant de nous mettre en état de recommencer le Combat dès qu'il seroit jour. Il est vrai qu'il ne nous suivit pas comme nous l'avions crû, mais nous l'échapâmes encore plus belle à l'heure de midi, car après avoir été poursuivis quatre heures par un Saletin, à la vûe de la Côte, il ne s'en falut presque rien qu'il ne nous enlevât avant que nous pussions gagner le mouillage de la rade sous le Canon de la Forteresse de cette Ville. Si ce malheur nous fut arrivé le Gouverneur de Plaisance auroit peut-être eu raison de s'écrier joyeusement

incidia

incidit in Scillam &c. mais graces à Dieu nous en fûmes quittes pour la peur. Dès que nous eûmes donné fond, je comptai les milles écus à ce Capitaine qui doit mettre cette bonne œuvre à la tête des meilleures qu'il ait fait de sa vie. La Chaloupe ne fut pas plutôt à l'eau que je descendis à terre avec toutes mes hardes & dès que je fus en cette Ville ; je tâchai de lui procurer des munitions de guerre & de bouche avec tant de diligence que le lendemain, il leva l'ancre pour continuer son voyage en France. Au reste j'adresse au Marchand de la Rochelle qui m'a toujours fait tenir nos Lettres en Canada, les Mémoires de ce Pais-là que vous m'avez demandé tant de fois. J'y joins un petit recueil des mots les plus nécessaires de la langue Algonkine, qui comme je vous ai dit tant de fois est la plus belle langue & la plus étendue de ce Continent. Si vôtre Neveu persiste dans le dessein de faire un voyage en ce Pais-là, je lui conseille d'apprendre ces mots durant le cours de la traversée, afin de pouvoir ensuite demeurer cinq ou six mois avec les Algonkins pour les entendre comme il faut. Outre cela je vous envoie l'explication des termes de Marine qui sont contenus dans les Lettres que je vous écris depuis onze ans. Cette petite peine m'a servi de divertissement pendant le voyage que je viens de faire, car en relisant les copies de ces Lettres, j'ai tiré quelques remarques dont je vous ferai part lorsque j'apprendrai que vous êtes content des Mémoires

qui accompagnent celle-ci. Vous reconnoissez facilement que j'ai renoncé à toute sorte d'attachement de Patrie, pour dire la vérité, depuis l'année 1683. jusqu'à présent. Les curieuses Anecdotes que j'écris de ce tems-là divertiront sans doute vos amis, pourvû qu'ils ne soient pas de ces insupportables dévots qui se feroient crucifier plutôt que de souffrir qu'on fronde un Ecclesiastique. Je vous prie de m'écrire à Lisbonne & de me mander ce que vous aurez appris touchant mon affaire. Vous avez d'assez bonnes correspondances à Paris pour en être informé. Je ne doute pas que mon ennemi, s'attendant que la voye ordinaire de ses presens, lui réussiroit au point de me faire arrêter en arrivant en Francé, où il s'imaginait que j'aurois la folie d'aborder, ne peste de tout son cœur de n'avoir pas trouvé le contrechifre de mes intentions. Quoi qu'il en soit, il est autant de son intérêt de me faire donner la mort, (selon les faits dont il m'accuse faussement) qu'il est de ma gloire de lui procurer une longue vie. Sur ce pied-là, plus il vivra plus je serai vengé, & par conséquent j'aurai lieu de me consoler aisément de la perte de mes Emplois & de la disgrâce du Roi.

Je suis, Monsieur, vôtre &c.

A Vianne en Portugal, le 31. Janvier 1694.



EXPLICATION
DE QUELQUES
T E R M E S
QUI SE TROUVENT
DANS LE PREMIER TOME.

A.

A *Fourcher*, c'est jetter deux ancres l'un à droit & l'autre à gauche du Vaisseau, pour le tenir ferme & l'assurer contre le flux & le reflux, en l'empêchant de tourner sur son Cable.

Allege, c'est à dire, vuide, sans charge.

A mats & à corde, c'est être à sec, c'est à dire, sans voiles.

Amener les Voiles ou le Pavillon, c'est les abaisser, à cause de l'excès du vent, ou pour se rendre à l'ennemi.

Appareiller, c'est faire les travaux nécessaires pour mettre un Vaisseau en état de partir de l'endroit où il étoit ancré.

Arbre de la Paix. Metaphore symbolique, qui signifie la Paix elle-même.

Arriver, c'est aller droit sur un Vaisseau, ou sur une terre à la faveur d'un vent large, ou d'un vent en poupe.

Atterrage, c'est l'abord de quelque terre lors qu'on vient de la pleine Mer chercher les Côtes pour la sûreté du Vaisseau & le repos des Pilotes.

Astrolabe, est un Instrument de Mathématique dont il est presque impossible de se servir en pleine Mer, à cause de l'agitation des flots. Il y en a de deux sortes. Les premières dont les Pilotes se servent quelquefois dans le Voyage des Indes, lors que la Mer est unie, comme la glace d'un Miroir. Celles-ci ne sont propres qu'à prendre hauteur au Soleil, par le moyen de deux pinules percées de deux petits trous dioptrés, qui servent à conduire le rayon visuel jusqu'à cet Astre. Les dernières dont les Mathématiciens ont accoutumé de se servir pour des Observations Astronomiques, sont garnies des Azimuts, des Almucantaras, des Tables Soxodromiques, & des autres Cercles Concentriques & Excentriques de la Sphere.

B.

B *Anc de Terre-Neuve*, ou *Banc* en général, est une élévation de terre dans la Mer, comme la forme d'un Chapeau est élevée au dessus des bords. Ce Banc est couvert de trente ou quarante brasses d'eau, & pavé de Moruës.

Bande. Je n'ai point vû de gens qui aient bien expliqué ce terme jusqu'à présent.
Voici

Voici l'explication que je lui donne. Par la *Bande du Nord*, on entend l'espace du Ciel contenu depuis le *Nord-Ouest* jusqu'au *Nord-Est* : par la *Bande de l'Est* on entend la partie du Ciel contenue depuis le *Nord-Est* jusqu'au *Sud-Est* ; par la *Bande du Sud* on entend la partie du Ciel contenue depuis le *Sud-Est* jusqu'au *Sud-Ouest*, & par la *Bande de l'Ouest* on entend la partie du Ciel contenue depuis le *Sud-Ouest* jusqu'au *Nord-Ouest*.

Bassin. C'est une petite espace d'eau dormante, à peu près comme un étang.

Batures, sont des basses ou des chaînes de rochers qui s'étendent sous l'eau d'un endroit à l'autre, & s'élèvent jusqu'à cinq ou six pieds plus ou moins de la surface de cet élément, ce qui empêche que les Vaisseaux, les Barques &c. ne puissent flotter au dessus.

Bouillons. Ce sont de petites montagnes d'eau qui s'élèvent au pied des Sauts ou des Cataractes, par la même cause des jets d'eau que nous voyons en Europe.

Bouteux. Sont de petits filets amarrez au bout d'un bâton. Les Pêcheurs s'en servent à prendre du Poisson sur les fonds sablonneux, & sur tout des Anguilles, sur les bords du Fleuve de *St. Laurent*.

Bouts de Quiévres. Sont des filets, à peu près semblables aux Bouteux, qui servent au même usage.

Brasse. Est une mesure de cinq pieds parmi les Navigateurs François.

Brigantin, est un petit Bâtiment de rame

& de voile leger de bois à voile latine, n'ayant qu'un faux pont. Il est aigu à poupe comme à prouë, & il est pincé pour bien aller.

C.

C*alumet* en général, est une pipe. C'est un mot Normand, qui vient de Chalumeau. Les Sauvages n'entendent pas ce mot de Calumet, car il a été introduit par les Normands en *Canada* dans les premiers établissemens que les gens de cette Nation firent en ce Païs-là, & il s'est conservé jusqu'à present parmi les François qui y sont. Les *Iroquois* appellent en leur langage ce Calumet ou pipe, *Ganondaoé*, & les autres Nations Sauvages *Poagan*.

Canadiens, sont des naturels de *Canada* nez de pere & de mere François. On appelle ceux des Isles de l'Amérique Méridionale *Creoles*.

Capa y d'espada. C'est un titre de Gasconne que les gens de cette Province donnerent autrefois par ironie aux Conseillers du Conseil Souverain de *Canada*, parce que les premiers Membres de ce Tribunal ne portoient ni robe, ni épée, se contentant de marcher la canne à la main dans la Ville de *Quebec*, & d'aller au Palais en cet équipage Bourgeois.

Cargue. Carguer les voiles, c'est les plisser ou les rassembler en un tas vers le haut des mats, au contraire des rideaux d'un lit ou des fenêtres qu'on rassemble en long. Cette manœuvre se fait par le moyen

moyen de deux cordages, qui font le même effet que les cordons d'une bourse.

Casse tête. Ce mot signifie massué. Les Sauvages l'appellent *Affan Oustik*, c'est à dire, que *Affan* signifie *Casse* & *Oustik* signifie *tête*. Ainsi ces deux mots signifient *Casse tête*.

Chenail. C'est une étendue d'eau assez profonde entre deux Bancs ou deux terres. Ordinairement les chenails ou chenaux sont bordeés de fonds plats, ce qui fait qu'on a la précaution d'y mettre des bouées ou des balizes pour montrer le chemin aux Pilotes, qui se conduisent par le moyen de ces marques ou même par la sonde ; car ils risqueroient de perdre leur Vaisseau s'ils n'enfiloient pas bien le *Chenail*.

Clisses. Ce sont de petites feuilles de bois de Cedre de l'épaisseur d'un écu, de la largeur de trois pouces, & aussi longues qu'on peut les faire. Elles font le même effet au Canot qu'une bonne doubleure à un habit.

Compas de variation. Il est plus grand que les Compas ou Boussoles ordinaires. On s'en sert pour remarquer les mouvemens inégaux de l'aiguille aimantée, laquelle Nord-Este incessamment dans l'autre Hemisphere, au lieu qu'elle Nord-Oüeste toujours en celui-ci ; c'est à dire au deçà de la Ligne Equinoctiale. De sorte que cette aiguille s'écarte à droit & à gauche du vrai Nord du Monde d'une certaine quantité de degrez, dont les Pilotes s'aperçoi-

perçoivent par le moyen d'une alidade & d'un fil qui coupant le verre dudit Compas en deux parties égales, leur démontre la variation de l'aimant, lors que le Soleil se couche, qui est le vrai tems propre à faire cette observation; car au lever de cet Astre & à son midi, on peut se tromper, à cause des réfractions, ou &c.

Coueurs de Bois. Sont des *François* ou des *Canadiens* auxquels on donne ce nom, parce qu'ils employent tout le tems de leur vie au rude exercice de transporter des Marchandises dans les Lacs de *Canada*, & dans tous les autres Païs de ce Continent, pour les trafiquer avec les *Sauvages*. Et comme ils entreprennent des voyages de mille lieues en Canot, malgré les dangers de l'eau & des *Iroquois*, on devroit, ce me semble, les appeller plutôt *Coueurs de risques*, que *Coueurs de Bois*.

Courir bord sur bord. C'est la même chose que *louvoyer*, dont j'ai donné l'explication.

D.

D*onner des Culées.* C'est lors qu'un Vaisseau touche à terre de la poupe seulement. Il faut que l'extrémité de la quille soit bien forte pour résister à quelques culées, lors que le fonds est un peu dur & l'eau un peu agitée.

Donner la Chasse. C'est à dire, poursuivre un Bâtiment, courir sur lui, le forcer à prendre la fuite, & à s'esquiver s'il peut.

Don-

Donner fond. Donner fond, c'est la même chose que mouiller l'ancre, ou la jeter au fond de la Mer ou d'une Rivière.

E.

E*Gores.* Sont les bords d'un Banc, lesquels sont escarpez comme une muraille.

F.

F*Estin d'Union.* Terme dont les *Iroquois* se servent pour signifier le renouvellement d'Alliance entre les cinq Cabanes, c'est à dire, entre les cinq Nations *Iroquoises*.

Flot. Bâtiment à flot, c'est lors qu'il flotte sur l'eau sans toucher au fond.

Fret. Ce mot a deux sens. Celui de ma Lettre est le chargement ou la voiture qu'on met dans un Bâtiment pour être transporté d'un lieu à un autre, un fret de personnes, de bled, de liège ou de plume, est plus mauvais qu'aucun autre, parce que ces choses remplissent un Bâtiment sans le charger ; au contraire des Marchandises pesantes, à sçavoir le Vin, le Fer, le Plomb, le Sucre, &c.

G.

G*Gouverner.* C'est conduire un Vaisseau par le moyen du Gouvernail (comme on fait un cheval par le secours de la bride) lors qu'il fait assez de vent pour le faire mouvoir, car sans cela tout Navire est plus immobile qu'un Gouteux dans son fauteuil.

Grelins épisses. Sont des cordages amarrez bout à bout, entrelassez & joints les uns

au

au bout des autres, par le moyen des chevilles de fer, qu'on appelle des Cornets d'épisse.

H.

H*uniers*. Sont deux Voiles convenables aux deux mats de Hune d'un Vaisseau, lesquels sont directement situez ou posez sur les deux plus grands mats.

K.

K*itchi Okima*. C'est ainsi que tous les Sauvages, dont les langages se rapportent à celui des *Algonkins*, nomment les Gouverneurs Généraux de *Canada*, du mot de *Kitchi*, qui signifie *Grand* & de *Okima*, qui veut dire *Capitaine*. Les *Iroquois* & les *Hurons* les appellent *Onontio*.

L.

L*atitude*. Il n'y a personne qui ne sçache que ce n'est autre chose que la hauteur du Pôle ou l'éloignement compris depuis un lieu fixe jusqu'à l'Equateur.

Louvoyer. C'est aller en zigue zague, comme un ivrogne, lors que le vent est contraire, car alors on est obligé de faire des bordées, tantôt à droit tantôt à gauche, en rangeant le vent le plus qu'il est possible, pour se soutenir ou pour gagner du chemin en louvoyant. Un Navire bien pincé & de façons bien évidées, gagne sans dériver, portant toutes ses voiles, pourvû que la Mer soit belle près de quatre lieues à droite route, de dix qu'il a fait en louvoyant.

Mai-

Maitres ou *Précintes*. Sont deux lates ou perches rondes de bois dur d'une seule pièce, lesquelles régner d'un bout du Canot à l'autre, à sçavoir une de chaque côté. C'est ce qui soutient ce petit Bâtiment, parce que les barres & les Varangues y sont liées ou enchassées.

Molir. C'est se rallentir, diminuer ou cesser peu à peu. On dit le vent molit pour dire que le vent tombe, qu'il est aux abois.

P.

Parages. Ce sont de certains espaces ou portions de Mer, entre deux Caps, deux Isles, deux Terres ou deux degrez de latitude.

Perroquets. Ce sont deux petits mats situez ou posez sur les mats de Hune. Ce sont aussi les voiles convenables à ces deux petits mats.

Portage. Faire portage, c'est transporter les Canots par terre d'un lieu à un autre; c'est à dire, du pied d'un Cataracte jusqu'au dessus, ou d'une Rivière à un autre.

Porter. Porter sur une terre, c'est aller droit à elle pour la reconnoître.

Poupe. C'est l'extrémité ou la queue d'un Vaisseau. Le Gouvernail y est placé & soutenu par les gons de l'Estambord où les vis du Gouvernail sont enchassés.

Prouë. C'est la tête ou l'avant d'un Vaisseau qui coupe les flots, c'est à dire, le bout ou l'extrémité d'un Vaisseau qui se
pre-

présente le premier à la Mer.

Q.

Quille. C'est l'ame d'un Bâtiment, c'est à dire une longue pièce du meilleur bois qu'on puisse trouver ou plusieurs jointes ensemble, pour supporter le grand faix de toutes les pièces de charpente qu'on employe à sa construction.

R.

Radouber. C'est à dire raccommoder, reparer, & mettre en état de naviguer, par le moyen des planches, du bray, des ferrures, &c. qu'on met aux Barques dont il est parlé.

Ranger. Ranger une Terre, une Isle, une Côte, &c. c'est les côtoyer à bonne & raisonnable distance.

Refouler. C'est forcer la marée ou refouler les courants d'une Rivière, c'est à dire, naviguer contre le courant, aller du côté d'où viennent les courans ou les marées.

Régner. Vents qui régner, sont ceux qui parmi les trente-deux soufflent plus souvent ou plus constamment que les autres en certaines parties de la terre. Comme par exemple, les vents alizez régner depuis les *Canaries* jusqu'aux Iles de l'Amérique, soufflant de la bande de l'Est depuis que le Monde est Monde sans jamais s'écarter de cette partie du Ciel.

Ruche. Est un instrument pour la Pêche semblable à des Ruches d'Abeilles.

Sancir

S.

S*Ancir* ou *chansir*, c'est à dire couler bas, couler à fond, périr, se perdre. *San-cir* sous les ancrs, c'est être brisé & fracassé par les coups de Mer, ce qui arrive aux vieux Vaisseaux en de mauvaises Rades foraines.

Sauter. Sauter une Cascade, un Saut, un Cataracte, c'est à dire descendre en bateau ces dangereux précipices, en suivant le fil de l'eau & manœuvrant avec beaucoup d'adresse.

Scier. C'est nager à rebours, tant pour aider le Timonier à gouverner son Bateau, que pour le retenir dans un courant, ou pour lui faire présenter la proue au fil de l'eau quand le Gouvernail est endormi.

Scorbut. Est une corruption dans la masse du sang. Il y en a de deux sortes : Le Scorbut terrestre & le Scorbut aquatique, appelé vulgairement le mal de terre. Le premier se contente d'accabler son homme d'infirmités incurables qui le mènent peu à peu au tombeau ; & le second conduit infailliblement à la mort en sept ou huit jours, à moins qu'on ne mette le pied sur la terre, ce qui est le seul remède.

Siller ou *singler*, c'est à dire, pousser en avant, fendre l'eau de bonne grace, avancer chemin, &c.

Toulet.

Toulet. Est une cheville de bois dur qu'on enchâsse en certains trous ménagés de deux en deux pieds dans le platbord d'une Chaloupe.

Traineaux. C'est une voiture ou machine construite en figure de quarré long sur deux petites pièces de bois de quatre pieds de longueur & de six pouces de largeur, où sont clouées plusieurs cerceaux couverts de drap ou de peaux pour être à l'abri du vent. Ces deux pièces sont d'un bois dur très bien poli, afin de mieux glisser sur la neige & sur la glace. Ceux-ci sont les traîneaux à cheval; car ceux dont on se sert avec deux ou quatre Dogues, sont découverts & faits de petites planches d'un bois dur, coulant & luisant, lesquelles ont un demi ponce d'épaisseur, cinq pieds de longueur, & un & demi de largeur.

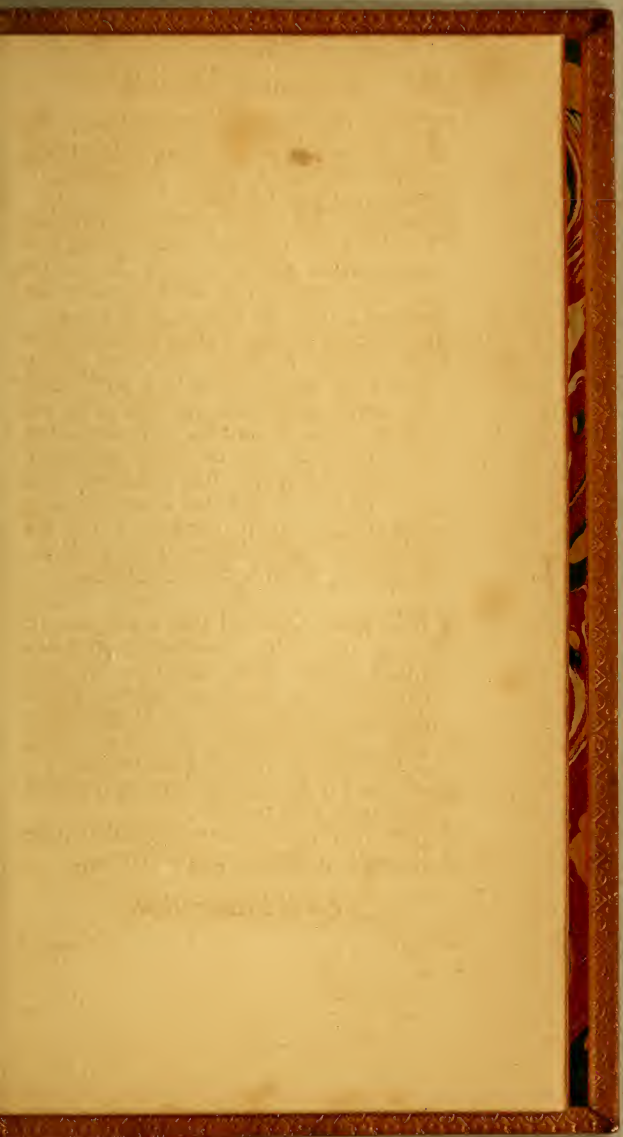
V.

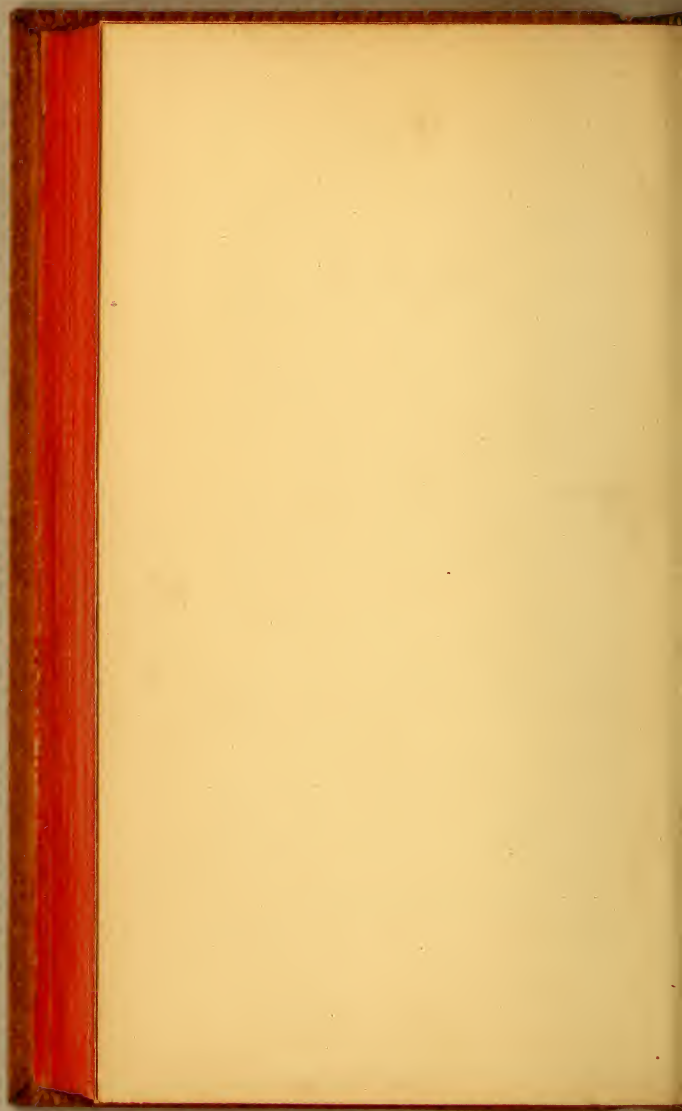
Varangues. Celles-ci sont à peu près de la figure des Varangues plates des Flûtes, avec cette différence qu'elles embrassent le Canot en dedans d'une précinte à l'autre, où elles sont enchâssées. Leur épaisseur est de trois écus, & leur largeur est de quatre pouces.

Vent frais. Est un vent modéré, qui souffle également sans ravaller.

Voguer. C'est faire avancer un Bâtiment de rame par le secours de ses Avirons.

Fin du Premier Tome.





E 706
L 184v
1





